

EN MARGE DE LA REVELATION DES PYRAMIDES...

L'Affaire Fulcanelli

Jacques
Grimault

L'Enigme
résolue

L'Alchimie est véritable dans
ses promesses et dans ses procédés ;
l'histoire d'un savant de premier ordre,
qui voulut rester dans l'anonymat
et que nous dévoilons en vérité,
le démontre et le prouve...
Il vous le dit lui-même !

EXCEPTIONNEL !

Editions de La Nouvelle Atlantide

EN MARGE DE LA REVELATION DES PYRAMIDES - EXCEPTIONNEL !

Parus le 24 juin 1926 chez le libraire-éditeur Jean Schemit, *Le Mystère des Cathédrales* et sa suite, *Les Demeures philosophales*, se sont acquis une notoriété mondiale enviée, tout comme leur auteur érudit mais inconnu, qui les avait signés d'un désormais très prestigieux pseudonyme : Fulcanelli... Leur préfacier, et unique élève de ce Maître - Eugène Canseliet (1889-1982) - transmuta-t-il du fer en or, grâce à la poudre de transmutation donnée par Fulcanelli, comme il le prétend, à la suite de milliers de témoins instruits et fiables de ce miracle, réputé impossible par la science moderne ? Qui était Fulcanelli ? Un imposteur ou le discret savant qu'il laisse paraître ? D'où venait-il ? Plus de vingt personnages réputés ont été avancés par nombre d'auteurs, mais sans parvenir à lever l'énigme de sa personne et des origines se son savoir. Pour nous, qui sommes de sa parentèle, le défi était moins ardu, et seule l'opportunité était à attendre, afin - notamment - de laver la mémoire d'un homme intègre, supérieur-ement et authentiquement instruit, un modèle moral et un exemple hors du commun, dont la trace dans l'Histoire des hommes méritait qu'il se trouve là où son seul mérite et son courage indomptable l'ont conduit : au sommet de la pyramide du mérite par le savoir et le comportement associé à l'action juste, utile, belle et bonne, uniquement entreprise dans la perspective d'accroître les moyens offerts par la Nature et par son Créateur, qu'il portait avec justesse au dessus de toutes autres considérations... Voici notre témoignage dans ce que nous avons nommé

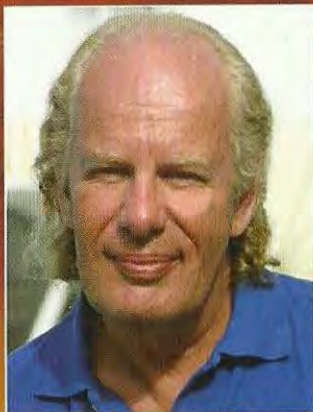
L'Affaire
Fulcanelli

Prix 28 C

Qu'un homme de science les plus importants de sa génération se préoccupe d'alchimie est déjà peu recommandable, ou même supportable pour l'école rationaliste, composée de dogmatiques 'pensant' que la science se limite à leurs seules connaissances et ce qu'ils veulent bien admettre autour...

Mais qu'en plus, celui-ci soit chrétien et qu'il pose ostensiblement sa foi sur l'ordre qui règne sans partage dans l'Univers, sur l'harmonie qui en découle, et sur les mystères de la vie et de ses miracles permanents, là, c'en était vraiment trop ! Entre une faction qui préféra le protéger en gardant un silence discret et en effaçant ses traces au besoin, et une autre qui - afin de faire connaître son mépris et sa supériorité invincible - lui enleva les distinctions qu'il avait reçues grâce à son travail et à son intelligence hors du commun, et lui imposa une existence rendue parfois très difficile, et ses propres exigences morales, issues du respect de la Tradition perenne, tel qu'un Isaac Newton la mettait en oeuvre lui-aussi et pour d'analogues raisons ; de par les dangers réels rencontrés dans la pratique de la plus ancienne des sciences de la matière, il voulut de lui-même s'effacer dans l'oubli social le plus complet...

Pour cela, il mit en place des chausse-trappes et des miroirs aux alouettes, qui se révélèrent d'une telle efficacité que les centaines d'enquêteurs qui se mirent sur sa trace allèrent tous à l'échec prévu... Jusqu'à cette présente divulgation, voulue.



Jacques Grimault, déjà connu pour être 'l'Informateur' du film de Patrice Pooyard intitulé 'La Révélation des Pyramides', documentaire qui fait vaciller l'Histoire telle qu'elle est enseignée et propose d'ores et déjà un nouveau paradigme scientifique, propose une nouvelle et étonnante révélation, elle aussi totalement inattendue : la divulgation du nom d'état civil et de la personnalité sociale du scientifique dont le pseudonyme désormais célèbre - Fulcanelli - constitue l'une des plus irritante énigme de l'ère moderne, et a harassé un grand nombre de chercheurs, sans succès à ce jour... Il ne revendique aucun mérite, étant de la parentèle de cet homme hors du commun, scientifique de premier plan à son époque et encore à la nôtre, ami de savants entrés dans l'Histoire, tels que les chimistes Eugène Chevreul et Marcelin Berthelot, les physiciens Pierre et Marie Curie et Henri Becquerel, et d'hommes politiques de tout premier plan, tel que le président de la République Sadi-Carnot, son collègue à l'Ecole polytechnique... Qu'est-ce que cet homme d'élite devait à tous prix dire, et pour cela taire jusqu'à son propre nom ?

L'Affaire Fulcanelli

Jacques Grimault

Tous droits d'auteur et d'éditeur protégés

© Il est interdit de reproduire, diffuser, vendre, traduire ou transmettre sous quelque forme et par quelques moyens que ce soit - notamment par photocopie, enregistrement ou stockage mécanique ou électronique, dans un système de stockage et de recherche documentaire - tout ou partie de ce texte sans le consentement préalable écrit de l'auteur et de son éditeur, à peine de poursuites pénales et leurs sanctions afférentes.

Adressez-vous à l'auteur ou aux *Editions de La Nouvelle Atlantide*

Dédié au 'vrai' Fulcanelli,
offert à tous les Adeptes
qui nous ont précédé,
aux chercheurs contemporains
et aux futurs Adeptes...

A la mémoire de M. Eugène Canseliet (1899-1982),
sans lequel ce livre n'aurait pas de raison d'être.

En hommage à Madame Béatrix
Canseliet, à sa fille Sylvaine (et à sa
petite-fille Maéva), en souvenir...

« A la vérité, tout eût pu être rassemblé
en très peu de lignes, bien mieux, en très
peu de mots, mais par raisons et par
exemples, j'ai voulu te conduire vers la
connaissance (...), afin que tu saches,
avant toutes choses, ce que tu devais
chercher ».

Alexandre Séthon, dit 'Le Cosmopolite',
Nouvelle Lumière Chymique. Epilogue.

A vous tous qui espérez ou désespérez : n'oubliez pas que

**« Ce que le Saint sent en son cœur,
le Sage le tient en sa main. »**

Loin de nous l'idée de heurter ou de froisser quiconque dans ses croyances, opinions, options philosophiques ou convictions religieuses, par les propos, idées, concepts ou images que nous présentons : que l'on veuille nous considérer avec la bienveillante neutralité qui sied à toute personne ayant à cœur de ne pas trop vite accuser son prochain ; nous n'écrivons pas pour faire du prosélytisme (religieux ou sectaire), ni dans le but d'instiller ou d'inoculer une croyance à ceci ou à cela, politique ou autre, mais nous tentons d'éclaircir une situation compliquée, qui permet trop souvent et trop facilement de leurrer, manipuler ou tromper les ignorants : ce faisant, nous élargissons les aspects culturels trop souvent ignorés ou volontairement ostracisés.

Profitable lecture !

Brief préambule...



Depuis la parution de deux ouvrages magistraux traitant d'alchimie – *Le Mystère des Cathédrales*, puis *Les Demeures Philosophales* (chez Jean Schémit, libraire-éditeur, 52 rue Laffitte, 75009 Paris - 1926, puis 1930) – certains des amateurs de la noble Science se sont penchés sur la personne du – ou des scripteurs – se dérobant sous le pseudonyme de leur auteur, *Fulcanelli*. C'est ainsi qu'à ce jour, plus d'une vingtaine de prestigieux candidats ont été avancés par divers 'chercheurs', sans pour autant définitivement pouvoir être identifiés à cet homme d'un savoir et d'une générosité hors du commun, semblant pourtant fort connu à son époque. Tordant les éléments factuels du côté de leurs opinions déjà faites et ométant certains faits et aspects, ces personnes ont ainsi démontré leur inaptitude pour la science : ni capacités d'observation, ni patience, ni ténacité, ni entendement ou intuition – et pas davantage de morale – ne sont leurs apanages. Chaque année voyant hélas paraître des enquêtes orientées, tendancieuses, dépourvues de rigueur et le plus souvent irrespectueuses, donnant à la fois une piètre idée de ces amateurs d'enquêtes – ce qui est sans gravité ni conséquences – et de l'alchimie elle-même, ce qui est plus gênant, nous nous sommes trouvés comme contraint à prendre la plume... Aucun des 'Fulcanellisables' avancés n'ayant pu totalement satisfaire aux critères encadrant cette identification – très peu nombreux, certes, et qui plus est relativement incertains, car hormis les indices laissés dans ces deux splendides ouvrages par l'auteur (les auteurs ?) lui (eux)-même(s), puis ailleurs par son digne et laborieux préfacier, Eugène Canseliet (1899-1982) –, il n'a pas été possible à ce jour d'établir avec assez de sûreté l'identité du savant scripteur inconnu – des inconnus ? – signataire(s)... Cette enquête reste ouverte... Mais se clot avec le présent ouvrage !

Certes, la perspective de livrer au public ce patronyme aimé et voulu inconnu fut âprement débattue en nos âme et conscience, mais le fait de pouvoir rendre l'hommage mérité à ce merveilleux et généreux homme, et l'envie de le soustraire enfin aux vilénies dont il a été accablé depuis si longtemps par un si grand nombre, nous aura motivé et encouragé à passer outre à sa propre demande, pour le bien de tous, le sien, et celui de l'Alchimie. Car à ce jour, et contre toute attente, aucun des « propagandistes de la découverte finale », rassemblant ce qui pouvait ressembler aux rares confidences de son préfacier et successeur, mais tout en éloignant les aspects dissonants qui pourraient nuire à leur 'incroyable découverte', n'est parvenu à même *tant soit peu* approcher la vérité de cette aventure culturelle, sociale, scientifique et spirituelle réellement *extraordinaire*, dans la plus rigoureuse acception de cette épithète... Etant de la parentèle de l'unique auteur *réel* et *vrai* des célèbres ouvrages édités sous le désormais prestigieux pseudonyme – ainsi que le Lecteur pourra le vérifier au fil de son avancée –, nous n'avons pas eu à chercher longtemps l'identité de ce savant révé, précieux et si rare, dont le nom civil exact n'a toujours pas été rendu public : nous n'avons eu qu'à patiemment attendre... son 175^{ème} anniversaire !

De Paul Lecour (dit Paul Le Cour, 1887-1954), qui n'en fut pas très éloigné grâce à Pierre Termier, géologue membre de l'*Institut* passionné d'Atlantide, de l'active et consciencieuse Geneviève Dubois au disert Jean-Claude Allamanche, qui ne l'ont cependant pas même senti, en passant par le pourtant perspicace Walter Grosse et l'élégant et cultivé Jean Artéro, qui passèrent eux aussi à côté sans le discerner, ou encore le compulsif Richard Khaïtzine et l'ambitieux Filostène, ou le romancier Henri Lævenbruck, ce sont des dizaines de 'chercheurs' qui ont ainsi échoué à percevoir quel prestigieux autant que savant homme se dérobait ainsi sous ce pseudonyme. Pourquoi ont-ils *tous* échoué, sans exception ?

Parce qu'ils ont notamment négligé d'étudier le *style de la pensée* directrice de l'écriture, pourtant si caractéristique, et l'*engagement moral* et *religieux* du scripteur, tenu à la plus stricte discrétion du fait de son très haut profil social et scientifique, extrêmement visible.

Ils ont aussi et surtout soigneusement 'oublié' d'analyser le contenu des découvertes providentielles de Jean Laplace (1951-1996) – héritage de M. Canseliet au plus estimé et actif de ses successeurs – relatives à l'ouvrage repris par Fulcanelli, *Finis Glorie Mundi*, et les titres des chapitres de l'ouvrage, révélés en cette occasion. *Ouvrage que nous possédons en entier évidemment...*

Nous offrirons là non seulement un portrait de cet homme remarquable, d'un savoir et d'une générosité exceptionnels, mais aussi des preuves directes et factuelles de ce que nous avançons, ceci afin notamment de mettre un terme aux errements préjudiciables de ces pseudo-chercheurs ridicules, confondant le doigt avec la Lune, que cet auteur a pourtant montrée si charitablement et avec tant d'application et de précision, et pour enfin ouvrir en grand les chemins de la reconnaissance amplement méritée par celui grâce à qui l'Alchimie – spirituelle et matérielle, c'est-à-dire vraie car complète – est devenue désormais accessible et universellement partagée : contemporaine...

Loin des tambours des songe-creux, des litanies des inconditionnels de la sottise ésotérico-initiatique-cabalistico-médiatique rongés par le dogmatisme des écoles et des maîtres, des simili-scientifiques pseudo-cartésiens et autres ersatz de zététiciens, cette authentique *révélation* rendra à cet homme de génie et de bonté l'éclat de sa victoire, due à ses seuls mérites et qualités, et à l'acharnement exemplaire autant que discret d'une existence toute entière consacrée à la science et à l'excellence dans le comportement moral, social et culturel...



Que dit l'Université sur Fulcanelli ?

Voici ce que dit l'*Encyclopædia Universalis*, référence du savoir universitaire, en un article de René Alleau sur Fulcanelli :

« On ne sait rien de l'auteur qui signait *Fulcanelli*, mais *Le Mystère des cathédrales* (Paris, 1926) et *Les Demeures philosophales et le symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'art sacré et l'ésotérisme du Grand Œuvre* (Paris, 1930), parus entre les deux guerres mondiales, s'imposèrent d'emblée à l'attention des curieux d'alchimie ainsi que des historiens de l'art. Son nom hermétique, qui semble une combinaison de Vulcain et d'Élie, ne permet pas de l'identifier.

Le secret est resté bien gardé.

Dans *Le Matin des magiciens*, Jacques Bergier prétend l'avoir connu. Il aurait été ingénieur à la *Compagnie du gaz*.

On l'identifie souvent à Jean-Julien Champagne, mort en 1932 et illustrateur de l'édition originale, parfois à Rosny-aîné ou encore au libraire Pierre Dujols.

D'autres identifications plus fantaisistes, et redonnant corps au mythe de Nicolas Flamel, regardent Fulcanelli comme un adepte immortel et plusieurs fois centenaire.

Son principal disciple, Eugène Canseliet (1899-1982), alchimiste connu du grand public et auteur de plusieurs ouvrages, affirme avoir fréquenté longtemps Fulcanelli, qui aurait trouvé la pierre philosophale et l'immortalité, mais il se refuse à toute information précise.

Tous deux se réclament d'une mystérieuse société secrète, la *Fraternité d'Héliopolis*, dont les origines remonteraient à l'Égypte du début de l'ère chrétienne...

Les affirmations de ce mystérieux personnage sont intéressantes. Il a voulu montrer d'abord que les chefs-d'œuvre de l'art gothique doivent être interprétés essentiellement comme l'expression d'une pensée alchimique, et que des adeptes supervisèrent directement ces travaux. S'il semble difficile d'admettre toutes les propositions de l'auteur, celui-ci a eu au moins le mérite d'attirer l'attention de nos contemporains sur un aspect trop négligé de l'art médiéval. »

Fin de citation.

Qu'en disent les 'connaisseurs' de l'Alchimie ?

Voici l'articulet d'un minuscule éditeur – par ailleurs ami d'Eugène Canseliet – au sujet de Fulcanelli et des livres signés de ce nom... On aperçoit bien vite qu'il n'est pas mieux renseigné que les universitaires, et qu'il enrobe les informations dans une sauce simili-spiritualiste dont Fulcanelli lui-même s'est toujours gardé : bref ; on n'en sait pas plus, et on ne le sait pas mieux !

Le Mystère des Cathédrales et l'énigme Fulcanelli

Un article de Claude Lablatinière d'Ygé,
paru dans le numéro 44 de la revue *Initiation et Science*
de septembre-décembre 1957

« La poursuite d'une chimère insaisissable aurait-elle pu survivre
à tant d'efforts accumulés au cours des siècles ?
C'est bien peu probable. »
(Anonyme)

« Or nous avons ce trésor de lumière en vaisseau de terre,
afin que l'excellence de cette puissance soit de Dieu,
et non point de nous. »
(Seconde Epître de Paul aux Corinthiens, Ch. IV.)

Il y a plus de trente ans [à présent près de 90] que parut dans la boutique de l'éditeur Jean Schemit, aujourd'hui disparu, un ouvrage étrange, œuvre magistrale, intitulé *Le Mystère des Cathédrales*, qui passa inaperçu à l'époque, et ne fut acheté que par les « spécialistes » et quelques bibliophiles bien informés. L'ouvrage fut cependant très vite épuisé, puis rare et très recherché. Nous devons à la courageuse initiative de M. Jean Lavritsch, directeur des *Editions de l'Omniun Littéraire*, la magnifique réimpression du *Testament Alchimique, Scientifique et Spirituel* du seul Adepté qui se soit manifesté au vingtième siècle bien qu'anonymement, le savant et laborieux Fulcanelli, digne

successeur de ses rares devanciers, dont Cylani fut le dernier en date. « Ce nom célèbre est si solidement implanté dans les mémoires jusqu'aux générations futures et les plus lointaines, qu'il est positivement impossible qu'on lui substitue jamais quelque patronyme que ce soit, fût-il apparemment certain, le plus brillant ou le mieux préconisé... De même que la plupart des Adeptes anciens, en jetant aux orties du fossé la dépouille usée du vieil homme, Fulcanelli ne laissa, sur le chemin, que la trace onomastique de son fantôme, dont le bristol altier proclame l'aristocratie suprême. » ⁽¹⁾ Mais l'énigme de ce pseudonyme n'ayant pas été résolue et la plupart des modernes étant épris de merveilleux, bien qu'ayant la haine du secret, certains voulurent absolument découvrir l'identité de l'auteur du *Mystère des Cathédrales*. Pour les uns, Fulcanelli serait le libraire érudit Pierre Dujols, mort le 19 avril 1926, âgé de 61 ans, auteur d'une curieuse préface, écrite pour la réédition du *Mutus Liber*, laquelle fut intitulée *hypotypose*, et signée du pseudonyme de Magophon ⁽²⁾ : la parole du Mage ; Magos phoné.

Dans un article nécrologique paru dans le *Voile d'Isis* ⁽³⁾, Paul Le Cour écrit que Pierre Dujols n'a publié aucun livre, mais « a toutefois laissé un manuscrit, n'ayant pas jugé à propos de le publier de son vivant... qu'il affirmait avec toute son autorité que la transmutation métallique est possible, qu'elle fut connue de toute antiquité et que c'est sa connaissance seule qui peut donner le pouvoir à la fois sacerdotal et royal des initiés, leur conférant la connaissance des lois de l'Univers matériel et spirituel, ainsi que celle de son histoire passée et future ».

Pour d'autres, c'est le préfacer lui-même ; pour la majorité des passionnés du Mystère Fulcanelli, ce serait Julien Champagne, l'illustrateur avoué de l'ouvrage, ami intime de Pierre Dujols, mort en 1930, l'année de la parution des *Demeures Philosophales*.

Quoi qu'il en soit, nous croyons le problème insoluble, comme celui de Shakespeare ou de Louis XVII : peu importe aux « pauvres hommes labourans, sortis de la basse pouldrière », aux étudiants sincères, aux chercheurs infatigables, amoureux désintéressés de la Science. Comme l'a écrit si justement Robert Amadou dans l'excellent article publié à l'occasion de la réédition

du premier ouvrage de Fulcanelli ⁽⁴⁾ : « que la discrétion excitante de Fulcanelli procède d'une nécessité spirituelle ou bien qu'elle entretienne une pieuse mystification les pages signées Fulcanelli méritent notre intérêt à des titres supérieurs ».

Le pseudonyme lui-même ne contient-il pas, en effet, la clef de l'énigme, ou tout au moins la raison profonde de cet anonymat : Vulcain-Hélios, le feu terrestre, élémentaire, mais philosophique, et le feu céleste et divin (Lumière et Vie). *Dieu le Feu ! Fulcanelli = Le Forgeron du Soleil*. Et Fulcanelli est *Frère d'Héliopolis*, la citadelle solaire, résidence d'*Elias Artista*, qui préside au *Grand-Œuvre*.

Ce pseudonyme n'est-il pas la preuve signée d'une filiation sans tache, prodigieusement entretenue, afin que soit réaffirmée sans cesse, dans sa double manifestation spirituelle et scientifique, la Vérité éternelle, universelle et indivisible ?

L'opinion des plus instruits et des plus qualifiés est que celui qui se cache, ou se dissimule encore de nos jours sous ce fameux pseudonyme de Fulcanelli, est le plus célèbre et sans doute le seul alchimiste véritable (peut-être le dernier) de ce siècle où l'atome est roi. Tous ceux qui, plus qu'à l'alchimie, s'intéressent à l'Histoire et surtout à l'histoire de l'art, seront séduits et passionnés par ce livre d'une érudition sans pareille, dans lequel l'auteur leur ouvre, à l'aide de la *clef du cabinet hermétique*, la porte qui donne accès au *jardin de compréhension de tous les symbolismes*. Aux poètes, aux peintres, aux architectes, aux musiciens, ce livre apporte un message instructif et une source inépuisable d'inspiration.

Quant aux étudiants alchimistes, s'ils sont patients, tenaces et laborieux, capables d'un gros effort soutenu, *Le Mystère des Cathédrales* sera pour eux, avec les *Demeures Philosophales*, l'œuvre fondamentale qu'ils devront étudier avec soin avant de s'attaquer à l'étude approfondie des textes classiques anciens ; la connaissance de ces deux livres de Fulcanelli leur en rendra la lecture plus aisée, facilitant le déchiffrement des énigmes hermétiques, permettant ainsi une juste interprétation des anciens traités.

L'Œuvre du grand Adeptes contient aussi les plus belles pages que nous connaissions sur la *Lumière du Moyen Âge*, et en particulier sur l'*Art Gothique*. *Le Mystère des Cathédrales* donnera satisfaction aux

plus exigeants. Un solide examen du contenu de cet ouvrage exceptionnel fera oublier au chercheur sincère l'intérêt mineur de l'anonymat de son auteur. Combien ont perdu un temps précieux à essayer de résoudre cet insoluble problème, et qui ignorent même le contenu des deux livres...

« Le vulgaire éprouve toujours une peur instinctive de tout ce qu'il ne comprend pas, et la peur n'engendre que trop facilement la haine, même quand on s'efforce en même temps d'y échapper par la négation pure et simple de la vérité incomprise ; il y a d'ailleurs des négations qui ressemblent elles-mêmes à de véritables cris de rage, comme par exemple celle des soi-disant « libres-penseurs » à l'égard de tout ce qui se rapporte à la religion. La mentalité moderne est donc ainsi faite qu'elle ne peut souffrir aucun secret ni même aucune réserve ; de telles choses, puisqu'elle en ignore les raisons, ne lui apparaissent d'ailleurs que comme des « privilèges » établis au profit de quelques-uns ; et elle ne peut non plus souffrir aucune supériorité ; si on voulait entreprendre de lui expliquer que ces prétendus « privilèges » ont en réalité leur fondement dans la nature même des êtres, ce serait peine perdue, car c'est précisément ce que nie son « égalitarisme ». Non seulement elle se vante, bien à tort d'ailleurs, de supprimer tout « mystère » par sa science et sa philosophie exclusivement « rationnelles » et mises « à la portée de tout le monde » ; mais encore cette horreur du « mystère » va si loin, dans tous les domaines, qu'elle s'étend même jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la « vie ordinaire ». ⁽⁵⁾

⁽¹⁾ Eugène Cansellet, *Préface de la deuxième édition*. pp. 15 et 16.

⁽²⁾ Nourry, Editeur, 1914, in-fol. – Sur l'édition originale d'Altus, La Rochelle, 1677, in-fol.

⁽³⁾ Juin 1926.

⁽⁴⁾ *Journal Combat*, 23 février 1958.

⁽⁵⁾ René Guénon. – *Le Règne de la Quantité*. Coll. Tradition I. Gallimard, Editeur, 1945 : Ch. XII, p. 89. – Voir aussi Ch. IX, *Double sens de l'anonymat*, p. 67 (Anonymat moderne, et anonymat traditionnel).

A quoi servirait-il de dévoiler l'identité civile de Fulcanelli ?

Certains se sont questionnés sur l'intérêt et la valeur du dévoilement de l'identité du signataire Fulcanelli, quel qu'il (ou qu'ils) soi(en)t ; une personne seule ou un groupe d'écrivains...

Cette demande, pour légitime qu'elle paraisse, nous semble réellement superflue au regard des droits que sollicite l'Histoire : en effet et en premier lieu, cette divulgation ne porterait préjudice à personne, ne déformerait aucun lien amical, parental, professionnel, juridique ou autre, entre le ou les personnages ainsi montrés – à moins de croire que leurs existences se seraient miraculeusement prolongées jusqu'à nos jours, possibilité uniformément repoussée par le monde savant mais fortement et perpétuellement avancée par les alchimistes... Elle ne déformerait pas davantage les liens entre l'Alchimie et son chantre le plus explicite et complet, ni entre les éventuels alchimistes actuels...

En second lieu, ce dévoilement démontrerait que les méthodes spécifiques de transmission alléguées par les alchimistes, appelées par eux *Cabale hermétique*, *Langue des Oiseaux*, *Jars*, *Lanternois*, *Gaye science* ou *Gay savoir* etc. – là-encore repoussées par l'Université – existent bel et bien, et sont de plus d'une redoutable efficacité, puisque ladite Université et ses représentants officiels ou officieux n'ont pu, à ce jour et eux aussi, approcher en quoi que ce soit la solution de l'énigme posée à tous depuis moins d'un siècle...

Il reste que, selon nous, le plus important est de pouvoir ainsi démontrer clairement et fortement à toutes et à tous que l'Alchimie, si elle a été ainsi et aussi fortement éclairée et étayée, de la manière la plus pertinente, rigoureuse et scientifique qui soit – sans pour autant la galvauder –, et par un tel personnage (ou tel groupe de personnages), c'est qu'elle porte encore très probablement sa raison d'être en elle, qu'il va falloir tenter d'approcher un jour ou l'autre, comme nous dûmes le faire pour 'retrouver' le ou les scripteurs des deux chefs-d'œuvre cités...

Comment comprendre l'Alchimie ?

Afin d'avoir quelque chance de comprendre ce qu'est l'Alchimie – car tout l'intérêt d'une telle enquête est de valider les prétentions des alchimistes : transmutations, prolongation de l'existence dans la santé, acquisition de capacités supérieures, etc. –, il faut d'abord savoir ce qui la rend difficile à appréhender : c'est le fait qu'il n'y a pas que les alchimistes pour écrire et parler d'Alchimie...



Les alchimistes devaient bien la connaître, la Nature, car Geber ('inventeur' de l'eau régale et de l'acide nitrique) écrivait : « Ce n'est pas nous qui produisons ces effets, mais la Nature ; nous disposons les matériaux et les conditions, et elle agit par elle-même : nous sommes ses ministres. »

Les alchimistes répétaient que *s'éloigner de la Nature était se rapprocher de l'erreur*, et l'un d'entre-eux écrivit « Le premier qui transmuta n'avait pas de livre ». C'est – rappelons-le – en s'intéressant aux mystères de la Nature que l'humanité a toujours progressé. Observons également qu'en se basant sur l'hypothèse de la transmutation, les alchimistes ont fait quantité de découvertes dont profitent la science et l'homme. Pourquoi nos savants restent-ils si dubitatifs face à ce passionnant mystère ? Pourquoi restent-ils si peu reconnaissants à l'égard de leurs devanciers, qui ne subissent de leur part que railleries et condescendance ? Tout le monde sait bien que ceux qui cherchent la vérité s'exposent à l'erreur. Mais il est vrai, comme l'avait déjà noté Aristote en son temps, que « Rien ne rend les esprits si impudents et si vains que l'ignorance du temps passé et le mépris des anciens livres »...

Rappelons qu'en 1956, les physiciens de la célèbre *UCLA* (*Université de Californie*, Los Angeles) ont opéré une transmutation de cuivre en zinc, en bombardant le premier avec des noyaux d'hydrogène et d'hélium 4 grâce à un cyclotron. Ces deux métaux sont voisins sur la *Table des éléments* : leur nombre atomique étant respectivement 29 (pour le cuivre) et 30 (pour le zinc). Coût de l'opération ? 4 millions d'euros ! Ce qui laisse rêveur...

Si les transmutations étaient totalement impossibles, quel besoin aurait-on d'y consacrer de telles sommes ? Il n'est par ailleurs que de comprendre ce qui va de l'étoile à l'homme pour affirmer la transmutation par des moyens exclusivement naturels !

Et puis, si « Rien ne se perd, rien ne se crée ; tout se transforme », comme l'affirmait l'« inventeur » de la chimie, le Fermier-Général Antoine-Laurent de Lavoisier, la conséquence est que *tout transmute*... Dans les milieux savants ou cultivés, on a longtemps considéré l'alchimie comme une protochimie, c'est-à-dire comme une discipline naïve, empirique, et donc pré-scientifique, et l'on a prétendu que son objet exclusif était de produire de l'or à partir d'un métal quelconque. Partant de cette conception *a priori*, qui était déjà une conclusion, les premiers historiens des sciences n'ont retenu des textes dits alchimiques que ce qui semblait relever de la chimie, et ont rejeté le reste comme étant dénué de sens positif – le bébé avec l'eau du bain –, et ne constituant qu'un amas de superstitions. Devant l'échec de cette approche, globalement imputé à l'obscurité des textes – la fameuse tournure cabalistique –, on en vint à devoir reconsidérer le débat et à changer son fusil d'épaule : la mode étant à l'ethnologie, on sonda une fois de plus le corpus des textes présumés alchimiques, mais selon les nouveaux référents ; rites dits sacrés, magie, mythes, et initiations de toute espèce. Malheureusement cela n'éclaircit rien, bien au contraire, et les énigmes subsistèrent, imperturbables. Une nouvelle exégèse, dans le prolongement de la précédente, née aussi par réaction et par mode, ne retint à son tour que les éléments à résonance mystico-religieuse, et tenta de faire accroire que l'alchimie ne serait qu'une méthode de libération spirituelle, mais codée derrière des expressions pseudo-chimiques : là encore, pas de résultats. Actuellement, et de ce fait, aucune définition correcte, claire, complète, et définitive, n'a été proposée à l'homme de la rue, qui modèle ses opinions sur celle du monde savant.

Quant à reconnaître les alchimistes et à définir leurs pratiques, ce n'est que brouillard épais d'où fusent éclats de rire et sarcasmes...

Quand ce n'est pas insultes, dénigrement, diffamations et tentatives coercitives...

Toute personne sensée se demandera alors pourquoi les intellectuels d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, éprouvent tant de difficultés à définir clairement l'Alchimie. En lisant largement, elle s'apercevra que le véritable problème de la compréhension de l'Alchimie n'est en rien du à l'obscurité des textes, comme le prétendent ces chercheurs, mais plutôt à l'attitude de ceux-ci face à ces textes. En réalité, il y a deux raisons : le mépris constant et insistant des intellectuels à l'égard de l'Alchimie et de ses prosélytes, et leur refus de prendre en considération les injonctions permanentes des scripteurs de ladite discipline, qui invitent pourtant unanimement à replacer celle-ci au sein d'une philosophie fermée spécifique, dite *philosophie hermétique*. Ce qui caractérise l'*hermétisme*, c'est qu'il refuse d'accorder à l'intellect le rôle d'arbitre suprême dans l'entendement, refuse de considérer l'intellect comme le moyen suprême d'investigation du vrai, du réel, du bon, et enfin, refuse de laisser l'intellect s'interposer entre le sujet et l'objet, car pour eux, toute expérience vaut pour une forme exacte de la vérité... C'est d'abord cela qui a déstabilisé les rationalistes et intellectuels érudits. « Quelle méthode d'approche adopter dans ce cas ? » Telle aurait dû être leur question. Non, ils préférèrent ignorer ces dispositions : on a vu les résultats ! Les hermétistes, qu'ils aient été astrologues, magiciens, alchimistes, ou théurges, s'exprimaient à l'aide d'un langage très particulier, appelé par eux *Cabale*, nous l'avons déjà dit, et ne se cachaient jamais de l'utiliser à l'exclusion de tout autre, alors écoutons certains d'entre-eux, Geber, par exemple : « Les Anciens dissimulaient les secrets de la Nature non seulement dans leurs écrits, mais aussi dans des tableaux variés, des caractères, des chiffres, des monstres et autres animaux diversement dépeints et transformés, et à l'intérieur de leur palais et de leurs temples, ils peignaient ces fables poétiques, les planètes et les signes célestes, avec beaucoup d'autres signes, monstres et animaux : ils n'étaient compris de personne sauf de ceux qui connaissaient ces secrets. » Une fois encore, cette manière de procéder n'est pas exclusive des alchimistes occidentaux ni de cette époque, et s'applique également aux aspects pratiques et techniques de la discipline alchimique

orientale. Le chinois Pao-P'u-Tzu (260-340), plus connu sous le surnom de Ko-Hung, dit en effet : « Le secret recouvre les procédés efficaces, les substances auxquelles on se réfère sont banales, mais on ne peut pas les identifier si on n'a pas connaissance du code qui les concerne. » Tous les Philosophes alchimistes, de quelque époque ou de quelque lieu qu'ils aient été, furent d'accord pour ne donner accès à leur doctrine qu'à ceux qui se distinguaient *d'abord* par la vertu, *ensuite* par l'entendement, et *enfin* par l'habileté. L'abbé Antoine-Joseph Pernety (1716-1802) dit avec justesse, dans la préface de son *Dictionnaire mytho-hermétique* (chez Bauche, Paris 1758, réédition partielle Denoël-Retz, et *Archè Milano* 1980) : « Les auteurs avertissent eux-mêmes qu'on ne doit pas les entendre à la lettre ; qu'ils ont donné mille noms à une même chose ; que leurs ouvrages ne sont qu'un tissu d'énigmes, de métaphores, d'allégories, présentés même sous le voile de termes ambigus, & qu'il faut se défier des endroits qui paraissent faciles à entendre à la première lecture. Ils font mystère de tout & semblent n'avoir écrit que pour ne pas être entendus. Ils protestent cependant qu'ils n'écrivent que pour instruire, & pour instruire d'une Science qu'ils appellent la clef de toutes les autres. L'amour de Dieu, du prochain, de la vérité leur met la plume à la main : la reconnaissance d'une faveur signalée que celle d'avoir reçu du Créateur l'intelligence d'un mystère si relevé, ne leur permet pas de se taire. Mais ils l'ont reçu ajoutent-ils, dans l'ombre du mystère ; ce seroit même un crime d'anathème que de lever le voile qui le cacha aux yeux du vulgaire. Pouvoient-ils se dispenser d'écrire mystérieusement ? Si l'on exposoit au grand jour cette Science dans sa simplicité, les femmes, les enfants même voudroient en faire l'épreuve (...). Il falloit donc tenir cette Science dans l'obscurité, n'en parler que par hiéroglyphes, par fiction, à l'imitation des anciens Prêtres de l'Egypte, des Brahmanes des Indes, des premiers Philosophes de la Grèce & de tous les pays, dès qu'on sentoit la nécessité de ne pas bouleverser tout l'ordre & l'harmonie établis dans la société civile. Ils suivoient en cela le conseil du Sage (« les Sages cachent la Science », *Proverbes* X-14). Mal à propos traite-t-on de fous les Philosophes hermétiques :

n'est-ce pas se donner un vrai ridicule que de décider hardiment que l'objet de leur Science est une chymère, parce qu'on ne peut pas le pénétrer, ou qu'on l'ignore absolument ? C'est en juger comme un aveugle des couleurs. Quel cas les gens sensés doivent-ils donc faire des jugements critiques de quelques Censeurs sur cette matière, puisque tout le mérite de ces jugemens consiste dans le froid assaisonnement de quelques bons mots à l'ombre desquels ils cachent leur ignorance, & qu'ils sèment faute de bon grain, pour faire illusion à des Lecteurs imbéciles, toujours disposés à leur applaudir. Méritent-ils que l'on fasse les frais d'une réponse ? Non (...). Je voudrois qu'avant d'étaler leur mépris pour la Philosophie Hermétique, ils prissent la peine de s'en instruire. Sans cette précaution ils s'attireront à bon droit le reproche que les insensés méprisent la Science & la Sagesse, & qu'ils ne se repaissent que d'ignorance » (...).

Citant les textes d'auteurs classiques en alchimie, Pernety explique : « Le secret de la Pierre est assez précieux pour en faire un mystère. Tout ce qui peut devenir nuisible à la Société, quoiqu'excellent par lui-même, ne doit point être divulgué, & l'on n'en doit parler que dans des termes mystérieux (David Lagneau, *Harmonie chymique*). Notre Science est comme une partie de la Cabale, elle ne doit s'enseigner clairement que de bouche à bouche. Aussi les Philosophes n'en ont-ils traité que par énigmes, par métaphores, par allégories, & par des termes équivoques (Egidius de Vadis, chap. X). La plupart des traités composés par cette Science (hermétique) sont si obscurs & si énigmatiques qu'ils sont inintelligibles à tout autre qu'à leurs auteurs (Petrus Bonus de Lombardie, *Margarita novella*). J'aurois pu multiplier le nombre de ces textes de Philosophes : on en trouveroit plus qu'il n'en faut pour former un gros volume ; mais ceux-là suffiront pour mettre le Lecteur au fait de la manière de s'expliquer de ceux qui ont écrit sur la matière & les procédés de la Science Hermétique. Ce nuage épais qu'on trouve répandu dans tous leurs ouvrages, cette obscurité affectée, ce mystère que si peu de gens peuvent pénétrer, sont sans contredit la véritable raison qui a fait & fait encore regarder la Pierre Philosophale comme une chymère, malgré le

témoignage de tant d'auteurs, & les faits comme certains qui déposent en faveur de sa réalité. Les sçavans, dit-on, la traitent d'extravagance & de folie. Que conclure de là ? Ne seroit-ce pas une preuve que ceux qu'on appelle sçavans sont bien éloignés de tout sçavoir ? & qu'ils pourroient dire d'eux à plus juste titre ce qu'un ancien Sage de la Grèce disoit de lui-même : « J'ignore tant de choses, que je puis dire, je sçais seulement que je sçais rien ». Ce qu'on nomme la science a souvent ses préjugés infiniment plus difficiles à vaincre que l'ignorance même. Il me semble que plus un homme a d'étendue de génie & de connoissances, moins il doit nier, & plus il doit voir de possibilité dans la Nature. A être crédule, il y a plus à gagner qu'à perdre. La crédulité engage un homme d'esprit dans des recherches, qui le désabusent s'il étoit dans l'erreur, & qui toujours l'instruisent de ce qu'il ignoroit »...

Ce dont nous convenons aisément en ce qui nous concerne.

Il conviendrait donc, pour sainement juger de l'Alchimie, non de répéter les opinions de ceux qui ne 'l'étudièrent' que dans les livres et dans leurs bureaux, sans avoir la culture nécessaire à sa compréhension le plus souvent, ni la largeur de vue et l'empathie préconisée dans ces cas, mais au moins de faire la synthèse des opinions de toute personne ayant quelque lumière sur ce délicat sujet, des relations fournies par l'Histoire, des possibilités effectives de transmutations, etc. Avant tout, peut être, avoir l'orientation intellectuelle qui convient le mieux : en effet, « Si nous voulons juger sainement ceux qui nous ont précédés dans la même voie (celle de la chimie), il nous faut nous placer à leur point de vue, et nous garder de les condamner en les examinant à travers le prisme déformant de nos connaissances actuelles. C'est avec ce principe qu'il faut aborder l'histoire des sciences, comme, du reste, toute l'histoire du genre humain » rappelle Ferdinand Hæfer, médecin et chimiste (*Histoire de la chimie*, Editions Firmin Didot, Paris 1842-1843, p. 231). « Si nous voulons jamais comprendre avec exactitude la signification de l'alchimie, nous devons considérer ce sujet du point de vue des alchimistes » renchérit H. S. Redgrove (*Alchemy : ancient and moderne*, p. 7), ce que confirme René Alleau, disant : « Si l'on désire donc

reconstituer l'échiquier propre à la pensée alchimique, il convient d'admettre une fois pour toutes que cette pensée correspond à une discipline autonome. » (*Aspects de l'Alchimie traditionnelle*, Editions de Minuit, Paris 1953, p. 116). Et Mircéa Eliade de conclure : « C'est en se plaçant dans la perspective de l'alchimiste qu'on arrivera à mieux comprendre l'univers de l'Alchimie et à en mesurer l'originalité » (*Forgerons et alchimistes*, Editions Flammarion, Paris 1977, p. 9 et 10). Pourquoi ? Parce que, comme l'explique Platon ; « Ce n'est pas un savoir qui puisse, de quelque manière, se formuler en propositions, mais le résultat de l'établissement d'un commerce répété avec ce qui est la matière même de ce savoir, résultat d'une existence qu'on partage avec elle » (*Œuvre de Platon*, Editions de la Pléiade, tome II, p. 1209). Car en effet, l'enseignement traditionnel ne se faisant pas autrement que par contact avec la Nature, par teintures, par approfondissements successifs, par retour sur les notions enseignées, analyses et synthèses conjointes : à l'élève d'oser conclure par l'expérience.

Des chercheurs, des physiciens, des chimistes, médecins, historiens, historiens des sciences, historiens des arts, des philosophes, des poètes, et un grand nombre d'autres personnes, estimant que leur formation, leur culture ou leurs qualités personnelles particulières – entendement, pertinence, subtilité, etc. – les autorisaient à mieux comprendre que d'autres ce qu'est l'alchimie – *qui n'est qu'un héritage et un legs codifié patiemment transmis, répétons-le* – ont fait paraître de très nombreux ouvrages et commentaires qui, négligeant le plus souvent les affirmations des alchimistes du passé eux-mêmes, ne tendent en réalité qu'à réduire cette discipline à *leurs propres conceptions*, des plus pertinentes et justes aux plus farfelues : d'une manière générale, les uns considèrent l'alchimie comme étant une chimie à l'état embryonnaire, une pseudo science, une culture pré-scientifique – donc infantile –, une magie exprimée sous forme positive, etc. et les autres qu'il s'agit d'un langage religieux codé, d'espèce sotérologique, c'est-à-dire d'une discipline qui enseignerait les moyens de se libérer de l'environnement spatio-temporel et matériel pour rejoindre un état, dit spirituel et évidemment

présupposé supérieur. D'aucuns croient que l'iconographie alchimique révèle un processus projectif inconscient d'individuation psycho-psychique, apte à recentrer l'être humain, qui serait ainsi et par là régénéré. D'autres encore s'imaginent encore que l'alchimie relève de l'onirisme et du fantasme, voire même d'une sexualité sauvage (certains ont parlé d'onanisme à son sujet, tel Gaston Bachelard), ou bien qu'elle n'est en somme qu'un vaste rêve de domination de la matière, une magie évocatoire secrète, une religion panthéiste ou animiste déguisée, une maladie mentale, une déviation sexuelle, etc. Des chercheurs empiriques, quelquefois habiles mais parfois plus ignorants de l'alchimie et plus présomptueux encore que les commentateurs précédents (qu'ils estiment pourtant dépasser parce qu'ils ont – prétendent-ils – mis la main aux fourneaux, eux), se sont pareillement fourvoyés, parfois gravement, certains s'étant même efforcés – peut-être pour en faire accroire à leurs lecteurs, ou par bigote dévotion pour leurs 'maîtres' – d'écrire selon le style de véritables alchimistes, dont ils n'ont cependant – pas plus que les précédents – percé les énigmes ; ce faisant, ils n'ont fait qu'ajouter à la confusion générale, à la cacophonie, à la fumée, à l'aveuglement : à l'incompréhension totale...

Depuis l'avènement des sciences positives et de leurs extraordinaires techniques appliquées, d'autres catégories de ces expérimentateurs et praticiens, mélangeant la chimie et la physique contemporaines à leur incapacité radicale à comprendre les textes anciens, comme montré ci-avant, sont partis à la recherche de la *Divine science* ou de la *Science des Sages*, sans plus de succès, seule l'obtention de l'or par tous moyens semblant les intéresser...

Dernièrement, emboîtant le pas des chercheurs marginalisés, et à la suite des expériences de *fusion froide* ou de machines à *énergie libre* ou *super-unitaire*, on a pu parler – mais erronément – de secrets alchimiques *redécouverts*, de réhabilitation ou de rénovation de l'Alchimie, etc.

Tout cela, Amis Lecteurs, tout cela est faux et abusif...

Retenez-le : tout ces personnages, généreux en commentaires et promesses, sont en fait des *souffleurs*, selon l'appellation ironique et péjorative donnée par les anciens alchimistes eux-mêmes.

Ceux qui les précédèrent furent les ancêtres véritables de ces modernes chimiâtres et des matérialistes, tant pour la philosophie que pour la pratique : selon les époques, ils ont aussi été appelés archimistes, caco-chymistes, hyperchymistes, voarchadumistes, etc. Les véritables alchimistes, beaucoup plus discrets, se désignaient eux-mêmes plutôt par les termes de *Philosophes de la Nature*, ou de Philosophes, plus simplement ; ils suivent une doctrine et un enseignement *fermé* – et non pas secret – dont l'accès est gardé par un langage spécifique d'espèce hiéroglyphique qu'ils ont conçu et légué très spécifiquement à ceux qui les entendent.

Ainsi donc, malgré les apparences, et parce que les *souffleurs* démunis de toute doctrine sûre et purs empiristes les imitent, cherchant ainsi à s'attribuer un prestige et une légitimité de Sages authentiques qu'ils sont loin de posséder, ces différentes catégories de scripteurs, même s'ils semblent tous s'exprimer de la même manière, n'ont pas les mêmes objectifs et les mêmes moyens que les Philosophes, et il s'en faut de beaucoup. Pour se persuader que – malgré l'ambiance contemporaine plutôt négative et falsifiée dans ce domaine – l'étude de l'Alchimie est de quelque intérêt, voire même de quelque utilité, nous l'approcherons aussi et parfois par le biais de sa problématique centrale la plus concrète : celle des transmutations métalliques, nous réservant de parler de la transmutation dans le vivant pour la fin de cet exposé...

Notons d'entrée que la possibilité de transmutation dans le genre métallique semble très ancienne, à tel point qu'elle s'inscrit dans les mots mêmes qu'on utilisait à ce sujet dès l'aube des temps ; en effet, le terme grec μεταλλειον (métalléion) ; *métal*, est constitué du préfixe μετα (méta), qui signifie aussi bien *changement* (métamorphose = changement de forme) que *au-delà* (métaphore), et de αλλον (allon), qui veut dire *autre*, *différent* ; le mot *métal* semble donc déjà receler, de par son origine étymologique fort ancienne, l'idée de 'changer en autre' ou 'au-delà des autres'... D'aucuns, à ce sujet, sont même allés à proposer une autre lecture : il y a, dans le

mot métal, les lettres A et L (compas et équerre), c'est-à-dire, si l'on tient compte d'une origine arabe, le nom même de la divinité. Mais posons-nous les *vraies* et *utiles* questions : d'où les alchimistes tenaient-ils la certitude que les transmutations étaient réalisables par artifice et plus facilement *dans les métaux* plutôt que dans tout autres matériaux ? Savaient-ils que l'or, le plomb, et le mercure, dont ils parlent si souvent dans leurs traités, sont voisins sur la *Table périodique des Eléments* des physiciens et des chimistes (dite *Table de Mendeleïev*), et qu'il suffirait donc d'être capable de retirer un proton et un électron au mercure, en passant (peut-être) par le plomb, pour faire de l'or ? Quelle intuition leur avait fait choisir les métaux comme objets des transmutations, alors que nous savons – scientifiquement – depuis à peine plus d'un siècle qu'ils transmutent *au naturel* ? Les idées même d'*unité de la matière*, et donc de transmutation *comme corollaire obligé*, d'où les tiennent-ils ? Depuis quand ? Les leurs aura-t-on données ? Et auquel cas, qui ? Dieu ? Des anges ? Les survivants d'une civilisation antérieure et supérieure ? Des extraterrestres ? La question reste posée et est toujours d'actualité... Poursuivons...

Une belle correspondance...

Voici la réponse d'un alchimiste contemporain inconnu, suite à une demande d'évaluation de l'opinion d'un savant (un historien des sciences) sur l'Alchimie... Cela ne manque pas d'intérêt !

Monsieur,



e recevais de vous, le, copie d'un courrier de M. daté du : quel regret que vous ne l'ayez envoyée avant ! Je vous réponds très brièvement, mais avec grand plaisir cependant, car M. y aborde d'assez près la problématique et la matière générales de l'Alchimie, et les quelques approximations que je relève dans cette lettre vont me permettre de vous éclairer au mieux de mes moyens sur ce qu'est l'Alchimie, au moins selon mon point de vue, fondé sur ma

connaissance héritée de ce sujet et sur ma pratique. Afin de mieux me suivre, je vous propose de préalablement reprendre ce courrier, sur lequel je vais m'appuyer à présent, point par point, afin d'en dégager une ligne plus nette et plus sûre. Je ferai seulement appel à vos souvenirs de lecture pour étayer mes dires, car un exposé accompagné de citations m'entraînerait beaucoup trop loin en temps et en volume. Monsieur, d'une intégrité intellectuelle et morale certaine et digne d'éloges, décrit la scène dans le deuxième alinéa de son courrier, au demeurant très généreux, avec – selon moi – de considérables erreurs en ce qui concerne l'histoire et la nature de l'Alchimie, qui se doublent d'une erreur basique en philosophie des sciences : voyons ceci lentement. Premier point de vue estimé erroné ; certes, l'Alchimie est présente depuis vingt bons siècles en Europe, mais elle l'est en vérité depuis beaucoup plus longtemps dans le monde et non pas seulement en Europe ; M. s'est-il seulement questionné sur cette incongruité révélatrice : les historiens reconnaissent deux foyers à la littérature et à la pratique alchimique – de leur point de vue évidemment – ; l'Egypte et la Chine. Or que trouve-t-on dans ces deux contrées assez éloignées, outre des ouvrages réputés alchimiques et une pratique du même métal ? Des hiéroglyphes (dont quelques-uns sont parfaitement semblables), une médecine avancée, une astronomie/astrologie très prégnante, des pyramides, etc. ; des caractéristiques assez analogues si l'on échappe au moins temporairement au point de vue ordinaire. Ce qui les rapproche encore davantage, c'est que les dynasties régnantes de ces deux régions seraient issues de parents célestes (premier constat) et que, selon les alchimistes eux-mêmes, l'Alchimie aurait été offerte aux hommes par des messagers célestes, instructeurs ou assimilés (cf. *Le Livre d'Hénoch*, la *Bible* – Genèse –, le *Huaynanzi*, les classiques grecs et latins, etc.) : il ne s'agit pas là d'une naïveté ou d'une excessive crédulité de ma part ; c'est bien ce que disent les alchimistes eux-mêmes. Il convient donc de ne pas rejeter ces assertions sans justification, et de leur reconnaître une valeur de faits historiques, même si la chose paraît délirante ; ainsi, l'Alchimie doit être considérée comme étant extérieure et

antérieure aux hommes, ce que – malheureusement – aucun historien n'est prêt à considérer de près et sérieusement, peut-être compte tenu des questions extrêmement difficiles qui surgissent alors : que M. écrive qu'il ne faut rien conclure de sûr quant aux origines géographiques, historiques et conceptuelles serait donc plus prudent, plus sensé, plus correct et plus vrai.

Deuxième point de vue estimé erroné :

Là encore, M., comme la majorité des historiens des idées, des sciences, des arts et des techniques, *fait inexplicablement l'économie des déclarations permanentes des alchimistes eux-mêmes* ; que leur discipline est entièrement *fermée*, voir même *secrète*. Et c'est de là que vient le problème de l'identité de l'Alchimie ; d'où vient en vérité l'Alchimie ? Qui est-elle ? De quoi est-elle faite ? Pourquoi est-elle là ? Quand vint-elle ? Quel est son but ? Etc. Qui, parmi ces érudits, a compris quoi que ce soit aux énigmes qui leurs sont pourtant posées depuis des siècles et attendent patiemment leur Œdipe, leur herméneute éclairé et savant ? Qui sait de quoi l'on parle vraiment lorsqu'il est question de cabale hermétique ? Pourquoi celle-ci n'est non seulement pas étudiée mais pas même prise en considération par les savants ? Quels arguments pourraient justifier de tels refus ? Aucuns ! Là-dessous, en tout et pour tout ce qui concerne cette *prisca sapientia*, il y a encore un préjugé hérité du scientisme, du rationalisme réductionniste des idéologues, qui confondent encore sans même s'en apercevoir doute méthodique et suspicion systématique dès que quelque chose leur échappe. Passons ! Les Anciens n'étaient en rien inférieurs en curiosité et en intelligence à l'homme moderne, c'est mon opinion et c'était celle de gens aussi grands que, par exemple (et pardonnez mon immodestie), Isaac Newton, qui consacra quelques dizaines d'années d'efforts soutenus à lever les énigmes des textes alchimiques, jusqu'à comprendre qu'il n'y parviendrait pas seul : il s'arrêta cependant lorsqu'il obtint la *preuve physique directement observable* de cette réalité naturelle réellement incroyable, qui ne peut évidemment qu'être un objet de foi tant qu'on ne l'a pas vue de ses propres yeux.

Là est la religiosité à la base de l'alchimie...

Comme Newton et d'autres de sa trempe le constatèrent, la citadelle alchimique, si elle est presque imprenable, contient en vérité un trésor : la vie elle-même, comme le prétendent les Philosophes depuis l'origine.

Je pourrais très rapidement donner un exemple d'incompréhension radicale et basique et de fourvoiement intellectuel, répandu chez quasiment tous les intellectuels qui se penchent doctement sur l'alchimie, auquel échappe de peu M. mais duquel il ne tire pourtant aucune conséquence : les deux catégories qu'il remarque – recettes et prières, globalement – correspondent pourtant à l'évidence à l'adage latin fort célèbre *Ora et labora* ; prie et travaille, ainsi qu'à la célèbre phrase de la non moins célèbre *Table d'Emeraude*, attribuée à Hermès Trismégiste : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour réaliser les miracles de l'Unité ». Cela n'indique-t-il pas d'abord l'analogie comme moyen de langage naturel et vrai, et non la raison discursive et dialectique, qui ne sont que conventions humaines ? M. sait-il par ailleurs quel trésor cabalistique est cette *Table d'Emeraude*, tel qu'il me faudrait plus de cent pages comme celle-ci pour la *résumer* ? Pourquoi n'a-t-il pas aperçu que tant en Chine qu'en Egypte, l'Alchimie ne vit que grâce au secret de son langage spécifique et, surtout, de sa philosophie ? Que connaît-il de la tropologie des langues anciennes ? L'anaglyphie, par exemple et pour faire bref, lui est-elle connue ? Il n'est donc pas possible, dans sa situation, de seulement *évaluer* ce dont on parle, alors quant à comprendre... A quoi sert de partir sur des bases erronées, puisque la base rationnelle en philosophie des sciences voudrait, au moins, que l'orientation des recherches fût correcte, ce qui n'est toujours et encore pas le cas de nos jours. Mais l'Alchimie veut-elle se laisser connaître ? Et les alchimistes veulent-ils qu'elle soit connue ? Non, et les textes le disent fortement et sans cesse ; ne seront pas invités au banquet des dieux les savants et les chercheurs, soient-ils animés de bonnes intentions et de desseins honnêtes et sincères : n'y sont invités et attendus que les purs, les vertueux, les amants de la sagesse divine du Créateur, les vrais croyants, les fidèles.

N'avez-vous pas vous-même lu cela cent fois dans les classiques de la littérature alchimique ? Alors, comment faire ? Qui sait, de nos jours, reconnaître les vertueux, au moment où l'intelligence perverse imite si bien ce qu'elle ne saurait atteindre ? Il doit être clairement entendu que si, par votre étude acharnée, dénuée d'a priori et de préventions, ou par l'amitié d'un Philosophe hermétique généreux (il en existe encore), vous appreniez ce qu'est l'Alchimie (ce qui peut ne pas prendre beaucoup de temps en vérité), vous seriez alors vous-même tenu au silence par votre conscience, comme les alchimistes qui nous précédèrent le furent, et pour les mêmes raisons. Il y a en elle un secret extraordinaire de simplicité, de libéralité, de vie et de félicité : de divine bonté. Et puis, comme je vous l'ai déjà dit : le Créateur ne dit rien, il signifie. Et les alchimistes, fervents et sincères admirateurs – adorateurs – de la divinité, se bornent à imiter cette forme d'expression...

Continuons par le troisième alinéa, où nous voyons que l'erreur d'orientation à la base empêche d'arriver à de saines conclusions : Rien n'a commencé en Alexandrie, mais bel et bien beaucoup plus loin dans le passé, et dans les circonstances décrites par les Anciens : l'Alchimie n'est pas à rechercher ici ou là, surtout quand on ne sait rien de ce qu'elle est en vérité. Ce n'est pas, comme les autres sciences et arts, un corpus cognitif en évolution ; c'est un héritage transmis dans son entier et dans son intégrité, totalement inaltérable puisque la Nature seule peut le valider et non la raison humaine, fut-elle celle d'un personnage d'élite, culturellement, intellectuellement et intuitivement développé, etc. L'Alchimie ne s'apprend pas à proprement parler, elle se *découvre*, puis elle se transmet, par la philosophie qui la véhicule et qu'elle vivifie. En revanche, ce qui doit être appris, c'est sa pratique matérielle, ce qui est relativement accessible aux patients et aux prudents... sans être pour autant facile : la Nature forme ses amants sans concession à la paresse et à l'à-peu-près ; elle sanctionne sans faiblesse et sans terme... En conséquence, les Philosophes n'ont jamais achoppé sur quoi que ce soit ; ils ont toujours su de quoi il s'agissait et se le sont offert les uns aux autres avec un soin jaloux et une technique de transmission extraordinairement efficace, par

ailleurs toujours en action de nos jours. Je suis clair et affirmatif : aucun universitaire ne sait de quoi l'alchimie est *réellement* faite, et il existe que très peu de Philosophes disposés à le leur dire. Je peux aussi vous affirmer avec force que, dans les textes les plus anciens, la méthode (montrer sans montrer, dire sans dire, et cacher sans cacher), est rigoureusement la même que de nos jours, et donc inversement : seuls les mots ou les images changent, pas le sujet.

Jamais ! En outre, à l'inverse de ce semble en penser M., la 'théorie' des Eléments (en fait, non pas une théorie mais un mode de représentation mnémotechnique et structurel extrêmement efficace, comme l'astrologie par ailleurs) dépasse et de beaucoup les trouvailles des chimistes et des physiciens d'aujourd'hui, surtout dans la précision et la clarté qu'elle développe à celui qui la connaît... Je m'engage volontiers à vous donner une ou plusieurs démonstrations de ce que j'avance jusque là de manière qui pourrait passer pour présomptueuse... Ce parce que vous ne vous êtes pas encore fourvoyé dans les impasses des ouvrages savants d'aujourd'hui, et que vous êtes sincère et humble, malgré votre carrière prestigieuse ; en d'autres termes, il fallait aussi que vous fussiez plutôt dans la virginité de l'ignorance que les yeux obscurcis par l'erreur et le préjugé pour que je puisse vous éclairer quelque peu ; vous pourrez alors juger de l'intelligence rien moins que prodigieuse des Anciens ou de ceux qui les instruisirent, et de l'incroyable efficacité de leurs méthodes de transmission, qui ridiculise les prétentions des Modernes.

Vous jugerez par vous-même, je vous le promets.

Résumons mon point de vue : les Philosophes sont seuls ceux qui héritent du savoir hermético-alchimique caché – ou plutôt *fermé* – dès l'origine, et détiennent donc un secret facile à transmettre mais caché par eux dans une inextricable forêt de textes et de représentations d'apparences confuses et... alambiquées. Autant ce savoir secret est simple à garder, autant les conditions de sa promesse sont difficiles à rassembler : la qualité des matériaux et le ciel météo-astronomique jouent en effet un rôle prépondérant et déterminant. Il faut aussi une longue intimité avec sa matière, qui ne peut s'acquérir sans un vrai travail... Tous les *alea* sont là ;

il n'y en a aucun autre hormis les énigmes des Philosophes ; Dieu aidera-t-il ou non l'alchimiste, qui ne peut que prier, solliciter une grâce, et espérer en guidant ses feux pour pouvoir se rapprocher de son Créateur, là est son unique question, son ignorance, sa permanente humilité et son seul désir.

Pour simplifier le raisonnement véritable des Philosophes, qui est fort éloigné des agissements et comportements que leur prête M., et qui s'est borné à une vérification pratique de ce qu'ils reçurent dans les temps les plus reculés : l'or est le seul matériau inaltérable, pourquoi et comment ? D'où tient-il cette rarissime propriété qui le fait ressembler à l'Univers et, surtout, au Créateur Lui-même ? Ils ont reçu des anges le moyen de s'approprier cette propriété unique, et en ont expérimenté, testé et développé les caractéristiques dans le règne minéral, d'où elle émane en partie, puis dans le règne végétal et animal, qui en sont issus, jusqu'à pouvoir adapter ses effets à l'homme, la machine matérielle la plus complexe de l'Univers connu, et la plus prometteuse (?) dans son potentiel. Mais ils ont prudemment caché cet extraordinaire trésor, de beaucoup plus précieux que tout ce qu'offre libéralement l'oblativité Nature, déjà pourtant extrêmement généreuse...

Le résultat ? Celui dit par les alchimistes depuis si longtemps : relisez dans la *Bible* ce qui concerne la durée de vie des Patriarches, et mesurez leur expérience du monde par rapport à la nôtre : qu'en déduisez-vous sur leurs possibilités intellectuelles et leurs savoirs ? Sur leur morale ? Sur leur philosophie ?

Que pensez-vous que l'on puisse alors faire d'un tel pouvoir ? Réponse ; cela dépend de celui qui le possède...

Conclusion, lisible partout et par tous tout le temps : seuls les vertueux y pourront prétendre. Non pas ceux qui en joue la piètre comédie, les imitateurs et autres abuseurs ; non, ceux qui montrent toujours et partout dans leur vie quotidienne les caractéristiques indispensables pour protéger cela des impies... jusqu'au sacrifice de leur propre existence.

Vous avez déjà lu cela plus de cent fois, j'en suis persuadé. Achéons...

A coup sûr, le feu et la couleur jouent un rôle essentiel ; le feu est central dans l'alchimie, parce qu'il n'est autre que l'incarnation divine à portée de la main de tous, quant à la couleur, elle est le détail visible de sa splendeur...

Monsieur déclare avoir lu des textes d'adeptes ; je ne le suivrai pas dans son affirmation, compte tenu de ce que j'ai dit plus haut ; serait-il d'ailleurs en mesure de reconnaître un texte d'alchimie *vraie* ? Il n'en existe aucun : tous sont *cabalistiquement* morcelés et répartis ici et là en désordre dans divers ouvrages et sous diverses formes, et ailleurs, dans les images, les lieux et les édifices profanes ou religieux notamment... Peut-il reconnaître ne serait-ce qu'un Philosophe ? Quelle différence met-il entre Philosophe et Adeptes ? Sait-il au moins de quoi il parle ? Pardonnez-moi, et qu'il me pardonne aussi ; malheureusement, M. ne sait pratiquement rien de l'alchimie (et des alchimistes), et pourtant, paradoxalement, il sait tout, puisqu'il fait de l'alchimie en permanence et depuis avant sa naissance, sans le voir, le savoir et le comprendre, comme tout ce qui est vivant, même contre l'avis des physiciens, des chimistes, des biologistes etc. (qui en font aussi eux-mêmes comme M. Jourdain faisait de la prose), et qu'il a dans sa mémoire d'érudit, au terme de quarante années d'études, tout ce qu'il faut savoir pour réussir : malheureusement, il ne sait où commencer, où chercher, et comment chercher...

Que j'aimerais lui déciller les yeux, afin qu'il voie et qu'il reconnaisse enfin, comme nos Anciens le firent, que Dieu est, et qu'il ne nous a pas abandonnés, aussi minusculement grands soyons-nous, et aussi grands pécheurs soyons-nous. Je le ferai bien volontiers si vous m'en offrez l'occasion. Bien à vous. F. »

Connaissance occulte ? Oui, mais...



'Alchimie, l'Astrologie et la Magie sont toutes trois d'éminentes disciplines issues de la tradition dite *occulte*. C'est probablement pour cela que les pseudo-cartésiens, les simili-zététiciens et autres scientifiques à la mode leurs refusent encore le statut

de corpus savant à étudier. Cependant, et malgré cette dénomination, elles ne sauraient être mêlées à l'*Occultisme*, cette philosophie prétendument spiritualiste qui s'érigea en réaction – légitime – au matérialisme et au machinisme effrénés du début du XXe siècle, sinon et seulement l'étymologie du mot latin *occultus*, qui signifie simplement *caché*. Cette appellation d'*occulte*, donnée aux Sciences traditionnelles par les hermétistes, mais *récupérée* sans savoir *pourquoi* par les occultistes, n'était aucunement anodine, mais avait bien pour but – comme c'est très souvent le cas chez eux – de transmettre à certains des informations sur l'authentique nature de ce savoir fermé, qu'elle souhaitait sceller à d'autres. Ainsi le véritable contenu du mot *occulte* peut-il être saisi par la lecture typique des hermétistes, dite *cabalistique*, et sera ainsi déchiffré : 'O C culte', c'est-à-dire 'culte du Soleil et de la Lune' (le ☉ et le ☾ sont les glyphes astrologiques et alchimiques du Soleil, de l'Or, du cœur, et de la Lune, de l'Argent et du cerveau), ou mieux, 'culture relative au visible et à l'invisible', 'au fini et à l'infini', bref : à 'la polarité', ou encore et en dernier lieu, 'science de la séparation et de l'union', car là est la véritable science héritée des anciens Sages. Mieux : le mot célèbre de Rabelais : « Science sans conscience... » dit exactement ce dont nous vous entretenons ici-même ; le mot *conscience* est en effet conformé sur le modèle ci-dessus ; le C représentant la Lune, et les lettres *on* rappelant l'ancien égyptien *Onn* : Soleil...

Qu'on le sache : ces savoirs n'étaient pas *occultés* pour entretenir une volonté de secret ou de prétendue puissance, mais l'étaient dans la Nature et par nature, et ne pouvaient par conséquent qu'être *révévés*, c'est-à-dire d'abord perçus par l'intuition, puis confirmés par la Nature... La vie d'un homme n'aurait d'ailleurs jamais suffi pour découvrir quoi que ce soit dans ces domaines, quand bien même celui-ci aurait possédé un don d'observation hors norme, ainsi que des moyens, une intuition et une intelligence réellement supérieurs. Si la Philosophie occulte devait être abandonnée au profit de la seule science matérialiste actuelle, il ne subsisterait bientôt que ruines de notre civilisation, et plus rapidement qu'on le présume ! Qu'on se le dise !

L'homme moderne condamne les disciplines savantes des Anciens – Astrologie, Alchimie, Magie, Théurgie, etc. –, croyant les connaître : pour lui, seules la technologie et la science sont des progrès. Or, loin de n'être que les embryons des sciences modernes que décrivent les 'intellectuels' contemporains ou passés, ces sciences traditionnelles sont en réalité l'expression de la plus haute intelligence, de la plus haute pertinence et de la plus haute efficacité qui soit. Pourquoi ? Parce que, si les sciences modernes visent à transformer les choses qui entourent l'homme, au risque de tout détruire, équilibre, variété du vivant et la vie elle-même, ces sciences-là n'ont qu'un seul et unique but, et ternaire : *aider*, *protéger* et *guider* tout individu *vivant* en quête d'optimisation de son propre être à travers son existence et sa conscience.

A l'inverse des savoirs modernes, ces disciplines savantes n'encouragent pas le pouvoir sur autrui, mais le pouvoir sur soi-même. De plus, elles élargissent, enrichissent et élèvent la conscience intime et profonde, à titre individuel et collectif. Sans elles, pas d'espoir, car aucune des sciences modernes ne saurait prétendre faire en quoi que ce soit avancer l'homme vers sa perfection ou, au moins, jusqu'à son excellence : il ne suffira que d'observer tant soit peu l'ensemble du contexte social et économique d'aujourd'hui pour rapidement se convaincre du contraire ! Les sciences modernes sont, pour la plupart, dangereuses, voire même extrêmement dangereuses : personne ne peut actuellement encore ignorer les risques d'extinction de l'espèce humaine (entre autres) dus aux diverses pollutions, à l'effet de serre, aux OGM disséminés sans limites, aux risques de guerre totale, chimique, biologique ou nucléaire... et autres risques non identifiés et plus insidieux. Et que peuvent – contre ces risques permanents – économie, sociologie, psychologie, mathématiques, informatique, etc. ?

Que vaut l'Histoire, puisque les guerres se succèdent sans cesse, et que prôner la démocratie se fait désormais avec des bombes ?

Les sciences traditionnelles ne s'occupent pas de rendement économique ni de confort ou de vie pratique – bien qu'elles y aient contribué grandement –, mais de donner les moyens à

L'Homme de modifier positivement son propre destin, de se sauver de lui-même, et ce quels que soient son intelligence, sa culture, ses moyens sociaux ou économiques...

En vérité, ces discrètes disciplines ont pour unique objectif l'édification de l'être humain, c'est-à-dire l'élévation de la plus extraordinaire et de la plus complexe créature de l'Univers connu, et non la transformation de la matière qui l'entoure, l'assujettissement de la Nature à des appétits financiers ou l'exploitation de l'homme par l'homme et son inverse...

En d'autres termes, les sciences traditionnelles, exclusivement attachées à l'élévation de l'homme lui-même, et donc énergétistes et spiritualistes en essence, ne sauraient en aucune manière être évaluées à l'aune des sciences modernes, quelles qu'elles soient – car purement matérialistes dans leurs idéaux et dans leurs applications –, et encore moins leur être comparées ou assujetties. Ainsi, l'opinion des meilleurs représentants de cette science des *choses* n'a que très peu de valeur au regard de la plus piètre opinion du plus ignorant représentant de la science de *l'être*, parce que ce dernier s'étudie jusqu'à se connaître, et par ce biais parvient à connaître tout le reste (relisez Aristote !), ce que ne sauraient parvenir à faire les savants modernes...

En outre, les sciences traditionnelles, uniquement occupées de cette optimisation de l'être, et donc concentrées vers cet unique but, ne s'éparpillent pas et ne se morcellent pas en de multiples spécialités et techniques pratiques, ce que font les sciences modernes. A tort ! Elles sont de plus complémentaires et indissociables : elles ne peuvent d'ailleurs être comprises si elles sont considérées séparément les unes des autres, c'est pourquoi elles restent incomprises des universitaires et autres savants du jour, assujettis aux modes intellectuelles diverses autant que perverses, à leurs habitudes de pensée et à leur orgueil... Les unes sont la perfection de la synthèse, guide vers l'unité et la vie par la simplicité ; les autres, l'imperfection de l'analyse, chemin de dualité vers la complexité, la souffrance et la mort. Malheureusement, de ces nobles sciences lointaines, ne demeurent que quelques lambeaux épars, abâtardis et corrompus... parfois même livrés au

commerce, que nous allons réunir – au moins quelques-uns – afin de redonner espoir à toutes celles – et aussi à ceux – qui luttent courageusement et croient qu'il y a, au dessus d'eux tous et depuis l'origine de l'Univers, quelque chose qui les dépasse – et de très loin – et englobe très aisément et en une seule réalisation toutes les capacités humaines actuelles... Quelque chose qui, de plus, ouvre sur le futur, et un futur radieux, où la Nature et l'Homme se retrouvent dans la paix et la confiance...

Comment être cartésien aujourd'hui ?



our la très bruyante majorité d'aujourd'hui, l'ensemble de ce qui constitue l'alchimie n'est donc qu'un galimatias amphigourique et incompréhensible, créé probablement à dessein pour abuser, et dont on ne tirera jamais rien d'utile ni de sérieux hormis de belles sommes d'argent... Ce faisant, ces

derniers oublient très consciencieusement de démontrer ou même d'étayer leurs assertions négatives ; c'est là un abus de confiance.

Les uns – les négateurs – accusent les autres – les 'croyants' – d'être naïfs et crédules, incultes et stupides, et ceux-ci reprochent à ceux-là d'être hypocrites, orgueilleux, frileux et timorés...

Pierre Bayle (1647-1708), rappelait opportunément que « Ne rien croire ou croire à tout, c'est à égal degré l'indice d'un faible esprit ou d'une conscience qui s'éteint » (Réponses aux questions d'un provincial), ce que confirmait à sa manière le physicien et mathématicien Henri Poincaré (1854-1912) : « Douter de tout ou tout croire sont deux solutions également commodes qui, l'une et l'autre, dispensent de réfléchir... ».

René Descartes (1596-1650) recommandait quant à lui : « Pour atteindre à la vérité, il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues, et reconstruire de nouveau et dès le fondement tous les systèmes de connaissance », ce qu'exprimait déjà le doxographe Aristote, vingt siècles avant lui, disant : « Avant d'aborder la solution d'un problème, il faut commencer par bien douter et par s'enquérir de toutes les difficultés dont le problème

est entouré» (*Métaphysique*, III), après quoi il précisait : « Nous savons une chose d'une manière absolue quand nous savons quelle est la cause qui la produit et pourquoi cette chose ne saurait être autrement ; c'est là savoir par démonstration, aussi la science se ramène-t-elle à la démonstration ».

Bref, ici comme ailleurs, et comme le disait Spinoza :

« Il ne s'agit pas d'affirmer ou de nier, mais de comprendre ».

A propos de Demeures philosophales...

« Trahit sua quemque voluptas »
« Chacun a son penchant qui l'entraîne. »
Virgile



Il y a quelques temps, ouvrant un fort ouvrage intitulé *Textes et travaux de Chrysopoeia*, volume 4 (*Aspects de la tradition alchimique au XVII^e siècle*, paru en 1998 chez Archè – Milan –, et Séba – Paris), nous y trouvâmes un article intitulé *Alchimie et architecture : de la pyramide à l'église alchimique* (p. 295 à 335). Réjouis de nous distraire en nous instruisant, nous le lûmes aussitôt. Hélas, l'auteur – historien de l'alchimie et membre du CNRS dont nous taïrons le nom – y survole en moins de quarante pages la notion de 'demeure philosophale', qu'il utilise d'emblée dans son acception la plus réductrice et la plus étroite. Curieusement, il présente sa conclusion dès la cinquième page, qui semble sans appel : « On retiendra surtout que la notion de 'demeure philosophale', c'est-à-dire d'un édifice visant à enseigner par son ornementation ou son architecture les secrets du grand œuvre, notion réactivée par l'alchimiste Fulcanelli



durant l'entre-deux-guerres, est presque dépourvue de fondements historique dans la mesure où l'on ne connaît que fort peu d'édifices où l'ornementation – et encore moins l'architecture – ait été mise au service d'un enseignement alchimique (nous avons mis en italique ce qui nous semble sujet à controverse) ». À tout le moins, et quelles que soient ses compétences, cet auteur semble méconnaître les principes moraux et logistiques guidant toutes les disciplines dites 'occultes' et quelque exposé hermétique que ce soit, notamment de nature alchimique.

Nous rappellerons donc tout d'abord ce que Fulcanelli nommait 'demeures philosophales', et qui n'a que très peu à voir avec la conception *personnelle* de cet historien, puis nous montrerons les méthodes, les erreurs, et les paradoxes de son énoncé. Nous dévoilerons enfin, pour le plaisir et – pourquoi pas – l'instruction du lecteur, ce que quiconque peut voir – s'il n'est aveuglé par les préjugés ordinaires – ou entendre, si ses oreilles ne sont pas constamment occupées par les commentaires de ceux qui substituent abusivement leurs propos à ceux des hermétistes et des philosophes dits alchimistes... L'Alchimic, en effet, est un héritage, un legs, qu'il ne convient donc de ne pas *trop* mélanger aux commentaires contemporains...

Dans sa préface à la troisième édition des *Demeures philosophales* (Nouvelles éditions J.-J. Pauvert, 1979, tome I, p. 45) Eugène Canseliet écrivit que Fulcanelli « entendit toujours sous l'expression demeure philosophale, tout support symbolique de l'hermétique vérité, quelles qu'en pussent être la nature et l'importance, à savoir, par exemple, le minuscule bibelot conservé sous vitrine, la pièce d'iconographie en simple feuille ou en tableau, le monument d'architecture, qu'il soit détail, vestige, logis, château, ou bien église, dans leur intégrité »...

En évacuant *tout* de cet énoncé pourtant clair et précis, *sauf* les mots 'monument d'architecture', on voit que cet historien peu scrupuleux en fait disparaître l'essentiel en nombre et en contenu. En tentant puis après de réduire à néant le plus important et le principal exemple donné par Fulcanelli en matière de demeures philosophales, à savoir les quelque 210 pages que celui-ci consacra

aux caissons de la galerie haute du petit château charentais de Dampierre-sur-Boutonne, le reste – c'est-à-dire les autres « prétendues » demeures philosophales – sera *ipso facto* à rejeter comme insignifiant. L'artifice consiste donc à n'accorder à ces caissons qu'une place réduite dans l'article, juste celle qu'il faut pour la critique – soit *sept lignes et deux notes en pied de page* – ce qui laisse dès l'abord supposer aux lecteurs non avertis – la majorité – que ces caissons n'ont qu'une valeur périphérique et anecdotique, quasiment exotique, et très peu de représentativité dans la problématique abordée : un seul d'entre eux peut à la rigueur être repêché, est-il supputé, ce qui permet de laisser entendre que Fulcanelli – qui n'est pas historien, et qui plus est – horreur – signe d'un pseudonyme ! – ne s'est fourvoyé que pour le reste des caissons, soit donc 92 !



Quel camouflet, quelle avanie pour ce dernier et pour ceux qui s'obstinent encore à le considérer comme une référence fiable, prétendument aussi généreuse et précise que complète !

À propos de l'hôtel d'Escoville à Caen, estimé par l'auteur historien entrer '*plus ou moins*' dans la catégorie des demeures philosophales, hôtel qu'aurait fait bâtir Nicolas Le Valois dans les années 1530-1540, c'est-à-dire peu avant la décoration du château de Dampierre-sur-Boutonne, il est noté (p. 296) qu'il comporte des motifs entre autre inspirés des écrits de Virgile, de la mythologie gréco-latine et de la *Bible*. Ne trouve-t-on pas, parmi les devises des caissons de Dampierre, cinq vers du même Virgile, au moins sept allusions bibliques, et de constants rappels aux

mythologies égypto-gréco-romaines (les Argonautes, Danaé et Persée, les Hespérides, Thésée, Hercule, Mercure, Chimère, Narcisse, Méduse, etc.) ? Mais non, nous dit-on : il ne saurait s'agir du même type d'expression car, d'après les *huit* pages (!?) et quelques planches que lui consacre Mme Maria-Antonietta de Angelis (*Emblems and devices on a ceiling in the château of Dampierre-sur-Boutonne*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 46 (1983), p. 221-228 et pl. 32-35) : « C'est plutôt la vogue des rébus et des emblèmes profanes – écrit celle-ci – qui commande la décoration du plafond à caissons de la galerie haute, où Fulcanelli avait voulu reconnaître, au début de ce siècle, une inspiration alchimique ». Cela est parfaitement exact, mais incomplet et tendancieux, car l'on ne saurait en inférer que, pour cette raison, l'alchimie soit absente de ces caissons. Si tel était le cas, il faudrait alors le démontrer : c'est une aubaine que Claude-Catherine de Clermont, héritière de Dampierre, et ses amies Hélène de Surgères (voyez Ronsard), Marguerite de Valois (voyez plus haut à Valois) et la princesse de Clèves, aient été à l'origine du premier *Salon de Précieuses*, au sein duquel, en effet, on jouait d'énigmes, de charades et de rébus, faute de quoi il n'y aurait eu *strictement aucun* argument à présenter. Mais celui-ci est captieux, car jusqu'à plus ample informé, ces belles, intelligentes et fort instruites jeunes femmes sont nées peut être un peu trop tard pour avoir participé en quoi que ce soit à l'élaboration de ces caissons : il faut à ce propos au moins (re)lire ce que dit M. Georges Musset, que cite Fulcanelli, pages 14 à 17 du second tome.

Il est écrit, au conditionnel [pour marquer le plus nettement possible le caractère *dubitatif* de la proposition ?] : « Dans ce *dernier* exemple [pour suggérer *ultime* ?], un *seul* caisson *pourrait* être alchimique : il représente un arbre mort [en vérité un arbre *sec*, aux branches élaguées, sur le tronc et au milieu duquel, suspendu grâce à un vaste ruban d'étoffe, s'étend un large parchemin] portant *peut-être* les insignes graphiques [on dit des glyphes, ou à la rigueur des emblèmes, mais en aucun cas des insignes graphiques ou pis, des symboles, comme il est écrit en pied de page (note 8, p. 298)] du soufre et du feu ; encore le signe du soufre, *si toutefois c'est bien lui*,

est-il *bizarrement* incomplet ; et *il ne s'agirait que d'un seul caisson sur un total de 63, proportion quasi négligeable* ».

Cette galerie serait donc constituée – selon cet auteur historien et membre du CNRS – d'« un total de 63 caissons », que l'on doit entendre 'illustrés', probablement. Mais alors comment procéder pour compter ces 63 caissons, car – comme Fulcanelli (op. cit. p. 25) – nous en dénombrons seulement 61. Si il y a bien 93 caissons au plafond de cette galerie (3 fois 31), dont 6 prétendent 'vides', 21 portant trigrammes ou croissants, alors (93 – 6) – 21 font 66, et non 63. Si l'on retire les 5 soffites, sans d'ailleurs plus de raison qu'on a retiré les trigrammes et les croissants, il reste alors 66 – 5, soit 61 caissons. Quelles que soient les combinaisons de chiffres que nous mettions en œuvre pour trouver 63 caissons, nous échouons. Remarquez bien que la chose s'est déjà produite : André Arsonneau, dans un opuscule paru à Niort (Deux-Sèvres) en 1875 (et que personne ne cite jamais), dénombrait 88 caissons : là aussi, comment faut-il s'y prendre pour trouver un pareil total ? Nous l'ignorons.

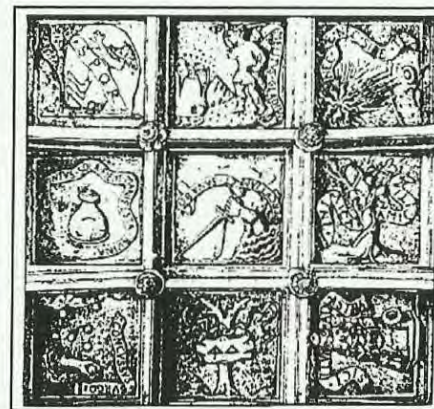
Restons-en là avec l'arithmétique, car il y a plus grave : il semble que nous souffrions d'importants troubles de la vision. En effet, sur le document même qui illustre cette 'démonstration', *nous apercevons un autre arbre sec*, à proximité immédiate de l'"unique" dont il est fait état : les caissons où ils figurent se touchent même par leur diagonale commune. Légitimement inquiet par cette découverte, et pensant alors être atteint d'hallucination, nous regardons l'ensemble des caissons de la galerie et – catastrophe ! – nous y découvrons trois autres arbres secs ! (ce qui fait tout de même 5 sur 61, c'est-à-dire cinq fois plus que ce qui est dit). Et voilà notre problème d'arithmétique qui ressurgit : comment faut-il donc compter ? Nous ne savons toujours pas ! Et voir ? Nous l'ignorons encore... À moins d'avoir la vue aussi perçante que celle de M. Louis Audiat, dont parle Fulcanelli au début de son exposé (op. cit. p. 23), qui invente ou omet au lieu de décrire... Mais voyons maintenant du côté des nombreux paradoxes et incohérences.

Au tout début de l'étude (sic !), il est déclaré (op. cit. p. 295) que : « Les textes mêmes, dans leur complexité *qui inquiète et fascine*, sont

dès le XIV^e siècle comparés à un labyrinthe, quand ce labyrinthe n'est pas le grand-œuvre lui-même ». Or, à Dampierre se trouve bel et bien – et à trois caissons d'un arbre sec – la représentation d'un labyrinthe, fort nettement dessiné – coïncidence ! Sa devise, "FATA.VIAM.INVENIENT", soit "Les destins trouveront leur voie", n'est autre qu'un vers de *l'Enéide*, de Virgile (Livre III, v. 395). Il est vrai que Fulcanelli ne le disait pas... et que notre historien tant et si bien instruit l'ignore...

Vient ensuite un beau chapitre bien documenté intitulé : *Un cas d'espèce : la pyramide*, et – ô stupeur et calamité ! – nous croyons en apercevoir une,

précisément à côté du fameux caisson de l'arbre sec – détestable re-coïncidence ! À moins que nous ayons confondu cette forme pyramidale avec celle d'un athanor, qui comme chacun sait n'a rien d'alchimique ! En revanche, pas moyen de se tromper quant à la devise de ce caisson, où



l'on peut lire : "SIC.ITVR.AD.ASTRA", soit "Ainsi va-t-on aux étoiles", que l'on a assez fréquemment traduit par "C'est ainsi qu'on s'immortalise" (ce qui ne saurait être une allusion à la longévité alchimique, évidemment) ; c'est *encore* un vers de *l'Enéide*, du même Virgile (Livre XI, v. 641), référence citée cette fois-ci par Fulcanelli (op. cit. tome II, p. 157). Il importait de préciser ici que cette devise latine est le dernier vers du quatrain dont voici la traduction :

« Tous mes emplois sont glorieux,
Je sers à des desseins inouïs, incroyables,
Et mes heureux succès sont admirables :
On peut, par ce moyen, s'élever jusqu'aux cieux. »

De qui parle-t-on, de quoi, et de quel moyen s'agit-il, selon vous ? Cela n'est pas précisé, mais cette citation complétée *hic et nunc* est peut-être beaucoup trop révélatrice, et c'est probablement pourquoi elle ne fut pas même mentionnée... Faisons à présent brièvement les comptes ; il y a déjà au moins cinq représentations d'arbres secs, un labyrinthe, une pyramide ou un athanor, soit au minimum sept motifs quelque peu alchimiques... C'est-à-dire plus de 10 % de l'ensemble des caissons illustrés de cette galerie...

Avant de continuer, il nous paraît utile de faire une petite digression... Il est bon de savoir que l'alchimie n'a pas d'équivalent moderne dans les sciences, et que là ou celles-ci brutalisent et assujettissent, celle-là libère et ennoblit, que là où celles-ci donnent plus ou moins à *comprendre*, celle-là donne véritablement à *connaître*, parce que l'objet de ce savoir est la vie, et non autre chose, et la vie, porteuse et créatrice de la sensibilité et de l'intelligence, transcende la matière et l'énergie, dont elle se sert pour son propre projet. La transmutation n'est en réalité que *le test de validité* de la Pierre des Philosophes : elle sert à ceux-ci à évaluer la capacité médicinale opérationnelle de ce produit entièrement naturel – vitesse et amplitude de réaction –, qui, de même qu'il fait évoluer les métaux vers leur perfection par une purge radicale, élèvera le corps de l'adepte (qui lui aussi contient des métaux, faut-il le rappeler) à son ultimité, et manifestera en lui, transformé en lumière consciente et volitive ("Sic itur ad astra" disait le caisson, *obligeant à regarder* vers le ciel et vers *la pierre* des caissons pour le lire) la souveraineté originelle et définitive de l'esprit sur la matière. C'est la transfiguration ou l'illumination véritables, l'obtention du corps de gloire, dont parlent aussi bien la *Bible* – et d'autres livres sacrés – que les poètes, tel Virgile, quasi contemporain d'un certain Jésus, dit le Christ...

Si l'adepte ne faillit pas dans cette très difficile réalisation, il cherchera, dans le quasi *anonymat* et le *secret de ses activités et potentiels*, à se mettre, la plupart du temps et malgré des difficultés de plus en plus considérables, au service de l'humanité déshéritée et vacillante : là est la quête de l'homme véritable, et là est son seul honneur, *car celui qui n'a besoin de rien, c'est pour enseigner qu'il revient...*

Aucun véritable Amoureux de la Sagesse ne s'est jamais intitulé alchimiste, sachant mieux que tout autre que seule avec Dieu la Nature est alchimiste. Ceux qui ont surpris le processus (et non les procédés) que ladite Nature met en œuvre pour évoluer ses constituants, soit par leur génie propre (ce qui est extrêmement rare) soit sous la tutelle fraternelle d'un ancien, sont dits Philosophes ; ceux qui sont parvenus à s'appropriier le moyen de ce processus, et par conséquent possèdent le Don de Dieu, sont les Adeptes. Toutes les autres définitions s'appliquent aux autres, aux imitateurs, ces *Tartuffes* que l'on appelle les souffleurs, archimistes, spagyristes, hyperchimistes, caco-chymistes, détenteurs de particuliers, délirants et mythomanes, ce qui n'autorise pour autant personne à dire qu'alchimiste rime avec fumiste. Voilà, par ailleurs et en bref, ce qui les distingue les uns des autres : les Adeptes disposent d'un produit *universel* quasi parfait, dont l'acquisition peut être enseignée par le biais d'une doctrine *spiritualiste* sûre, mais cachée et dérobée – entre autres – par les pièges tropologiques de la Cabale hermétique, les fictions des poètes, des livres religieux, des mythologies et des contes, par des jeux, les décors et architectures, les arts, etc. : les autres n'ont que des produits *spécifiques* imparfaits, obtenus empiriquement, mais non sans mérites ni peine, car les opérateurs qui les obtiennent vont au hasard et sans guide sûr : ceux-là sont à l'origine de la chimie et du matérialisme.

L'Alchimie, discipline réservée à ceux seuls qui ont montré que leur vertu, longuement et fermement éprouvée, guidait leur intelligence (et que celle-ci ni ne contrefait la vertu, ni n'abuse qui que ce soit) et leur comportement, offre par ailleurs trop de réels dangers pour être transmise au premier venu, fut-il de formation scientifique idoine et de mœurs adéquats : à celui-ci d'évertuer sa patience, son assiduité, son équanimité, sa pénétration intellectuelle, sa force de travail, sa prudence, *et son humilité...*

Il convient aussi de rappeler ici un propos de Dom Jean Albert Belin, évêque de Belley (*Les Aventures du Philosophe inconnu*, Paris 1646) : « Bien que la pierre soit facile, le secret de la faire consiste en un continuel raisonnement dont fort peu sont capables ;

de mille à grand peine en trouveras-tu un qui sache raisonner. Les hommes d'ordinaire s'amuse à prendre les sciences dans leur superficie, les effleurent légèrement, et rarement ils sondent jusqu'au fond, ils s'arrêtent à des pincettes d'esprit, qui sont imaginaires, laissant le fond de la doctrine où est la vérité ; dans ces pincettes l'ont voit bien tost la fin, l'esprit y trouve du divertissement plustot que de la peine, c'est pourquoi il s'y arrête... Quand ie vois de mon Throsne les Docteurs de ce temps qui se disent Philosophes, ie ne sçay si ie dois ou rire ou bien me plaindre. S'occupent-ils dans la Physique à rechercher la nature des choses ? Examinent-ils les merveilleux ressorts de la Nature ?

Ce leur est bien assez de donner quelque grotesque définition sans passer plus avant, parce que pour aller plus avant il faudroit raisonner, avoir l'esprit fort attentif ; fort peu le savent faire ». Revenons à présent à notre sujet...

Dans l'estimable ouvrage de Mme Françoise Bonardel (une anthologie intitulée *Philosopher par le Feu*, aux Éditions du Seuil, Sa93), nous trouvons (p. 443) une déclaration qui traduit fort bien la situation et la responsabilité morale du curieux ou du fêru d'alchimie – et la nôtre – face aux professionnels du savoir, qui, eux, restent de marbre et toisent les importuns : « C'est un malheur que l'on ne peut que trop déplorer que la vérité soit obligée de céder au mensonge, les sages aux ignorants, et la modestie à la présomption ; s'il dure trop longtemps, les sublimes pensées de nos ancêtres glorieux passeront désormais pour des fables, et les esprits tyrannisés par ces opinions, intimidés par ces puissances, et préoccupés par leurs faux sentiments, se trouveront hors de moyen de rechercher la vérité, et dans une injuste contrainte de s'entretenir d'erreurs, et se nourrir de fausseté (...). C'est un crime d'étouffer les lumières que le Ciel nous départ, et le commettre par crainte des persécutions de nos hardis Censeurs, c'est une lâcheté indigne de pardon.

Que peut-on craindre en publiant les leçons qu'on a apprises dans l'école du Ciel ?

Que peut appréhender celui qui parle en faveur de la vérité ? »...

Afin de ne pas (trop) lasser le Lecteur bienveillant, nous en terminerons là – ou presque – pour cette rectification nécessaire et obligée, et exposerons maintenant de quoi le réjouir et l'instruire, du moins l'espérons-nous...

Si nous appliquons à ce sujet la méthode de recherche *véritablement rationnelle* (qui est la nôtre), qui consiste à fouiller d'abord et sans préjugé aucun dans le passé de la chose qui suscite l'étude, dans la culture et la motivation de ses concepteurs, dans l'étymologie aussi, et non à *négliger ou minimiser tout ces aspects* ou – pire – à faire *sans raison* l'économie des affirmations et des méthodes des susdits concepteurs, même si cette complexe culture *inquiète ou fascine* qui que ce soit (cf. plus haut), nous trouvons que le site de Dampierre-sur-Boutonne a probablement été choisi en regard de pures considérations hermétiques, telles que le nom même de ce château, phonétiquement 'dans pierre', le laisse *entendre* ; en effet, et c'est un aveu du concepteur pensons-nous, les verbes grecs utilisés pour *bâtir* ce nom sont Δαμω (Daméo) qui signifie 'je dompte, je maîtrise' ; Πεταω (Petao), qui porte le sens de 'j'ouvre, je développe' ; et évidemment le substantif latin (et en grec ancien, le verbe *latein* signifie 'cacher', ' dérober') 'petra', 'la pierre' : peut-on être plus explicite et catégorique ? Plus *lisible* ? Plus accessible ? Par ailleurs : « La pierre – et dans la cabale et dans la véritable expression des mystères divins, même dans le paganisme – a toujours été d'usage pour représenter la Divinité », comme le déclare péremptoirement et avec raison Jean Vauquelin des Yveteaux (*De la Pierre des Philosophes ou Médecine universelle*, p. 9. Mss N° 358 du fonds Chevreul de la Bibliothèque du Muséum), c'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner de la présence insistante de citations ou d'allusions bibliques... De plus, dans l'anglais, parce que ce château fut longtemps sous la domination anglaise, 'Damp' signifie *humide, moite*, ainsi que *refroidir et décourager*, alors que le sens figuratif du mot 'Dam' est proche du verbe *contenir*, d'une part, et que 'Dam stone', d'autre part, a le même sens que 'Furnace stone', soit *la pierre du fourneau*... Nous pourrions continuer avec la langue allemande, celle des fondeurs et des mineurs métallurgistes ; 'Damit' : *de cette manière, ainsi, par ce moyen, avec cela, par là*... (cf. le

caisson portant 'VTCVMQVE.', de signification analogue) ; 'Dampf' : *vapeur, fumée...* 'Pier' : *ponton, quai, lieu où l'on accoste...* etc. Point n'est besoin d'être un très savant philologue pour trouver ces significations en rapport avec le sujet central de l'alchimie, la Pierre philosophale.

Pour les étymologies cabalistiques du mot *Boutonne*, le Lecteur quelque peu assidu en alchimie complétera, car il n'est pas un amateur de ce duo d'écrivains officiellement estimé fantaisiste et délirant – j'ai nommé MM. Canseliet et Fulcanelli – incapable de comprendre le sens métallique de ce terme...

Revenons à nos moutons, ou plutôt, à notre Toison d'or.

Empruntant à Marie-Louise von Franz (assistante du médecin suisse Carl-Gustav Jung (1875-1961), qui écrivit sur l'alchimie), l'auteur met en pied de première page de son exposé : « L'idée que la Pierre est une maison à quatre murs (chap. X) se trouve déjà [en plus de St Thomas d'Aquin] chez [l'alchimiste] Sénior et renvoie à la vision de Zosime, du temple de marbre fait d'une seule pierre blanche », à quoi il ajoute : « Les principes mêmes de l'allégorisation constamment pratiquée par les alchimistes les amenèrent très tôt à recourir, entre autres, à des métaphores architecturales » : Dampierre en est une, et parmi les plus importantes, étendues, profondes et éloquentes qui soient, mais cet auteur qui passe pour savant ne la voit pourtant pas...

Peut-être a-t-on oublié la parole du Christ à Simon, qui devint *Pierre* parce qu'il avait l'entendement – *la tête* – dure comme de la *pierre*, lorsqu'il lui proposa de prendre *la tête* de l'église : n'a-t-il pas rapproché les mots grecs *Képhas* et *Képhalè* par assonance, paronymie, ressemblance phonétique, vocalisation approximative, c'est-à-dire par métaphore, jeu de mots et *jeu d'esprit* ?

Quant au caractère insulaire de ce château, le bon Antoine-Joseph Pernety, en son *Dictionnaire mytho-hermétique* (chez Bauche, Paris 1758, p. 214) nous suggère qu'elle fut aussi *cabalistiquement* choisie, pour une raison tout hermétique donc ; il propose en effet : « ILLEIAS. Première matière de tout ». Dans le *Dictionnaire de la Fable*, de Frédéric Noël (Paris, 1823), nous relevons : « ILLEUS : surnom d'Apollon à Troie » (tome I, p. 751). Troie ou trois ? (cf.

les caissons portant trigrammes et triglyphes, au nombre de $3 \times 7 = 21$, donc $2 + 1 = 3$, et distribués en trois colonnes – et ce mot colonne, qui se disait « thoth » en ancien égyptien, du nom du dieu des arts, des sciences et de l'écriture). 'Illéus' est – en passant – l'anagramme de 'Soleil', à une lettre près, alors que ce dernier mot est lui-même l'anagramme de 'isolé', encore à une lettre près. A la page 734 de son livre, Frédéric Noël indique : « HYLÉ, Centaure tué par Thésée », et « HYLÉE, Centaure que Virgile [encore lui, décidément !] (*Géorg.* 2. *Enéid.* 8) fait périr (...) » : l'un des caissons de Dampierre porte un Centaure dans une oriflamme, mais passons là encore...

Toutes ces dérivations, on le voit, ne manquent pas de sel ! Comme d'ailleurs le cheval des cabalistes, qui lui non plus ne manque pas de selle (misère de l'orthographe... et richesse des assonances, toutes utiles est subtiles en cabale phonétique...).

Remarquez bien – Amis Lecteurs – que nous avons simplement utilisé *les méthodes* qu'indique Fulcanelli à la suite des Philosophes chimistes, et non celles des historiens... et qu'elles semblent bien s'avérer fécondes et sûres : leur logique est aussi recevable que la logique scientifique, éminemment estimable et efficace elle aussi, mais ici inappropriée : partout dans l'hermétisme, c'est l'analogie (et non la fantaisie imaginative) qui règle les enchaînements et les dérivations métaphoriques, et rien d'autre.

Seules l'imagination et la culture sont ses bornes...

Mais revenons sur le caisson de l'arbre sec avant d'en terminer : Fulcanelli avait pourtant fort généreusement et libéralement introduit le mot 'grimoire' dans le titre de son exposé, puis avait discrètement développé ce sujet, afin que l'on puisse comprendre que les caissons recelaient aussi des lettres : ainsi l'arbre sec dessine-t-il *lisiblement* la lettre



Y, emblème de la séparation, du changement par bifurcation et donc du choix, ce qui se voit aisément et se comprend de même. Rappelons que la lettre I est l'emblème de l'intelligence, dont le principe est aussi le choix, la discrimination, le jugement, la reconnaissance de parenté ou d'altérité, voire même d'étrangeté... Dans le jeu de cartes dit des Tarots, cela correspond à l'arcane VI, dit *L'Amoureux*. D'ailleurs, prenez le VI et faites un Y avec : est-ce vraiment difficile ? Le V est mis au sommet du I et le tour est joué... Cette lame dit, ici d'un point de vue moral ; « choisissez entre le profane et le sacré, entre la voie du monde et la voie de Dieu » (on se rappellera opportunément qu'il ne s'agit pas d'être détaché du monde, mais plus simplement de ne pas y être attaché). Le Y, dit I grec, n'existe pas dans cette langue ; il est issu de l'altération de la lettre gamma minuscule (γ), à laquelle il emprunte sa forme, qui est aussi celle de l'hiéroglyphe du signe zodiacal du Bélier (Υ). Cette lettre, qui occupe le troisième rang de l'alphabet grec, est graphiquement formée en graphie française de trois barres (*trois* est le leitmotiv des caissons, vous l'aurez remarqué), et tient le septième rang de notre alphabet (sept planètes et autant de métaux). Elle est, de plus, l'emblème général de l'hermaphrodite, de l'androgynie, ou du rebis (littéralement : chose double) des alchimistes, d'où son emploi direct, par exemple, chez Michel Maïer (planche XXXIII du *Symbola aureae mensae*). Dans son commentaire de cette gravure, Stanislas Klossowski de Rola (*Le Jeu d'Or*, chez Herscher, p. 114), précise que : « L'androgynie ou Rebis (la chose double) résulte de la conjonction des Principes jumeaux obtenue au moyen du double médiateur salin ou Feu secret, symbolisé (...) par Y (...) ». Nous aurions pu gloser sur la lettre majuscule upsilon, qui affecte une forme analogue (Υ), mais l'exemple précédent est suffisant (20e lettre de l'alphabet grec = Arcane XX ; *Le Jugement*, etc.). Si nous abordons ce même caisson par le côté kabbalistique à présent, la Kabbale étant un rejeton spécifique de la Cabale (re-misère de l'orthographe...), cette forme d'arbre arbore celle de la lettre Ayin (\aleph), qui occupe le seizième rang de l'alphabet hébreu, ce qui autorise de nouveau le renvoi vers les Tarots, où l'Arcane XVI est intitulé *La Maison-Dieu* ; on y

voit un éclair s'abattre sur une tour, ce qui ne saurait surprendre les connaisseurs : il s'agit – entre autres – de l'esprit aérien et igné pénétrant la matière. Cette désignation est tout hermétique et kabbalistique : elle repose sur un jeu de lettres-nombres liant le mot hébreu 'MaQuoM', qui signifie *lieu, endroit, place*, de valeur numérique 186 (ce qui, comme par hasard, est le double du nombre de caissons de la galerie ; $93 \times 2 = 186$). Vous retrouverez ce jeu numéri-lettrique, typiquement kabbalistique, liant demeure et divinité, dans la *Bible*, à *Michée* I-3. Maintenant, en lisant en palindrome – c'est-à-dire de droite à gauche à la manière des Hébreux – le nombre 16, nous voyons apparaître 61, soit le nombre de caissons illustrés de cette galerie : quelle généreuse coïncidence, n'est-ce pas ? En considérant maintenant le nombre de caissons par colonne, soit 31, on trouve, évidemment fortuitement, que son énantiomère (donc 13) est la valeur du nom divin la (Al), constitué de $1 + 12 = 13$, en même temps que son nom secret *Ehad*, de valeur identique... Doit-on poursuivre ?

Occupons nous, à présent, de ce que montre la Pan-carte (que l'on doit aussi lire Par-chemin : les lecteurs attentifs de Fulcanelli apprécieront) suspendue à cet arbre sec : deux triangles, emblèmes du feu et pyramides vues de profil (*pyr*, en grec, signifie feu), dont l'un est séparé en deux triangles égaux. Ces deux lettres D valent pour 20 (le Delta grec [Δ]), initiale du mot *Déka*, qui signifie *dix*, permet l'opération $\Delta\Delta = 20$; voir plus haut Arcane XX, et par suite $20 + 16 = 36 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8$ soit extension de H, etc.). $\Delta\Delta$ sont aussi les lettres D et H (du fait de leur rang dans l'alphabet : $4 + 4 = 8$ vaut $D + D = H$, H – bien que composé de la superposition de deux carrés identiques – le carré long des Francs-maçons, étant tout de même signifié par le triangle double) déjà aperçues seules ou entrelacées dans les caissons par nous appelés trigrammes. Notez que ces deux lettres, par leur rang dans notre alphabet, renvoient aux Maisons astrologiques IV et VIII, respectivement le Cancer (dit *Maison de la Naissance*), signe Cardinal d'Eau, domicile de la Lune et lieu d'exaltation de Jupiter, et au Scorpion (dit *Maison de la Mort*), encore signe d'Eau, mais Fixe, où Mars est Maître et Saturne

exalté : n'est-ce pas assez limpide et transparent ? Alors éclairons davantage le lecteur : toutes les demeures philosophales, d'espèce architecturale ou non, sans aucune exception, sont lisibles par l'astrologie, les Tarots, l'arithmologie et les nombres, la géométrie (linéaire, angulaire, proportionnelle, d'orientation), la grammatologie, la symbolique, l'emblématique, la glyptique, la tropologie générale et hétéroglotte (c'est-à-dire en français et dans d'autres langues : latin, grec, hébreu, anglais, italien, allemand, hollandais, égyptien ancien, etc.), l'étymologie, l'emblématique et l'allégorie – et non pas le symbolisme – et, principalement, la métaphore et l'allusion.

Les trois principales méthodes de la cabale hermétique, comme celles de la musique ou de toute cryptologie, sont : l'addition, la transposition, et la substitution. Et le projet de quelque cabaliste que ce soit est triple : il s'agit de cacher sans cacher, montrer sans montrer, dire sans dire... Et ce depuis le temps le plus reculé et les premières marques de civilisation. Tous les moyens et les méthodes que nous venons d'énumérer sont complémentaires, et précisent à l'entendement ce qu'il doit plutôt rechercher et saisir, en même temps qu'il assouplit la cervelle de celui qui est confronté à l'énigme, celle-ci étant toujours la figure de l'énigme dans l'Univers, comme le Sphinx. Tout individu se faisant passer pour alchimiste et ne connaissant pas l'hermétisme et sa philosophie, ses buts et objectifs, ses moyens et ses méthodes, et notamment la cabale, peut être considéré – qu'il soit diplômé ou non – comme ignorant et vaniteux, au moins, et, au pire, comme un personnage animé de troubles intentions, et dont il faut se défier, car en alchimie comme partout ailleurs, il y a des escrocs.

Revenons pour nous arrêter quelques instants sur le mot *pyramide*, que suggèrent les petits triangles et la proximité d'un caisson où se voit un athanor pyramidal, afin d'en connaître le contenu étymologique, opération dont on ne saurait faire l'économie – pour quelque raison que ce soit – sans perdre le sens de ce que l'on étudie en hermétisme : on va apercevoir là encore, la sûreté, la richesse d'enseignements, et la fécondité de cette méthode, rappelée par Fulcanelli et utilisée par nous à la suite de tous les

Philosophes, et l'évidence des liaisons sémantiques et des correspondances, faciles d'accès, mais seulement pour les *lettrés*...

Pour Adler, le mot pyramide viendrait de l'égyptien *Pi-rama*, soit la hauteur, l'élévation (cf. "Sic.itvr.ad.astra"). Volney propose une étymologie hébraïque : *Bour-a-mit*, qui se traduit par caveau du mort, tombeau (ne voit-on pas un caisson où une femme se lamente, agenouillée près d'une tombe ? Dans l'*Enéide* – Chant VI –, Virgile (toujours le même) dit : « Enfermée dans une obscure prison, l'âme ne porte plus ses regards vers son origine céleste » ; nous ne citerons pas Platon : ses allusions sont trop nombreuses, substantielles et connues ; que l'on retienne seulement ici le jeu de mots sur *sema*, tombeau, et *soma*, âme, qui signifie aussi *semence* (cf. *Cratyle* et *Gorgias*, par ex.). Quant à la devise, "La vertu gît vaincue", n'est-elle pas une paraphrase de « La piété gît vaincue », d'Ovide (*Les Métamorphoses*, Livre I) ?

D'autres font état d'une racine grecque *pyros* ; *froment*, laissant entendre que les pyramides étaient "les greniers de Joseph". Dans un *Dictionnaire hermétique*, attribué à Guillaume Salmon, celui-ci écrit (p. 72) : « Froment. Le grain de Froment des Philosophes : c'est le Mercure des Sages, ou bien la matière de leur Pierre, qui ne produit rien si elle ne pourrit ; ainsi cette façon de parler des Philosophes est prise par similitude ou ressemblance du grain de Froment ». Alors, que plante ou glane donc cette jeune fille que l'on aperçoit sur un caisson ? Par ailleurs, St Paul n'a-t-il pas écrit : « On sème le corps de l'âme et ressuscite le corps de l'esprit » ? Et Dom Pernety, qui fut prêtre, d'ajouter, page 176 de son *Dictionnaire mytho-hermétique* : « FROMENT est un nom que les Philosophes hermétiques donnent par allégorie à leur mercure, parce que de même que, selon la parole de J. C. [Jésus Christ], le grain de froment ne produit rien, s'il ne pourrit en terre, le mercure des Sages ne donnera jamais le soufre aurifique, s'il n'est putréfié dans le vase & parvenu au noir très noir, vrai signe de putréfaction & dissolution entière »... Dans cet ouvrage, Dom Pernety offre même une entrée pour le mot *Pyramide*, et une autre, qui devrait être (re)lue, pour *Alchymie*. Passons. N'est-il pas aisé de constater les relations entre ce caisson et le précédent, et avec

d'autres, simplement par l'étude des Lettres ? Et ce, qu'elles soient graphiques, vocalisées, bibliques, sacrées et religieuses, ou poétiques, profanes et civiles. Le meilleur moyen, dans ce domaine, et de très loin, reste de lire et d'apprendre à lire avec les Philosophes eux-mêmes. Mais pour cela, il convient de « retourner sur les bancs d'une autre école »... Revenons à la pyramide...

Djoulaki, cité par Makrizi, déclare, à propos des pyramides de Guizeh : « Celui qui les a fait construire l'a fait parce qu'il avait prévu que le déluge qui arriverait détruirait tout ce qui se trouverait sur la face de la Terre, excepté ce que l'on aurait enfermé dans les édifices semblables aux deux grandes pyramides ». Maçoudi écrit : « Sourid (...) l'un des rois d'Égypte d'avant le Déluge, construisit deux grandes pyramides... [ΔΔ ?] Ce roi, qui vivait 300 ans avant le Déluge, rêva une nuit que la terre basculait, que les étoiles tombaient du ciel en se heurtant les unes aux autres dans un grand fracas, sous les yeux des hommes terrifiés, cherchant un refuge. Et c'est la raison pour laquelle il construisit les pyramides ». Ils ne sont pas les seuls à s'exprimer ainsi : de Abou Balkh à Ammien Marcellin, on en compte plus de vingt. Mais là, pas d'allusion directe et précise au caisson où l'on voit une arche qui flotte sur les flots grondants, n'est-ce pas ? Pas davantage d'allusion biblique ? Rien à voir avec le coffre mortuaire d'Osiris non plus ? Ou avec les caissons eux-mêmes, dont le nom provient de l'italien *capsa* ; *coffre*, *cassette*. Il suffit de chuintier le mot *cassette* pour trouver *cache*tte...

Dans les années cinquante, Adolphe Erman écrivait : « À l'origine, le monde avait le même aspect que celui qu'offre aujourd'hui l'Égypte au moment de l'inondation : une grande nappe d'eau grise, l'eau primordiale, la recouvrait. Les flots s'étant écoulés peu à peu, comme cela se passe encore annuellement de nos jours, une éminence était apparue. C'est cette place que les égyptiens nommaient "la magnifique colline des temps primordiaux" et que l'on montrait comme un lieu sacré en différents endroits. Aussitôt après cette genèse, Râ, le Soleil, se mit à survoler le ciel. Moins de neuf siècles après la fondation de l'empire égyptien, la grande pyramide commémorait, dirons-nous, la création du monde.

Quiconque l'apercevait alors, solitaire et colossale, au milieu de plaines inondées du delta du Nil, reconnaissait en elle '*l'île légendaire qui émerge des eaux et revêt l'aspect d'une montagne*'. Emile Folange, nous affirme, lui, en 1957, que « la grande pyramide de Cholula, au Mexique, aurait été élevée, assure une légende toltèque, précisément dans le but de sauver quelque chose d'un 'second déluge'. (...) On peut en inférer que la pyramide, à cause de sa fixité et de son extrême stabilité, est un symbole propre aux peuples sédentaires comme le peuple toltèque et le peuple égyptien, tandis que l'arche, essentiellement mobile, appartient aux peuples nomades comme le peuple juif. » : voilà de quoi méditer...

Maintenant voyons brièvement ce que disent les auteurs anciens à propos du constructeur de pyramides... Que le roi Sourid n'est autre qu'Hermès : c'est du moins ce qu'affirment les écrivains arabes, eux aussi historiens, tels que Al Makir, Al Dimisgi, Ibn Matouta, Makrimi, Sorar, Watwati etc... Continuons nos approches sur le nom de cet édifice : suivant une étymologie, que M. Wahl attribue aussi à Jablonski et à La Croze, le mot *πυραμῖς* (pyramis) dérive d'une expression tendant à désigner Pharaon comme 'Possesseur de l'élévation' (cf. vous savez de quelle élévation il pourrait s'agir, maintenant). Le même Jablonski conjecture que c'était par jeu de mot que les prêtres égyptiens avaient dit à l'historien grec Hérodote que le mot pyramide signifiait 'Homme grand et bon, homme distingué par ses grandes et belles actions, héros'... Jablonski encore, s'appuyant sur l'autorité de La Croze, et au témoignage de Plinie (*Histoire Naturelle*, Livre XXXVI, c.8), offre une étymologie fondée sur le copte *pirâ-moua* : *splendeur du Soleil* (soit *Splendor solis*, comme l'eut dit Salomon Trismosin). Mais quel Soleil ? Celui que nous voyons sur l'un des caissons figurant dans l'illustration accompagnant l'article, évidemment, mais que l'auteur ne voit pas. Wahl, déjà cité, nous dit encore que la lettre π (pi) désignerait un homme élu et que le mot copte *ramao*, *riche*, peut entrer dans l'étymologie du mot pyramide...

Cela suffira-t-il ?

En dernier lieu, non que nous n'ayons plus d'arguments – tant s'en faut – mais afin d'abrégier notre diatribe, citons tout de même l'opinion d'Ammien Marcellin (Livre XXII, § 15) : « Les pyramides comptées au nombre des sept merveilles du monde (...). Cette figure porte, chez les géomètres, le nom de *pyramide*, parce qu'elle se termine en cône, imitant en cela le feu que nous nommons πυρ ». Le dernier caisson de la galerie (et même ce mot anodin – *galerie* – a une signification cabalistique importante) ne dit-il pas 'Tant que dureront les feux' ? Et pour faire 'les', il en faut au moins deux, le profane, et le sacré... Ils sont bel et bien figurés par deux triangles sur le 'par-chemin' suspendu à l'arbre sec... Notons que le mot 'arba', paronyme d'*arbre* et nombre 4 en arabe, signifie 'temple' en dialecte égyptien, selon M. Sylvestre de Sacy... Pour en finir avec le mot *pyramide*, dont nous sommes loin d'avoir épuisé les ressources, son étymologie cabalistique est parfaitement explicite dans le cadre spécifiquement alchimique : *pyramide* se dit aussi bien 'pyr humus', pour *feu humide*, sans oublier l'allusion à la terre et à l'homme, que *pierre humide* (ou pierre de Lune, ou Pierrot – pierre/eau – lunaire, etc.), parce que, rappelez-vous, les Philosophes cuisent avec l'eau et lavent avec le feu... (d'où, entre autres, ce caisson montrant un arbre sec et un arbre touffu formant la lettre H, tout au début de la série des caissons illustrés). Notons enfin que le caractère graphique égyptien désignant une pyramide est un glyphe en forme exacte de... triangle. Et arrêtons-nous là !

Loin de nous l'idée de faire de ces pages un sujet de polémique ou le lieu d'un règlement de compte. Foin aussi des disputes et des conflits quels qu'ils soient et pour quelque motif que ce soit. Honte à nous si nous voulions porter tort à qui que ce soit pour quelque motif que ce soit. Nous n'avons pas davantage vocation à troubler la paix et le confort des lecteurs... Il nous fallait cependant réagir. C'est fait désormais...

Que l'on veuille bien (re)lire, au deuxième tome des *Demeures philosophales* (page 18), la devise latine si opportunément rappelée – que l'on pouvait lire sur le *manteau* de la cheminée de la *Salle des Gardes*, chien et dragon – et qui s'impose ici :

DAT JVSTVS.FRENA.SVPERBIS :

Le juste met un frein aux orgueilleux

Quant à nous, Cher Lecteur, soyez assurés que nous eussions de beaucoup préféré commencer ainsi ...

« Il est une île aimée, qui, comme une barque échouée, fend le flot de ce coquet petit cours d'eau qu'est la Boutonne. Poissonneuse et ensoleillée, accueillante et vive, celle-ci demeure en passant dans cette paisible et verte contrée de Saintonge, la bien nommée, mais peu la connaissent. Elle enserre amoureusement ce petit bout de terre ceinturé d'arbre majestueux qui sert d'écrin à une discrète, rare, et bienveillante demeure : le château de Dampierre-sur-Boutonne... ».

Certains écrivent « Fulcanelli : une typique escroquerie »

Nous citons, après avoir enlevé les fautes d'orthographe, les erreurs de ponctuation et de syntaxe, incluant nos remarques entre crochets : « Tout d'abord remarquons que le nom de Fulcanelli est étroitement associé à celui de Canseliet, celui qui se chargea durant sa vie de diffuser deux ouvrages d'un prétendu alchimiste nommé Fulcanelli [Fulcanelli ne se prétend en aucun moment ou lieu de ses écrits être qui que ce soit : ni hermétique, ni alchimiste, ni ceci ou cela ; il a tout bonnement fait – et totalement – abstraction complète de sa propre personne et de sa personnalité civile ou autre, cette prétention à l'accabler est donc pure invention, de l'espèce : « Qui veut noyer son chien dit qu'il a la rage... »], dont même Jacques Bergier, physicien nucléaire de formation [parce qu'être physicien nucléaire donnerait quelque aptitude à mieux juger l'Alchimie que le tout venant ? Compte tenu de l'incapacité de quelque physicien nucléaire – quel qu'il soit – à correctement décrypter puis interpréter les textes cabalistiques, il y a peu d'intérêt à les citer comme caution scientifique dans ce domaine !], qui évolua vers l'étude du fantastique tel qu'il est décrit dans son livre *Le Matin des magiciens*, nous parle. (...) Assez bizarrement sa réputation d'alchimiste n'est pas à la hauteur de ses ouvrages [étonnante assertion ! Qui juge qui ?]. C'est à dire qu'il débite une série de platitudes du même style que celles de nos politiques, qui

savent manier les mots non pour exprimer un point de vue clair et précis, mais uniquement pour charmer nos oreilles [premier 'argument' réducteur : Fulcanelli n'est qu'un boni-'menteur', un séducteur de la plume, un faiseur de discours creux et vides... D'érudition ? Point ! De qualité littéraire ? Nenni ! De clarification de l'Alchimie ? Néant !]. Le discours de Fulcanelli n'est pas nouveau, il faut le situer à une époque précise : fin du XIX [deuxième 'argument' réducteur : il arrive après tel ou tel, il n'est donc autre qu'un copieur, un imitateur, un emprunteur : un escroc !]. Or c'est Chevreul [ce remarquable chimiste, intéressé d'alchimie, fut – mais le critique ne le sait pas – non seulement l'un des professeurs de Fulcanelli, mais aussi l'un des ses amis] qui nous donne la piste de recherche, parlant de Cambriel [Louis Paul François Cambriel (1764-1864), 'alchimiste' à Limoux (Aude) : nous en reparlerons, dans le cadre de ce qui lie Fulcanelli à l'*Affaire de Rennes-le-Château*]. Ici, la critique porte indirectement sur une 'erreur' qu'aurait faite Fulcanelli au sujet du portail dit de *Saint-Marcel*, à la cathédrale Notre-Dame de Paris. Visiblement, ce critique – décidément très ignorant – ne sait pas que ce Louis Paul François Cambriel a renseigné Victor Hugo désireux de s'amender honorablement d'une dette de vie à l'égard d'un hermétiste – voyez plus loin –, d'une part, et qu'il est très loin du savoir de Fulcanelli d'autre part. En outre, il ne se rendait pas 'invisible', lui] : « Quant à la théorie, il n'y en a aucune. F. Cambriel cite les noms de plusieurs anciens alchimistes, mais rien ne prouve qu'il les ait étudiés, ni même lus avec quelque attention. Les idées qu'il exprime, au point de vue de la littérature alchimique, sont communes et très superficielles, et toujours il les énonce d'une manière absolue, sans en montrer les rapports avec celles des auteurs qu'il aurait dû considérer comme ses maîtres ; ainsi, sa deuxième leçon est consacrée à l'explication d'une figure d'évêque et de ses accessoires qui font partie des sculptures d'un des portails latéraux de Notre-Dame de Paris. Cette figure et ses accessoires, tout allégoriques, représentent, selon lui, pour ceux qui savent expliquer les hiéroglyphes, le plus clairement possible tout le travail et le produit, ou le résultat de la Pierre philosophale.

Il raconte que ce fut en passant un jour devant l'église Notre-Dame de Paris qu'il examina avec beaucoup d'attention les belles sculptures dont les trois portes sont ornées, qu'il vit à l'une de ces portes un hiéroglyphe des plus beaux, duquel il ne s'était jamais aperçu. Eh bien, pour peu qu'il eût connu la littérature alchimique, il aurait su que, dans le quatrième volume de la *Bibliothèque des Philosophes chymiques*, page 366, on lit une *Explication très curieuse des énigmes et figures hiéroglyphiques, physiques, qui sont au grand portail de l'église cathédrale et métropolitaine de Notre-Dame de Paris, par le sieur Esprit Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, ami de la philosophie naturelle et alchimique*. Voici le premier alinéa de cet écrit, qui commence à la page 366, et finit avec la page 393 : « Le mercredi 20 de mai 1640, veille de la glorieuse ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, après avoir prié Dieu et sa Très Sainte Mère vierge en l'église cathédrale et métropolitaine de Paris, je sortis de cette belle et grande église, et considérant attentivement son riche et magnifique portail dont la structure est très exquise, depuis le fondement jusqu'à la sommité de ses deux hautes et admirables tours, je fis les remarques que je vais exposer. » Tcl est le préambule d'un écrit dont l'objet est le même que celui de la deuxième leçon de F. Cambriel. Nous préférons croire que l'auteur n'a pas connu cet écrit, plutôt qu'admettre que sciemment il n'en ait pas fait mention. »

J'invite donc le lecteur à étudier avec attention tant l'article de Chevreul que celui de Gobineau et à comparer avec les ouvrages de Fulcanelli » (fin de citation).

Pour notre part, et par charité, nous n'indiquerons pas le patronyme de l'outrecuidant et ignorant auteur de cette désobligeante et indigne critique. En revanche, nous invitons les Lecteurs à faire cette comparaison, proposée en forme de critique de fonds sur Fulcanelli : ils s'apercevront rapidement que ce zélé Zoïle est encore plus délirant qu'on serait tenté de croire de prime abord en lisant sa critique... Outre la trop confiante référence que constitue la science moderne – et nucléaire – pour lui, qui n'a strictement rien compris quant au sujet dont il se mêle de discourir, il ressort, et une fois de plus, que ce comportement n'est

dù qu'à l'idée stupide qui laisse à penser que l'on s'élèverait en rampant, comme le note si bien Jonathan Swift – un excellent hermétiste par ailleurs – et que déprécier tel ou tel améliorerait sa propre image... De savoir ? Aucun ! De fiabilité ? Aucune !

Serait-il utile de discuter ou de polémiquer, voire même d'échanger en quelque manière et matière avec ce type d'individu, qui passe au laminoir de leur incrédulité les éléments d'une science fermée de cette hauteur, de cette étenude, de cette profondeur, de cette qualité, ou au filtre de leur sympathie ceux qui, comme Fulcanelli, qui n'a jamais demandé le moindre argent ou la moindre reconnaissance publique ou privée pour ce très considérable, extraordinaire, et salutaire travail ?

Amis Lecteurs ; défiez-vous des critiques autant que des savants en tout, qui répandent leur docte ignorance au mépris des potentiels de la Nature qu'ils ignorent encore... La Vie est riche !

Ce malheureux exemple doit servir de leçon à celles et ceux qui, sentant en eux l'appel de – la vocation pour – l'Alchimie, doivent se défier autant de leur envie que de celles d'autrui : il leur faudra lutter pour comprendre ce qui les anime ainsi : désir de vérité ou envie de briller dans les salons ? Recherche des secrets de la Nature ou acquisition maladive d'informations marginales, etc. Parce que le combat sera terrible ! Car si vous 'croyez' à la Pierre philosophale, c'est qu'il est grand temps d'aller en consultation psychologique, psychanalytique ou psychiatrique (selon l'attachement que vous mettez à soutenir que cette Pierre philosophale existe bel et bien, même si vous ne la possédez pas) : tout ira beaucoup mieux auprès de ces spécialistes de la pensée *déviante*... Ils sauront bien, ces fins connaisseurs de la psyché, vous ramener sur le droit chemin de la vie sociale bien vécue, et de ce qui la rend supportable : pour cela il faut que vous lâchiez vos chimères imaginaires. Ils omettront tous, évidemment, de vous dire que ce que vous ressentez, ce malaise permanent qui vous fait croire et espérer en autre chose que la reconnaissance sociale, que la puissance de l'argent, qu'aux honneurs et aux avantages ici et là, n'est autre qu'une base constitutive naturelle de l'être humain, liée à son sentiment d'insécurité dans la vie *terrestre*...

De la méthodologie d'une enquête...



fin d'être efficace et sûre, une enquête doit exclusivement être basée *sur des éléments factuels accessibles à tous* : objets (et si possible photos), écrits (manuscrits ou non), déclarations ou témoignages périphériques vérifiés (directs ou indirects), etc... Dans le contexte réputé difficile de l'enquête que nous entamons ici, deux pistes s'offrent à l'inquisiteur méthodique : les écrits de Fulcanelli relatifs à lui-même, à lire dans les deux ouvrages parus signés de lui, et les affirmations répétées de son préfacier, Eugène Canseliet. Si celui-ci avait menti plutôt que leurré, il ne subsisterait aucun moyen de parvenir à quelque vérité que ce soit : nous prenons donc le parti d'affirmer ici *a priori* qu'il n'a *jamais* menti, assertion qui se vérifiera d'ailleurs très amplement bien qu'ultérieurement... On retiendra de lui ces affirmations fortes et sans ambages : « Ce que j'ai écrit, je l'ai toujours vérifié ; je n'ai jamais écrit que la Vérité » (revue *Atlantis* n° 322, p. 48).

Au disert Henri Bac, il confia aussi – et à plusieurs reprises – ; « Je suis lié par un secret inviolable » (*ibidem* p. 16).

Questionné par Pierre Geyraud, auteur entre autres du livre *Les Occultistes de Paris*, Canseliet répondit très fortement et nettement « que Fulcanelli n'est ni lui, ni Champagne [l'illustrateur] ».

A Robert Amadou, il affirme : « Je publie les œuvres de Fulcanelli et les miennes afin d'assumer la charge qui me fut assignée, c'est-à-dire de répondre pour le mieux aux besoins de tous ceux qui participent au renouveau de l'alchimie et qui deviennent les disciples de sa grande école » (*op. cit.* p. 59).

Enfin, à Jacques d'Arès, président de l'association *Atlantis*, qu'il rencontra en avril 1933 (*ibidem* p. 5) et fréquenta jusqu'à sa disparition en 1982, Eugène Canseliet lui confirme ceci : « Vous avez donné la plus courte, mais la meilleure définition de l'alchimie » : « L'Alchimie, c'est la Science de la Vie »...

Mais voyons comment se conduire d'un point de vu méthodologique dans une enquête, quelle qu'elle soit...

Ici, il convient de procéder en allant des livres – les uniques objets concrets à la base de l'enquête – à leur environnement, en parcourant prudemment la totalité allant de ce centre factuel à la périphérie imprécise et nébuleuse de l' 'Affaire', par petits cercles concentriques : d'abord les individus cités ou afférents, les lieux, les diverses connexions, etc. et par petite étapes et brèves touches, des plus proches aux plus éloignés, comme l'auraient fait un gendarme ou un policier chargés d'informer un juge instructeur...

Il restera puis après à recouper rigoureusement, soigneusement et point par point l'ensemble des informations glanées ça et là, et à en tirer des conclusions logiques jusqu'à pouvoir en offrir une cohérence et une complétude capables de mettre un terme légitime et définitif à ladite enquête... Ce que nous allons faire !

On pourra pour cela procéder de deux manières opposables :

A/ d'abord, montrer pourquoi et en quoi tel ou tel 'fulcanellisable' ne saurait définitivement l'être, selon ce que l'on aura pu comparer avec les éléments solides de notre investigation, aussi objectivement et factuellement que possible,

B/ montrer pourquoi notre 'fulcanellisable', lui, en revanche, correspond *complètement* et point par point auxdits critères retenus, et cela sans avoir à recourir aux diverses contorsions auxquelles se sont livrés les auteurs pour faire coller leurs 'poulains' aux faits fermement établis, véritable école du cirque !

Mais d'abord (et très brièvement) :

Les 'Fulcanellisables'...

Voici d'abord les deux 'Fulcanellisables' les plus importants :

Eugène Canseliet (1899-1982), alchimiste et préfacier des 'Fulcanelli' (Canseliet et Fulcanelli ne seraient qu'un même homme, selon ce qu'en écrivit l'académicien *Goncourt* André Billy dans *Le Figaro littéraire* du samedi 21 septembre 1946 ; idem pour Paul Le Cour, Jean-Paul Dumont et nombre d'autres).

Jean-Julien Champagne (1877-1932), alchimiste et illustrateur (thèse de Robert Ambelain, de Jules Boucher, de René Adolphe 'Aor' Schwaller de Lubicz, de José Rodriguez Guerrero, etc.).

Vinrent ensuite **J-H Rosny Aîné** (*La Guerre du feu*), pseudonyme de Joseph-Henry Boex, et ce pour un petit groupe de sympathisant des *Amis de l'Atlantide*, qu'il fréquentait à l'occasion ; le pharmacien et égyptologue **René Adolphe 'Aor' Schwaller de Lubicz** (1887-1961), selon Jacques Bergier et Geneviève Dubois ; l'érudit libraire et hermétiste **Pierre Dujols de Valois** (1862-1926) – encore Mme Dubois – ; **François Jollivet-Castelot** (1874-1937), créateur et président de la *Société alchimique de France* ; **Charles de Lesseps** (1840-1923) ou son frère **Matthieu-Pierre** (1870-1953), ou d'autres membres de cette famille très étendue (Jean Laplace et Jean-Claude Allamanche) ; le baron mystique de Paray-le-Monial, **Alexis de Sarachaga** (1840-1918) ; un collectif constitué de **Pierre Dujols, Jean-Julien Champagne, et Eugène Canseliet** (thèse de Geneviève Dubois) ; plus récemment, l'astronome grand amateur de parapsychologie **Camille Flammarion** (1842-1925) – selon l'historien Frédéric Courjeaud ; le 'médecin' **Alphonse Jobert** (1854-1918), selon Richard Khaitzine ; Fulcanelli serait le **comte Hilaire de Chardonnet** (1839-1924), pour Christer Böke et John Koopmans, qui se basent sur les indications de Canseliet faisant de Fulcanelli un homme d'origine aristocratique, et que les recherches de Chardonnet sur la rayonne le rapprochent *cabalistiquement* des Rayons du Soleil (Fulcanelli = Vulcain/Hélios). D'après l'Espagnol Luis Miguel Martinez Otero, Fulcanelli serait le commandant du Génie **François Levet** (ou Valet sous son pseudonyme), un érudit cryptographe ayant entretenu une intense relation épistolaire avec **Claude-Sosthène Grasset d'Orcet** (1828-1900), un autre cryptophile expert dont parle très brièvement Eugène Canseliet dans sa première préface des *Demeures philosophales*. Il reste encore à citer le physicien **Jules Violle** (1841-1923) – pour Patrick Rivière – ; l'ingénieur et polytechnicien **Paul Decœur** (1839-1923) pour Walter Grosse, suivi de ses thuriféraires et imitateurs : Nicodème, Filostène, etc., et enfin, **Léon Fould** (1839-1924), ultime proposition dûe au romancier Henri Lævenbruck...

Hélas, presque tous sont plus que douteux !

A ce jour en effet, aucune de ces thèses – il en reste encore, de sérieuses à délirantes, mais toutes vaines – et aucun de ces personnages ne répond à *tous* les paramètres livrés par Eugène Canseliet, qui a gardé secret le nom civil de Fulcanelli jusqu'à sa mort, soit durant 67 ans, et qui restera donc inconnu...

Seule une étude très attentive de la vie d'Eugène Canseliet, ou quelque éléments nouveaux extraits de documents que possèderaient des amis ou la famille Canseliet, permettraient de trancher définitivement à ce sujet... Rien n'est moins sûr !

Rappelons à présent les deux indications textuelles les plus importantes données par Eugène Canseliet relativement au 'vrai' Fulcanelli :

d'abord un *élément temporel*, ensuite un *élément social*...

« Dans l'automne de 1919 – écrit-il –, alors que je me trouvais avenue Montaigne, avec Julien Champagne qui travaillait là, pour Paul de Lesseps, Fulcanelli arriva inopinément. Crêpe au bras gauche, j'étais en deuil de ma grand-mère, de sorte que, surpris, le maître continua ses questions : « Mais quel âge avait-elle ? » Comme mon aïeule paternelle était née en 1839, je répondis : « 80 ans ». « Tiens ! s'exclama-t-il, tout juste le mien ! »

Dans son livre *Le Feu du Soleil – Entretien sur l'alchimie avec Eugène Canseliet* (Paris 1990), Robert Amadou avait très longuement questionné M. Canseliet sur la personne de Fulcanelli :

« R.A. : (...) Vous présentez Fulcanelli comme un homme non identifié, français d'origine (...).

E.C. : Ah oui ! (...)

R.A. : Quel âge avait-il quand vous l'avez rencontré ?

E.C. : Ah ! Son âge, j'en étais sûr. Alors que je faisais une course auprès de Champagne, de la part de son père, j'arrivai avenue Montaigne à l'hôtel particulier des Lesseps. C'était en 1919. Fulcanelli était là, sans que je m'y attendisse. Il m'a dit qu'il était content, puis il remarqua que je portais, comme c'était l'usage, un brassard noir. « De qui êtes-vous en deuil ? », me dit-il. Je lui répondis que j'avais perdu ma grand-mère que j'aimais beaucoup. « Dommage, me dit-il, mais quel âge avait-elle ? » Je lui répondis qu'elle avait quatre-vingts ans, très exactement. « Ah tiens ! fit

Fulcanelli, juste mon âge. » Il n'y a pas de raison de croire qu'il a menti. Il est donc né en 1839. » Réitérations fermes, donc...

Désirée Dubois, la grand-mère paternelle d'Eugène Canseliet, est née le mercredi 10 avril 1839. Pour plus de sûreté, voici la transcription de son acte de naissance : « L'an *mil huit cent et trente-neuf*, l'onze avril à deux heures après midi, par-devant nous, Aimé Liénart, échevin délégué aux fonctions d'officier de l'État civil de la ville de Leuze, est comparue Félicité Hebbelinck, âgée de quarante-quatre ans, accoucheuse demeurant audit Leuze, laquelle nous a déclaré que hier à deux heures après midi, Catherine Dubois, âgée de vingt un an, tricoteuse, demeurant au hameau de Vaux Leuze, dépendance du Leuze, est accouchée en la maison de ses père et mère sis au même lieu, d'enfant naturel du sexe féminin qu'elle nous a présenté et auquel elle a déclaré donner les nom et prénom de Dubois Désirée, lesdites déclaration et présentation faites en présence de Louis Corriaux, âgé de trente-trois ans et de Jean-Baptiste Bertrand, âgé de cinquante-cinq ans, tous deux gardes champêtres et demeurant audit Leuze, qui ont signé le présent acte ainsi que la Comparante avec nous après lecture faite. »

Dans *Le Laboratoire alchimique*, signé Atorène (*Éditions de la Maisnie*, chez Guy Trédaniel, Paris, 1981, *Le ciel t'aidera - Canseliet*, p. 267 et *En annexe - Canseliet*, p. 332), Eugène Canseliet réaffirme que « Tout ce que l'on connaît de ce personnage énigmatique, c'est qu'il naquit peut-être en 1839, et que *c'était un homme considérable*. »

Le 18 octobre 1981, l'ingénieur et polytechnicien Henri Bodard (1933-2009, X 1954), homme bon, modeste et savant, qui nous précéda en qualité de président de l'association *Atlantis*, interrogea son vieil ami Eugène Canseliet pour savoir si Fulcanelli étudia à *Polytechnique* comme lui-même : voici ce qu'il relate dans son article *Eugène Canseliet* (1899-1982), *Souvenirs pour un centenaire*, paru dans la revue *Atlantis, Centenaire de la naissance d'Eugène Canseliet*, n° 398 (p. 367) : « Je l'entendis parler du fameux rébus "S X KOH" (l'X étant la désignation familière de l'École *polytechnique*). Se tournant vers moi et élevant la voix, il m'interpella, demandant quelque chose comme : « Soufre et potasse pour l'X, vous connaissez cela,

Henri, n'est-ce pas ? » Le prenant au mot, je lui répondis : « Oui, Monsieur Canseliet, et j'ai même souvent pensé que Fulcanelli lui-même... » Sa réponse vint de suite : « Ah, c'est bien possible... »

Au vu de tant d'occurrences affirmées, il nous semble qu'il ne demeure aucune raison de croire qu'Eugène Canseliet ait menti... et nous tiendrons donc pour assuré que le *vrai* Fulcanelli est en effet né en 1839, et qu'il fut – au moins – polytechnicien...

Le deuxième élément d'importance est celui relatif au milieu social dans lequel évoluait ce 'vrai' Fulcanelli : « Fulcanelli, dans sa jeunesse – nous dit Canseliet dans son style si particulier –, était reçu par [le chimiste Michel-Eugène] Chevreul, [les] de Lesseps et [Claude-Sosthène] Grasset d'Orcet ; qu'il était l'ami de [Marcelin] Berthelot et qu'il connut très bien [Pierre] Curie, son cadet de vingt années, ainsi que Jules Grévy [Président de la République] et Paul Painlevé [mathématicien plusieurs fois ministre, et père du premier cinéaste scientifique]. » Ces deux seules informations, si on leur prête foi, vont permettre d'extirper un grand nombre de candidats de la liste des 'Fulcanellisables' ci-avant présentés, à commencer par ceux nés *avant* ou *après* le 'vrai' Fulcanelli, et ceux dont le niveau social est par trop différent ou vraiment éloigné d'icelui : il suffira en effet de confronter ces seules deux brèves mais solides données à celles proposées par les 'chercheurs de Fulcanelli' pour s'apercevoir que l'on se dirige droit vers une vraie hécatombe, dont pas un ne réchappera vif et solide ! Pas un seul !

Afin de donner un aperçu de ce que nous développerons plus copieusement et plus profondément plus loin, donnons l'exemple d'un homme jamais cité dans le cadre de cette affaire, que connut *aussi* Eugène Canseliet... Celui-ci, dans sa jeunesse, travailla comme employé de banque, et fit connaissance de son 'patron', le banquier Lionel Hauser (1868-1958), de la parentèle de Marcel Proust (dont il sera le conseiller financier de 1908 à 1909, et par ailleurs représentant à Paris de la *Banque M. M. Warburg & Co.* d'Hambourg), devenu par la suite président de sa propre compagnie, *Lionel Hauser et Cie*. Cet homme scrupuleux, honnête, intelligent, précis, plein d'humour et très bien informé (on a entre autres conservé ses lettres échangées avec Proust), possédait une

vaste, belle et très importante bibliothèque d'hermétisme en son domicile, au 92, rue de la Victoire, à Paris IXe, où vint fréquemment Eugène Canseliet ; c'est ainsi que le banquier et le tout jeune homme devinrent amis, s'intéressant également et avec la même passion à l'Alchimie ; peut-être est-ce ainsi que le premier devint aussi un discret mécène du second dans l'Après-guerre...

Lionel Hauser venait souvent en la *Librairie du Merveilleux*, l'antré des ésotéristes parisiens, animée par le savant Pierre Dujols de Valois, où Fulcanelli, de temps à autres et à la demande de ce dernier – pourvu que son nom ne soit pas divulgué –, donnait des conférences sur tel ou tel sujet, avec sa vigueur et sa clarté – pour ne par dire sa lucidité et sa limpidité – coutumières : géologie, minéralogie, cristallographie, métallurgie, histoire des sciences, physique, astronomie, mathématiques... et Alchimie bien sûr !

En 1934, sa bibliothèque parisienne de Lionel Hauser fut dispersée à Londres lors de la vente *Sotheby's* (les manuscrits sont aisément traçables, car estampillés de son diagramme, L.H.), or le contenu de cette splendide bibliothèque devait beaucoup à Fulcanelli, dont ce banquier était un ami (à noter que cette bibliothèque servit copieusement tant aux *Editions Chacornac* qu'à Albert Poisson (1868-1893), qui en firent largement profiter leurs lecteurs jusqu'à nos jours, bien que sans jamais devoir le préciser. Mais pourquoi sans le préciser ? Parce que Lionel Hauser, homme riche, influent et cultivé au-delà des normes, était un ami très proche de Fulcanelli, et enquêter sur lui entrouvrirait à coup sûr et de ce fait une grande brèche dans l'intimité du scripteur inconnu ? Très possible ! Non ! Quasiment certain !

Et puis, pourquoi vendre soudain une telle bibliothèque, aussi vaste et bien constituée, exclusivement de classiques de l'hermétisme et de l'Alchimie, quant on est un amoureux de science, un admirateur des œuvres de Dieu à travers la Nature ? Qui en effet se séparerait ainsi de tels ouvrages dispendieux et rarissimes (pour l'exemple : *Les XXII feuillets hermétiques* de Kerdanec de Pornic, connu en un unique exemplaire...) ?

C'est très simple ! Quelqu'un qui, ayant résolu l'énigme, répond à l'injonction classique : « Comprend et rompt tes livres »...

Des listes utiles pour le discernement...

Nous n'infligerons pas ici au Lecteur – bien que cela soit la plus excellente et la plus sûre manière de conduire et de pouvoir conclure une enquête – les listes les plus utiles qui soient...

Pour la première d'entre-elles, ses trois colonnes se suivent ainsi : à gauche, les éléments certains ; à droite, les aspects controuvés, et au centre, ce qui est plutôt douteux, trop mélangé ou incomplet. La seconde liste comporte quant à elle deux colonnes seulement : à gauche, tout ce qui se réfère aux meilleurs candidats issus des 'recherches' desdits 'enquêteurs', comparé point par point et chronologiquement si cela se peut à ce que l'on sait du personnage selon ses écrits et ceux de son préfacer : en face, dans la colonne de droite, ce qui correspond au parcours de 'notre' Fulcanelli, face aux éléments connus et proposés par 'la concurrence'...

Un bref exemple de cette deuxième liste *éliminatoire* sera donné dans quelques pages – pour plus de clarté et, éventuellement, afin de servir de modèle pratique –, car l'on doit préalablement prendre le temps de faire le tri de la parfois très étrange et longue liste des 'Fulcanellisables', au moins ceux aperçus ci-avant...

Précisons d'entrée qu'à la différence de nos 'concurrents', nous avons séparé les deux premiers de cette liste de 'Fulcanellisables' de toutes les autres propositions, étayées ou non ; selon nous, Eugène Canseliet, le préfacer, et Jean-Julien Champagne, l'illustrateur, *ne doivent pas être mis au même rang que tous les autres*, comme l'ont cependant fait tous ces 'chercheurs' sans exception : en effet, tous deux alchimistes pratiquants et instruits, connurent – eux seuls et à coup sûr – le 'vrai' Fulcanelli, et le fréquentèrent durant quelques années, quel qu'il ait été, *ce qui n'est le cas d'aucun des autres 'Fulcanellisables'*, à quelques rares exceptions près semble-t-il, car certains purent en effet le connaître et l'approcher de très près, voire même quotidiennement, mais sans se douter ni savoir réellement qui il était... Il ne restera alors après cela qu'à mettre ces listes à jour, progressivement, c'est-à-dire à les présenter chronologiquement et thématiquement : c'est tout !

La vérité y sera nécessairement contenue... Entière.

Une piste pourtant très solide...



ne voie royale avait été subrepticement offerte aux chercheurs par Fulcanelli lui-même : en effet, selon ce qu'il écrivit p. 152 du tome II des *Demeures Philosophales* (Paris 1964, puis 1979, aux éditions Jean-Jacques Pauvert/Arthème Fayard.), au chapitre de *La Cabale hermétique*, il eut *un parent sous-officier* au 46^{ème} régiment d'infanterie, en garnison à Paris : « En l'année 1843 – écrit-il –, les conscrits affectés au 46^e régiment d'infanterie, en garnison à Paris, pouvaient rencontrer chaque semaine, traversant la cour de la caserne Louis-Philippe, un professeur peu banal. D'après un témoin oculaire – l'un de nos parents, sous-officier à l'époque et qui suivait assidûment les leçons... ». Ainsi, pour découvrir sa véritable identité, suffisait-il de résoudre cette énigme relativement simple... et offerte. Selon Geneviève Dubois en son *Fulcanelli dévoilé* (p. 74, au chapitre *Pierre Dujols et la Librairie du Merveilleux*), ce régiment n'était pas cantonné à Paris, mais à Caen (Basse-Normandie). A cette époque, le 46^{ème} avait été déplacé en la *Caserne Damesme*, établie par Louis-Philippe à Fontainebleau *et à Paris*. Quant à cet original et très jeune enseignant, il s'agissait à l'évidence d'Alcide Louis Allevy, né à Paris en 1824, et auteur d'une trentaine de livrets souvent réédités, exposant l'*Allevytechnie*, en sa qualité d'unique professeur de ce « moyen d'apprendre vite et de retenir toujours, applicable à toutes les sciences », par lequel il offrait de mémoriser en effet très rapidement et sûrement tout ce qui touche à *La Géographie de France allevysée* [Paris, 1851] ; *l'Histoire de France allevysée* [Paris, 1854] ; *l'Histoire d'Angleterre allevysée* [Paris, 1857] ; *l'Histoire sainte allevysée* [Paris, 1861] ; *l'Histoire ancienne allevysée* [Paris, 1876] ; *l'Histoire romaine allevysée* [Paris, 1876], etc.

Alcide Allevy ne faisait que suivre les pas de son père, Pierre-Louis Achille Allevy (1784-1842), l'inventeur original du procédé mnémotechnique appelé *allévysation*, puis *allévyytechnie*, et de sa mère, Emilie Allévy, et cette famille entière se trouva en devoir de faire connaître et apprécier cette étonnante méthode, quasi cabalistique,

qui donna par exemple et ultérieurement le *Levier intellectuel Allevy dédié aux peuples du XIXe siècle, nouvel enseignement applicable à toutes les sciences par Vve Emilie Allevy et Achille et Alcide Allevy frères*, Paris 1844, de Émilie Allevy (auteur), Achille Allevy (auteur), Alcide Allevy (auteur), paru un an après ce fameux cours hebdomadaire à la caserne Louis-Philippe à Paris... Ceci étant, il avait aussi publié le *Chronomètre français. Concordance de l'annuaire républicain avec le calendrier grégorien...* par Achille Allevy – Chez l'auteur, Paris 1842, soit un an avant les cours... de son fils.

Peu de 'chercheurs' ont signalé cette piste – Madame Geneviève Dubois, et Walter Grosse - : aucun autre ne s'est engagé à la parcourir et à résoudre l'énigme de cette identité tant convoitée ! Négligence ? Incompétence ? Incapacité ? Duplicité ? Cécité ?

Nous montrerons plus loin qui fut ce parent de Fulcanelli...

Passons à présent à des candidats plus sérieux, ou tout du moins estimés et connus comme tels :

Le trio Dujols, Champagne, et Canseliet...

Pierre Dujols, né le 22 mars 1862 à Sainte-Ilvide (Cantal), est issu de la noble famille des Valois, dont il prétend – avec son frère Antoine – descendre en ligne directe. Cette dynastie, qui a régné sur la France de 1293 à 1589, date de la disparition d'Henri III, mort sans descendance et auquel succède son cousin Henri IV, premier monarque de la dynastie des Bourbons, aurait perdu jusqu'en 1830. Selon les Dujols, c'est de leur famille que surgirait le fameux Grand Monarque, roi de France des derniers temps...

Sa mère, cependant, étant du Midi, ne parle que le provençal. Après des études classiques chez les Jésuites, à Marseille et à Aix en Provence, où il apprend le latin et le grec, Pierre Dujols chante dans une chorale de Toulouse avec sa belle voix de baryton. Il publie puis après un recueil de chansons populaires avec un ami.

Las de quelques années de vie de Bohème, il devient journaliste...

En 1887, il épouse Mademoiselle Charton, qui aime à faire sa prière le soir en regardant le coucher du soleil : cette fille d'Hennebont, en Bretagne, où elle naquit le 2 février 1868, est décrite par son entourage comme ayant des dons de clairvoyance

et faisant des rêves prémonitoires, lisant les lignes de la main et donnant la bonne aventure grâce aux cartes. On s'en souviendra... Les Dujols montent à Paris où ils s'installent, au 47 rue Henri-Barbusse (nom actuel car cette rue fut rebaptisée : curieusement, Henri Barbusse fut un membre de la *Fraternité des Veilleurs*, créée par René Adolphe 'Aor' Schwaller de Lubicz-Milosz, tout comme Jean-Julien Champagne vivait rue... Eugène Viollet de Duc, à Arnouville-les-Gonesses).

En 1909, Pierre Dujols ouvre La *Librairie du Merveilleux*, au 76, rue de Rennes, officine spécialisée dans l'hermétisme, l'ésotérisme et l'occultisme. Il est aussi éditeur ; on le visite fréquemment pour son érudition, certes, mais aussi parce qu'un certain personnage donne parfois – au débotté, comme l'eut dit Pierre Dujols, mais sans laisser son nom à personne – d'extraordinaires conférences privées et improvisées, tant sur le monde minéral, le devenir de la Terre, l'hermétisme, la Langue des Oiseaux, ou tels lieux – de Bourges au Mont Saint-Michel – qu'il rend vivants et décrits à merveille, se rafraîchissant de temps à autres de quelques gorgées de café froid sucré...

Parmi les fréquentations de Pierre Dujols se trouvent la cantatrice Emma Calvé, égérie du curé Béranger Saunière, celui de *l'Affaire Rennes-le-Château*, une fringante amie de Natalie Clifford Barney, 'l'Amazone' du Paris lesbien ; ils chantent même ensemble. Il voit aussi l'abbé Mugnier, artisan de la conversion de l'écrivain Joris-Karl Huysmans, compagnon de vie de Georgette Leblanc, sœur de Maurice Leblanc ... Il reçoit à sa table l'alchimiste Louis Faugeron, et viennent également à son domicile parisien le peintre Jean-Julien Champagne et l'écrivain-philosophe René Guénon...

L'alchimiste Henri Coton-Alvart, qui fut l'un des élèves de Dujols en hermétisme et en alchimie dans les années 20, donne son opinion : « Julien Champagne a glané beaucoup de choses auprès de Dujols, auquel il faisait croire qu'il savait », ce qui est bien dans 'l'esprit' de ce peintre, puis il déclara : « Je ne comprends pas la publication des livres de Fulcanelli, en effet mon ami Pierre Dujols m'avait fait lire ses manuscrits et les a passés à quelqu'un d'autre qui les a publiés sous le nom de Fulcanelli... » : il rendra

quant à lui un hommage posthume à Pierre Dujols en 1932, l'appelant même 'son Maître' : nous ne saurions quant à nous cautionner cette qualité, les écrits de Dujols démontrant abondamment qu'il s'était fourvoyé, comme beaucoup...

Outre les notices bibliographiques patiemment rédigées grâce et avec son entourage savant, Pierre Dujols fit paraître une *Hypotypose* du *Mutus Liber*, le 23 juin 1914, sous le pseudonyme parlant de *Magophon*. Celle-ci, tirée à 285 exemplaires numérotés et tous signés de la main de l'éditeur Emile Nourry, n'eut pas le succès attendu : c'est en ce livre fort mince que, selon divers 'chercheurs', se trouveraient les preuves 1/ que Pierre Dujols de Valois fut un Adepté 2/ que Fulcanelli l'aurait abondamment plagié (!?)... et pour cela n'aurait pas osé signer de son vrai nom (?!!)...

La question que nous posons est tout autre, et sa réponse va dans le sens de notre candidat, Albert Auguste Cochon de Lapparent, auquel Dujols souhaitait en réalité rendre un hommage discret mais savant, et bien que celui-ci soit 'officiellement' mort depuis le 4 mai 1908, soit 5 ans *avant*... Qui en effet avait pu lui dire, sinon Fulcanelli lui-même, que les parents les plus anciens de la famille Cochon – les aïeux de Fulcanelli donc – étaient originaires de La Rochelle, là où, précisément fut publié le *Mutus Liber* – le *Livre muet* (d'admiration de Dujols pour le savoir profond et la distinction discrète de Lapparent ?) - : Jacques Cochon vécut au XV^{ème} siècle, et fut marguillier à... *Saint-Sauveur* de La Rochelle. Il engendra François Cochon, qui fut quant à lui échevin à La Rochelle (1542), et député de cette même ville auprès du roi, de 1532 à 1548. Son fils, Guillaume Cochon, naquit vers 1550 à Julien-La Rochelle, et s'établit marchand à Coulonges-les-Royaux, en Vendée ; il décéda en 1600, à l'âge de 50 ans, à Coulonges-Thouarsais : à partir de cette date, les Cochon se rapprocheront du Poitou, puis de Bourges, et enfin, de Paris...

Curieusement, Eugène Canseliet fera lui-aussi paraître – aux Editions Suger, 1986 – un ouvrage d'herméneutique et de pratique philosophale consacré au *Mutus Liber* (libraire muet ?)...

Hélas, la maladie atteint Pierre Dujols en 1911. En 1915 une photo le montre à sa fenêtre grande ouverte, rue Le Verrier à

Paris : il se tient à la rambarde, sous un vaste manteau couvrant ses épaules, et est soutenu par sa courageuse épouse, debout derrière lui : les traits de son visage sont lourds et fatigués, ses cheveux déjà blancs, ainsi que sa barbe... Il n'a que 53 ans mais ressemble à un vieillard usé, et sa femme – qui a 6 ans de moins que lui – paraît beaucoup plus jeune.

C'est en 1924 que Pierre Dujols dit à son ami Paul Le Cour : « Allez donc voir ce qu'il y a à Paray-le-Monial » ; c'est là que Le Cour rencontrera le baron de Sarachaga, noble espagnol qui œuvra en vue de créer le *Hiéron du Val d'Or*, et lui fit entendre la doctrine dite d'Aor (la lumière – Saint-Jean) Agni (le feu – Jésus)...

Le 19 avril 1926, soit deux mois *avant* la sortie du *Mystère des Cathédrales*, Pierre Dujols de Valois décède à Paris, Avenue Denfert-Rochereau, non loin d'un Lion vert, d'une crise d'urémie, et non de l'arthrose qui l'invalidait, bloquant ses articulations inférieures dont il se servait comme support d'écritoire... Curieusement, c'est d'une crise d'urémie que serait mort Albert Auguste Cochon de Lapparent, alors qu'il était en pleine santé malgré ses soixante-neuf ans... Nous en reparlerons !

La fille de Pierre Dujols, qui avait épousé un membre du comité d'honneur de ce qui deviendra avec Jacques d'Arès l'association *Atlantis*, déclara à une de ses amies d'enfance « J'ai brûlé tous les papiers de mon père, cela n'avait aucun intérêt. » (*Atlantis* n° 322, p. 27).

Lors du *Colloque Fulcanelli* organisé près de Toulon en mai 2011, le chercheur Philippe Buchelot a présenté une lettre qu'il pense être de Pierre Dujols, adressée à un certain Paul D... Ce dernier mot, un patronyme, semblant avoir été gratté et complété. Le scripteur y évoque le nouvel adeptat de son « Vieil Ami », suivant par ailleurs de quelques années l'adeptat de leur maître commun (?), un notaire et hermétiste breton, qui publia entre autres un ouvrage intitulé *Les Clefs de l'œuvre de Saint Jean et de Michel de Nostredame*, sous le pseudonyme de *M. A. de Nantes*...

Voici l'enveloppe de cette lettre :



Si nous la donnons à voir ici, c'est parce qu'il vous est demandé d'en comparer l'écriture avec la suivante : celle-ci est timbrée-datée du 14 avril (peut-être 1926, soit cinq jours avant le décès de Pierre Dujols) et proviendrait du Bd des Italiens, à Paris... Comme si Paul Decœur avait quelque relation avec Charles de Lesseps ! Mais venons-en à une autre lettre, présentée par Eugène Canseliet dans sa deuxième préface au *Mystère des Cathédrales*, écrite à Savignies – cabalistiquement : feu salvateur –, petite commune de l'Oise, en août 1937...

La lettre de... qui à... qui ?

Dans sa 2^{ème} préface au *Mystère des Cathédrales*, Eugène Canseliet fait état d'une 'étrange épistole'... Donnons-lui la plume, mettant en italique ce sur quoi nous désirons attirer votre attention, que nous commenterons : « A cette époque, nous ignorions la lettre si émouvante que nous reproduirons un peu plus loin et qui tire toute sa saisissante beauté de l'élan d'enthousiasme, de l'accent de ferveur, enflammant soudain le scripteur, rendu anonyme par le grattage de la signature, à l'instar du destinataire par l'absence de

suscription. Celui-ci, indubitablement, fut le maître de Fulcanelli qui laissa, dans ses papiers, l'épître révélatrice croisée de deux bandes bistres, à l'endroit des plumes, pour avoir été longtemps serrée dans le portefeuille, où la venait chercher néanmoins la poussière impalpable et grasse de l'énorme fourneau continuellement en activité. Ainsi l'auteur du *Mystère des Cathédrales*, pendant de nombreuses années, conserva-t-il, tel un talisman, la preuve écrite du triomphe de son véritable initiateur, que rien ne nous interdit plus de publier aujourd'hui, surtout parce qu'elle fournit une idée puissante et juste du domaine sublime où se situe le Grand Œuvre. Nous ne pensons pas qu'on nous reproche la longueur de l'étrange épistole dont il serait dommage, assurément, que fût retranché le moindre mot :

« Mon vieil Ami,

Cette fois, vous avez eu vraiment le *Don de Dieu* ; c'est une grande Grâce, et pour la première fois, je comprends combien cette faveur est rare. Je considère, en effet, que dans son abîme insondable de simplicité, l'arcane est introuvable par la seule force de la raison, quelque subtile et exercée qu'elle puisse être. Enfin, vous possédez le *Trésor des Trésors*, rendons grâce à la Divine Lumière qui vous en a fait participant. Vous l'avez, d'ailleurs, justement mérité par votre foi inébranlable en la Vérité, la constance dans l'effort, la persévérance dans le sacrifice, et aussi, ne l'oublions pas... *par vos bonnes Œuvres*.

Lorsque ma femme m'a annoncé la bonne nouvelle, j'en ai été abasourdi de surprise joyeuse et je ne me possédais pas de bonheur. Tellement que je me disais : pourvu que nous ne payions pas cette heure d'ivresse de quelque terrible lendemain. Mais, quoique informé sommairement de la chose, j'ai cru comprendre, et ce qui me confirme dans la certitude, c'est que le feu ne s'éteint que lorsque l'Œuvre est accompli et que toute la masse tinctoriale imprègne le verre qui, de décantation en décantation, demeure absolument saturé et devient lumineux comme le Soleil.

Vous avez poussé la générosité jusqu'à nous associer à cette haute et occulte connaissance qui vous appartient de plein droit et vous est entièrement personnelle. Mieux que personne nous en sentons tout le

prix, et mieux que personne aussi nous sommes capables de vous en garder une éternelle reconnaissance.

Vous savez que les plus belles phrases, les plus éloquentes protestations ne valent pas la simplicité émue de ce seul mot : *vous êtes bon*, et c'est pour cette grande vertu que Dieu a placé sur votre front le diadème de la véritable royauté. Il sait que vous ferez un noble usage du sceptre et de l'ineestimable apanage qu'il comporte. Nous vous connaissons depuis longtemps comme le manteau bleu de vos amis dans l'épreuve ; le charitable manteau s'est soudain élargi, car c'est, maintenant, tout l'azur du ciel et son grand Soleil qui couvrent vos nobles épaules. Puissiez-vous jouir longtemps de ce grand et rare bonheur, pour la joie et le soulagement de vos amis, et même de vos ennemis, car le malheur efface tout et vous disposez désormais de la baguette magique qui fait tous les miracles. *Ma femme, avec cette intuition inexplicable des êtres sensibles, avait fait un rêve vraiment étrange. Elle avait vu un homme enveloppé dans toutes les couleurs du prisme et élevé jusqu'au soleil. Son explication ne s'est pas fait attendre.* Quelle Merveille ! Quelle belle et victorieuse réponse à *ma lettre bourrée cependant de dialectique et théoriquement exacte* ? Mais combien distante encore du *Vrai au Réel* !

Ah ! L'on peut presque dire que celui qui a salué *l'étoile du matin* a perdu pour jamais l'usage de la vue et de la raison, car il est fasciné par cette fausse lumière et précipité dans l'abîme. A moins, comme vous, qu'un grand coup du sort ne vienne vous tirer brusquement des bords du précipice. Il me tarde de vous voir, *Mon vieil Ami*, de vous entendre me raconter les dernières heures d'angoisses et de triomphe. Mais, croyez-le bien, je ne saurais jamais traduire par des mots la grande joie que nous éprouvons et toute la gratitude que nous avons au fond du cœur. Alleluia !

Je vous embrasse et vous félicite

Votre vieux

Celui qui sait faire l'Œuvre *par le seul Mercure* a trouvé ce qu'il y a de plus parfait, c'est-à-dire a reçu la lumière et accompli le Magistère. »

De nouveau, posons-nous la question : les 'chercheurs' savent-ils lire ? (cf. page) En effet, à la lecture de cette 'épistole', de très nombreuses indications éclairent la scène ; avançons avec ordre... Superficiellement, rapidement mais avec exactitude : M. Canseliet attribue à Fulcanelli – scripteur – cette lettre destinée à son véritable initiateur, « dont on ne », il apparaît donc clairement que 1/ Fulcanelli était marié et non pas célibataire (exit Paul Decœur, encore une fois)

2/ sa femme semble avoir les mêmes dons que celle de Pierre Dujols (« cette fille d'Hennebont, en Bretagne, où elle naquit le 2 février 1868, est décrite par son entourage comme ayant des dons de clairvoyance et faisant des rêves prémonitoires, lisant les lignes de la main et donnant la bonne aventure grâce aux cartes. »)

3/ le scripteur possède une même habitude que Pierre Dujols, qui lui aussi introduit ses lettres par l'expression « Mon Vieil Ami » (comme lisible dans l'image suivante) – ce qui exclu donc *ipso facto* et implicitement la candidature tant d'Eugène Canseliet que celle de Jean-Julien Champagne, respectivement plus jeunes de 37 ans et de 15 ans... En revanche, notre Fulcanelli, lui, est plus âgé que Dujols de... 37 ans, ce qui justifie l'épithète affectueuse de 'vieil Ami', alors même que Jean-Julien Champagne se fait cependant couramment appeler... Fulcanelli ! Poursuivons, près du texte...

« Cette fois, vous avez eu *vraiment* le *Don de Dieu* » est-il écrit, ce qui indique qu'il y eut plusieurs échecs antérieurs... Fulcanelli n'a-t-il pas mis 30 ans avant de résoudre l'énigme philosophale ? Et cela aurait-il été sans la moindre erreur ? Le moindre échec ? Non. « Enfin, vous possédez le *Trésor des Trésors*, rendons grâce à la Divine Lumière qui vous en a fait participant » : là, il semble que le scripteur préfère appeler Divine Lumière ce qui se serait écrit Dieu dans le langage de Fulcanelli, or le nôtre ne s'en prive jamais...

« Vous l'avez, d'ailleurs, justement mérité par votre foi inébranlable en la Vérité, la constance dans l'effort, la persévérance dans le sacrifice, et aussi, ne l'oublions pas... *par vos bonnes Œuvres.* » : qui, plus que 'notre' Fulcanelli a professé une foi inébranlable en la Vérité, à manifesté tant de constance dans l'effort (57 ans d'assiduité !), la persévérance dans le sacrifice

(‘notre’ Fulcanelli y a sacrifié sa gloire sociale et sa carrière scientifique presque entièrement, renonçant même à sa profession d’origine... Il a, par ailleurs, perdu trois de ses enfants en bas âge). « Lorsque ma femme m’a annoncé la bonne nouvelle » : si Fulcanelli est le réel auteur de cette lettre – ce que nous ne croyons pas – alors il a été marié ; cela ne laisse aucun doute !

« Tellement que je me disais : pourvu que nous ne payions pas cette heure d’ivresse de quelque terrible lendemain » : ‘notre’ Fulcanelli est décrit comme un boute-entrain, un meneur de cotillon, un humoriste plein de finesse et toujours de bonne humeur... et non un craintif, un timoré, quelqu’un redoutant tel ou tel aspect de l’existence...

« Ce qui me confirme dans la certitude, c’est que le feu ne s’éteint que lorsque l’Œuvre est accompli et que toute la masse tinctoriale imprègne le verre qui, de décantation en décantation, demeure absolument saturé et devient lumineux comme le Soleil. » : ce Fulcanelli là était donc ignorant – à cette époque encore – de cette partie terminale de l’Œuvre : que voilà un aveu dérangeant !

« Vous avez poussé la générosité jusqu’à nous associer à cette haute et occulte connaissance qui *vous appartient de plein droit et vous est entièrement personnelle*. » Exit donc l’idée présentée par Eugène Canseliet lui-même d’un Fulcanelli devant presque tout à quelque prédécesseur que ce soit, à tel maître – et donc l’objet de cette épistole devient contradictoire – ou à telle obédience ; restent les maîtres déclarés implicitement par le vrai Fulcanelli ; ceux dont les écrits sont plus limpides et moins ‘envieux’ que les autres : Philalèthe, Basile Valentin, et Limojon de Saint-Didier...

« Mieux que personne nous en sentons tout le prix, et mieux que personne aussi nous sommes capables de vous en garder une éternelle reconnaissance » : et pourtant, pas un seul mot ni même une minuscule allusion dans les écrits de cet ingrat de Fulcanelli !

« Vous savez que les plus belles phrases, les plus éloquentes protestations ne valent pas la simplicité émue de ce seul mot : *vous êtes bon* » : Fulcanelli a été bon avec tous, tout le temps et partout ; c’est du moins tel qu’il apparaît nettement dans tous les textes biographiques y consacrés – pas un seul n’oublie cet aspect de sa

personnalité, ce qui est réellement très rare dans la littérature de ce genre... Et ne saurait correspondre à aucun de ses concurrents, ni même à Pierre Dujols lui-même...

« Nous vous connaissons depuis longtemps comme le manteau bleu de vos amis dans l’épreuve ; le charitable manteau s’est soudain élargi, car c’est, maintenant, tout l’azur du ciel et son grand Soleil qui couvrent vos nobles épaules. Puissiez-vous jouir longtemps de ce grand et rare bonheur, pour la joie et le soulagement de vos amis, et même de vos ennemis, car le malheur efface tout et vous disposez désormais de la baguette magique qui fait tous les miracles » : bis repetita : la bonté de cet homme réputé inconnu éclate là encore... Il est question d’ennemis : seul, dans la liste des ‘Fulcanellisables’, Albert de Lapparent eut des ennemis aussi nuisibles que tenaces ; à cause de son christianisme actif en particulier, et du fait de la jalousie de certains de ses pairs...

« Ma femme, avec cette intuition inexplicable des êtres sensibles, avait fait un rêve vraiment étrange. Elle avait vu un homme enveloppé dans toutes les couleurs du prisme et élevé jusqu’au Soleil. Son explication ne s’est pas fait attendre. » : Fulcanelli fut marié, cette épistole l’affirme une seconde fois... Et son épouse possède les mêmes dons que celle de Pierre Dujols... Etrange !

« Quelle belle et victorieuse réponse à *ma lettre bourrée cependant de dialectique et théoriquement exacte* ? Mais combien distante encore *du Vrai au Réel* ! » : redoublement là-encore de l’aveu d’ignorance du scripteur en matière d’alchimie : il écrit à son Maître, afin d’en recevoir des validations, et dans un style étranger à celui de ‘notre’ Fulcanelli, mais proche de celui de Dujols... Allez comprendre !?

« L’on peut presque dire que celui qui a salué *l’étoile du matin* a perdu pour jamais l’usage de la vue et de la raison, car il est fasciné par cette fausse lumière et précipité dans l’abîme » : cet aveu d’ignorance supplémentaire – soi-disant celui – et troisième dans cette lettre – de Fulcanelli, est le plus précis : il s’en serait arrêté à l’étoile, soit au ‘premier’ œuvre, où la réussite d’un régule martial d’antimoine offre en effet une étoile sur le culot refroidi... En général, de nos jours, les meilleurs ne vont pas plus loin, et seraient pour la plupart bien incapables de dire quoi faire

exactement au-delà de ce règle... En ce sens, il ressembleraient à ce Fulcanelli-là : ignorant ! Dujols montre bien, dans son *Hypothèse*, qu'il ne sait comment s'y prendre pour 'attraper' le Soufre alchimique : il proposera même... un filet d'asbeste !

« A moins, comme vous, qu'un grand coup du sort ne vienne vous tirer brusquement des bords du précipice. » : le 'vrai' Fulcanelli dut s'adapter à nombre de changements dans sa carrière ; changements d'activité, d'adresses, de statuts sociaux, de deuils (de ses amis les plus proches et les plus anciens notamment), etc.

« Il me tarde de vous voir, *Mon vieil Ami*, de vous entendre me raconter les dernières heures d'angoisses et de triomphe. » : ce qui signifie que Fulcanelli voyait assez 'régulièrement' son mentor, dont il ne fait mention nulle part cependant, et qu'il pensait le voir et l'entendre peu de jours après cet envoi... et qu'il l'embrasserait affectueusement, comme l'indique le « Je vous embrasse et vous félicite », suivi de « Votre vieux » (la suite ayant peut-être été grattée, selon ce qu'en dit M. Canseliet, empêchant l'identification réelle du scripteur)...

« Mais, croyez-le bien, je ne saurais jamais traduire par des mots la grande joie que nous éprouvons et toute la gratitude que nous avons au fond du cœur » : nous ? Donc épouse, de nouveau !

Quant à « traduire par les mots la grande joie », le vrai Fulcanelli, outre son savoir très étendu, était d'une capacité littéraire très au dessus de ce que propose cette 'épistole', et aurait en cette occasion donné le meilleur du possible, or tel n'est pas le cas !

Dernier point : « Celui qui sait faire l'Œuvre par le seul Mercure a trouvé ce qu'il y a de plus parfait, c'est-à-dire a reçu la lumière et accompli le Magistère. » : ce qui montre une fois de plus, que le scripteur n'est pas même un Philosophe, car il semble ne pas savoir qu'en effet, la méthode d'extraction du Soufre des Philosophes peut emprunter deux voies : la roturière, qui consiste à purger l'or par l'antimoine onze fois de suite, afin d'en obtenir la semence, et la noble, qui l'extrait naturellement de son Mercure... Or nous savons que le 'vrai' Fulcanelli connaissait l'une et l'autre, puisque cela se déduit aisément à la lecture des deux ouvrages signés de ce pseudonyme ! Mais tel n'est pas le cas du scripteur...

Nous déduisons de cela que – écrite en 1937 par Eugène Canseliet alors que ses amis Pierre Dujols de Valois et Jean-Julien Champagne sont morts – cette lettre a été écrite par l'un des maîtres de Canseliet – Pierre Dujols de Valois – à l'adresse de son propre maître, le 'vrai' Fulcanelli, c'est-à-dire Albert Auguste Cochon de Lapparent... C'est ainsi que, jouant sur les 'maîtres' qu'il eut, Eugène Canseliet fait tourner le miroir et s'abstient de mentir, laissant à ses lecteurs le soin de trouver qui se cache derrière les divers Fulcanelli qu'il propose :

1/ Pierre Dujols, qui écrivit – mais très peu – pour les deux livres édités, puisqu'il en corrigea le grec, le latin, et ajouta quelques babioles de son cru, en s'autorisant aussi des raccords inexistantes dans les notes originales...

2/ Jean-Julien Champagne, qui écrivit lui-aussi, et notamment ajouta des erreurs inexistantes dans le texte d'origine, par orgueil mal placé, comme à son ordinaire, en s'efforçant d'imiter – sa spécialité – le style de son maître, le vrai Fulcanelli, dont il aimait à porter le nom et apposer la signature...

C'est lui, Jean-Julien Champagne le rusé, porteur de plusieurs noms dont il usait à sa guise, partout et tout le temps – Champagne, Hubert, Jobert parfois, Calvenad aussi et, évidemment, le fin du fin et le pinacle du savoir, Fulcanelli.

Il n'en finissait pas ainsi, puisqu'il grugeait tout autant son entourage en désignant tel ou tel personne du pseudonyme de Fulcanelli, laissant volontiers accroire qu'il était mandaté par celui-ci, qu'il connaissait et fréquentait donc assidûment mais secrètement : ainsi en fut-il de René Adolphe Schwallerd de Lubicz, dit 'Aor', de l'ami riche de celui-ci Louis Allainguillaume, etc.

On lui doit de remarquables leurres : ses dédicaces, qui trompent encore presque tous sur la véritable identité du 'vrai' Fulcanelli, que voici donc restituées à leur auteur, mais avant cela, il convient d'achever ce que nous souhaitons démontrer quant à la lettre proposée par Eugène Canseliet dans sa préface : n'est-ce pas là – dans cette brève dédicace à son maître – le style même de l'épistole que propose Canseliet ?

A mon vieil et bon ami
 au Philosophe-Adepte.
 Ingeniosus apertum,
 Stolidusque simplicitatem,
 Hunc offero tibi lectum
 Pro nobis enucleatum.
 Magophon - Pierre Dujols
 18 mai 1920.

Les mots et les tournures sont les mêmes, le style de la pensée tout autant et, ce qui ne trompe pourtant pas, l'allusion par le pseudonyme Magophon : la voix du mage...

Et non pas le mage lui-même !

A l'époque de cette lettre, Pierre Dujols a 58 ans, et est déjà bien malade... Fulcanelli, lui, en a 81 : il semble que ce soit donc bien à celui-ci que Dujols adresse ces mots : « A mon vieil et bon ami », confirmant incidemment et implicitement la qualité de Philosophe-Adepte obtenue avant cette date par Fulcanelli seul, et non par lui...

Il convient d'ajouter, pour la résolution définitive et complète de cette énigme, qu'il y a là, par allusion, un aveu de taille : n'est-ce pas dire, en faisant allusion à Caen, que ces fameux ouvrages furent le fait d'un trio, analogue à celui dit des « alchimistes de Caen » (en vérité, de Flers) : l'abbé Pierre Vicot (figurant

; Nicolas Valois (figurant Pierre Dujols de Valois); Nicolas Groparmy (figurant Fulcanelli lui-même, immense parmi les hommes) ? Sans oublier que Louis Allainguillaume, l'homme aux

trois patronymes associés – désignant donc ces trois scripteurs de manière allusive – résidait 119 rue Basse... à Caen, Calvados... et que le 'mot' Fulcanelli' est un pluriel... Voici, à présent et comme promis, la restitution des dédicaces à leurs vrais auteurs : le Lecteur en profitera pour comparer les écritures de chacun... Tout d'abord, car elle est utile, une dédicace d'Eugène Canseliet :

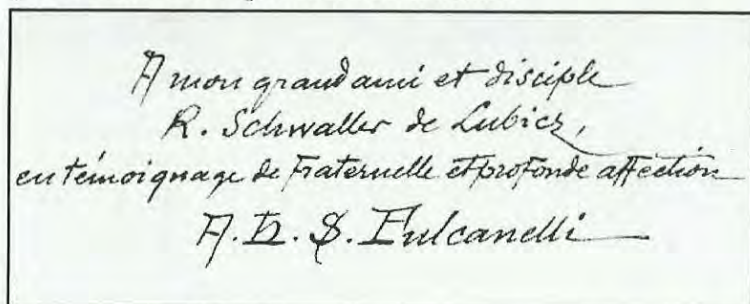
Mutuo Liber
 de litteris et scientiis
 qui me quidem attulit
 et permittit
 le sol de seigneur
 certain
 du sol de seigneur
 qui demora seigneur
 W. Canseliet

Belle calligraphie, l'une des marottes du bon Eugène... Tout comme celle de son maître Jean-Julien, dont voici les dédicaces :

A mon ami Jules Boucher.
 fervent adepte des Hautes Sciences,
 j'offre ce témoignage de cordiale
 sympathie.
 A. H. S. Fulcanelli

A.H.S (en français ; Apôtre de la Science Hermétique) désigne sans aucun doute le peintre-illustrateur : ce sont les initiales qu'il

demanda à graver sur sa plaque mortuaire... Voyez l'écriture... que l'on retrouve ci-après sans aucun doute :



Si René 'Aor' Schwaller de Lubicz est un disciple de Fulcanelli-Champagne, c'est qu'il ne peut être lui-même Fulcanelli, or Champagne ne se gênait aucunement de le désigner ainsi lorsqu'il lui demandait de l'argent, entre autres...

Paul Decœur tient tête !

Joseph Paul Cyrille Decœur naît le 9 février 1839 à Vienne (Isère) : ce premier point correspond au critère N°1 d'Eugène Canseliet (Fulcanelli serait né en 1839)... Il entre à l'*École Polytechnique* le 1^{er} novembre 1859 (examen à Paris, au grade de sergent) : ce deuxième point correspond au critère N°3 d'Eugène Canseliet ; (Fulcanelli fut un élève de l'*École Polytechnique* : il y fut un an avant Paul Decœur, en fut major à l'entrée et à la sortie, comme nous le montrerons). En revanche, pour le critère N°2 de Canseliet, Walter ne nous renseigne pas : ni aisance matérielle, ni hautes et prestigieuses relations, telles qu'indiquées par écrit par ledit Eugène... Ça coïncide déjà ! Ou, mieux dit : ça ne coïncide pas...

Paul Decœur est promu élève à l'*École des Ponts et Chaussées* le 1^{er} novembre 1861 (on verra qu'un parent de Fulcanelli est le directeur de cette prestigieuse école). Élève de 2^e classe en mission en Seine-et-Marne le 1^{er} juin 1862 (service de la navigation de la Seine, 1^e section), et ensuite missionné dans le Finistère le 1^{er} juin 1863 (service des Chemins de fer de Rennes à Brest, 2^e section), il

devient Élève de 1^{re} classe le 13 juin 1863, et devient Hors concours le 1^{er} juin 1864. Il est placé à Allais comme Ingénieur de 3^e classe le 1^{er} novembre 1864. Il est en disponibilité sans traitement à partir du 16 mai 1866 (il a alors 27 ans, et rien ne semble indiquer qu'il se soit intéressé à l'alchimie de manière spécifique avant – ou après – cet âge...). Il est ensuite chargé du service hydraulique de la Corse le 1^{er} juin et à Corte le 1^{er} décembre de cette année-là. Le 12 février 1870, il est invité à assister à la séance de la *Société d'économie politique*, à Paris, parmi les hautes personnalités du Corps Législatif du Second Empire, à la mémoire du 3^e duc de Broglie. En effet, il a été invité à assister à cette séance nécrologique car il était proche de cette illustre et noble famille. Affecté au Service des Chemins de fer Perpignan-Prades, il s'y rend le 5 mai 1870, mais retourne à Paris deux semaines plus tard. Domicilié au 156, rue Saint-Jacques, à Paris 5^e, il déménage pour le 12, rue Choron, à Paris 9^e. Pendant le siège de Paris (1870), il prend part à la défense de la capitale, comme capitaine au 2^e Bataillon de la *Légion du Génie* auxiliaire de la *Garde Nationale* de la Seine, sous les ordres du lieutenant-colonel Eugène Viollet-le-Duc. En congé illimité le 1^{er} mars 1871, il se remet en activité à Thiers le 1^{er} février 1872, comme ingénieur de 2^e classe. Le 1^{er} mai 1873, il est attaché à la ligne des chemins de fer Clermont-Montbrizon, qu'il quitte le 1^{er} décembre 1874. Il brevète une invention le 24 septembre 1874 À Thiers, une *Turbine fonctionnant à volonté comme roue hydraulique et comme pompe centrifuge avec un système de cloisons directrices mobiles applicable à divers types*. Il continue ses activités en tant qu'ingénieur de 1^e classe, ce qu'il est encore le 1^{er} février 1879. En disponibilité avec demi traitement le 16 novembre 1887, il développe un *Bélier hydraulique à pulsations rapides*. Or, de la présentation de ce bélier hydraulique, connu comme *Bélier Decœur*, ainsi que la *Pompe centripète Decœur* (un appareil étudié, construit et déjà exposé par lui à la *Société des Ateliers et Chantiers de la Loire*, pour l'*Exposition universelle internationale* à Paris en 1889 – dont Fulcanelli sera l'un des piliers) et de la *Vanne cylindrique Decœur*, il reçoit la *Médaille d'argent*. Remis en activité à Paris pour les canaux d'Orléans, Briare et du Loing le

1^{er} février 1888, il est aussi responsable d'étude du canal d'Orléans. Le 29 avril 1890, il brevète une autre invention, un *Appareil Hydraulique avec nouveau modèle de turbine pour utilisation continue de la force des marées* (brevets n° 205 – 339), capable de générer de l'électricité pour Paris par le biais des marées. Retraité à l'âge de 60 ans, le 9 février 1899, il décédera en son domicile le 6 mai 1923, à l'âge de 84 ans, célibataire et enregistré sans profession.

Le courageux, travailleur et pertinent Walter Grosse, comme il s'est lui-même entièrement engagé – pour ne pas dire enfermé – dans l'hypothèse (en réalité l'équation) 'Paul Decœur = Fulcanelli', et que ledit Paul Decœur semble – selon ses propres recherches – avoir été *un orphelin adopté*, la piste s'arrête là... Pourquoi ? Parce qu'il omet – le bon Walter – de s'interroger sur un détail important : selon ce qu'en a avoué Fulcanelli lui-même, rappelé ci-haut – que l'un de ses parents, alors officier, allait chaque semaine au cours du jeune Alcide Allévy –, peut-on soutenir que Paul Decœur connût son parent au moins de nom et de grade tout autant que la situation (à une date donnée qui plus est), à l'âge de... quatre ans, et alors qu'il était orphelin ? En d'autres termes : comment Walter devra-t-il s'y prendre pour savoir et expliquer comment et pourquoi un orphelin serait-il informé de la présence d'un sien parent sous-officier en détachement à Paris en la caserne Louis-Philippe en 1843, quatre ans après sa propre naissance, et le savoir alors qu'il était orphelin ? On le lui aura dit ? Qui ? Quand ? Pourquoi ?

Ce simple détail semble devoir infirmer cette candidature...

Comme nous le verrons, il y a bien plus incohérent encore !

Exit donc Paul Decœur... pourtant si proche de Fulcanelli...

En revanche, en ce qui concerne 'notre' Fulcanelli, le doute n'existe même pas, puisque selon les documents encore accessibles à Paris, à Vincennes, à Fontainebleau et à Caen, le père de celui-ci était en effet en détachement dans la capitale – en qualité de sous-officier du Génie –, où son fils le rejoignit quelques temps après... Une autre piste, mais bien plus discrète encore, se découvre aussi : la devise du régiment du *Génie* dont il a été question ici fut *Potius mori quam vinci* (*Plutôt mourir qu'être vaincu*),

remplacée vers 1757 par *Potius mori quam faedari* (*Plutôt mourir que faillir*), que l'on retrouve... comme devise d'un caisson du château Renaissance de Dampierre-sur-Boutonne, en Charentes (cf. *Les Demeures philosophales*, tome II, page 162 à 165 des éditions récentes), la plus imposante et vaste analyse hermétique des ouvrages y consacrés. Enfin, c'était le colonel Louis-André Dupré qui dirigeait ce 46^{ème} régiment, où ce parent de Fulcanelli voyait passer chaque semaine un enseignant étonnant autant qu'original : or tel est notre patronyme paternel d'origine...

On notera par ailleurs que le choix de cette date – 1843 – puisse être une allusion de Fulcanelli à Louis Paul François Cambriel, qui cette année là faisait paraître son *Cours de Philosophie hermétique ou d'Alchimie en dix-neuf leçons* chez Lacour et Maistrasse à... Paris.

Revenons quelques instants sur le candidat proposé ; Paul Decœur... On se sait rien de son existence économique, à part des suppositions, hypothèses et allégations, obligé que l'on se sent de suivre l'enquête de Walter Grosse... Là où le bât blesse, dans son pourtant remarquable travail, c'est qu'il n'a pris comme critères qu'une 'certitude' parmi celles offertes par Eugène Canseliet : la piste de la date de naissance en 1839... Accessoirement, il a bien voulu d'une grande école pour son candidat, et – quelle chance – il ne subsiste que Paul Decœur dans le panel qu'il choisit et crible étroitement pour l'entrée en Polytechnique : manque de chance, il se trompe d'une année ! Fulcanelli, lui, est entré à l'*Ecole Polytechnique* à l'âge de 19 ans, et non de 20 ans, comme son collègue Decœur (de cœur aussi, car ils seront bons amis : en effet, le futur Fulcanelli sera en quelque sorte son bienfaiteur à travers sa charge de distributeur des fonds destinés aux élèves impécunieux, une tradition élégante autant que généreuse de cette *Ecole*). Il reste que si le 'vrai' Fulcanelli connut assez bien le polytechnicien Decœur, auquel il envoyait des élèves afin qu'il pu gagner sa vie au-delà de sa retraite – dont Eugène Canseliet et sa future épouse Raymonde Caillard –, celui-ci ne put suivre l'incroyable carrière de son ami, celui dont Dujols dira qu'il le recouvrit charitablement de son manteau bleu : Decœur permit de cacher Fulcanelli, mais ne le fut pas...

Et le bon sens commun ?



u vu de la liste ci-avant et en considération de la brève résolution ci-dessus proposées, la logique la moins exercée commanderait cette simple remarque d'observation : si une même personne a pu être appréhendée sous tant de profils divers, célèbres ou non, c'est donc que lesdits profils ne

sont pas en capacité de la cerner *a minima*, ce qui est un aveu implicite d'ignorance, et la preuve directe que ces divers et nombreux portraits sont tous précaires, imprécis, incomplets, voire tendancieux, et ne sont donc au terme que des attributions et imputations hasardeuses, aventurées, et donc très probablement erronées, quand elles ne sont pas controuvées ! Peut-on dès lors parler avec sérieux de chercheurs et d'enquêtes ? Et d'identification *définitive*, comme le proclament certains ? Opérons déjà le tri suggéré par nos deux premiers critères ; il va s'ensuivre aussitôt davantage de clarté et de sûreté, comme pronostiqué...

D'abord, les deux plus importants 'Fulcanellisables' de la liste :

Eugène Canseliet ; né le 18 décembre 1899, *il a 60 ans de moins que Fulcanelli*, et donc la culture de celui-ci en moins, évidemment, celle que confère l'âge avancé du véritable auteur des 'Fulcanelli' (un trou culturel béant, comme on le constatera lors du dévoilement de l'inconnu ; mais il en serait de même pour tout le monde, et M. Canseliet ne fut ni inculte ni sot, loin de là !) ... Il ne sera pas difficile par ailleurs, en parcourant les ouvrages d'Eugène Canseliet, d'y trouver des passages marquant son style si particulier, tel celui-ci, tiré de son plus important ouvrage, *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques* : « Voilà pourquoi encore, on ne devra pas être surpris, ni davantage s'impatiser, que nous ayons donné, le plus souvent, le latin des citations prises aux traités nombreux qui ne furent jamais traduits, dans l'idiome de France, ou bien qui l'y furent de manière imparfaite. Cela pour la raison surtout, que la langue savante, en sa période ultime et fort injustement qualifiée de basse (*infima* !) par les puristes, que la langue savante, disons-nous, apparaît de lecture agréable et de

compréhension plus facile. Nous avons déjà déclaré – particulièrement dans notre introduction aux images commentées du *Livre muet* – *Mutus Liber* – et nous le répétons ici, que nous ne manquerons jamais toute occasion d'exciter et d'encourager l'intérêt des meilleurs pour ce latin qui ne veut pas mourir et qui s'oppose encore à l'asservissement total de la pensée et des études. ». Pour exemple de comparaison stylistique littéraire, voici un extrait de l'inconnu qui signa Fulcanelli : « Ce n'est pas assez qu'être studieux, actif et persévérant, si l'on manque de principe solide, de base concrète, si l'enthousiasme immodéré aveugle la raison, si l'orgueil tyrannise le jugement, si l'avidité s'épanouit aux lueurs fauves d'un astre d'or. La Science mystérieuse réclame beaucoup de justesse, d'exactitude, de perspicacité dans l'observation des faits, un esprit sain, logique et pondéré, une imagination vive sans exaltation, un cœur ardent et pur. Elle exige, en outre, la plus grande simplicité et l'indifférence absolue vis-à-vis des théories, des systèmes, des hypothèses que, sur la foi des livres ou la réputation de leurs auteurs, on admet généralement sans contrôle. Elle veut que ses aspirants apprennent à penser davantage avec leur cerveau, moins avec celui des autres. Elle tient, enfin, à ce qu'ils demandent la vérité de ses principes, la connaissance de sa doctrine et la pratique de ses travaux à la Nature, notre mère commune » (quelques lignes en conclusion du *Mystère des Cathédrales*)... Terminons-en par une simple question : quel fut le bénéfice de M. Canseliet, qui garda fidèlement par devers lui un tel secret, lourd, encombrant, et qui fut attaqué parfois très perfidement durant plus de 67 années consécutives ?

Jean-Julien Champagne ; né 38 ans *après* le maître authentique, il n'en avait ni les qualités scientifiques et culturelles, ni le maintien moral irréprochable, et il s'en fallait de beaucoup ! Sa réputation de buveur d'absinthe et de fumeur invétéré – ce que n'appréciait guère Fulcanelli –, son penchant prononcé pour les femmes et sa propension à faire des plaisanteries d'un goût plus que douteux ici et là, outre le fait qu'il décèdera prématurément de maladie, ne plaident pas particulièrement en sa faveur, bien que...

Ce qui n'enlève rien à son éventuelle participation et à son talent !

Relatons tout de même, à titre indicatif – pour ne pas dire instructif –, ce qui arriva à Paul Le Cour, président des *Amis de l'Atlantide*, amicale créée le 24 juin 1926 (soit deux jours avant la sortie du *Mystère des Cathédrales* en librairie), puis de l'association *Atlantis*, que nous avons un temps présidée : Jean-Julien Champagne envoya au *Mercur de France*, où un autre prestigieux 'Atlantéen' de qualité était chroniqueur littéraire – nous parlons du poète-paysan et polyglotte d'exception Philéas Lebesgue (1869-1959) –, une souscription pour ériger un mémorial flottant sur la Mer des Sargasses, en souvenir des victimes du continent de l'Atlantide, disparu dans un cataclysme brutal selon la relation qu'en fit Platon, suite à son grand-oncle Solon... Le Cour reçut aussitôt une missive aussi incendiaire qu'extrême du rédacteur en chef outré... Ce dont on pouvait se douter ! Très élégant, cela !

Champagne – profitant de la proximité de leurs patronymes – proposait la carte d'identité de son père – Hubert – né en 1854 comme étant la sienne propre, prétendant qu'il était bien plus âgé qu'il ne le paraissait (ayant ainsi acquis 23 ans de plus que son âge biologique vrai), mais prenant surtout son désir pour la réalité !

On voit par ces brefs exemples que le style de J.-J. Champagne ne le hausse pas précisément à la hauteur morale du 'vrai' Fulcanelli ! En 1962, dans un *Cahiers de la revue La Tour Saint Jacques* consacré au 'Dossier Fulcanelli', Robert Ambelain, auteur de *A l'ombre des cathédrales*, Ed. Bussière 1939 (soit tout juste un siècle après la naissance de Fulcanelli, auquel il fut dédié – hasard ?), affirme être allé voir le libraire-éditeur Jean Schémit afin d'obtenir de lui une autorisation d'illustration à l'occasion de la parution de son livre. L'éditeur aurait déclaré avoir rencontré Champagne avant qu'Eugène Canseliet lui rendit visite, seul, puis avec Champagne : frappé par le savoir de ce dernier et par la déférence de Canseliet à son égard, le libraire-éditeur en conclut – mais selon Ambelain – que « Champagne et Fulcanelli ne faisaient qu'un »... Eugène Canseliet a toujours nié une quelconque rencontre Champagne-Schémit, et affirmera dans son édition du *Mutus Liber*, en 1967 (chez J.-J. Pauvert), que ce dernier ne rencontra *jamais* Fulcanelli entre 1925 et 1930 (ce qui ne signifie pas que Schémit n'ait jamais

vu ou su qui était Fulcanelli avant ou après). Par ailleurs, Schémit ne fut pas le seul ni le premier éditeur démarché par Canseliet ; c'est Emile Nourry (Alias Pierre Saint-Yves) qui lui suggéra d'aller le voir, arguant que lui-même avait 'déjà' fait paraître un ouvrage d'alchimie intitulé *Hypothèse du Mutus Liber* (Magophon – la voix du mage, en grec – pseudonyme de l'érudit libraire Pierre Dujols de Valois). C'est à ce même Schémit qu'Eugène Canseliet alla présenter son premier livre en 1944, *Deux Logis Alchimiques* : bien que malade, le vaillant éditeur publia aussitôt l'ouvrage, l'année même de sa mort ; il en conserva un exemplaire dans sa bibliothèque personnelle, dispersée en 1964, ainsi dédié : « Au frère en Hermès ce livre, qui peut servir de complément précieux aux deux Fulcanelli », laissant apparaître 1/ l'intérêt de l'éditeur pour l'Alchimie et 2/ son appartenance à une fraternité : celle d'Héliopolis, sur laquelle nous reviendrons plus loin...

Eugène Canseliet fit remarquer ceci, d'importance : « Je suis le seul nommé dans les engagements, par moi uniquement pris et signés avec Jean Schémit », ce qui eut dû clore tout débat...

Autre obstacle à lever : Jean Artéro fit connaître une liste des *Monuments intéressants de France* selon Jean-Julien Champagne, ci-après classés alphabétiquement : Aix-en-Provence, Arles, Arreau, Caen, Beaune, Beauvais, Bourges, Chartres, Cahors, Clermont, Coucy, Coulonges, Die, Figeac, Flers, Fontenay-le-Comte, La Ferté-Bernard, Laon, Le Mans, Le Puy, Limoux, Luz, Lyon, Marseille, Melle, Nantes, Paris, Poitiers, Reims, Rocamadour, Romorantin, Rouen, Saint-Pol-de-Léon, Thiers, Tours, Troyes... Tout connaisseur des écrits de Fulcanelli et de Canseliet constate aussitôt que certains sujets pourtant de première grandeur sont omis, telle par exemple la cathédrale d'Amiens, que l'on trouve dans *Le Mystère des Cathédrales*, le château à caissons de Dampierre-sur-Boutonne (Charente), dans les *Demeures philosophales* (tome II, voir ci-haut), ou encore la croix Hendaye (sujet tiré du *Finis Gloria Mundi*) ; d'autre part, cette liste excède assez considérablement les sujets abordés par Fulcanelli et par Eugène Canseliet : pourquoi ? Ne fut-ce pas plutôt là un travail de dessinateur-enquêteur à lui confié par le *vrai* Fulcanelli ? Et pour lequel il fut rémunéré ?

Après, tout va très vite ! Exit **J-H Rosny Aîné**, inventeur du mot *astronautique* doublé d'un auteur très prolifique et créatif, capable d'influencer profondément Arthur Conan Doyle et Herbert-George Wells, jugé « mercurien » par certains – et donc fulcanellisable ! – parce qu'il écrivit en duo avec son frère : né en février 1856, *et donc plus jeune que le 'vrai' Fulcanelli de 17 ans*, ses études, les thèmes de ses ouvrages, bien que dans la direction générale de ceux signés Fulcanelli, et tout *Académicien Goncourt* qu'il ait été, ne lui donnèrent pourtant pas de billet d'entrée dans le Grand monde des savants et des politiciens les plus importants de son époque, que fréquenta Fulcanelli tout jeune. Par ici la sortie ! Exit aussi l'érudit libraire hermétiste **Pierre Dujols de Valois**, *né 23 ans après le maître* : bien que de haute et noble origine, il décèdera de maladie en 1926, ce qui reste étonnant pour quelqu'un portant de son vivant une solide réputation d'adepte !

Exit encore le pharmacien et égyptologue **René Adolphe 'Aor' Schwaller de Lubicz**, *né 58 ans après Fulcanelli*, tout comme le créateur et président de la *Société alchimique de France*, **François Jollivet-Castelot**, *cadet de 35 ans* de l'illustre écrivain et Adepté.

Idem pour les proches amis de Fulcanelli **Charles de Lesseps** (1840-1923) ou son frère **Matthieu-Pierre** (1870-1953), ou d'autres membres de cette famille très étendue : *trop tôt ou tard* !

Exit l'étrange et mystique mai généreux baron de Paray-le-Monial, **Alexis de Sarachaga** *né un an trop tard*...

Exit encore **Camille Flammarion**, *né deux ans trop tard*...

Exit surtout le 'médecin' **Alphonse Jobert**, c'est-à-dire Alphonse Dousson, authentique escroc plusieurs fois condamné à la prison ferme, *né de plus 13 ans trop tard pour escompter passer pour le prestigieux Adepté*... Nous verrons cela plus loin. Exit le commandant du Génie **François Levét**, né en 1850, *soit 11 ans après Fulcanelli*, si l'on suit les indications d'Eugène Canseliet... Exit le physicien **Jules Violle**, né en 1842, *soit deux ans trop tard*.

Reste le collectif **Dujols, Champagne, Canseliet** (thèse de Geneviève Dubois et de Fabrice Bardeau), le comte **Hilaire de Chardonnet**, **Paul Decœur**, et **Léon Fould**, tous nés en 1839...

Nous étudierons leurs faits et gestes, jusqu'à leur évacuation !

Afin d'être encore plus clair, en ce qui concerne nos conclusions face à cette débauche de propositions d'identification, nous poserons la question suivante au Lecteur qui, comme nous, se demandera alors si les soi-disant 'chercheurs' savent lire...

En octobre 1925 en effet, le jeune Eugène Canseliet préface *Le Mystère des Cathédrales*, qui paraîtra en juin 1926... Il écrit ceci : « L'auteur de ce livre *n'est plus, depuis longtemps déjà, parmi nous*. (...) Fulcanelli n'est plus. » ; *or, à ce même moment, tous les auteurs présumés ou allégués sont vivants* : que ce soit Pierre Dujols, malade et qui achèvera son existence en 1926, ou Jean-Julien Champagne, qui décèdera lui-aussi de maladie, en 1932, ou encore René Adolphe 'Aor' Schwaller de Lubicz, qui s'éteindra en 1961... Etc. Les termes sont pourtant clairs, c'est-à-dire sans équivoques : l'auteur – le vrai Fulcanelli, le maître d'Eugène Canseliet, donc –, en octobre 1925, n'est plus *parmi eux* (eux, les prétendants au trône, les vizirs voulant devenir calife à la place du calife), et ce « depuis longtemps déjà »... Mais que veut dire *longtemps*, dans l'esprit de M. Canseliet, qui n'a alors pas 26 ans ? Et surtout, quel parjure énorme autant qu'étrange, lorsqu'on sait que le même Eugène Canseliet avouera avoir revu Fulcanelli plus de 28 ans *après avoir rédigé cette préface*... Quant à Jean Laplace, très proche de la famille Canseliet, il écrivit ceci en 1982 : « J'acquiesçais la profonde conviction qu'au travers des ouvrages d'Eugène Canseliet, c'est Fulcanelli qui poursuit son œuvre d'enseignement », puis, plus étonnant encore, alors qu'il est dans la maison familiale de M. Canseliet à Savignies, pour les obsèques de son ami : « Rangeant le cabinet du bas dont le mur mitoyen et humide, menace le rayon de livres, j'entasse les volumes sur le lit, la table, les chaises. Une chemise de cartonage que je pose sur une pile, laisse apercevoir un cliché fortement mais finement contrasté comme le sont les tirages réalisés sur les grandes plaques d'autrefois. Je reconnais immédiatement l'illustration choisie pour frontispice du *Finis Gloriarum Mundi*... Le soir même, je remets à l'héritière [Isabelle Canseliet, première fille d'Eugène] les vieux papiers et les souvenirs qui accompagnent la reproduction en grand format du tableau de Juan de Valdés Léal : *Finis Gloriarum Mundi*. »

Finis Gloriæ Mundi...



n 1929, un ouvrage intitulé *Finis Gloriæ Mundi* fut retiré à son préfacier – Eugène Canseliet – par Fulcanelli – son unique auteur –, pour des raisons restées inconnues jusqu'à ce jour... Selon la rumeur, personne ne sait ce qu'est devenu cet écrit, ni même s'il a existé...

En 1999, paraît un *Finis Gloriæ Mundi* qui ressemble fortement à... une escroquerie ! Profitant de l'anonymat 'Fulcanellien' et des attentes aussi fortes que légitimes du public épris d'alchimie, un quidam aussi dépourvu de scrupules et de savoir que son éditeur – Jean-Marc Savary – et que son préfacier – Jacques Anjourand, dit Jacques d'Arès –, un imitateur puéril et insignifiant de surcroît, et doté d'un style simili-fulcanellien creux, ose donc faire paraître un grossier autant que ridicule ersatz des deux précédents et prestigieux ouvrages, tentant maladroitement de faire accroire que Fulcanelli (lui, en l'occurrence !), encore vivant, aurait voulu ainsi faire paraître là son œuvre majeure, son chef-d'œuvre final, et donner appui à sa survie quasi miraculeuse : cette farce grotesque, de mauvais aloi et bien évidemment non dépourvue d'aspects mercantiles, sentant la recherche de notoriété et de légitimation à plein nez – on s'en doute aisément – sera heureusement dénoncée comme telle par quelques voies sonores... et notamment par celle – bien placée – de Sylvaine Canseliet, petite-fille d'Eugène : nous l'extrayons de sa préface à l'édition 2007 d'*Alchimie – Nouvelles études diverses sur la Discipline alchimique et le Sacré hermétique* (Editions Guy Trédaniel, Paris) : « En 1923, Fulcanelli confie à son unique disciple, Eugène Canseliet, trois paquets scellés à la cire avec trois titres : *Le Mystère des Cathédrales*, *Les Demeures Philosophales* et *Finis Gloriæ Mundi*, avec mission de parachever la rédaction des notes importantes de ces ouvrages et de les publier. Si *Le Mystère des Cathédrales* voit le jour en 1926 et *Les Demeures Philosophales* en 1930, le Maître exige le rendu de son troisième ouvrage. *Finis Gloriæ Mundi* ne doit pas paraître. Certainement, devait-il y avoir dans ce

manuscrit des révélations de la plus haute importance sur le devenir de notre planète, car enfin, ce titre en latin *Finis Gloriæ Mundi* signifie *La Fin de la Gloire du Monde*. Notre monde était-il apte à recevoir un tel ouvrage... ? Et l'histoire aurait dû en finir là. L'absurde en vint à son comble lorsque quelques 70 années plus tard, en 1999, année du centenaire de la naissance d'Eugène Canseliet – drôle de coïncidence – paraît un livre *Finis Gloriæ Mundi...* d'un certain auteur Fulcanelli. De toute évidence, cet ouvrage, dénué de sens par sa sordide "réapparition", et ne ressemblant en rien au style d'écriture Fulcanelli-Canseliet, est non seulement un faux, mais surtout une injure à l'œuvre des deux Maîtres. C'est une atteinte directe à l'endroit de l'Alchimie. Le ou les auteurs de ce fallacieux ouvrage font preuve de bassesse par leur imposture. Tout de même, comment ne pas s'indigner quand quelque vermine, sortie tout droit du commun des mortels, usurpe l'identité d'un Adeptes. En ce qui concerne le préfacier, qui aurait reçu le manuscrit par l'intermédiaire d'*Internet*, il est surprenant qu'il ne se soit pas rendu compte immédiatement de l'énorme supercherie, si ce n'est pour en tirer les bénéfices peu louables dictés par l'appât du gain. Nous ajouterons que ce dernier [Jacques d'Arès] fut, jadis, un ami d'Eugène Canseliet... Quant à l'éditeur, assurément conscient, aussi, de l'impact commercial, il se "planque" derrière sa maison d'édition implantée à Londres, afin d'échapper à toute loi éditoriale française. La réglementation s'avère beaucoup plus compliquée d'un pays à l'autre. Toucher au Sacré ne réveille en eux aucune morale, aucun scrupule. Quels qu'ils soient, tous nous font penser aux pilliers d'églises. » Stupide, pathétique, délirant ! Ce sont aussi ces excès là que nous entendons combattre, tout comme celui qui vient ci-après, modèle de la turpitude, que nous donnons comme exemple de ce que nous abhorons : à cause de tels comportements, en effet, le monde universitaire et le public ont quelques bonnes et solides raisons de se tenir éloignés de l'alchimie et des alchimistes, pensant dès lors légitimement et définitivement qu'ils sont manipulés, instrumentalisés, bernés, trahis et – d'une certaine manière – exploités par de soi-disant alchimistes... Ce qui est malheureusement et souvent vrai !

Alphonse Jobert / Dousson !

Dans *Ces hommes qui ont fait l'Alchimie du XXe siècle*, l'entrepreneuse et persévérante Geneviève Dubois présente – aux côtés d'Eugène Canseliet, de Louis Cattiaux, d'Emmanuel d'Hoogvorst, de José Gifreda, de Roger Caro et de bien d'autres de diverses qualités et capacités – un certain Dr Alphonse Jobert, 'alchimiste adepte'...

Richard Khaitzine (1947-2013) affirmait tenir de plusieurs sources fiables l'avis que Canseliet ne connut jamais l'identité de Fulcanelli, qui n'était autre que l'alchimiste Dr Alphonse Jobert : en introduction à ses allégations, il reprend une interrogation publiée dans la revue *Initiation et Science* en 1962, où Louis Galaton affirme que Jobert et Dousson étaient un même homme : « Où est passé le citoyen Dousson, plus connu sous le pseudonyme du Docteur Jobert, disparu un beau matin de son appartement de la rue Rosalie, vers 1913 ? » questionne-t-il... Il rappelle ensuite un écrit d'Eugène Canseliet, qui évoquait quant à lui un article d'André Ibels paru dans la revue *Je sais tout* en 1905, consacré à l'alchimie et au Dr Jobert. Il cite aussi un texte de l'écrivain René Schwaeblé paru en 1918 : dans *La divine magie* en effet, il se dit grugé et accable le docteur Jobert de qualificatifs fort peu aimables. Enfin, en 1980, dans son *Paris et l'alchimie*, l'architecte Bernard Roger propose une biographie de ce même docteur Jobert, disant que celui-ci était médecin et ancien élève de l'*Ecole des Mines*...

Voici encore ce qui se dit du fuyant Dr Jobert : avant la Guerre de 1870, il serait devenu un notable de Bry-sur-Marne et aurait travaillé à l'*Hôpital Saint-Louis*, à Paris. En 1905, le Dr Doyen, ayant assisté à une transmutation métallique réalisée en public par le Dr Jobert, pria celui-ci de venir travailler auprès de lui : c'est cette transmutation qui aurait suscité l'article de *Je sais tout*...

Mais l'on dit aussi cela, de beaucoup moins reluisant : le soi-disant Dr Jobert s'appelait en réalité Alphonse Dousson, résidait en effet 6 rue Rosalie, dans l'immeuble même où vécut Wladimir Oulianof, c'est-à-dire Lénine. *Le petit Parisien* du 24 juillet 1912 relatait cependant que ledit citoyen Alphonse Dousson, alors âgé de 58

ans, avait la veille été condamné en correctionnelle d'une part pour exercice illégal de la médecine sous le faux nom et fausse qualité de Dr Jobert, et d'autre part pour une escroquerie sur la personne de M. Van den Hende, qui avait déposé plainte. Comble d'ironie, Dousson/Jobert se serait servi de la revue *Je sais tout* pour convaincre le naïf citoyen belge de lui céder les 15 000 francs nécessaires à l'achat d'une mine argentifère en Espagne, pour une somme équivalente à environ 12 500 €... Léon Masson, ingénieur expert mandaté près le tribunal, conclut à une fumisterie, et l'enquête montra que Dousson/Jobert avait aussi abusé plusieurs cliniques parisiennes : celles de la rue Cambon, de la rue de Londres et de la rue de Celse notamment, puis avait exercé plusieurs métiers : dans l'électricité, la mécanique, la chimie, et le dessin héraldique. Le cercle de la *Société Alchimique de France*, à Douai, présidé par François Jollivet-Castelot (1876-1939), était arrivé à la même conclusion : ayant contacté le « Dr Jobert » pour un test de transmutation, l'examen de leur expert révéla qu'il ne s'agissait là que d'une supercherie... de plus !

Le 7 septembre 1912, le quotidien anglais *The Evening Post* relayait cette information : se prétendant alchimiste, un certain Dr Jobert a dupé le chanoine Fournier ; de plus, il demandait au juge d'instruction de lui fournir un laboratoire, affirmant qu'en dix ans, il aurait produit un bénéfice de 30 milliards de francs !

Ne convainquant personne, il fut envoyé en cellule...

Dès lors, comment croire que cet homme disparut *mystérieusement* en 1913, comme le prétend Richard Khaitzine après Louis Galaton, alors que nous savons qu'à cette date il était derrière les barreaux d'une prison parisienne, et pour longtemps encore ?

En outre, la moindre enquête suivie de vérifications eut démontré au même Richard Khaitzine que cet Alphonse Pierre Hippolyte Dousson, né à Paris le 17 décembre 1852, et mort dans la même ville le 28 février 1921, naquit tout de même treize ans *après* le vrai Fulcanelli, et que, quand les journalistes de la revue *Je sais tout* le questionnèrent, en 1905, il avait seulement 53 ans, et non les 66 qu'il eusse dû avoir s'il était né en 1839, comme Fulcanelli !

Exit donc, le lamentable candidat de Richard Khaitzine...

Ci-après et pour preuves : l'article du *Petit Parisien* puis celui du *Petit Journal* du 24 juillet 1912... Les journaux parlèrent de faux médecin et de faux alchimiste, et Dousson/Jobert est décrit – preuves en mains – comme étant un escroc... multirécidiviste !

L'alchimiste Dousson, dit Jobert passera en correctionnelle

Alphonse Dousson, âgé de cinquante-huit ans, qui, depuis 1876, exerce la médecine sans titre, soit sous son nom, soit sous celui de Jobert, et fut, de ce chef, déjà condamné, a été renvoyé, hier, devant le tribunal correctionnel de la Seine, par M. Pradet-Ballade, juge d'instruction.

Cette fois, en plus d'exercice illégal de la médecine, Dousson est inculqué d'escroquerie.

Homme universel, s'occupant de mécanique, de sciences héréditaires, de chimie et même d'alchimie, il était parvenu à escroquer, en mai 1908, 15,000 francs au Belge Van den Hende, avec qui il était entré en relations, par l'intermédiaire d'un certain chanoine Fournier, habitant Paris, 7, rue Papillon, — en lui persuadant qu'il était parvenu à la transmutation des métaux. Il avait fait, devant lui, une expérience au cours de laquelle, avec 100 grammes de plomb, il avait simulé la fabrication de 40 grammes d'argent. Il assurait que, en 1905, il avait opéré, devant des experts, la transmutation du plomb en or. Il avait achevé de convaincre M. Van den Hende en lui montrant un article d'une revue illustrée, où il était question de cette expérience.

Au cours de l'instruction, Dousson avait même essayé de convaincre son juge :

— Si l'Etat voulait, disait-il à M. Pradet-Ballade, je me chargerais de lui fabriquer 30 milliards d'or par an.

— 30 milliards ? s'était écrié le magistrat.

— Oui, avait répondu l'escroc. 30 milliards, et l'Etat n'aurait aucun risque.

— Par quel procédé ?

— Par la voie humide (*sic*), car vous pensez bien que la « poudre de projection », qui n'est autre chose que des éthers pulvérisés, n'est pas mon seul moyen.

— Et que demandez-vous en échange ? avait repris M. Pradet-Ballade.

— Oh ! tout simplement un laboratoire où je me livrerai à des expériences intéressantes.

Ce serait aussi à un laboratoire installé à Bolnès, que le faux médecin aurait employé l'argent du Belge. Il prétend que celui-ci ne lui aurait versé que 2,300 francs sur les 25,000 francs promis.

Est-il besoin d'ajouter que la soi-disant invention de l'escroc, examinée par M. Léon Masson, ingénieur-expert, a été qualifiée de fumisterie ?

AFFAIRES A L'INSTRUCTION

LE « TRUC » DE LA TRANSMUTATION DES MÉTAUX. — René Etienne, le chimiste qui vient d'être condamné par la police correctionnelle et qui, à l'aide d'effluves électriques, prétendait faire revivre les couleurs des toiles de maîtres et acquérir ainsi une fortune colossale, a toujours eu des émules parmi les faux inventeurs et escrocs de marque.

En voici un autre, Alphonse Dousson, dit Jobert, se disant docteur en médecine, qui, lui, avait trouvé, prétendait-il, la pierre philosophale, le moyen de transmuter en or pur les plus vils métaux.

M. Pradet-Ballade, juge d'instruction, vient de renvoyer ce nouveau Cagliostro, pseudo-médecin condamné plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine, dessinateur, mécanicien, chimiste, architecte, homme en un mot aux talents universels, devant le tribunal correctionnel.

En 1907, Dousson, dit Jobert, annonçait à tous les échos que si le gouvernement français acceptait ses propositions il se faisait fort de « livrer » trente millions d'or en dix ans, au moyen « de la voie humide » et de sa « poudre de projection », sa géniale invention, sur les détails de laquelle il ne pouvait pas s'expliquer davantage.

On lui rit au nez, sauf un vaif Hollandais M. Van den Hende, qui versa quinze mille francs pour l'achat d'une mine située, naturellement, en Espagne, et d'où l'on tirerait le plomb nécessaire à la fabrication de l'or.

Bien entendu, M. Van den Hende ne vit plus ni les quinze mille francs qu'il avait remis à Dousson, ni l'or que celui-ci devait faire sortir de son four électrique.

aux escroqueries de cet aigrefin sans scrupules ni modestie : l'*Evening Post* du 7 septembre 1912 ; L'*Ouest Éclair* du 24 juillet 1912 : même ligne éditoriale... Dousson/Jobert n'est qu'un minuscule escroc, condamné pour abus de fausses qualités, exercice illégal de la médecine, et diverses indécitesses et escroqueries, etc.

SILVER WHILE YOU WAIT

Nouvelles Diverses

PARIS

LA CONJERGE DE LA RUE TAITBOU

An alchemist who described himself as Dr. Jobert and claims to be able to transmute base lead into pure silver "while you wait," is in the hands of the Paris police. Among his dupes was Canon Fournier, who entrusted £600 to him for the extension of his operations.

Since his arrest "Dr. Jobert," whose real name is said to be Alphonse Dousson, has tried to convince even the investigating magistrate that he has discovered what in the Middle Ages was called the "philosopher's stone."

"Provide me with an extensive laboratory, properly fitted," he said, "and in ten years I will yield you a profit of 30 millions of francs."

As the magistrate has not forgotten the experiences of the late Sir Julius Wernher with the self-styled "diamond maker," Lemoine, he declined the tempting offer, and left the alchemist to languish in gaol.

Plusieurs journaux du soir annonçaient que Thomas Sprandato, le jeune Italien qui a disparu en même temps que Mme Ogeron et qu'on accuse de l'avoir volée, sinon de l'avoir tuée, avait été vu ces jours-ci à Paris.

Un de ses anciens patrons est venu hier matin au bureau de M. Ducrocq et lui a montré une carte postale qu'il venait de recevoir de Sprandato. Cette carte était datée de Brindisi, ville natale de l'Italien et où habite son père.

Anciens d'une supercherie avec la complicité de celui-ci, il faut donc conclure que Sprandato est là-bas.

LA TRANSMUTATION DES MÉTAUX

M. Pradet-Ballade, juge d'instruction, a renvoyé devant la police correctionnelle, sous l'inculpation d'escroquerie et d'exercice illégal de la médecine, le nommé Alfred Dousson, qui prenait le titre de « docteur Jobert » et prétendait avoir découvert la transmutation des métaux. En changeant le cuivre en argent et l'argent en or, il se faisait fort, disait-il, d'étendre en dix ans la dette de la France. Il a extorqué ainsi 14,000 francs à un Belge, M. Van den Hende, qui a déposé une plainte.

Dans notre esprit, le fait de présenter quelque candidat que ce soit ne correspondant pas trait pour trait et point par point aux critères offerts par Eugène Canseliet au long des 67 ans durant lesquels il maintint sa parole donnée à Fulcanelli, est assimilable autant que le candidat précédent à un abus de confiance, parfois motivé par l'orgueil, souvent par le désir d'être apprécié autant que reconnu, ou encore — ce qui est encore plus lamentable —, par le lucre... On peut dès lors se faire une opinion plus précise de qui fut Monsieur Canseliet, qui — lui — échappa à toutes ces turpitudes, et ne fut pas une seule fois à réprimander pour s'être approché de la tentation dans laquelle sont tombés tous les autres ; là encore, il suffit de comparer ! Et cela est d'une importance capitale compte tenu de ce qui sera divulgué dans cet ouvrage... d'un caractère *vital* !

Ci-après encore, et afin de clore aussi définitivement que possible cette prétention qu'auraient encore certains à faire prendre le citoyen Alphonse Dousson — alias le Dr Jobert — pour l'indispensable Fulcanelli, voici quelques entrefilets consacrés dans divers journaux

Finis Glorïe Mundi (bis repetita)

Le troisième livre de Fulcanelli est mentionné dans une citation d'Eugène Canseliet, extraite du n°4 de *La Tourbe des Philosophes* : « Devant la passive résignation des peuples asservis par le scientisme, je comprends mieux, après bientôt un demi-siècle, la ferme décision prise par Fulcanelli, *que son troisième livre ne fut pas publié*, qui portait ce titre latin particulièrement évocateur : *Finis Glorïe Mundi* ; *La Fin de la Gloire du Monde* »... Ailleurs, plus inquiétant, il précise : « Au travers du *Finis Glorïe Mundi* de Valdès Leal, au fil d'une histoire événementielle réelle, *se dessine la destinée de la Terre, réglée par l'horloge des ondes* », remarquant avec une certaine amertume et une indication assez étonnamment précise, allant par ailleurs dans le sens de celles données dans *La Révélation des Pyramides*, que « La jouissance est maintenant universelle, que seules, éteindront, un jour peut-être prochain, des conséquences *tant sociales que géologiques*, qui seront d'autant plus rudes et douloureuses qu'elles auront été le moins du monde envisagées » (*L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, Ed. Jean-Jacques Pauvert/Arthème Fayard, page 32).

« Nous apportons – commence Jean Laplace – de nouvelles précisions au sujet de quelques documents du dossier que nous avons examiné à Savignies en 1982, et dont voici l'inventaire... » « Une grande photo du F(inis). G(lorïae). M(undi). de Valdès Léal numérotée en bas 1695. Au dos, indications de Fulcanelli à Julien Champagne pour le frontispice de son troisième ouvrage... Un faire-part pour la mort de Julien Champagne inhumé le 29 août à 9 h 15... Nous avons conservé – continue-t-il – une copie, parfois partielle, de quelques uns de ces documents, de sorte qu'aujourd'hui nous pouvons préciser ce qui suit... La photographie devant servir de modèle Julien Champagne pour le dessin du frontispice du troisième ouvrage de Fulcanelli, porte au dos une note manuscrite précisant que l'arrondi du cadre devra être exploité pour introduire, d'un côté les pyramides d'Egypte noyées sous les eaux avec le mot grec CHTHES inscrit dans un phylactère, de l'autre les mêmes pyramides dans un paysage calciné

avec le mot AYRION. » Ce n'est pas tout : il y a aussi un texte, dont le titre – lapidaire – est simplement 'Feu' : en voici les termes ; « On sait que le feu a toujours été figuré, depuis la plus haute antiquité, par un triangle à sommet supérieur c'est-à-dire ayant sa pointe dirigée en haut et sa base reposant sur le sol. Or, cette forme géométrique qui synthétise la forme de la flamme ou du feu en action, appartient à toutes les pyramides. Ce qui nous conduirait à voir dans la Pyramide de Dammartin sous Tigeaux, de même que dans celles de Memphis, etc. des monuments élevés en prévision de la catastrophe par le feu. Ainsi les Égyptiens auraient construit *ces monuments immenses, non seulement comme des témoins géodésiques chargés de transmettre à la postérité les connaissances précises, mathématiques, qu'ils possédaient sur notre globe, à leur époque, mais encore comme autant de signaux destinés à éclaircir l'humanité future sur l'inéluctable nécessité de sa rénovation par le feu*. Ces ancêtres des civilisations actuelles avaient une science si profonde des destinées successives de notre terre, qu'ils creusèrent leurs hypogées dans le roc et leurs nécropoles dans des chambres souterraines absolument étanches. Ces hommes savaient en effet qu'eux-mêmes devaient périr par l'eau. *En élevant au dessus du sol leurs pyramides, c'est pour nous, leurs successeurs, qu'ils travaillaient, puisqu'ils ne craignaient point le feu mais l'eau*. D'ailleurs, le mot pyramide comporte cette signification. PYR-AMIS, en grec, vient de (πυρ), feu et de (αμυζ), racine (αμυ) faucille : pyramé est la faucille du moissonneur. Et cela éclaire singulièrement la redoutable mais exacte expression de l'écriture : « Que les nations se réveillent et qu'elles montent à la vallée de Josaphat car j'y serai assis pour les juger toutes. Mettez la faucille, car la moisson est mûre ; venez et descendez car le pressoir est plein et les caves regorgent... Le Soleil et la Lune ont et obscurcis et les étoiles ont retiré leur lumière (Joël III, 12, 13 et 15) ». De son côté, Saint Jean écrit également dans l'*Apocalypse* : « Alors j'entendis une voix du ciel qui me disait : cris : « Heureux sont à présent les morts qui se reposent dans le Seigneur de leurs travaux et que leurs oeuvres suivent ». Je regardais encore et je vis une nuée blanche, et sur cette nuée quelqu'un assis, qui ressemblait au Fils de l'Homme... »

Il est temps désormais de se poser une *cuisante* question : quelle fut en réalité l'objectif de Fulcanelli, quel qu'il ait été ?

Pourquoi cette insistante mais pertinente question ?

Parce qu'il apparaît étrange que cet homme savant demande à l'illustrateur de ses ouvrages, non pas de dessiner une cathédrale ou des demeures philosophales d'espèce architecturale, ce que l'on se serait attendu à pouvoir admirer ; non, il lui demande un premier frontispice *montrant le site des grandes pyramides de Gizeh*, en Egypte... Et – comme montré ci-dessus – il récidive pour son troisième et dernier ouvrage, qu'il retirera cependant de l'édition pour on ne sait quelles impérieuses et dirimantes raisons...

Or, si le premier de ces frontispices semble plutôt engageant et de nature à espérer, le dernier, en revanche, est tout le contraire, puisque Fulcanelli y laisse clairement apparaître les deux menaces dont tous les récits de l'Antiquité résonne : la destruction par l'eau – le Déluge – et la destruction par le feu, dont parle Platon à plusieurs reprises dans ses livres... mais de manière voilée.

Mais, si ces brèves indications ne devaient pas suffire à emporter la conviction de nos Lecteurs, et prêter le flanc aux critiques prétendant que notre appareil argumentaire est non seulement d'une insigne faiblesse mais aussi contraint et douteux, nous produirons – comme dit – des preuves directes : ce ne sera pas très difficile ; il nous suffira de proposer un bref rappel des contenus de notre film ; nos propres découvertes ! Le voici : la grande pyramide de Gizeh est le répertoire des anciens savoirs, donnés à entendre par les mathématiques générales, l'astronomie, la physique et la chimie ; elle est le point central à partir duquel se développe un *Equateur penché* où se trouvent nombre des sites énigmatiques parmi les plus anciens sur Terre, coordonnés entre eux par le Nombre d'or (Phi, ou Φ) et désignant le Nord géomagnétique, lié à l'activité solaire et sérieusement perturbé depuis une cinquantaine d'années sans que l'on sache pourquoi ; cet ensemble est le travail de Bâisseurs, et non de tel ou tel habitant de tel pays, et ceux-ci avertissent en leur langage d'une échéance cyclique et cataclysmique à laquelle nous préparer...

Ce même Jean Laplace, consciencieusement, avait pris le temps de noter le sommaire du *Finis Gloriae Mundi* inscrit de la main même de Fulcanelli : il suffira d'en lire la relation pour se convaincre que nous ne racontons que la stricte vérité, n'ajoutons ni ne retirons rien, ne modifions pas davantage son contenu, qui apparaît désormais comme étant le cœur du film dont nous sommes l'auteur et le co-scénariste – avec Patrice Pouillard, son réalisateur courageux. Nous mettons en italique ce qui est de l'ordre direct de notre propos...

I. *La décadence de notre civilisation*

et la déchéance des sociétés humaines

Incrédulité religieuse et crédulité mystique. Effets néfastes de l'enseignement officiel. Abus des plaisirs par la crainte de l'avenir. Fétichisme à notre époque. Symboles plus puissants qu'autrefois dans la conception matérialiste. Incertitude du lendemain. Méfiance et défiance généralisées. La mode et ses caprices révélateurs. Les initiés inconnus gouvernent seuls. Le mystère pèse sur les consciences.

II. *Témoignages terrestres de la fin du monde*

Les quatre Âges. Les cycles successifs scellés dans les couches géologiques. Fossiles. Flore et faune disparues. Squelettes humains. L'Asiatide. *Monuments de l'humanité dite préhistorique. Cromlechs. Chandelier des trois croix.*

III. *Les causes cosmiques du bouleversement*

Le système de Ptolémée. L'*Almageste*. Erreur du système de Copernic démontrée par l'étoile polaire. Précession des équinoxes. Inclinaison de l'écliptique. *Variations inexplicables du pôle magnétique. Ascension solaire au zénith du pôle et retour en sens contraire provoquant le renversement de l'axe, le déluge et la fusion à la surface du globe.* »

Est-il besoin d'ajouter quoi que ce soit ici ? Bornons-nous à faire remarquer que nombre de ces titres de chapitres ne peuvent qu'être le fait d'un géologue doublé d'un paléontologue très versé en astronomie et psychologie. Alors, Amis Lecteurs, convaincus ?

Pas encore ? Ou pas suffisamment ? Rassurez-vous, voici les éléments de preuves supplémentaires, de solides adminicules qui viennent conforter nos positions et propositions, tant antérieures qu'à venir : il suffira de retenir l'essentiel, que nous avons mis ci-après et pour plus de sûreté **en gras**...

Voici en effet la liste des objets retrouvés par Jean Laplace dans les affaires personnelles d'Eugène Canseliet à la mort de celui-ci :

– Une lettre autographe et signée Fulcanelli, à une dame non nommée. / **La lettre publiée en préface du *Mystère des cathédrales*, envoyée au Maître de Fulcanelli.** / Une page répertoriée D3, **à l'encre violette**, écrite de la main de Fulcanelli et titrée *Le Labarum de Constantin* (4). / Deux pages liées par une agrafe de laiton, copie de la main de Fulcanelli d'une citation au sujet du polyptique de Grünewald. / Deux pages liées, copie de la main de Fulcanelli (comme toutes les autres) d'un article intitulé *L'art et la médecine au Musée de Colmar*. / Une page autre citation du même. / Une feuille jaunie intitulée *base de la multiplication avec deux citations du Philalèthe*. / Une page intitulée *Confrérie des Antonites* avec une citation. / Une photo représentant la partie centrale du polyptique de Grünewald (Christ). / Idem, ***La Tentation de Saint Antoine***. / Une facture à E. Canseliet du 3.XII.1930 pour ces deux photos. Doit : 33,50 F. / Une feuille imprimée intitulée *El Venerable Siervo De Dios Don Miguel Manara y Vicentelo De Leca*. / Une inscription relevée sous le porche et au-dessus de la porte d'entrée de l'Hospice de la Sainte-Charité à Séville. / Une carte postale représentant l'église d'Hendaye. / Une photo du tableau *In Ictu Oculi* de Valdés Leal. / Idem *Finis Gloriarum Mundi* du même. / Quatre photos de la croix cyclique d'Hendaye (2 floues : la croix du haut et le soleil de face – 2 nettes : Lune et Soleil. Soleil et 4A.) / Une permission n° 9412 pour visite extraordinaire de la chapelle de la Santa Caridad à Séville. / Un billet de transport n° 039848, autobus de Séville. / Une carte postale représentant le tableau F.G.M. de Valdes Léal. / Un extrait du journal *Arts*. / Une grande photo du F.G.M. de Valdes Léal, numérotée en bas 16975. Au dos : indications de Fulcanelli à Julien Champagne pour le frontispice de son troisième ouvrage. /

Un plan de l'obélisque de Dammartin vu de dessus. / Une photographie, sigillée D4 à l'encre violette, représentant une croix de pierre avec cinq boules. / **Une page et demie et une languette attachées, intitulées *Feu*.** / Une page synopsis intitulée *Finis Gloriarum Mundi*. / Une page intitulée *Larousse*. / Un faire-part pour la mort de Julien Champagne inhumé le 29 août à 9 h 15. »

Remarques :

1/ la lettre dont il est ici question est celle que fit connaître Eugène Canseliet dans sa préface du *Mystère des Cathédrales*, et dont nous donnerons la critique en page : Jean Laplace l'identifie erronément comme étant une lettre envoyée par Fulcanelli à son maître : nous avons relevé l'erreur et expliqué qu'il s'agit très clairement d'une lettre de Pierre Dujols de Valois au *vrai* Fulcanelli, et non une hypothétique lettre de celui-ci à un hypothétique maître, inconnu de tous...

2/ Toute personne intéressée de l'Affaire dite de Rennes-le-Château, dont nous traiterons plus loin, connaît ce fait que l'abbé Béranger Saunière – entre autres un personnage du *Da Vinci Code* de Dan Brown – vint à Paris pour y commander une réplique de ce tableau de David Téniers le Jeune (1610-1690)...

3/ Notre *Finis Gloriarum Mundi* est lui aussi écrit à l'encre violette...

4/ Une page portant l'indication *Feu* : nos assertions ne sont donc pas de l'ordre de la mode, et semblent ressortir aussi clairement, fréquemment et fermement de la problématique d'ensemble abordée par Fulcanelli au fond des livres traitant d'alchimie que de notre film... Mais un petit feu – alchimique – peut-il s'opposer victorieusement à un grand feu – cataclysmique et cyclique – ? Telle est en effet ce que laisse entendre Fulcanelli, au moins dans ses deux premiers opus... Quant au troisième livre – *Finis Gloriarum Mundi* ; *Fin de la gloire du monde* –, peut-être sera-t-il opportun de le rendre à son public au moment le plus opportun qui soit : celui où, rasséréné à la suite des frayeurs contenus dans nos deux premiers opus, il sera devenu possible d'affronter notre destin avec intelligence et détermination, quoi qu'il se passe...

Telle est du moins notre opinion à ce sujet.

Fulcanelli se fait un nom...

En 1954, le regretté Claude Lablatinière d'Ygé (1912-1964), déjà cité, dédia sa *Nouvelle Assemblée des Philosophes Chymiques* (parue aux éditions parisiennes *Dervy* et préfacée par Eugène Canseliet) « À la mémoire de tous les Adeptes véritables – écrit-il –, dont les seules traces historiques sont ; l'énigme de leur légende, inextricable et voulue, et l'incertitude de leur identité »...

Dans sa préface à l'édition du *Traité du Ciel terrestre* d'Eugénus Philalèthe (c'est-à-dire de Thomas Vaughan, 1621-1666, que l'on ne confondra évidemment pas avec le prestigieux Adepte anglais Eyrenée Philalèthe, bien qu'il s'agisse lui-aussi d'un excellent et généreux auteur), paru aux *Editions de la Table d'Emeraude*, feu le baron Emmanuel van der Linden d'Hooghvorst (1914-1999) écrivit : « Une même préoccupation paraît avoir animé presque tous les Philosophes hermétiques : celle de brouiller les traces de leur passage ici-bas. Il nous reste leurs livres signés d'un nom qui était le plus souvent un pseudonyme. Lorsque nous cherchons à connaître les auteurs, nous ne trouvons rien de certain et parfois même, nous ne trouvons rien du tout. Ils étaient peu soucieux d'instruire le monde, par là, d'être connus de lui. »

C'est le moins que l'on puisse en dire ! Voyons cela...

Chez les plus anciens des Philosophes de la Nature, le patronyme pouvait être emprunté à tel ou tel personnage mythique ou historique renommé, afin de montrer la fêrue sous laquelle on avait travaillé et à qui l'on était redevable de la transmission généreuse autant que libérale du savoir ainsi acquis.

Comme nous le montrerons bientôt, ce nom pouvait très souvent – cependant discrètement et à sa manière – révéler des éléments constitutifs de l'élaboration alchimique plutôt que d'offrir des informations sur l'identité du rédacteur alchimiste qui le portait...

Commençons par le plus prestigieux – et paradoxalement le moins connu – de tous ces transmetteur de la prestigieuse et antiquissime science de la matière et de son évolution, celui-là même à qui on l'attribue : le dieu égyptien Djehouty-Thoth...

Il semble que la plus ancienne anthropomorphisation de l'intelligence divine, dite aussi *Providence créatrice*, soit née dans la vieille Egypte sous le nom de *Djehouty*, qui deviendra Thoth, puis Hermès chez les Grecs, et enfin Mercure chez les Latins...

Le nom de cette divinité, translittéré de l'égyptien hiéroglyphique, donne DHWTH (dont l'équivalent hébreu, דעת (DaHaT), signifie « science » ou « connaissance ») et se traduit par *Le père de ce qui nourrit* :



ou mieux, se transcrit en *Djexouti* : *Le père de la lumière* :



Marcus Manilius (1^{er} siècle), un astronome romain d'origine syrienne, écrivait en guise de remerciement à cette divinité cependant à lui étrangère : « Ô Mercure... [c'est-à-dire le Djehouty-Thoth des anciens Egyptiens, devenu Hermès chez les Grecs, puis Mercure pour les Latins] C'est vous qui avez découvert à l'homme les mystères du ciel et des astres, pour agrandir les idées qu'il se serait formé de l'Univers ; certes pour qu'il en respectât non seulement les apparences extérieures, mais bien plus, le pouvoir énergétique de tous les objets qu'il renferme ; pour qu'il pût enfin connaître Dieu dans toute l'étendue de son immensité. »

Les Grecs les plus et les mieux instruits, en charge de transmettre l'héritage savant à eux légué par les sacerdotes égyptiens – Magie, Alchimie, Astrologie et Théurgie, crurent bon de le nommer Hermès. En décomposant ou dissociant au mieux les éléments constitutifs de ce nom, on parvient à un message très clair... dont nous ne donnerons que les premiers éléments : en transposant 'Her' de Hermès, en 'air', gaz composé qui entretient la vie de la très grande majorité des êtres de notre planète, et est la source

hermétique par excellence, et en l'associant à 'mès', qui signifie 'né de' en égyptien ancien (origine du prénom *Moïse*), nous obtenons non seulement une indication alchimique de première importance – parmi les plus précieuses qui soit –, mais aussi l'indication à la fois du nom d'un principe et son origine factuelle véritable. *Mes*, dans la même langue, désigne par ailleurs notre satellite, la Lune, alors que par anagramme approximative, Hermès devient le verbe 'semer'... Quant à Mercure, dû à une transposition de l'Hermès des Grecs dans l'orbe latine, son nom est des plus expressifs, car il désigne, en termes de médecine ou assimilés, la *mère cure* à laquelle se livrera – avec quelques appréhensions parfois et beaucoup de précautions toujours –, tout Adeptes devenu récipiendaire de la Pierre philosophale et de l'occasion de la manduquer...

Les anciens Philosophes, se conformant aux usages de leurs époques, portaient ou s'attribuaient un ou des patronymes signifiants, parfois en relation descriptive avec eux-mêmes. Leurs successeurs les ont parfois imités ; ainsi, Zosime de Panopolis (III ou IV^e siècle), alchimiste réputé, tient-il peut-être son nom de celui d'un Zosime antérieur, prêtre des environs de 3 000 av. J.C., dont on dit qu'il dédia un livre (?) sur l'alchimie à Imhotep, le sage conseiller du roi Jozer (prononcer Djozer), par ailleurs le premier constructeur de pyramide dans cette partie du monde, semble-t-il : en grec, Zosime signifie *vigoureux*. Panopolis, la ville de Pan, parle de l'enceinte universelle, ou Matière première universelle difficile à pénétrer... si l'on ne possède pas la vigueur nécessaire, c'est-à-dire ce qui appelé par les alchimistes le *Soufre philosophique*...

Bolos de Mendes, du grec βολος (bolos) ; *pointe acérée*, tient probablement son nom – qui nous semble plutôt un surnom à la mode du temps dans ces lieux ; on nomma Aristoclès du surnom de Platon, le large, le costaud (comme on eut dit de Rabelais le rablé), pour des raisons de cet ordre – de l'observation de l'acuité, de la vitesse et de la pénétration de son intelligence, comme on dirait de nos jours d'un penseur à l'idéation aussi rapide qu'acérée ; c'est une flèche, une pointure ...

Marie la Juive pourrait faire référence à la matière première, qui est réputée vierge, mais qui pour autant, procréée sans cesse...

Marie désigne aussi la Mer, l'élément aquatique salin, et l'origine étymologique de ce prénom prestigieux entre tous, tout égyptienne, vient de *Meri-Amon* : aimée d'Amon (le caché). Amon se décompose cabalistiquement en âme du Soleil. La Juive pourrait probablement être un jeu de mot, tel celui d'Arnould de Villeneuve pour le titre de son ouvrage *Le Chemin des chemins*, qui se dit en latin *Semita semitae*, et qui peut se lire *Le Juif des juifs*...

Le Philosophe Haly tire quant à lui substance de Αλξ (als) ; sel, et Ηλιοζ (Hélios) ; Soleil : Sel du Soleil ! Quel beau nom que celui-ci ! Le Roi Calid (*khalel* en arabe) : roi, mais aussi roue, cycle (et esprit vivant, pour les Hébreux : *rouah*), *calidus* (latin) ; le chaud, le brûlant, le cuisant, celui qui cuit, qui travaille avec le feu...

Mousa (disciple de Calid), vient presque sûrement de *mustes* ; l'initié, le silencieux, celui qui ne dévoile pas, celui qui se tait...

Morienus : Maure, en référence très probable au noir, teinte de la matière première en putréfaction... et évidemment tête de Maure, ou de mort, lieu secret où gît le Soufre des alchimistes...

Archelaüs : du grec *Arche* (Archè) ; principe, et *laos* (laos) ; la pierre. Etc. Et ainsi jusqu'au milieu du Moyen-âge...

En effet, il en va de même pour Nicolas Flamel par exemple, dont le prénom traduit du grec signifie 'victoire de la pierre', et dont le patronyme porte le sens de 'flamme de Dieu' (El, chez les Hébreux). On lui prête par ailleurs – et l'on ne prête qu'aux riches – la rédaction d'un opuscule intitulé *Musique chymique* ; on 'notera' alors que dans son patronyme figurent les notes Mi, Fa, Sol, La, Si... en français, et Do, La, Fa, Mi en allemand, où les notes sont désignées par des lettres ; B = Si, A = La, C = Do, H = Si^b etc...

Le chevalier de Lambsprinck, pseudonyme d'un très discret adepte allemand, provient de ; *lamb* ; agneau, et *sprincken* ; jaillir, sauter...

Jean Austri : Jean, de *ion* (grec) ; lumière, et *austri* (latin) ; vent du nord, référence opérative directe à Mercure, dieu de l'Élément Air, agile et léger, et rapide comme le vent : encore faut-il comprendre de quel vent l'on parle...

Famanus : du latin *fama* ; renommée, et – toujours en latin – de *nux* : noix, nuit. Autre valeur cabalistique : Père de la Manne...

Jean de Sacrobosco : Jean = *Ion* (ion) ; lumière, et *sacro bosco* ; bois sacré, qui n'est autre que l'Hylé, ou première matière des alchimistes, que d'aucuns appellent aussi l'*aéther*...

Efferrari (un moine alchimiste Italien) : de *e ferrarius* ; le forgeron, celui qui forge le fer, métal utile en alchimie car porteur du Soufre.

Marcel Palingène : Mars ; *fer*, cel ; pour *sel* ou *scel*, et *Ηλιος* (Hélios) ; Soleil. Palingénésie : régénération.

Lascaris, possesseur heureux d'une pierre transmutatoire d'une extrême puissance : de *Laas* ; pierre, et *charis* ; charité, don.

Pour le célèbre Basile Valentin : *Basileus* ; roi, et *Valens* ; puissant, vaillant, et aussi, en pleine santé, vaillant.

Quant à l'abbé Trithème – l'un des enseignants majeurs de Philip Auréol Théophrast Bombast von Hohenheim, alias Paracelse (1493–1541) –, son nom semble n'avoir été qu'une anagramme de *Hermitte H*... (cf. l'arcane IX du jeu des Tarots, révélateur de ce qu'est la Matière première...).

Le Belge Gerhardt Dorn (1530-1584) voit son patronyme dévoiler une direction à fréquenter en alchimie : le Nord...

L'Hortulain (pseudonyme probable de Jean Grasseus), de *hortulus* (jardin) ; en latin, le jardinier, probablement celui que Jésus rencontra sitôt après sa résurrection...

Le baron de la Violette tient son nom de ce que l'huile de violette passe pour éviter l'intoxication à ceux qui inhaleraient des fumées blanches (curieuse indication, demandant évidemment à être vérifiée avant mise en œuvre !), et rappelle la couleur du grain fixe des métaux, dit *grain de violette* ou encore, *bouton de retour*...

Le patronyme d'Henry Khunrath provient du théotisque (devenu vieux tudesque, c'est-à-dire vieil allemand) *Chunrat* ; hardi, qui donna aussi le prénom *Conrad*... Anagramme de *Dracon*, pour *Dragon*, ce même mot étant palindrome de *Gard(ien)*, complété par *ion*, la lumière solaire, la clarté intellectuelle du vrai, l'or et les trésors dont le dragon a la charge dans les diverses mythologies ...

Même chose durant toute la Renaissance, et encore au XVII^e siècle, la période probablement la plus riche pour l'alchimie transmutatoire... Mais là, on prend des noms quelquefois les plus ordinaires pour se dérober aux regards des trop curieux.

Pour tout Lecteur ayant quelque difficulté à admettre ces manières de faire, voici un exemple tiré d'un tout autre contexte (en apparence), qui tiendra lieu d'explication détaillée de la mise en œuvre de telles coutumes et manières de faire, dites *cabalistiques*...

Nous parlerons ici de Michel de Nostre-Dame : *Nostradamus* !

Pour nos Anciens, comme pour Michel de Nostradamus, le plus fameux « pronostiqueur » de la Renaissance, les mots et les noms sont les reflets du destin personnel ou collectif, les véhicules de l'essence cachée des êtres, des choses et des événements ; ils recèlent et indiquent la trajectoire tracée par le ciel pour l'individu à qui ils furent attribués. La Kabbale juive, issue de la cabale égyptienne dont se sert plutôt Nostradamus, bien qu'il soit juif d'origine et chrétien de cœur, ne dit pas autre chose (notons cependant que Nostradamus préférerait la cabale chrétienne ou égyptienne à la Kabbale juive, probablement pour une raison fort précise : « La lettre *Ḥ* (avec un point au-dessous) se prononce avec aspiration gutturale, comme *Kh*, d'où 'Khrysst', dont le sens est : "le possesseur du secret" », selon le chanoine Etienne Drioton (1889-1961), Conservateur en chef des *Antiquités égyptiennes* du Musée du Louvre au début du siècle dernier)...

Découpez-vous – s'il vous plaît – un alphabet en petits carrés de papier comportant toutes les lettres du nom du mage de Salon, puis agencez-les de façon à composer Michel de Nostradamus. Echangez à présent un Alpha (soit un A... le début) contre un Oméga (soit un O, la fin), lettres que nous retrouverons plus loin, puis recomposez l'ordre de ces lettres pour que Nostradamus soit aussitôt élevé – par anagramme – à la dignité pompeuse et savante d'Astronomus. Avec l'A restant, que l'on ajoute au prénom Michel, nous découvrons – là encore par anagramme – l'orthographe ancienne d'un mot désignant une discipline complémentaire de la médecine à cette époque, et qui fut familière à Nostradamus malgré les apparences : *Alchimie*...

Nous ne serons pas étonnés d'apercevoir à présent que ce Grand Art de l'alchimie, que les Latins nommaient *Ars magna*, est l'anagramme approximative de... *Anagram(me)s*, précisément ! Dans ce contexte, Nostradamus n'a pu manquer de constater que

la première et la dernière lettre de son nom, M et S, ses « alpha » et « oméga » personnels, sont les initiales des deux principes de l'alchimie, le Mercure et le Soufre... M et S, qui occupent respectivement le treizième et le dix-neuvième rang de notre alphabet ; elles sont aussi transposées dans le jeu de Tarots en arcanes XIII, *La Mort*, l'abyme, l'obscurité insondable, et XVIII, *Le Soleil*, soit la vie... insondable elle aussi. En ne considérant maintenant que le prénom et la particule de liaison ainsi que l'initiale du nom, soit Michel de N., l'anagramme réduite nous donne alors *Médecin*... la noble profession (et très courageuse en temps de peste) qu'exercèrent Michel et quelques-uns de ses parents et amis. La médecine, entendue par paronymie dans les lettres hébraïques LaMeD ShiN (ל ש נ), soit L et S, a été le métier d'un homme d'origine juive dont les lettres finales du prénom et du nom sont L et S (MicheL dE NostradamuS), qui donnent aussi SEL (Soleil Et Lune?). Cette forme d'analyse, ce jeu de permutations et de correspondances acrobatiques, cette pratique d'aspect enfantin et fantaisiste, serait d'une importance exotique si elle ne s'accompagnait d'autres formes d'accès aux contenus des mots moins ludiques et bien plus savantes. Celles-ci précisent encore davantage le dessein du ciel réservé à ceux qui les portent et qui y croient... Si l'on veut traduire correctement les mots français *notre dame* en latin, ce n'est pas *nostra damus* qu'il convient d'écrire, mais bien *nostra domina*. Que signifie alors *nostra damus*? Précisément, *ce que nous donnons*, ou mieux, *nous donnons ce que nous possédons*. Donner? C'est bien là ce qu'a toujours fait Nostradamus, qui fut d'une rare générosité et sans limite – tout au long de son existence : dévouement aux les malades (de la peste), soins médicaux et pharmacopée gratuits pour les indigents, cours de mathématiques – entre autres – aux étudiants pauvres, financement du Canal de la Craux et des études de son maître d'œuvre et élève Adam de Craponne, dons généreux et réguliers ici et là aux paroisses et aux institutions religieuses... Sans oublier plus de douze années consécutives de longues veilles passées à rédiger et crypter ses fameuses *Centuries*...

Mais revenons à d'autres de ces facéties *cabalistiques*, afin d'approfondir encore les arcanes du destin et de cette étrange et antiquissime technique... Edmond Escal, dans sa *Chimie*, note que la paroi intérieure d'un creuset de métallurgiste ou d'alchimiste est appelée *dame*. Ce même mot est encore celui par lequel, en vieux français, l'on désignait le *calcul*, c'est-à-dire la *computation numérique*, et que l'on retrouve ainsi dans *jeu de dames*, pour *jeu de calcul*, de *calculus*, en latin, *le caillon*, *la petite pierre*. Mais *dame* désigne métaphoriquement la dame par excellence, la Vierge : pas seulement la divine mère du Christ, personnification multiple de l'Éternel féminin, mais aussi et surtout ici celle du signe astrologique de la Vierge, signe dans lequel Mercure, est dit – en langage astrologique – en Maîtrise et en Exaltation, c'est-à-dire là où il donne le meilleur et le plus de lui-même. Le prénom Michel, celui de l'archange combattant les démons, signifie en hébreu « semblable à El », c'est-à-dire à Dieu... *El* est l'un des noms de la divinité biblique appelée « tetragrammaton » par les Grecs, mot qui signifie « quatre lettres ». Car ce Nom divin est en effet constitué des lettres hébraïques יהוה. D'après Antoine Fabre d'Olivet, « Ce nom a été formé par Moïse d'une manière aussi ingénieuse que sublime, au moyen de la contraction des trois temps du verbe (יהיה) : être. Il signifie exactement 'sera-étant-été' : celui qui est, fut, sera ». On le rend assez bien par « l'Éternel » (*La Langue hébraïque restituée*). Pour d'autres traducteurs, le nom divin viendrait d'une forme particulière du même verbe, qui signifierait alors : « Il fait devenir », ce qui ne manque pas d'intérêt pour un... devin ! Revenons aux initiales des prénom et nom de Nostradamus, soit M et N : on s'aperçoit qu'elles occupent le milieu de notre alphabet, sa pliure. Elles recèlent en outre des particularités numériques intéressantes. M est au treizième rang de notre alphabet. Treize au carré – soit 13 multiplié par 13 – est égal à 169. N, au quatorzième rang, porté au carré vaut 196 : l'effet de miroir numérique de ces nombres (69/96) est suffisamment rare et saisissant pour alerter le chercheur de choses cachées dans l'alphabet. Il formalise de plus le signe astrologique du Cancer (69), moment où le Soleil est au plus haut du ciel dans l'année.

M et N sont enfin susceptibles d'être transposées graphiquement dans l'hébreu, pourvu que l'on s'y prenne ainsi : M est le retournement graphique approximatif de la lettre ShiN (שׁ), soit S, et N est l'approximation graphique de la lettre AlePH (א), soit A. Leur assemblage forme le nom du feu, שׂן (aSH), forme sensible de la divinité. Antoine Fabre d'Olivet écrit : « La racine (Ash), c'est le feu considéré dans l'absence de toute substance, ce dont dérive la racine (Ish), souvent écrite JÉS en français. » Cette indication de la part de l'intéressant érudit qu'est Fabre d'Olivet appelle deux remarques : le mot JÉS – à l'origine de l'assentiment exprimé en anglais (Yes) – est le début du nom de la divinité incarnée, Jésus. Et la flamme dont il est ici question sera évoquée par Nostradamus dans ses *Lettres* et ses *Centuries* comme l'un des moyens divins de sa voyance... La lettre M, écrite en hébreu comme on la vocalise, c'est-à-dire « aime » (HeMM) signifie « être chaud ». Et la forme (HeM) désigne « la chaleur, l'ardeur calorique ». En hébreu encore, le mot (DaM) signifie « sang », ou encore « image, ressemblance, forme » (d'où la ressemblance d'Adam à Dieu, dans la Genèse biblique). DaMé désigne « la pensée et son exercice ». DaMa a le sens de « penser, méditer ». Et DaMaM celui de « se taire, rester muet, cesser ». Comprend-on mieux à présent pourquoi le jeune Michel de Nostradamus pouvait se montrer si impressionné par la force du destin exprimé à travers les lettres et les mots ? Comme nous l'avons dit, le mot « dame » signifie « calcul » dans l'ancien français, d'où la possible traduction du nom Notredame par « Notre computation », « Notre calcul ». Ainsi, compte tenu de ce que nous avons expliqué ci-avant, le choix d'un titre tel que *Les Centuries* n'a rien d'étonnant, et aurait dû à lui seul attirer l'attention des chercheurs vers les nombres. Il indique ouvertement et clairement leur importance dans la pensée et dans l'œuvre de Nostradamus. Le devin n'a donné en tout et pour tout que quelques chiffres ou dates dans le corps même de son vaste texte, en revanche, il a fait précéder tout écrit d'un chiffre : voilà qui aurait pu mettre la puce à l'oreille. Et puis enfin : l'astrologie, savoir d'observations et de calculs astronomiques, n'est-elle pas une discipline à laquelle les

nombres sont totalement indispensables ? Le secrétaire, historiographe, élève et ami de Nostradamus, Jean-Aymé de Chavigny, a écrit de lui : « Ses aïeux paternels et maternels avaient passé pour très savants dans les mathématiques et dans la médecine, l'un ayant été médecin de René, roi de Jérusalem et de Sicile, comte de Provence, et l'autre de Jean, duc de Calabre, fils du roi René. Ce qui ferme la bouche à quelques envieux qui, pour être mal informés, ont médité de son origine ». Nous tenons là un lot d'éléments sûrs : René, roi de Jérusalem, bénéficiait en effet de l'entourage le plus savant de son temps en matière de kabbale hébraïque. Le royaume de Sicile lui offrit ce qui restait de meilleur parmi les pythagoriciens héritiers des anciens Égyptiens. La Calabre, elle, était riche du savoir apporté par les Arabes les mieux instruits des œuvres d'Aristote et de celles des mathématiciens et géomètres grecs... acquises en Alexandrie. Voilà pour l'héritage culturel du côté des grands parents. Pour le reste, Nostradamus fréquenta les écoles de Montpellier, dirigées un temps par le célèbre alchimiste Arnould Bachuone, dit Arnould de Villeneuve, et où se rencontrait la fine fleur de l'intelligence libre, tout comme en Alexandrie d'Egypte quelque dix siècles auparavant. Et puis, ces lieux restent encore assez empreints de la culture juive de l'époque du Christ. Comment entendre désormais le mot *Centuries*, titre de son principal ouvrage ? Sera-ce « Sang tuerie », « Cent tueries », ou encore « Centuries » (*siècles*, en anglais) ? On peut aussi y lire « Ceinture », qui est l'une de ses anagrammes, et qui renvoie à son caractère crypté et *interdit*. Cela est vrai, mais désigne surtout le *Centaure*, autrement appelé le *Sagittaire*, signe de naissance de Nostradamus et lieu de la domination de Jupiter. L'ascendant Poisson du devin est lui-aussi sous la maîtrise de ce dieu. En outre, Neptune est exalté dans ces deux signes. Ce dieu marin, noble emblème de l'Atlantide, a donné le *cheval* aux hommes. C'est lui encore qui confère la voyance psychique, selon les Anciens, à laquelle Jupiter donne l'expansion et le caractère universel. Aux environs de l'orbite de Neptune, gravite Chiron (prononcer Kiron), le Centaure qui instruisit Esculape, Jason,

Achille, etc, puisqu'il est à la fois la marque de l'initiation et de la science médicale... Voire alchimique !

C'est lui le *Chyren* dont parle Nostradamus, l'Initié majeur, le Grand Monarque eschatologique attendu par certains...

Mais reprenons nos noms... et leur explicitation.

Le discret Edward Kelly devait savoir que son nom signifie 'vaisseau', ou encore 'engin' en hébreu...

Heinrich von Batsdorff, l'auteur du très maçonnique *Filet d'Ariadne*, est le pseudonyme peu bavard de Christoph Reibehand, ou Reibhand.

Jean de Bosnay n'est autre que le médecin Jean Brouault, qui garde toutefois les mêmes initiales patronymiques, en évidente relation avec les deux colonnes maçonniques dont il porte les initiales ; Jakin et Boaz...

Marc Antonio Crasselame, chinois, l'auteur du poème joliment intitulé *La Lumière sortant par soi-même des ténèbres*, serait l'apothicaire allemand Otto Tachenius (1610-1680) pour les uns, et son traducteur et commentateur lui-même, le Parisien Bruno de Lansac, pour les autres...

Crosset de la Haumerie, ou encore Le Crom (*le feu* en copte ancien) est l'alchimiste et mathématicien François Marie Pompée Colonne, qui mourut dans l'incendie qu'il déclencha par maladresse... et se servit de l'anagramme : « Sum incola Francus ». D'autres ont simplement pris leur patronyme familial, mais en le proposant à la sagacité des lecteurs curieux à travers des anagrammes latines : le généreux rédacteur qui se cache derrière l'anagramme latine 'Dives sicvt ardens' n'est autre que l'aimable auteur du si précieux *Triomphe hermétique*, l'écuyer puis chevalier Alexandre-Toussaint de Limojon de St Didier, car cette phrase est l'anagramme de son nom latinisé, 'Sanctvs Desiderivs', ce qu'avait bien vu l'éditeur Moëtjens.

L'Ecosais Alexandre Sethon, surnommé *Le Cosmopolite*, se cache sous un pseudonyme multiple : en effet, selon Hérodote d'Halicarnasse (*Histoire*, II, 99), Sethon serait le nom d'un prêtre de Vulcain, mais il y a lieu de croire que ce nom est plutôt issu de l'anglais *Sea Town* ; ville marine... Dans ce cas, nous avons là une

jolie suggestion parfaitement philosophique, ci-après traduite ; faites religieusement cuire l'eau de *notre* mer... Mais encore, ce nom fait-il référence au séton (un v retourné), emblème de Saturne en héraldique, valant pour le noir, c'est-à-dire pour la Matière première unique et pour la putréfaction alchimique...

Le Hollandais Barent (Bernard) Cœnders van Helpen, l'auteur de *L'Escalier des Sages*, dont les gravures sont d'un style exceptionnel, semble s'être beaucoup diverti à composer et proposer des anagrammes latines, telles que : « En debes pulchra ferundo sciro » ou encore « In christo spes illa deo mea, amo cruciatum » (Dans le Christ mon espoir en Dieu, j'aime le crucifié) ou encore : « Laurus, amo, omen sic, dos mihi recta placet », soit « Du laurier, pour moi, j'aime le présage ainsi, la dot est le laurier »...

Plus sobre est le Président à mortier (sic ! C'est là le nom de son couvre-chef professionnel) Jean d'Espagnet, de Bordeaux, avec « Spes mea est in agno » ; « Ma foi est dans l'Agneau » (feu-eau).

Ces facéties s'étendaient parfois à l'entourage des Adeptes, non pour les imiter mais afin de garantir un peu plus et un peu mieux cette forme élégante et étonnante d'anonymat : ainsi Wenceslas Lavinius de Moravie, auteur d'un ouvrage intitulé *Traité du ciel terrestre*, se vit éditer par un certain Nicolaus Niger Hapelius, qui n'est pourtant que l'anagramme de son véritable patronyme ; *Raphael Eglinus Iconius*...

L'auteur du trop peu connu d'un livre de haute qualité – *Concordance mytho-physico-cabalo-hermétique* – serait un certain Saint Baque de Bufor, anagramme évidente de Fabre du Bosquet...

Même le très illustre et merveilleux savant anglais Isaac Newton, que certains s'acharnent encore à faire passer pour le critérium du rationaliste exacerbé et triomphant, et ce bien qu'il passât plus de quinze ans à ingratement besogner à l'athanor des alchimistes, s'était élaboré un pseudonyme – parfaitement justifié – de Philosophe : à partir de *Isaacvs Nevtonus*, son patronyme exprimé en latin, il proposa ; 'Ieova sanctvs vnvs', soit 'Jeovah seul Saint' ou encore, par jeu de mots, 'Jeova sainte unité'...

On peut voir par là que l'éminent et courageux savant connaissait très précisément le texte biblique... et surtout, la manière

authentique de prononcer le Saint Nom divin, perdue par les juifs eux-mêmes – et leurs rabbins – depuis fort longtemps. Etc.

Ajoutons que la plupart de ses découvertes est essentiellement due à ses lectures des ouvrages hermético-alchimiques, même en ce qui concerne les mathématiques, l'optique, et la physique...

Il est des personnes occupées d'hermétisme ou d'alchimie dont le nom est au naturel en relation directe avec les sources de cette discipline, ou avec les matériaux entrant dans la réalisation : ainsi en est-il de l'érudit Dom Antoine-Joseph Pernety, estimable autant que généreux auteur du *Dictionnaire mytho-hermétique* (chez Bauche, Paris 1758) et des *Fables égyptiennes et grecques* (qui n'est qu'une traduction-adaptation à peine démarquée de l'*Arcana arcanissima* du médecin allemand Michael Maïer), qui cristallise en son nom la notion évoquée par l'arcane XVI du jeu de Tarot, *La Maison-Dieu*, ce qui se dit en effet PeR-NeTeR en égyptien ancien. Cette lame, en exégèse alchimique, doit évidemment être interprétée par l'union des choses célestes (l'éclair de Zeus, le Soufre, en haut à droite de la lame) aux choses terrestres (la tour ouverte au centre et en bas de l'atout) sous forme d'un Mercure (les deux personnages chutant ; figure du signe astrologique des Gémeaux) ; l'abbé Pernety fut donc le symbole vivant de cette alliance. Et l'arcane suivant est *l'Etoile*... qu'il obtint par la pratique, tout comme Isaac Newton lui-même, et tout aussi laborieusement.

Johannes Segerus Weindenfeld, c'est Jean Seger, après latinisation de son nom, tout comme l'est Helvetius, nom latinisé du Suisse – son nom le dit – Johann-Friedrich Schweitzer.

L'exotique et plaisant Etteilla, lu en palindrome, forme le patronyme véritable de celui qui fut appelé « l'alchimiste-coiffeur » ('foi-cœur', vous eut-il dit), Jean-Baptiste Alliette (1738-1791), qui se présentait comme « professeur d'algèbre, ami du comte de Saint-Germain, astro-philastre, et restaurateur de la cartomancie pratiquée chez les Egyptiens », ce qui – bien qu'étonnant et immodeste – nous semble assez exact. Domicilié au troisième étage de 'la maison du Perruquier', rue du Chantre, puis au 48 rue de l'Oseille, il officiait dans son salon de coiffure de la rue du Pont-aux-choux (dans l'actuel Paris 3^{ème}, non loin de l'*Hôtel de*

Cagliostro, sis en la rue St-Claude voisine et parallèle), où il recevait ses élèves et les curieux, qui, en 1753, pour une menue pièce, pouvaient s'abonner pour voir évoluer, périodiquement et au fond du salon, dans une grosse bouteille de verre, dite parfois *Dame-Jeanne*, l'œuvre alchimique par la voie humide et longue, ce véritable kaléidoscope. Il se disait disciple et ami du célèbre comte de St Germain (soit Saint Frère, ce dernier mot, en espagnol, se disant 'hermano', qui consonne avec 'Hermès', tout comme le mot 'hermoso', qui signifie 'beau'), qu'il déclarait être « le vrai et unique auteur du 'Philalèthe' [il faisait évidemment allusion au célèbre ouvrage *Secrets révélés ou une Entrée ouverte au palais fermé du roi*], et qui devait, selon lui, revenir à Paris en 1787 ou 1788 au plus tard, bien qu'il fut réputé mort en 1784. Alliette, du fait de son humble métier notamment, fut ignoré par les uns et méprisé par les autres ; pourtant lui-même n'était pas un ignorant... Il fut passablement jaloux lorsqu'il s'installa dans le bel *Hôtel de Crillon*, au 60 rue de la Verrerie (derrière le magasin du *BHV* à Paris), encore visible de nos jours, ce qui est tout de même un tour de force pour un coiffeur-perruquier... Mais pourquoi un nom en palindrome ? Certainement parce que significa... tif ! Peut-être surtout parce que, selon ce qu'écrivit Guillaume Salmon en son *Dictionnaire* [sic] *hermétique* (1695), qui pourrait être un écrit de Gaston de Claves, dit Duclo, ou encore Dulco : « Ethélia : c'est la terre qu'il faut blanchir ; aut[re]ment dit, le léton » (p. 58)...

Dom Antoine-Joseph Pernety propose quant à lui, et explique : « Ethélia est, selon les Philosophes spagyriques, cette âme cachée et métallique, ou ce Soufre de Nature, concentré dans les métaux imparfaits, que leur eau mercurielle extrait & séparé des impuretés terrestres qui l'enveloppent, & qui la tiennent comme en prison. Ethélia est aussi un des noms qu'il ont donné à leur matière en putréfaction, qui forme ce qu'ils appellent leur Saturne, leurs métaux imparfaits, leur corps immonde, leur laiton qu'il faut blanchir » (*Dictionnaire mytho-hermétique*, chez Bauche, Paris, 1758, p. 143 et 144). Il ajoute plus loin, très opportunément dans ce cas : « Cheveux : c'est le rebis des Philosophes »...

Tout cela est bien tiré par les cheveux, nous en convenons (en espagnol comme en français, il y a légère paronymie entre 'cheveux' et 'chevaux', entre 'cabellos' et 'caballos'), mais ce n'est pas fini ; Etteilla enseigna le calcul, et ce mot latin signifie 'pierre'... Mais poursuivons.

Le baron et maçon Théodore-Henry de Tschoudy – auteur de *l'Etoile flamboyante* –, est le chevalier de Lussy, conseiller au Parlement de Metz... Lussy, ou *Lucie*, évoquent évidemment la lumière des francs-maçons, ou Ulysse, le navigateur alchimiste... C'est par ailleurs le surnom que reçut l'épouse de Fulcanelli...

Duchanteau, auteur malheureux du *Grand livre de la Nature*, que l'on attribue à son préfacier – Oswald Wirth – était le peintre Touzay, qui mourut d'avoir consommé son urine en excès, croyant que c'était là le secret des alchimistes ; amaroli !

Abel Haatan, auteur éclairé et modeste d'une *Contribution à l'étude de l'alchimie* de bon aloi, était le pharmacien homéopathe Abel Thomas... ou peut-être, Albéric Thomas, ami de Pierre Dujols de Valois, c'est-à-dire de *Magophon* – la voix du mage – pseudonyme de cet érudit libraire... passant abusivement pour Fulcanelli.

Eddy Dasko (de *hê didasko* : j'enseigne, en grec) fut le premier à faire remarquer, en la revue *Atlantis*, que le pseudonyme de l'auteur du fameux *Hermès dévoilé*, qui signa 'C', et devint 'Cyliani' n'était autre que l'anagramme approximative du mot 'initial', ce qui ne manque pas d'intérêt compte tenu des éléments qu'il dévoile (voir plus loin).

Jean Maveric était la signature de Maurice Petitjean.

Le docteur Jean-Jacques Bourcart signe du nom de *Jacob* son ouvrage modestement intitulé *Esquisse hermétique du Tout universel*...

Paul Lacroix, qui se fait aussi appeler Antony Bubourg ou Pierre Dufour, signe quant à lui *Le Bibliophile Jacob*, et produit parfois d'excellents petits livres fleurant bon l'alchimie.

Le Dr Gérard d'Encausse (ou Encausse tout simplement) signe Papus : il fréquente Philippe Nizard, dit Maître Philippe de Lyon, qui a pour gendre Marc Haven, qui n'est autre que le médecin Emile Lalande, qui lui fréquente le Sâr Joséphin Péladan : dans ce

galimatias, comme vous l'apercevez désormais, il devient très vite difficile d'y reconnaître même ses propres enfants !

Mais voici qu'arrive, dans cette liste déjà longue, le monument contemporain d'érudition et de clarté de la littérature hermético-alchimique, aussi indispensable qu'inattendu : Fulcanelli, dont nous aborderons le cas particulier dans quelques pages... Donnons, en attendant, les points de vue de René Guénon sur le nom initiatique...

« Noms profanes et noms initiatiques »

Du nom initiatique et de sa raison d'être... »

p. 184, Ch. XXVII, par René Guénon

« [...] Un nom initiatique n'a pas à être connu dans le monde profane, puisqu'il représente une modalité de l'être qui ne saurait se manifester dans celui-ci, de sorte que sa connaissance tomberait en quelque sorte dans le vide, ne trouvant rien à quoi elle puisse s'appliquer réellement. Inversement, le nom profane représente une modalité que l'être doit dépouiller lorsqu'il rentre dans le domaine initiatique, et qui n'est plus alors pour lui qu'un simple rôle qu'il joue à l'extérieur ; ce nom ne saurait donc valoir dans ce domaine, par rapport auquel ce qu'il exprime est en quelque sorte inexistant. [...] Il peut se faire que, par suite d'une dégénérescence de certaines organisations initiatiques, on en arrive à expliquer [ce changement de nom] par des motifs extérieurs, par exemple en le présentant comme une simple mesure de prudence, ce qui, en somme, vaut à peu près les interprétations du rituel et du symbolisme dans un sens moral ou politique, et n'empêche nullement qu'il y ait eu toute autre chose à l'origine. »

De la qualité d'Adeptes et du nom de Fulcanelli... p. 185

« [...] Quand l'être passe aux "grands mystères", c'est-à-dire à la réalisation d'états supra-individuels, il passe par là même au delà du nom et de la forme, puisque [...] ceux-ci sont les expressions respectives de l'essence et de la substance de l'individualité. Un tel

être, véritablement, n'a donc plus de nom, puisque c'est là une limitation dont il est désormais libéré ; il pourra, s'il y a lieu, prendre n'importe quel nom pour se manifester dans le domaine individuel, mais ce nom ne l'affectera en aucune façon et il lui sera tout aussi « accidentel » qu'un simple vêtement qu'on peut quitter ou changer à volonté. [...] dans ces conditions, qu'y a-t-il encore qui puisse donner prise à la curiosité profane ? Si même celle-ci arrive à découvrir quelques noms, ils n'auront qu'une valeur toute conventionnelle ; et cela peut se produire déjà, bien souvent, pour des organisations d'ordre inférieur à celui-là, dans lesquelles seront employées par exemple des « signatures collectives », représentant, soit ces organisations elles-mêmes dans leur ensemble, soit des fonctions envisagées indépendamment des individualités qui les remplissent. Tout cela, nous le répétons, résulte de la nature même des choses d'ordre initiatique, où les considérations individuelles ne comptent pour rien, et n'a point pour but de dérouter certaines recherches, bien que s'en soit là une conséquence de fait ; mais comment les profanes pourraient-ils y supposer autre chose que des intentions telles qu'eux-mêmes peuvent en avoir ? »

« De là vient aussi, dans bien des cas, la difficulté ou même l'impossibilité d'identifier les auteurs d'œuvres ayant un certain caractère initiatique : ou elles sont entièrement anonyme, ou, ce qui revient au même, elles n'ont pour signature qu'une marque symbolique ou un nom conventionnel ; il n'y a pas d'ailleurs aucune raison pour que leurs auteurs aient joué dans le monde profane un rôle apparent quelconque. Quand de telles œuvres portent au contraire le nom d'un individu connu par ailleurs comme ayant vécu effectivement, on n'en est peut-être pas beaucoup plus avancé, car ce n'est pas pour cela qu'on saura exactement à qui ou à quoi l'on a affaire : cet individu peut fort bien n'avoir été qu'un porte-parole, voire un masque ; en pareil cas, son œuvre prétendue pourra impliquer des connaissances qu'il n'aura jamais eues réellement ; il peut n'être qu'un initié d'un degré inférieur, ou même un simple profane qui aura été choisi pour des raisons contingentes quelconques (1), et alors ce n'est évidemment

pas l'auteur qui importe, mais uniquement l'organisation qui l'a inspiré.

Note 1 : Par exemple, il semble bien qu'il en ait été ainsi, au moins en partie, pour les romans du Saint-Graal ; c'est aussi à une question de ce genre que se rapportent, au fond, toutes les discussions auxquelles ont donné lieu la « personnalité » de Shakespeare, bien que, en fait, ceux qui s'y sont livrés n'aient jamais su porter cette question sur son véritable terrain, de sorte qu'ils n'ont guère fait que l'embrouiller d'une façon à peu près inextricable. »

Du peu d'importance de la révélation du nom de Fulcanelli... p. 186.

« Du reste, même dans l'ordre profane, on peut s'étonner de l'importance attribuée de nos jours à l'individualité d'un auteur et à tout ce qui y touche de près ou de loin ; la valeur de l'œuvre dépend-elle en quelque façon de ces choses ? D'un autre côté, il est facile de constater que le souci d'attacher son nom à une œuvre quelconque se rencontre d'autant moins dans une civilisation que celle-ci est plus étroitement reliée aux principes traditionnels, dont, en effet, l'« individualisme » sous toutes ses formes est véritablement la négation même. On peut comprendre sans peine que tout cela se tient [...] mais il n'était pas inutile de souligner encore [...] le rôle de l'esprit anti-traditionnel, caractéristique de l'époque moderne, comme cause principale de l'incompréhension des réalités initiatiques et de la tendance à les réduire aux points de vue profanes. »

« Le don des langues »

De la qualité de véritable Rose-Croix...

p. 257, Ch. XXXVII.

« Le Rose-Croix, en vertu du degré spirituel qu'il avait atteint [Adepté], n'était plus lié exclusivement à aucune forme définie, non plus qu'aux conditions spéciales d'aucun lieu déterminé, et

c'est pourquoi il était un « Cosmopolite » au vrai sens de ce mot (2). Le même enseignement se rencontre dans l'ésotérisme islamique, [qui] dit que « le vrai sage ne se lie à aucune croyance », parce qu'il est au delà de toutes les croyances particulières, ayant obtenu la connaissance de ce qui est leur principe commun ; mais c'est précisément pour cela qu'il peut, suivant les circonstances, parler le langage propre à chaque croyance.

Note 2 : on sait que ce nom de « Cosmopolite » a servi de signature « couverte » à divers personnages qui, s'ils n'étaient pas eux-mêmes de véritables Rose-Croix, semblent bien avoir tout au moins servi de porte-parole à ceux-ci pour la transmission extérieure de certains enseignements, et qui pouvaient par conséquent s'identifier à eux dans une certaine mesure, en tant qu'ils remplissaient cette fonction particulière.

« *Rose-Croix et rosicruciens* »

Des caractéristiques du véritable Rose-Croix...

p. 242. *Ch.* XXXVIII.

« [...] Le terme de Rose-Croix est proprement [...] la désignation d'un degré initiatique effectif, c'est-à-dire d'un certain état spirituel, dont la possession, évidemment, n'est pas liée d'une façon nécessaire au fait d'appartenir à une certaine organisation définie. Ce qu'il représente, c'est ce qu'on peut appeler la perfection de l'état humain, car le symbole même de la Rose-Croix figure, par les deux éléments dont il est composé, la réintégration de l'être au centre de cet état et la pleine expansion de ses possibilités individuelles à partir de ce centre ; il marque donc très exactement la restauration de l'« état primordial », ou, ce qui revient au même, l'achèvement de l'initiation aux « petits mystères ».

« [...] la « légende » de Christian Rosenkreutz, dont le nom est d'ailleurs purement symbolique, et en qui il est bien douteux qu'il faille voir un personnage historique, quoi que certains en aient dit, mais qui apparaît plutôt comme la représentation de ce qu'on peut appeler une « entité collective ». »

De l'Adeptat au possible rosicrucianisme

de Fulcanelli... p. 243

« Quant à savoir quels furent les vrais Rose-Croix, et à dire avec certitude si tel ou tel personnage fut l'un d'eux, cela apparaîtrait comme tout à fait impossible, par le fait même qu'il s'agit essentiellement d'un état spirituel, donc purement intérieur, dont il serait fort imprudent de vouloir juger d'après des signes extérieurs quelconques. De plus, en raison de la nature de leur rôle, ces Rose-Croix n'ont pu, comme tels, laisser aucune trace visible dans l'histoire profane, de sorte que, même si leurs noms pouvaient être connus, ils n'apprendraient sans doute rien à personne ; à cet égard, nous renverrons d'ailleurs à ce que nous avons déjà dit des changements de noms, et qui explique suffisamment ce qu'il peut en être en réalité. Pour ce qui est des personnages dont les écrits sont connus, notamment comme auteurs de tels ou tels écrits, et qui sont communément désignés comme Rose-Croix, le plus probable est que, dans bien des cas, ils furent influencés ou inspirés plus ou moins directement par les Rose-Croix, auxquels ils servirent en quelque sorte de porte-parole (3), ce que nous exprimerons en disant qu'ils furent seulement des Rosicruciens, qu'ils aient appartenu ou non à quelqu'un des groupements auxquels on peut donner la même dénomination. Par contre, s'il s'est trouvé exceptionnellement et comme accidentellement qu'un véritable Rose-Croix ait joué un rôle dans les événements extérieurs, ce serait en quelque sorte malgré sa qualité plutôt qu'à cause d'elle, et alors les historiens peuvent être fort loin de soupçonner cette qualité, tellement les deux choses appartiennent à des domaines différents. Tout cela, assurément, est peu satisfaisant pour les curieux, mais ils doivent en prendre leur parti ; bien des choses échappent ainsi aux moyens d'investigation de l'histoire profane, qui forcément, par leur nature même, ne permettent de saisir rien de plus que ce qu'on peut appeler le « dehors » des événements.

Note 3 : Il est fort douteux qu'un Rose-Croix ait jamais écrit lui-même quoi que ce soit, et, en tout cas, ce ne pourrait être que

d'une façon strictement anonyme, sa qualité même lui interdisant de se présenter alors comme un simple individu parlant en son propre nom. » Ici se terminent nos citations de René Guénon.

Nous rappellerons que Fulcanelli décrit les véritables Rose-Croix en quasiment les mêmes termes dans *Le Mystère des Cathédrales*...

Alors, qui a copié l'autre : Fulcanelli ou René Guénon ?

Nous pensons et penchons en faveur de Guénon *emprunteur*...

Ces méthodes *cabalistiques*, mise en œuvre afin d'efficacement désorienter les uns et de mieux diriger les autres, ces manières de faire, peut-être trop rarement abordées par les hermétistes eux-mêmes, méritaient que l'on s'y arrête longuement...

Ainsi donc, après cette balade historique dans cette galerie des glaces déformantes, le terrain étant désormais quelque peu dégagé, pourrions-nous nous approcher du patronyme qui fait l'objet de ce livre : Fulcanelli... Mais avant et perfidement, faisons remarquer ceci : les universitaires parlent sagement d'un Pseudo-Démocrite, d'un Nicolas Flamel qui ne serait qu'un écrivain-juré de Paris et non un alchimiste : ils péroreraient abondamment sur les caractéristiques douteuses de nombre de ces personnages du contexte hermético-alchimistes, souvent en termes discourtois, allant de la malignité des uns – les alchimistes – à la naïveté des autres – leurs lecteurs –, ne doutant pas un seul instant de la vérité de leurs opinions en ce qui concerne l'identité de tel ou tel de ces alchimistes, de l'Antiquité jusqu'au Moyen-âge... Mais ont-ils seulement été capables de découvrir l'identité civile de Fulcanelli, pourtant quasiment leur contemporain, un homme de science de très haute renommée et considération à son époque ? Non !

L'ont-ils même tentée, cette identification ? Pas une seule fois ! Chacun jugera...

Entraînés tels que nous l'avons été par les textes de René Guénon, d'espèce plutôt théorique et d'aspect dogmatiques, nous ne voudrions pas refermer ce chapitre important sans donner quelques éléments de plus sur la pensée Rose-croix, c'est-à-dire, si l'on en croit le *Dictionnaire* de Thomas Corneille, celle de ceux qui s'intéressent à... la *rosée cuite*, du grec Ποσέ (rosé) : force...

A propos de Rose-Croix, Ordres, Confréries etc.

Dans son *Encyclopédie*, Mackenzie parle en ces termes d'une fraternité hermétique d'Égypte : « Il est une Fraternité qui s'est propagée jusqu'à nos jours et dont l'origine remonte à une époque très reculée. Elle a ses officiers, ses secrets, ses mots de passe, sa méthode particulière dans l'enseignement de la science, de la philosophie et de la religion... Si l'on en croit ses membres actuels, la pierre philosophale, l'élixir de vie, l'art de se rendre invisible, le pouvoir de communiquer directement avec l'autre monde, seraient une partie de l'héritage de leur Société. J'ai rencontré trois hommes seulement qui m'ont affirmé l'existence actuelle de cette corporation religieuse de philosophes, et qui m'ont laissé deviner qu'ils en faisaient partie eux-mêmes ; je n'ai pas eu de raison de douter de leur bonne foi. Ils ne paraissaient pas se connaître, ils avaient une honnête aisance, une conduite exemplaire, des manières austères, des habitudes presque ascétiques. Ils me parurent âgés de quarante à quarante-cinq ans, posséder une vaste érudition, avoir une connaissance parfaite des langues... Ils ne demeuraient jamais longtemps dans le même lieu et s'en allaient sans attirer l'attention. » Serait-ce les *Frères Chevaliers d'Héliopolis* ? Ceux qu'évoque Canseliet en signant ses écrits des trois lettres FCH, ou ceux dont fait état avec grand respect et déférence, mais évidemment à demi-mots le malheureux philosophe italien Tommaso Campanella (1568-1639, dont 27 années de détention arbitraire) dans sa *Cité du Soleil* (en grec, Héliopolis...), lui qui résida à Naples et à Viterbe, et assura la défense de Galilée, *alors que tous deux étaient membres d'une société secrète savante* à caractère nettement hermétique, sur laquelle nous reviendrons plus loin... Lui qui s'opposait au doxographe Aristote et réhabilitait Platon, tout autant qu'il contraignait Machiavel et exposait ses vues d'utopiste chrétien tentant d'harmoniser la foi et la raison dans les œuvres... L'alchimiste et médecin allemand Michel Maier (1569-1622) écrit : « Il existe une Société dont les statuts et les mystères sont, pour les érudits les plus curieux et les plus profonds, un impénétrable secret. En vertu de ses statuts, chaque membre est tenu de guider,

d'aider, de conseiller les descendants les plus reculés de ceux qui, comme votre ancêtre, ont pris une part, si humble et si stérile qu'elle soit, aux travaux mystérieux de l'Ordre. Nous sommes engagés à les diriger vers leur bonheur ; plus encore, s'ils nous l'ordonnent, nous devons les accepter comme disciples. » Il ajoute : « Pour que les Rose-Croix acceptent un élève, il faut que le désir de science et la bonne volonté aient reçu confirmation au moyen d'une manifestation illuminative »...

Dans un article de la revue *L'Initiation*, Karl Kiesewetter donne les renseignements suivants : « Dans le *Theatrum Chemicum* (éd. de 1613, p. 1028), un évêque de Trèves, le comte de Falkenstein, est nommé, au seizième siècle, *illustrissimus et serenissimus princeps et pater philosophorum*. Or il était un officier supérieur des Rose-Croix, ainsi qu'il résulte du titre d'un manuscrit actuellement en ma possession, et que voici : *Compendium totius philosophiae et alchymiae Fraternitatis Roseae Crucis, ex mandato serenissimi comitis de Falkenstein, imperatoris nostri, anno Domini 1574*. Ce manuscrit contient des théories alchimiques dans le sens de ce temps et une collection de procédés précieux pour la connaissance de l'alchimie pratique. Il ne faudrait pas y chercher une philosophie ou une théosophie dans le sens attribué de nos jours à ces termes ; le mot *philosophia* n'y est pris que dans l'acception d'*alchimia* ou de *physica*. Toutefois, ce manuscrit offre encore un intérêt historique particulier, en ce que ce comte de Falkenstein y est pour la première fois désigné par ce titre d'*Imperator*, qui devait subsister à travers les siècles, et surtout parce que la dénomination de *Fraternitas Roseae Crucis* y apparaît pour la première fois aussi. Il est vraisemblable que la Fraternité secrète des alchimistes et des mages avait consacré sa dénomination par le symbole, si fréquent dans ce temps, de *Rosaria*, comme l'écrivaient Arnaud [de Villeneuve], [Raymond] Lulle, Ortholain, Roger Bacon et d'autres encore. C'est celui qui est figuré par la Rosace où la plénitude de la magnificence s'ajoute au symbole de la foi chrétienne : la Croix. »

L'anglais Robert Fludd (1574-1637) cite une déclaration de Henri Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1533) : « Il existe aujourd'hui quelques hommes remplis de sagesse, d'une science

unique, doués de grandes vertus et de grands pouvoirs. Leur vie et leurs mœurs sont intègres, leur prudence sans défaut. Par leur âge et leur force, ils seraient à même de rendre de grands services dans les conseils pour la chose publique ; mais les gens de cour les ignorent, parce qu'ils sont trop différents d'eux, qui n'ont pour sagesse que l'intrigue et la malice, et dont tous les desseins procèdent de l'astuce, de la ruse qui est toute leur science, comme la perfidie leur prudence, et la superstition leur religion ».

Fludd voit dans cette association une préfiguration de la Rose-Croix... Les paroles d'Agrippa sont cependant trop générales pour qu'on puisse fonder sur elles la certitude d'une filiation. Le même Robert Fludd dit que les Rose-Croix s'appellent Frères parce qu'ils sont tous fils de Dieu, que la Rose est le sang du Christ et que, sans la Croix interne et mystique, il n'y a ni abnégation ni illumination. Dans son *Clavis philosophiae*, il déclare aussi que les Rose-Croix habitent sur la montagne de la Raison, dans le temple de la Sagesse, bâti sur le roc, qui est le Christ, qu'ils sont enseignés par le Saint-Esprit et qu'ils sont les pierres spirituelles de l'Edifice. Leurs pouvoirs : guérir et éviter la maladie ; la science occulte, l'embaumement, les lampes perpétuelles, la prophétie, les chants artificiels, la transmutation, etc., constituent ce qu'ils appellent un *parergon* ; un au-delà de l'œuvre, ou œuvre social et humanitaire, cependant leur œuvre réel n'est pas indiqué.

Nous penchons bien évidemment pour l'œuvre par excellence, l'Alchimie, ce qu'aucun des commentateurs n'a contredit.

En 1608, l'alchimiste Benedict Figulus, dans la *Thesaurinella chymica aurea tripartita*, dédiée à l'empereur Rodolphe II, insère une élégie à Jean-Baptiste de Seebach, alchimiste, dans laquelle il prophétise, après Paracelse, la venue d'un individu supérieur nommé *Elias Artista*, événement qu'il considère comme de première importance, car il affirme : « Alors le Christ établira sur la terre un état de choses nouveau ».

L'*Apologie* montre qu'on connaît des sociétés ou des fraternités hermétiques avant 1600 ou 1603, cependant, la seule chose que nous sachions avec certitude, est la manifestation publique de la

Rose-Croix en 1614, lors de l'apparition factuelle des affiches sur les murs de diverses villes et nommant la *Fama fraternitatis*.

Christophe-Stephane Kazauer rapporte une tradition d'après laquelle la Fraternité rosicrucienne viendrait de ce texte du prophète Osée, ci-après en latin : *Israël ut Rosa florebit et radix ejus quasi Libanon* (XIV.6) :

Rappelons en passant les armoiries rose-croix de Martin Luther (1483-1546) : un cœur percé d'une croix, entouré d'une rose avec la devise : « Le cœur des chrétiens repose sur des roses lorsqu'il est au pied de la croix ». Celles de Jacob Andreae montrent une croix de Saint-André avec une rose dans chaque angle... Quant au récit des *Noces Chymiques*, suivant lequel au moment de s'en aller au mariage du roi, Christian Rosencreutz noue en croix un ruban rouge – sur sa robe de bure – en souvenir de Jésus-Christ, et pique quatre roses à son chapeau en signe de reconnaissance.

Georges Rost (22) explique que la Rose est l'emblème de leur multiplication et du paradis de fleurs en quoi ils veulent transformer la Terre.

« Tous les Ordres de chevalerie qui combattent pour Dieu », dit Michael Maïer, ont les deux lettres R.C. comme sceau, mais le véritable Rose-Croix porte ce sceau en or. En outre, laisse-t-il entendre, la valeur numérique de ces deux lettres constitue la clef véritable de leur signification. Si on met le soleil entre le C et le R, on obtient le mot CÖR, organe premier de l'homme et seul sacrifice digne de Jésus : pour notre part, Maïer préfère envoyer ses lecteurs sur une fausse piste, car pour lui et ses collègues hermétistes, il s'agit là de se transmettre des informations en utilisant leur cabale : chevalerie désignant alors et exclusivement les cabalistes (et non les kabbalistes...).

Dans *Themis aurea* (18) il dit : « On explique R.C. par Rosencreutz et cependant les Frères eux-mêmes ont déclaré qu'on les appelle à tort rosicruciens, car les lettres R. C. ne désignent le nom de leur fondateur que symboliquement ». Il ajoute aussi : « Ils se reconnaissent par le symbole que le fondateur leur a donné en deux lettres R.C. ». Au reste, Maïer fait remonter les Rose-Croix

aux Brahmanes, aux Eumolpides d'Eleusis, aux Gymnosophistes d'Ethiopie, etc. (*Silentium post clamores*).

Valentin Tschirness, philosophe et licencié en médecine à Gærlitz, déclare : « Le public n'est pas dans le vrai quand il nous appelle Rosencreutz, du nom du père de notre secte. La raison pour laquelle notre fondateur fut ainsi nommé, nous la tenons secrète et nous ne l'avons jamais publiée ».

Quant à Ireneus Agnostus, il affirme : « Notre Ordre a existé longtemps avant Christian Rosencreutz ; il l'a réorganisé. Il a tout su dans la philosophie temporelle ; mais il lui manquait dans les choses de la foi. Ainsi, il n'est pas plus que Salomon le fondateur de cette Société, car les doctrines existent avant leur représentant humain » ; cela est – et c'est le moins que l'on puisse en dire – lourd de sens, et clairement incompréhensible sans en savoir davantage et mieux...

L'ouvrage anonyme *Colloquium Rhodostauroticum* déclare : « Si leur fondateur n'a pas été Christian Rosencreutz et s'ils ont inventé son nom, c'est que pour eux, fils de Dieu, la croix a été changée dans cette existence en une belle rose fleurie ». Quant à leur lieu de réunion, la *Fama fraternitatis* avait dit : « Bien que nous ne révélions ni nos noms, ni le lieu de nos réunions, les messages qui nous sont adressés, quelle qu'en soit la langue, nous parviendront ». Julianus à Campis, dans une *Lettre* insérée dans l'édition de 1616 de la *Fama*, dit : « Il n'y a pas d'assemblée réunie en un lieu ». Plus loin il ajoute : « Nous résidons dans un monastère que le père a construit et appelé *Sancti Spiritus*. Nous y vivons en commun, portant un vêtement qui nous cache, au milieu d'arbres et de forêts dans des champs et un fleuve silencieux et bien connu. Au-delà, il y a une ville célèbre où nous trouvons tout ce dont nous avons besoin ».

Théophile Schweighardt confirme que les Frères de la Rose-Croix ne s'assemblent pas en un lieu donné ; mais qu'un homme de bonne foi peut relativement aisément entrer en rapports avec eux : « Toutefois il est vain que tu parcoures toutes les villes de l'Empire ou de la mer si tu n'es pas digne d'être reçu ; même si tu vois les portes ouvertes devant toi, tu ne pourras pas entrer. Le danger est non pas dans la temporisation, mais dans la

précipitation. Si tu observes mon enseignement, je t'assure qu'un Frère sera bientôt près de toi » (*Speculum sophericum*).

Le *Chybeum veritatis* fait remonter jusqu'à Adam l'ordre de la succession des *Imperatores*. L'auteur ajoute, en guise d'avertissement : « Beaucoup de nos amis et de nos disciples se sont ensuite élevés contre nous ; nous avons eu dans notre Fraternité, nous avons actuellement et nous protégeons des papes, des cardinaux, des évêques, des abbés, des empereurs, des seigneurs. Notre paix est le témoignage de notre conscience, qui nous donne une joie semblable à un avant-goût du Paradis (Tunis, 21 février 1618) ».

Dans le texte hébreu, c'est Yahweh qui déclare : « Je serai *ketal* pour Israël » (mais *TaL* signifie rosée et non pas rose). Le texte d'Osée dit : « Je serai comme une rosée pour Israël ». D'autre part, le nom de la fleur mentionné dans le texte d'Osée est hypothétique, et est souvent traduit par *narcisse* ou par *violette*, ce qui ne laisse pas d'intriguer lorsqu'on sait la place que prennent ces fleurs dans l'emblématique alchimique classique... Cela advient parce que les langues sémitiques n'ont pas de terme propre pour désigner la rose : la fleur et son appellation sont partout d'importation, d'importation égéenne – c'est-à-dire grecque ou phénicienne – aux dires des linguistes. Le latin, avec *rosa*, le grec avec *rhodon*, parlant de sagesse rhodostaurétique, le copte avec *ouert*, l'arabe avec *march*, l'arménien avec *vard*, etc., ont tous puisé séparément à une même source, et lui ont emprunté l'emblème de la fleur ouverte : le secret de l'adeptat. Apulée, dans son *Âne d'or*, s'en souviendra quand Lucius, son héros transformé en âne, recouvre la forme humaine et simultanément atteint à l'initiation pour avoir brouté des roses au temple d'Isis.

Ainsi, sans préjuger de leur filiation, ceux qui prirent le nom de Rose-Croix pour se manifester au XVII^e siècle choisirent alors un symbole floral... totalement étranger au fonds sémito-hébraïque.

Cela n'a rien qui puisse étonner en réalité, car ce prétendu fonds sémito-hébraïque n'est que la somme des emprunts perpétrés ça et là sans vergogne par un peuple dépourvu de base historique solide, du fait de son constant mouvement dans l'Histoire et la géographie... Pierre qui roule n'amasse pas mousse !

Rose-croix, Francs-Maçons, et Alchimie...

On sait très peu de chose du Docteur Sigismond Bacstrom : qu'il vécut vers la fin du 18^{ème} siècle et la première partie du 19^{ème} (cerca 1750-1805), qu'il était probablement d'origine scandinave, peut-être suédois, à en juger par son nom, qu'il fut chirurgien de marine pendant une bonne partie de son existence de voyageur, et qu'il s'intéressa de très près et fort longtemps à l'alchimie...

Bien qu'il ait été fort savant en l'alchimie, le Dr Bacstrom ne fit jamais publier aucun ouvrage de sa propre plume dans ce domaine. La célèbre Hélène Petrovna Blavatsky (1831-1891), créatrice et animatrice de l'*Association Théosophique*, commença en février 1891 la publication d'une traduction due au Dr Bacstrom, datée de 1797, dans la revue *Lucifer* (le magazine mensuel des théosophes), sous forme d'une série d'articles tirés d'un livre intitulé *La Chaîne d'Or d'Homère, une description de la Nature et des choses naturelles, de quoi et comment elles sont générées, et comment elles sont à nouveau détruites, et quel est le sujet qui les génère, les détruit et les génère à nouveau*, paru à Francfort et Leipzig en 1723. Cette publication fut interrompue à la fin la même année, peut-être par suite du décès inopiné de Mme Blavatsky, qui se produisit à cette époque. L'intérêt suscité autour du Dr Bacstrom provient probablement du récit d'un fait qui lui serait arrivé alors qu'il était à l'Île Bourbon (devenue l'Île Maurice).

D'après son récit, alors qu'il était à Port St Louis, il rencontra un médecin français du nom de Petit-Radel, qui avait fui la France révolutionnaire.

Le Dr Petit-Radel présenta Bacstrom au comte Louis de Chazal (peut-être un aïeul ou un parent du fameux Malcolm de Chazal – 1902-1981 –, philosophe, poète et peintre de l'Île Maurice, qui fit paraître *La Pierre Philosophale* en 1950, et qui avait une vision du monde très empreinte de mysticisme : celui-ci descendrait cependant d'un certain François – et non Louis – de Chazal de la Ginesté, qui fut pourtant à la fin du XVIII^e siècle un disciple d'Emmanuel Swedenborg et, lui-aussi, un roscrucien).

Ce dernier fit très rapidement admettre Bacstrom, qui avait alors 44 ans, au sein de la *Societas Rosae Crucis*, présidant même au serment d'allégeance du médecin et lui remettant un récépissé ainsi libellé : « J'ai initié et reçu Mr Sigismond Bacstrom, docteur en médecine, en tant que Membre Praticquant et Frère, au-dessus du rang d'Apprenti, eu égard à ses solides connaissances, ce que je certifie en mon nom, et signe : Maurice, 12 septembre 1794 »

Bacstrom signa à cette occasion une promesse en quatorze points, dont voici les dix premiers :

- œuvrer dans la piété et la sobriété ;
- garder le secret sur son admission ;
- préserver la connaissance secrète ;
- choisir des successeurs compétents ;
- mener à bien le Grand Œuvre ;
- pratiquer la charité à titre privé ;
- partager ses découvertes avec ses compagnons ;
- éviter la politique ;
- aider les étrangers ;
- montrer sa gratitude envers ceux qui l'avaient reçu, etc.

On ne sait pas où se trouve à présent le manuscrit original, mais il en existe cependant une copie faite par le secrétaire du fameux rosicrucien et voyant anglais Frederick Hockley, mort en 1885. Bacstrom, dans sa relation de l'évènement, écrit : « le Comte s'était aperçu, après des entretiens répétés, seuls à seuls ou lorsque nous nous promenions dans ses immenses jardins, ou quand nous étions seuls dans la bibliothèque, que je connaissais la théorie de la Pierre Philosophale, et que j'étais familier des auteurs classiques ; il m'initia et me fit part de ses travaux pratiques, et ce sont ses propres mots que j'ai retranscrits, pour l'entière procédure, en vue d'obtenir la Pierre Animale [sic], selon la façon qu'il avait suivie. » Puis il explique : « Il m'offrit 30 000 dollars espagnols pour rester avec lui une année, afin de travailler le processus depuis le début, mais comme j'avais déjà reçu des ordres du Président de l'*Assemblée Coloniale* [le gouvernement sans-culotte de l'île] afin de retourner à bord du *Harriett*, destination New York, je n'ai pas osé

rester, et quand le respectable vieillard entendit ce que je lui racontai, il se mit à pleurer comme un enfant. »

Le comte de Chazal mourut en 1795 à l'âge de 97 ans, l'année qui suivit l'initiation de Bacstrom : il semble que le vieillard, prévoyant sa mort prochaine, ait choisi de précipiter le déroulement du processus d'initiation du Dr Bacstrom afin de pouvoir transmettre aussitôt que possible à celui-ci les instructions théoriques et manuelles relatives à une Pierre archimique, c'est-à-dire seulement capable de transmutations métalliques et non universelle ni médicinale, et d'en faire bénéficier ce nouveau disciple (en effet, la quatrième clause de *l'Obligation de l'Ordre Rose-croix* dit : « Je promets que j'instruirai, pour le profit d'hommes de bien, avant mon départ de cette vie, une ou deux personnes au moins, en notre connaissance secrète. J'initierai ces personnes et les recevrai comme Membres Apprentis en notre Société, de la même façon que j'ai été initié et reçu ; mais ce seront seulement des personnes que je croirai véritablement de valeur, et d'un esprit droit et bien pensant, d'une conduite irréprochable, de vie sobre et qui désirent sincèrement la Connaissance » (autant dire, des personnes vertueuses et capables de conserver des secrets, ce qui est rare).

Dans une lettre datée du 16 mars 1804 et adressée à un certain Alexander Tilloch, le Dr Bacstrom donne quelques informations intéressantes sur le comte de Chazal : « C'était l'homme le plus sensible, le plus érudit, et le plus opulent de l'île. Il avait le pouvoir d'observer les événements à distance, et il tenait dans un journal le compte-rendu de tout ce qui se passait à Paris au moment de la Révolution française, même si toute communication physique était interrompue entre [l'île] Maurice et la France à cette époque. Il gardait les traces de ses expériences magiques et des soins qu'il avait réalisés au moyen du magnétisme animal, de l'électricité, du galvanisme, toutes choses qui furent confirmées par les gens les plus respectables de l'île. Il possédait une riche collection de médailles en or, des pierres précieuses et des grossières, sa bibliothèque comprenait plus d'un millier de volumes, en toutes les langues, et il avait aussi un laboratoire et un ensemble d'appareils, comportant des instruments d'astronomie et de

mathématiques. Il avait obtenu le Lapis Philosophorum [la Pierre des Philosophes] et le Lapis Animale [la Pierre animale].

Avec la première, il obtint ce qu'il possédait, et avec la seconde, qu'il portait toujours sur lui, quand il faisait des expérimentations en Magie, il conserva la santé jusqu'à l'âge de 97 ans. »

De Chazal confia à Bacstrom qu'il avait réussi à faire la Pierre transmutatoire dès la première tentative, la deuxième année qui suivit son arrivée à Port St Louis, en se conformant aux instructions théoriques trouvées dans le recueil d'Elias Ashmole (1617-1692) intitulé *Theatrum Chemicum Britannicum* (paru à Londres en 1652), qui lui avait été d'une très grande assistance, et surtout grâce aux indications pratiques reçues d'un sien très grand ami : selon ce qu'indique Bacstrom, de Chazal aurait en effet été instruit en 1740 à Paris par le fameux comte de Saint Germain, qui était très actif dans les pays d'Europe à cette époque, et dont l'œuvre en faveur de la maçonnerie et des sociétés mystiques est bien connue. Quand de Chazal permit au Dr Bacstrom de manipuler sous sa direction les vraies substances des alchimistes, ce dernier réalisa aisément la transmutation de mercure en or.

Il est certain que Bacstrom vécut à Londres, et il est probable que sa lettre à Alexander Tilloch fut écrite de là-bas : il a par ailleurs laissé les détails de quelques discussions qu'il eut avec un certain Mr Ford, londonien qui s'intéressait aux sujets hermétiques, et ces notes – datées 8 avril 1805 – étaient postées de Marylebone Road, près de *Regent's Park*. Bacstrom traduisit d'ailleurs en anglais de nombreux traités d'alchimie ; de l'allemand, du français et du latin, traductions qu'il avait coutume d'émailler de ses commentaires au fil du texte, de sa belle écriture en ronde anglaise. Il apparaît que ses traductions ont circulé parmi ses amis ou, peut-être, parmi un groupe d'étudiants qu'il avait autour de lui (parmi lesquels Ebenezer, Sibley et le général Rainsford), parce que les manuscrits sont de mains différentes. Quelques-uns de ses manuscrits, et des copies, ont survécu jusqu'à nos jours. Nombre de ses papiers sont à présent aux Etats-Unis. On connaît l'un de ses manuscrits, complet, qui de toute évidence était une paraphrase du *Fasciculus Hermeticus* d'Arthur Dee (fils du Dr John

Dee ; 1579-1651), publié par l'érudit Elias Ashmole, qui pourrait avoir servi à Bacstrom d'exemple à suivre.

La plus importante collection de manuscrits de Sigismond Bacstrom est actuellement dans la fameuse et très importante collection d'archives du Canadien Manly Palmer Hall (1901-1990). Son travail sema la graine d'un regain d'intérêt pour l'alchimie au dix-neuvième siècle, développé ultérieurement par Thomas Sud et sa fille, Mary-Anne Atwood (auteur d'un ouvrage qui, à peine édité, fut pilonné à sa demande), et ensuite par Frederick Hockley (1809-1885). Ce dernier semble avoir possédé dans sa bibliothèque personnelle des copies de manuscrits signés Dr Bacstrom. Les documents d'études et la bibliothèque d'Hockley furent à leur tour transmis à Ayton, au Dr William Winn Westcott (1845-1925) et à Mc Gregor Mathers, et servirent de base documentaire au fameux mais fumeux *Ordre Hermétique de l'Aube dorée*. Du vivant de Bacstrom, des améliorations commençaient à se faire jour en chimie, et la découverte de l'oxygène par Priestley, en 1774, fit changer d'opinion certains alchimistes débutants, notamment en ce qui concerne la théorie de l'Elément Feu dans la Nature, théorie que les alchimistes avaient professée pendant des milliers d'années, et qui était la base sur laquelle tous les anciens Philosophes avaient œuvré et écrit. En 1808, la théorie atomique suivit et, finalement, petit à petit, l'alchimie céda la place à la chimie moderne, « la fille sage d'une folle mère », selon nos chimistes contemporains les mieux disposés, mais – pour nous – « la fille dénaturée d'une mère sage, la Nature »... Sigismond Bacstrom n'était pas d'accord – lui non plus – avec ces nouveaux développements, notamment avec l'idée que la chimie procédait de l'alchimie, ce qui se perçoit dans ce commentaire qu'il écrivit à l'époque : « Si vous raisonnez et réfléchissez sur les effets surprenants et la puissance du Feu corporifié ou de l'Agent Universel de Dieu et de la Nature ; plus vous raisonnez et réfléchissez à ce sujet, plus vous serez convaincus qu'il doit en aller ainsi et non autrement.

A la suite de quoi, la chimie moderne sera peu à peu obligée de retourner à la vérité qu'elle connaissait dans les âges primitifs.

1. Un Agent omniprésent, invisible, stable, non manifesté, universel, contenu dans la pierre et l'acier [des Philosophes, convient-il charitablement de préciser] et dans l'air qui nous entoure, de nuit comme de jour, qui remplit l'espace illimité, en chaque atome de matière et d'espace.

2. Qui se manifeste sous forme de lumière, par un mouvement électrique, par le Soleil et les Etoiles Fixes, ou par les Soleils et les Comètes, à la manière d'appareils électriques, par le diamant dans le noir, par friction, par la pierre et l'acier, et plus, qui se manifeste par concentration sous forme de chaleur et de lumière.

3. En poursuivant l'agitation et les mouvements circulaires, il se manifeste sous forme de flamme de feu, ainsi que nous le trouvons avec nos éprouvettes et par la pierre et l'acier, mais l'Agent Universel omniprésent, le Feu non manifesté et tranquille, ne doit pas être retiré, mais on doit nourrir ou supporter le Feu, et il faut le nourrir par l'acte d'un sujet, qui agisse sur lui, c'est-à-dire le combustible, ou sinon il s'en retourne à son état premier omniprésent d'universalité, duquel néanmoins, on peut le ressusciter par le mouvement, par un appareil électrique, ou par la pierre et l'acier, ou par tout autre action ou mouvement adéquat, en tirant des lignes droites, par friction, ou en martelant, ou par mouvement circulaire.

Ce principe réapparaîtra partout, à condition qu'on ne le prive pas de l'air atmosphérique (et il se manifeste sous forme de chaleur, de feu, ou de feu et de lumière. Voici le Principe Vital qui anime l'air atmosphérique) sous la forme d'Azote Spirituel ou Incorporel, que Sendivogius [*le Polonais Michael Sedjwoj, probable usurpateur des écrits de l'Adepté écossais Alexandre Séthon, dit le Cosmopolite*] nommait Azote des Philosophes, et que les modernes appellent oxygène. Quand il s'étale dans l'humidité, il devient l'Acide Aérien Universel et quand il rencontre un aimant adéquat, il devient de l'Azote Corporifié. Dans l'ancienne Egypte, toute la connaissance scientifique était confinée entre les mains des prêtres et dans les temples ; sans nul doute, ils sont arrivés à l'idée qu'il fallait garder le secret, en réalisant que la connaissance, dans les mains de qui ne détient pas le code d'une conduite élevée, est terriblement

dangereuse pour l'individu et pour l'Etat. On sait que la civilisation égyptienne perdura longuement, et que sans aucun doute, les prêtres et les gouvernants de ce pays étaient des gens puissants en science et en magie. Moïse a profité de leur enseignement : il ne l'a jamais trahi, mais il s'en est servi pour promouvoir une culture similaire parmi les Hébreux. Ces arts, rassemblés dans la kabbale [là encore, précision utile : la kabbale hébraïque n'est qu'un surgeon spécifique de la cabale hermétique, universelle et antiquissime, elle], étaient aussi jalousement gardés par les juifs que par les Egyptiens. Il faut noter que la philosophie des Egyptiens et des Hébreux était basée sur la conception d'un Univers aussi bien physique que spirituel – en haut comme en bas. Ils ont reconnu un pouvoir spirituel dans l'Univers, duquel le monde physique est simplement l'aspect transitoire. Ils regardèrent aussi l'homme comme un esprit, prisonnier temporaire d'une maison de chair. De plus, ils savaient comment relier la conscience des états spirituels et l'éveil physique de la conscience. Il est bien possible que les découvertes modernes sur les données matérielles rendront nécessaire de garder secrète la connaissance scientifique, car il serait trop dangereux en cas de dissémination sans discrimination ; en réalité, les gouvernements sont déjà occupés à contrer les échanges ordinaires entre les scientifiques eux-mêmes, les secrets scientifiques sont devenus des secrets officiels. Peut-être est-ce une étape vers un retour en arrière, un retour aux vieilles coutumes, et les jeunes devront jurer de garder le secret avant que ne commence leur instruction... Les expériences avec des substances radioactives ont montré aux investigateurs modernes que des métaux subissaient un processus de transformation dans la Nature, qu'on peut observer. Le Feu de la Nature, épié par les alchimistes, s'insinue de lui-même dans les explications des Modernes. Ici la force solaire électrique est en chemin, sur la voie de sa manifestation. Les alchimistes connaissaient les changements cycliques dans l'atmosphère, qui obligent l'azote à monter et à descendre constamment, formant dès lors le substrat sur lequel se nourrit le végétal. N'est-il pas possible, probable, voire certain, qu'à la lumière de la recherche

moderne, le royaume des métaux soit sujet au même genre de métamorphose, bien que les cycles soient beaucoup plus longs ? Pour les alchimistes, c'était une idée tout à fait rationnelle. »

Comme le remarque le Dr Bacstrom, les alchimistes recherchaient plutôt « la cause de la cause » dans les phénomènes, et observaient plutôt le début du cycle des métaux dans la Nature, dont les chimistes actuels ne considèrent que la fin.

Par ces quelques pages, nous voyons très clairement et définitivement – nous semble-t-il – que les véritables objectifs des Rose-Croix et autres initiés quelquefois véritables, qui n'ont strictement rien à voir avec ceux dont fait état René Guénon, simples hochets dégénérés issus de l'ancienne science perdue et par conséquent incomprise, n'étaient pas éloignés de la quête la plus classique de la Pierre philosophale ... Il suffira de réfléchir, chez les Francs-maçons, aux emblèmes – et non aux symboles – suivants : le cabinet de réflexion ; le nom de loge et le décor qui la caractérise (dallage noir et blanc, deux colonnes etc.) ; l'étoile ; la lettre G ; l'équerre et le compas ; la pierre cubique ; la pyramide et la colonne tronquées, etc. Tout y est ! Transmutations ?

La fameuse transmutation de Sarcelles

Interrogé en 1972 par M. Jacques Sadoul, lui demandant par lettre des précisions sur les conditions de cette transmutation qui avait eu lieu cinquante ans auparavant, Eugène Canseliet répondit : « L'usine à gaz était celle de Sarcelles, laquelle a maintenant disparu. Au vrai, l'expérience consista en une transmutation du plomb en or, que j'exécutais dans mon petit laboratoire de l'usine, avec la poudre de Fulcanelli et suivant ses instructions. Cela devant Julien Champagne, décédé en 1932, et Gaston Sauvage, chimiste ... ». Le journaliste Bernard Lesueur, dans un article paru dans *Le Figaro* du 13 juin 1965, rapporta les propos du même Eugène Canseliet, lors d'une 'interview' donnée par celui-ci au sujet de cette même transmutation : « Un jour, raconte-t-il, Fulcanelli m'a remis trois fragments d'une pierre... Je les ai "projetés" sur un bain de plomb en fusion. Au terme de l'opération, j'ai obtenu 120 grammes d'or très pur. Cet or, en

voilà... Eugène Canseliet sort alors de sa serviette un petit sachet de plastique fermé par un élastique. Il l'ouvre et pose sur la table une bague, fondue suivant le modèle d'un bijou de Templier... ».



Comme on le voit, tout cela est bien mince, et ne saurait suffire pour emporter l'adhésion, même des inconditionnels des transmutations alchimiques, même si, à l'appui de ses assertions, Eugène Canseliet montra effectivement le bijou, et permit de le photographier : pourquoi ne fit-il pas l'effort de confier cette rarissime pièce à conviction aux soins de

métallurgistes, de chimistes, de physiciens, plutôt qu'à un bijoutier-joaillier, qui eussent – par l'analyse – infirmé ou confirmé – sans appel – la qualité et l'origine particulière de cet or ?

Eugène Canseliet avoua beaucoup plus tard, à son ami André Savoret, que cette transmutation fut le fait d'un 'particulier' et non de la Pierre philosophale (c'est-à-dire celui d'un produit spécifique réalisé pour transmuter, mais dépourvu des qualités médicinales et transmutatives corporelles de la Pierre...). Pourquoi n'avoua-t-il pas que le Fulcanelli dont il parlait n'était 'que' Jean-Julien Champagne, son ami tripoteur d'alchimie et amateur d'absinthe ? Probablement pour protéger davantage l'éminente personnalité auprès de qui il s'était engagé au secret, qui s'était à l'époque séparée de ce pseudonyme encombrant et menacé du fait de sa vie publique antérieure voyante... et de celle de Champagne !

Dans son livre *L'alchimiste des Rocheuses* (*The alchemist of the Rocky Mountains*), paru en 1975, Frater Albertus Spagyricus (c'est-à-dire

Albert-Richard Riedel, né en 1911 à Dresde, fondateur en 1960 de la *Société de recherche Paracelse*, située à Salt Lake City, dans l'état d'Utah, aux U.S.A, devenue par la suite l'*Institut d'Utah de Parachimie*, et actuellement dénommé *Collège Paracelse* affirme que Fulcanelli transmuta, au château de Léré, alors propriété de Pierre de Lesseps, et en présence de deux physiciens, d'un chimiste et d'un géologue – dont il n'offre ni les noms ni de quoi les identifier –, deux cent grammes de plomb fondu et en obtint le même poids d'or, ce qui ne fut pas – on le notera – d'un haut rendement. Il aurait réitéré cette opération avec de l'argent et en obtint le même poids d'uranium. Les témoins n'ayant pu identifier le métal transmuté, Fulcanelli aurait affirmé qu'il s'agissait d'un dérivé de pyrite de fer ; un sulfure de fer de formule FeS_2 (sic !). C'est après cette transmutation – nous dit-on encore – que Fulcanelli disparut de la vie sociale... Il ne s'agissait, là encore 'que' de Champagne... Kenneth Rayner Johnson relate la même histoire dans son livre, paru à Londres en 1980, intitulé *Le phénomène Fulcanelli*, mais sans l'avoir vérifiée, puis nous la retrouvons dans plusieurs publications dites de vulgarisation, des revues telles que *Le Monde inconnu* et *Inexpliqué* : la rumeur va s'enfler, s'amplifier, et courir, comme à son habitude, même si elle ne tient pas debout ! Et l'on dira plus tard, comme un refrain, en guise de justification et à défaut de preuve : « Pas de fumée sans feu »... Ce à quoi d'autres répondrons, sans la moindre vérification eux aussi, « C'est trop beau pour être vrai » ! Au dire de son actuel propriétaire, le château de Léré, où Fulcanelli-Champagne aurait opéré ces transmutations, n'appartint jamais à quiconque de la famille de Lesseps, qu'on n'a jamais vue dans la région. On y trouve une simple curiosité : une tour nommée devant nous 'la tour de l'astrologue ou de l'alchimiste' par le responsable du tourisme local ... après une heure de bavardage. Quant à ce propriétaire, qui nous reçut fort courtoisement, et nous fit – à titre exceptionnel – visiter sa propriété, il fut fort étonné de toute cette histoire, qu'il ne connaissait évidemment pas, et qu'il impute simplement à l'imagination trop riche, et même débridée, de personnes peu scrupuleuses... Dans le style de Jean-Julien Champagne ?

En 1832 paraissait à Paris un bref opuscule traitant d'alchimie, intitulé de manière fort sibylline et laconique, *Hermès dévoilé*. De l'auteur, qui narre pourtant son aventure tout au long et en profondeur, et qui ne propose que la lettre 'C' en guise de signature – peut-être l'initiale de son patronyme – on retiendra que, selon ses dires, il transmuta 100 grammes de mercure en or, avec un gramme de poudre de projection (donc puissance teingente assez faible ; égale à 100, comme celle de Fulcanelli), après une coction d'une heure : c'était le jeudi 31 mars 1831, à 10 H 07, dans une ville de France qu'il ne voulut pas nommer... Curieusement classé parmi les ouvrages de médecine dans les rayons des librairies, ce minuscule livret, pourtant grand par son contenu, connaîtra un sort que beaucoup lui envieraient : en effet, après l'avoir lu, Honoré de Balzac, tout ému, se mit en charge d'écrire *A la poursuite de l'Absolu*, ce qui lui valut aussitôt, de la part du critique Sainte-Beuve, qui lui aussi l'avait lu avec passion, une acerbe et vexante remontrance : d'après lui, la création littéraire de Balzac ne valait pas, et de loin, le récit fait par l'écrivain inconnu... Il faut dire qu'à cette époque, le thème de l'alchimie – à la mode – est presque aussi galvaudé et abâtardi qu'à la notre, mais la culture en plus, et il suscitait déjà des écrits. Quand à la pratique, même à Paris, gageons que nombreux étaient ceux qui lisaient, expérimentaient, et allaient se fournir chez ce bon vieux – et très habile – Salleron, au 1 rue du Pont de Lodi... Mais jugez plutôt : en 1831, Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval, grand lecteur de Dom Pernety, écrit *Nicolas Flamel*, et retrace à sa manière la périlleuse odyssée de l'alchimiste le plus célèbre de la planète. L'un et l'autre s'immortaliseront, chacun à sa manière, selon son style, et dans le même quartier de Paris. Alexandre Dumas écrit sa pièce *L'alchimiste*, qui n'a rien à envier en mièvrerie au roman de Paolo Coelho. Il récidivera, et fera paraître *Un alchimiste au XIX^{ème} siècle* en 1844. A l'âge de 79 ans, Louis-Paul-François Cambriel, drapier à Limoux, dans l'Aude, fait paraître son ouvrage *Cours de Philosophie hermétique en dix-neuf leçons* : c'est l'un des rares ouvrages hermétiques accessible à tous, c'est-à-dire écrit sans malice ni astuces – ou presque –. C'est auprès de ce pittoresque personnage,

et d'Antoine Fabre d'Olivet, que Victor Hugo se documentera pour écrire et faire paraître, à l'âge de 29 ans, son roman *Notre-Dame de Paris*, ignorant qu'un siècle et demi plus tard, ses héros deviendraient vedettes de films, de dessins animés, et personnages de comédie musicale à succès. A ce propos, point n'est besoin d'être féru en alchimie et en cabale pour décrypter l'aimable fable d'Hugo : Quasimodo, qui se traduit par 'Tel quel', est laid à l'extérieur et beau à l'intérieur, gibbeux (bossu) comme la Lune : il fait figure de matière première ; le moine Claude Frollo (*l'or fol*, par anagramme, celui des souffleurs, et Claude, pour Vulcain le claudiquant), hiératique au visage noble à l'extérieur et pourtant assujéti à ses passions à l'intérieur, se conduit en anti-moine. Le capitaine des gardes, Phœbus, qui signe Mars par son métier de capitaine des gens d'armes et le Soleil par son patronyme (à noter que Phœbus se décompose en *Phos* ; la lumière, et *Bio* ; la vie), sera aimé de la bellissima Esméralda (dont le nom est composé à partir du verbe occitan *Esmerar* : chercher, en même temps qu'il rappelle l'Émeraude des Philosophes) ; celle-ci se fait accompagner d'une chèvre – emblème du Bélier astrologique, donc du début du printemps, et du vieux Saturne, etc. Mais revenons à cette intrigante signature, qui, sans qu'on sache pourquoi ni comment, ni par l'influence de qui, de l'initiale 'C' devint 'Cyliani'...

Dans le livre de M. de Manne, *Nouveau recueil d'ouvrages anonymes*, à la page 157, alinéa 727, nous trouvons un lapidaire et pourtant péremptoire ; « Hermès dévoilé – Cyliani ».

Ce *Nouveau recueil*, paru en 1834, soit deux ans après l'édition de l'*Hermès dévoilé* simplement signée 'C', donne donc pour auteur, cette fois-ci pseudonyme, 'Cyliani', prolongation du 'C' initial. A propos de ce nom peu commun, qu'on ne trouvera dans aucun annuaire ou recueil patronymique, fut-il savant, Fulcanelli écrivit – quinze après la réédition par Chacornac dudit *Hermès dévoilé*, le premier livre d'alchimie que s'offrit Eugène Canseliet en 1915, et près d'un siècle après l'édition princeps et le changement de signature – ; « Cyliani est l'équivalent de Cyllenius, de Cyllène, montagne de Mercure, laquelle fit surnommer ce dieu cyllénien », laissant entendre par là que cette attribution patronymique ne

devait rien au hasard, mais au contraire, qu'une volonté instruite des principes de l'hermétisme s'était manifestée de cette discrète et pourtant si ostensible manière. Par ailleurs, rappelons-le, Eugène Canseliet, affirme que Fulcanelli serait né en 1839, c'est-à-dire sept ans après la parution de ce fameux opusculé, et donc cinq ans après le changement de signature de l'ouvrage. Par ailleurs, dans son ouvrage majeur, *L'alchimie expliquée sur ses textes classiques* (chez Jean-Jacques Pauvert, 1972), Canseliet déclare qu'il ignore qui compléta les lettres (sic) « Ci... de la signature en Cyliani ». Dans *Le Feu du Soleil* (chez J.J. Pauvert, 1978), il affirme cependant sur ce même sujet à Robert Amadou, qui le transcrit, « Quel pseudonyme ! C'est Pierre Dujols qui lui a donné ce nom. » Mais celui-ci, né en 1862, soit vingt-huit ans après la modification de signature, décéda avant l'aveu d'ignorance de M. Canseliet, paru six ans avant sa péremptoire affirmation. Alors quel fut, pour ce dernier, l'intérêt de se contredire à six ans d'intervalle, intervalle pendant lequel il n'eut jamais – on s'en doute – les confidences de son érudit ami feu Pierre Dujols ? Pourquoi cette palinodie ? Nous laissons cette question en suspens, d'autres, plus pertinents et mieux documentés que nous, ou dans le secret des dieux, pourront – peut-être – y répondre. Affirmons cependant fermement, après Fulcanelli, qu'en effet cette modification ne saurait être l'effet du hasard, mais au contraire qu'elle fut une addition d'informations supplémentaires – à la manière des cabalistes d'Hermès (cf. plus haut !) – destinées, non pas à s'approcher de l'identité du rédacteur de l'œuvre, mais plutôt, charitablement, à venir en aide au chercheur débutant. Démontrons-le ! Cyliani, n'est-ce pas là l'impeccable mais discrète anagramme du mot *initial* : début ? Alors Cyliani = iniCyal = initial = lettre initiale de la signature originelle, 'C', qui est, cabalistiquement, la figure graphique – on devrait dire le glyphe – de la Lune, cette indispensable actrice de l'Œuvre d'Hermès = C, qui, occupant le troisième rang de notre alphabet, rappelle la trinité des principes, la constitution ternaire de l'homme, à l'image de la divinité, la trine réitération obligée du premier œuvre, comme les trois parties dudit Œuvre d'Hermès, etc... de même qu'elle s'affirme comme l'élément premier

nécessaire et indispensable à toute élaboration alchimique... Et puis, cette signature, si brève, ne doit-elle pas, aussi et justement, faire penser à 'l'Art bref', celui du 'C'reuset ? Mais laissons-là ce C, et allons nous occuper d'autres C... On se souviendra que M. Canseliet a souvent fait suivre son patronyme des trois lettres F.C.H, initiales des mots 'Frère Chevalier d'Héliopolis'. Cette distinction, bien peu discrète ni humble, immodeste, et contrastant singulièrement avec le tempérament connu de M. Canseliet, aurait été attribuée par Fulcanelli à son unique étudiant, nous dit-il, mais sans préciser ni quand ni pourquoi. Comme toujours dans le contexte hermétique, ce genre de bouffonnerie (du grec *bou* : au delà, et *phonê* : entendre) doit avoir sa raison d'être, et, comme nous l'avons montré pour Cylani, doit correspondre à un lot d'informations cryptées à la manière des cabalistes : la lettre C – pour Cabale – mise en évidence là-aussi en témoigne... Explicitons-donc ! La transposition chiffrée des lettres initiales F.C.H, fait 17 : F = 6, C = 3, et H = 8, soit $6 + 3 + 8 = 17$, et certes, ceci n'est pas anodin. Le nombre 17, cela est facile à trouver, renvoie à la lettre Q, (Qui ?) pour le Khi grec, lettre-emblème de la lumière, et pas seulement celle que nous souhaitons ici faire sur les habitudes hermétiques en matière de pseudonymes et patronymes : c'est celle de l'arcane XVII du jeu de Tarot, dit *L'Etoile*, celle qui, obtenue dans la pratique alchimique de Eugène Canseliet, détermina Fulcanelli, son guide, à le vêtir de la cape du frère chevalier d'Héliopolis... et lui conféra – à la manière traditionnelle – le titre si attendu d'apprenti dans la Maçonnerie céleste... c'est pourquoi celui-ci se mit à 'distiller' depuis des paroles voilées et des propos ... 'alambiqués' ! Mais poursuivons. Eugène Canseliet prétend avoir vu Fulcanelli en 1952, et $1+9+5+2 = 17$. Si maintenant vous faites la somme philosophique de 17, ($1 + 2 + 3 ... + 16 + 17$) vous trouvez 153, qui est le nombre des poissons de l'épisode biblique dit de *La Pêche miraculeuse*, tiré de l'*Evangile* selon Jean... sans que le texte sacré nous précise de quel poisson il s'agit, et le nombre de pages de l'édition princeps du *Mystère des Cathédrales*. En divisant 153 par 17, ou en ajoutant 1 à 5 et 3, vous trouvez 9, et l'arcane IX du Tarot est

L'Hermite, la lumière dans la nuit... et une indication relative à la matière première. Dans son *Compendium animae transmutationis*, Raymond Lulle écrit : « Vois, ô mon fils, si tu prends F et que tu le poses dans C et que tu mettes le tout dans H, tu as la première figure FCH », ce qui est aussi une manière de dire « Si tu prends l'esprit (F, lettre-emblème de l'énergie positive et donc, par métaphore, de la paternité) et que tu le pose dans le corps (C, lettre-emblème du reflet de la lumière originelle, ici trois fois captée – C est au troisième rang dans l'alphabet –) de la et que tu mettes le tout dans l'âme (H, lettre-emblème de l'âme, double en sa nature), tu as le premier grade vers l'adeptat »... D'un point de vue hermétique, la lettre F signe la paternité ; elle apparaît, par exemple, dans la traduction cabalistique du nom grec du dieu du feu, Hephaïstos, qu'il faut alors lire 'F aestos' : le père de la pierre. Autre exemple ; le mot feu se décompose en 'F' et 'eu', ce qui se traduira : 'le père de ce qui est élevé, excellent, relevé', car c'est la signification du grec 'eu'. Du point de vue tarologique, les lettres F.C.H appellent, du fait de leur rang respectif dans l'alphabet, 6, 3, et 8, les arcanes VI, III, et VIII, soit, *L'Amoureux*, qui en alchimie figure l'attraction des choses du bas pour les choses du haut et réciproquement, et la gravitation en général ; *La Papesse*, qui personnifie la Nature naturante, et *La Justice*, dont l'attribut désigne l'alchimie, connu comme *Art de la balance* selon l'alchimiste Arabe Géber, la Balance étant par ailleurs le signe astrologique de l'équinoxe d'automne... Du point de vue hermético-cabalistique, la somme philosophique du nombre 17 fait 8, qui est le nombre d'Hermès (le Maître des Huit ou de la Ville des huit). Lorsque feu Eugène Canseliet rédigea son épitaphe, il choisit d'inscrire, sur sa pierre tombale, l'expression 'In Hoc Signo Vincas' : 'Par ce signe tu vaincras' : ce signe n'est pas ici exactement celui que l'on croit, la croix de la lettre grecque Khi, emblème de la lumière ; c'est la courbe de la lettre C, la valeur féminine et le reflet de Khi, c'est l'initiale de son propre nom, celle qui commence effectivement le mot Creuset, qui est le glyphe de la Lune, celle de Cyrano, de la Colombine de Pierrot, personnifiée par la femme à la peau laiteuse et diaphane, reine des nuits et de l'amour charnel, ainsi que de

l'imagination, l'emblème aussi de ce deuxième œuvre, dit l'Œuvre au blanc, auquel il parvint plusieurs fois sans, hélas, le dépasser. Revenons à notre début, à nos lignes initiales : comme il l'écrivit dans la préface de *La Nouvelle Assemblée des Philosophes* de Claude Lablatinière d'Ygé (chez Dervy, 1954), et qu'il le déclara en août 1976 à Claude Ruben lors de l'émission de radio de *France-Inter* intitulée *Content de vous voir ...*, Eugène Canseliet acheta son premier ouvrage d'alchimie en 1915, quelques temps avant de faire connaissance avec celui qui signa Fulcanelli.

Oublia-t-il que son patronyme, s'il se lit 'Quand sel y est', est en relation plus qu'étroite avec l'espagnol *cancelar* ; annuler, échouer, qui a aussi pour signification 'payer' ou 'régler la note' dans certains pays latino-américains ? C'est ce que l'Histoire révélera...



Albert Auguste Cochon de Lapparent, alias Fulcanelli

Ce qui caractérise Fulcanelli nous paraît très lisible sur ces deux photos : la franchise et la clarté de la pensée d'un homme de foi et de partage, bon, énergique et déterminé à aller au bout de ses entreprises... Rien dans son existence ne démentira cela...

Résumé chronologique de l'Affaire...

Il est temps, à présent, de faire le point année par année sur l'ensemble de cette affaire, en positionnant clairement et solidement la suite des événements et de leurs acteurs...

- 1839 – naissance de Fulcanelli selon Eugène Canseliet
- 1862 – naissance de l'érudit libraire Pierre Dujols de Valois
- 1877 – naissance du peintre Jean Julien Champagne
- 1887 – naissance du chimiste René Adolphe 'Aor' Schwaller
- 1899 – naissance du préfacier Eugène Canseliet
- 1905 – Jean Julien Champagne est présenté à Fulcanelli par De Lesseps
- 1913 – première rencontre de René Aor Schwaller et Jean Julien Champagne, à *La Closerie des Lilas*, à Paris
- 1915 – première rencontre d'Eugène Canseliet et Fulcanelli
- 1916 – Fulcanelli présente Julien Champagne à Eugène Canseliet
- 1920 – René 'Aor' Schwaller fonde le groupe *Les Veilleurs*
- 1920 – Pierre Dujols de Valois, dédicace à 'Fulcanelli' son *Hypotypose* du Mutus Liber, écrivant 'Philosophe-Adeptes'
- 1922 ou 1923 – Eugène Canseliet accomplit une transmutation de 120 grammes de plomb en or, à l'usine à gaz *Georgi* de Sarcelles, utilisant une poudre de projection donnée par Fulcanelli, en présence de Jean-Julien Champagne et de Gaston Sauvage
- 1923 – Fulcanelli remet à Eugène Canseliet trois manuscrits (*Le Mystère des Cathédrales*, *Les Demeures philosophales*, et *Finis Gloriarum Mundi*) dans des paquets fermés à la cire verte, avec pour objectif de les faire publier, avec des illustrations de J.-J. Champagne...
- 1925 – Eugène Canseliet et Jean-Julien Champagne habitent face à face dans des chambres mansardées à Paris 9^{ème}.
- 1926 – Pierre Dujols de Valois décède de maladie.
- 1926 – Eugène Canseliet publie *Le Mystère des Cathédrales*, avec les dessins de Jean-Julien Champagne, pour le compte de Fulcanelli, chez l'éditeur-libraire Jean Schémit, en 300 exemplaires.
- 1929 – René Adolphe Schwaller de Lubicz et sa compagne Isha (Jeanne Germain Lamy) s'établissent à Plan de Grasse, en Provence, dans une propriété appelée *Mas de Coucagno*

1930 – Eugène Canseliet publie chez Jean Schémit la première édition (500 exemplaires) des *Demeures philosophales*, avec les dessins de Jean Julien Champagne, pour le compte de Fulcanelli.

Après 19 années de tentatives plus ou moins suivies, Schwaller de Lubicz et Jean-Julien Champagne parviennent à réaliser un verre de nature semblable à celui des vitraux des cathédrales...

1932 – Jean-Julien Champagne décède de maladie.

1938 – Eugène Canseliet entreprend la réalisation de la Pierre philosophale sans pourtant en savoir le processus...

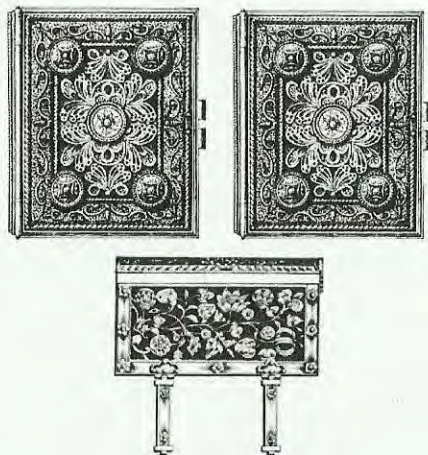
1953 – Eugène Canseliet rencontre Fulcanelli en Espagne, celui-ci lui apparaissant très jeune, alors qu'il aurait 113 ans...

1957 – Eugène Canseliet publie chez Jean Lavritsch, à *L'Omnium littéraire*, une deuxième édition du *Mystère des Cathédrales*, à 1000 exemplaires, qui se vendent très vite.

1964 – Eugène Canseliet fait paraître une troisième édition du *Mystère des Cathédrales*, chez Jean-Jacques Pauvert, mais avec des photos de Pierre Jahan et non les dessins de J.-J. Champagne...

1965 – Eugène Canseliet édite la troisième édition des *Demeures philosophales*, chez Jean-Jacques Pauvert, toujours avec les photos de Pierre Jahan et non les dessins de J.-J. Champagne.

1982 – Eugène Canseliet quitte ce monde... et nous laisse l'énigme de la personne sociale de Fulcanelli pleine et entière...



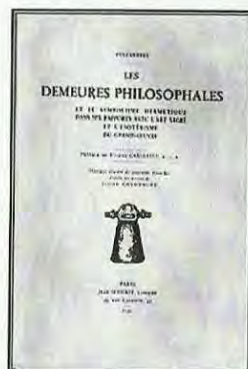
Ecce homo :

Voici l'homme...

Reprenons : le 24 juin 1926, un maître-livre prend discrètement place en la devanture du libraire-éditeur Jean Schémit, 52 rue Laffitte, Paris 9ème : il faudra près de trois-quarts de siècle pour qu'enfin *Le Mystère des Cathédrales et l'interprétation ésotérique des symboles hermétiques du Grand-Œuvre* – acquière enfin sa légitime et définitive notoriété... Paul Lecour (1871-1954), fondateur de l'association culturelle *Atlantis*, que nous avons un temps présidée, fut l'un des premiers à rendre compte de ce trésor d'érudition, paru à seulement 300 exemplaires, et cette relation, de la part d'un homme certes instruit mais presque totalement ignorant de l'Alchimie, fut des plus élogieuse ; il avait – intuitivement – reconnu la plume d'un savant aussi discret que désireux de transmettre la doctrine la plus fermée, la plus pure et la plus nécessaire des anciens âges : l'Alchimie *salvatrice*.



C'est ainsi qu'en toute humilité et discrétion, l'Alchimie enfin renouvelée entrait dans le concert culturel moderne, se rendant ainsi accessible à tous, bien que dans l'indifférence totale et générale ...



Quatre ans après, un autre livre revêtu du même pseudonyme – *Les Demeures philosophales et le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'art sacré et l'esotérisme du Grand-Œuvre* – paraissait en 500 exemplaires chez le même éditeur : ils ne furent épuisés que plus de 30 ans après. Ce sont ces deux ouvrages irremplaçables qui, quasiment seuls, dans un langage aussi limpide que précis et riche, bien que très fortement cabalistique – c'est-à-dire intimement codé – malgré ses anodines apparences de

simplicité, ouvrirent les portes de la modernité à l'Alchimie... Ils recelaient aussi un mythe en eux : celui de leur auteur anonyme – Fulcanelli –, resté inconnu jusqu'à ce jour malgré de nombreuses et parfois talentueuses enquêtes à son sujet, bien que toutes purement inutiles et vaines en regard de la Quête alchimique...

En 1931, le franc-maçon Oswald Wirth (1860-1945) fait paraître *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'alchimie et la franc-maçonnerie* ; en 1939, l'esotériste Robert Ambelain (1907-1997) imite lui-aussi Fulcanelli, né tout juste un siècle avant cette parution, auquel il prétend rendre ainsi hommage, et fait paraître *Dans l'Ombre des Cathédrales, Etude sur l'Esotérisme Architectural et Décoratif de Notre-Dame de Paris dans ses Rapports avec le Symbolisme Hermétique, les Doctrines Secrètes, l'Astrologie, la Magie et l'Alchimie* (Editions Adyar). Copies et livres-compagnons se succèdent, et ce jusqu'à ce que la notoriété grandissante des 'Fulcanelli' amène à devoir les republier, ce à quoi va s'attacher leur préfacier, Eugène Canseliet (1889-1982), avec une tenace application digne d'éloges. Les deux ouvrages reparaitront, en 1957 et en 1960 aux *Éditions des Champs-Élysées*, puis en 1964 et 1965 aux *Éditions Jean-Jacques Pauvert*, depuis relayées par les *Éditions Arthème Fayard*, puis enfin aux États-Unis et en France, en fac-similé d'après les originaux...

Penchons-nous très brièvement sur ces deux importants ouvrages, mais du seul point de vue de leur édition pour l'instant : voici, à ce sujet, tels quels et en leur intégralité, les termes du *Dépôt légal* de chacun, effectué à la *Bibliothèque Nationale de France* :

« **Auteur** : Fulcanelli (pseudonyme de Jean Julien Champagne)

Titre : Fulcanelli. *Le Mystère des cathédrales et l'interprétation ésotérique des symboles hermétiques du Grand-Œuvre*.

Préface de E. Canseliet, F. C. H.

Ouvrage illustré de 36 planches d'après les dessins de Julien Champagne [Texte imprimé]

Publication : Nogent-le-Rotrou, impr. P. Daupeley-Gouverneur ; Paris, Jean Schemit, libraire, 52 rue Laffitte, le 25 septembre 1926. In-8, 150 p. [9444]

Autre auteur : Canseliet, Eugène (1899-1982). Préfacier

Auteur : Fulcanelli (pseudonyme de Jean Julien Champagne)

Titre : Fulcanelli. *Les Demeures philosophales et le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'art sacré et l'esotérisme du Grand-Œuvre*.

Préface de Eugène Canseliet, F. C. H.

Ouvrage illustré de 40 planches, d'après les dessins de Julien Champagne [Texte imprimé]

Publication : Nogent-le-Rotrou, impr. P. Daupeley-Gouverneur ; Paris, Jean Schémit, libraire, le 22 novembre 1930. In-8, XI-351 p. »

L'auteur – Fulcanelli est un pseudonyme – est identifié comme étant Jean Julien Champagne (1877-1932), l'illustrateur des deux ouvrages. Est aussi mentionné, et de manière fort ambiguë :

'**Autre auteur** : Canseliet, Eugène (1899-1982). Préfacier.'

C'est donc de là que surgiraient les problèmes d'identification...

Et c'est aussi avec ces ouvrages et les indications nébuleuses ci-dessus que commence ce que nous avons bien été obligé d'appeler *L'Affaire Fulcanelli*...

Ayant éliminé les pseudo-concurrents, sur les critères de l'âge et de la position sociale tels qu'indiqués par Eugène Canseliet, il nous faut à présent montrer en quoi notre candidat est plus proche des faits allégués que ceux qui se sont maintenus dans la course...



'appeler Albert-Auguste Cochon de Lapparent n'est pas chose facile, ni à l'école primaire, ni plus tard, dans les hautes sphères des sciences et du Grand monde... Signer Albert de Lapparent n'est guère mieux, surtout si l'on désire rester anonyme, et... inapparent ! Voici donc, selon nous, le *seul* et *vrai* Fulcanelli... En *personne* !

Né le lundi 30 décembre 1839 à six heures du matin, au 8 rue Saint-Jean (actuelle rue Molière), aux abords de l'église Saint-Pierre (depuis détruite), dans le Quartier Bourbonnoux à Bourges (Cher, France), puis baptisé le 18 février 1840 en la cathédrale Saint-Etienne, Albert-Auguste Cochon de Lapparent – le futur Fulcanelli – est de haute naissance et de bienheureuse situation... Son arrière-grand-père, le comte Charles Cochon de Lapparent (1750-1825), après avoir été conseiller au présidial de Fontenay-le-Comte (Vendée) pendant la *Révolution française*, devint en effet Préfet de la Vienne en l'An X, député du Poitou suppléant au *Tiers-Etat*, en la *Convention nationale*, puis membre du *Comité de Salut public*, ainsi que l'auteur remarqué d'une description approfondie du département qu'il administre et représente...

Sous le *Directoire*, il sera un efficace autant que redouté Ministre de la Police, et sera adoubé Chevalier de la *Légion d'Honneur* puis Chevalier de l'Empire... Quasiment un favori de Napoléon 1^{er}. Enfin, il aura cinq enfants de son épouse, Anne Henriette Félicité Quéré, fille d'un procureur de Fontenay-le-Comte...

Qui a lu attentivement les deux ouvrages signés Fulcanelli – et notamment le second, les *Demeures philosophales* –, ne saurait ignorer le chapitre consacré à Louis d'Estissac et à Fontenay-le-Comte, où naquit le comte Emmanuel Cochon de Lapparent, le vigoureux grand-père du futur Fulcanelli (cf. pages 324 à 415 du tome I des *Editions Jean-Jacques Pauvert/Arthème Fayard*, Paris 1974 puis 2007), que celui-ci appelait *Monsieur le Comte* par respect, attirant aussi discrètement l'attention sur le fait que l'arrière-grand-père de celui-ci s'était éteint en août 1745, au château de... Coulonges-sur-l'Autize ! Subtil clin d'œil, n'est-ce pas ?!

La Providence n'est pas en reste, qui a programmé – neuf mois avant et au *Théâtre de la Renaissance* – quelle voyante ! – une pièce d'Alexandre Dumas et de Gérard Labrunie, plus connu sous son pseudonyme de Gérard de Nerval (dont nous avons connu une descendante) ; en effet, début avril 1839, le rideau retombe sur la scène où était représentée leur pièce, intitulée... *L'Alchimiste* !

Personne n'aura davantage omis de considérer le lieu de naissance de 'notre' Fulcanelli : à Bourges, capitale du Berry... Mais aussi, capitale du royaume de France sous les règnes de Charles VII puis de Louis XI, et enfin, capitale de l'Alchimie avec Paris...

N'y trouve-t-on pas une *rue de l'Alchimie*, sise non loin derrière la cathédrale Saint-Etienne ? Et les rues *du Dieu d'amour*, et, plus loin *du Puits de Jouvence* (par ailleurs ancienne *rue du Poitou*, origine familiale des Cochons de Lapparent et de nos propres grands-parents...) ; et l'hôtel Lallemand, à quelques deux cents mètres du domicile familial, dont les caissons et la crédence de la chapelle attendent encore leur Champollion, tout comme les attendent les motifs sculptés du Palais Jacques Cœur, ce Grand Argentier du royaume qui passait pour avoir obtenu *l'argyropée* – la transmutation en argent – et avoir ainsi pu restaurer les finances du royaume ? L'archevêque de Bourges – Henry de Sully – n'était-il pas le frère de Maurice de Sully, quant à lui bâtisseur de... Notre-Dame de Paris, anciennement *Saint-Etienne* ?

Et puis, qui ne connaît les célèbres autant que splendides *Très riches heures du duc Jean de Berry*, troisième fils du roi de France Jean le Bon et frère du roi Charles V, dont le secrétaire, Jehan Flamel, n'était autre que le frère du plus célèbre alchimiste de l'époque médiévale – l'Adepté Nicolas Flamel – dont parle Fulcanelli ?

Et Guillaume Lallemand, chargé d'enrichir la bibliothèque de Charles VI, dans laquelle seront trouvés certains très rares ouvrages concernant le passé énigmatique de Bourges ?

Quant à Jehan Lallemand, dit 'Le Jeune', ne s'entretint-il pas avec Léonard de Vinci, un certain personnage dénommé 'L'Ingénieux de Milan' – probablement Benvenuto Cellini –, conseiller en 1510 pour l'établissement et la réalisation du fameux Canal du Berry, et le fameux Jean Perréal ? Quelles dignités !

Nous indiquerons encore, car ce détail pèse beaucoup, le fait que Saint-Etienne de Bourges abrite encore la plus ancienne horloge de France, qui passe pour devoir « *décompter les heures jusqu'au jugement du monde* », les Bituriges étant les rois du monde...

Emmanuel Cochon, 2^{ème} comte de Lapparent, le grand-père d'Albert, appartient à la première promotion de l'*Ecole Polytechnique* – celle de 1794 – où il entra à peine âgé de dix-sept ans : après quelques années passées dans l'artillerie, il migra dans l'Administration civile, et, en 1806, devint sous-préfet d'Issoudun (où nous sommes nous-même né : nous n'en dirons pas beaucoup plus ici, ce qui toutefois – comme le Lecteur le constatera – vérifie et confirme notre parentèle). Pendant les *Cent-jours*, il fut de nouveau préfet, mais à Montpellier (d'où sont nos cousines). La *Restauration* le fit maître de forges dans le Berry (où est situé Issoudun). La *Révolution de 1830* le ramènera aux fonctions publiques : nommé préfet du Cher, il occupera ce poste de 1830 à 1840, époque où il rentrera définitivement dans la vie privée...

Cet homme, réputé aussi savant que modeste, vécut jusqu'en 1870 en ayant conservé toutes ses facultés : à ce sujet, comme il se trouvait être le seul survivant des 396 polytechniciens de sa promotion, il aimait à dire « qu'il faisait son dîner de promotion tous les jours ». Au tard de son existence, il vit avec bonheur et une certaine fierté, deux fils et deux petits-fils entrer à l'*Ecole polytechnique*, dont le futur Fulcanelli, inaugurant ainsi « un genre de noblesse, pour lequel les quartiers se comptent à la fois par le savoir acquis et par les Services rendus au pays »...

Le père d'Albert, Felix Rémi Cochon de Lapparent (1809-1881), polytechnicien de 1828 (Félix fait l'X !) devenu officier du Génie, marié à Céline Planchât (1817-1900), soeur de Louis Henri Planchât (X 1837) et fille de Pierre Planchât, avoué et maire de Bourges pendant vingt ans (et qui résida dans le Palais Jacques Cœur, la mairie – alchimique – d'alors, en laquelle il reçut par deux fois le citoyen-empereur Napoléon III, cf. plus loin) : c'est lui, Félix Rémi, sous-officier du Génie en 1843, qui traversait la *Caserne Louis Philippe* chaque semaine ; il en rendra témoignage au futur Fulcanelli, son fils, et il lui fera aussi connaître son collègue

François Levet, devenu commandant du Génie, grand amateur de cabale hermétique, tout comme son ami Claude Sosthène Grasset d'Orcet : nous reviendrons bientôt sur ces personnages...

Son grand-oncle, Henri de Lapparent, évidemment lui-aussi polytechnicien, devenu Directeur du *Service des constructions navales*, était par sa mère un neveu de Louis Henri Planchât – encore un de l'X –, Directeur du *Service des Ponts et Chaussées* (là où ira étudier le 'candidat' de Walter Grosse, le polytechnicien Paul Decœur...).

Albert est aussi cousin germain de Louis Pierre Henri Cochon de Lapparent (1848-1931), agronome, haut fonctionnaire, Inspecteur général de l'Agriculture, Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur du Mérite agricole et auteur d'un ouvrage – parmi de nombreux autres – au titre assez long : *Agriculture industrielle et commerciale. Le vin et l'eau-de-vie de vin. Étude de la qualité et défauts des vins, étude sur les territoires viticoles de France et d'Algérie région par région, climats, sols, raisins et vendanges, vinification, cuverie et chais, le vin après le décuvage, distillats, économie et législation (1895)*, long, certe, mais révélateur en matière de composition du feu alchimique comme les possesseurs de quelque teinture d'alchimie l'auront deviné...

Albert-Auguste conservera de sa naissance cette grande et légitime fierté d'appartenir à une lignée – à une dynastie – de polytechniciens, étant, comme il se plaisait à le rappeler ; « Polytechnicien de la promotion de 1858, fils de polytechnicien de la promotion de 1828, petit-fils de polytechnicien de la première promotion, celle de 1794 » Par sa naissance, il était donc comme prédestiné à servir la noble devise de sa prestigieuse *Ecole* : « Pour la Patrie, les sciences et la gloire », ce qu'il fit avec panache, mais dans la plus totale et complète discrétion : en effet, et curieusement, on ne trouve pas la moindre mention de son existence dans la liste *Wikipedia* d'*Internet*, rassemblant les plus illustres personnages issus des promotions de la célèbre école, et ce bien qu'il en ait été Major tant à l'entrée qu'à la sortie – et hors concours tant ses notes étaient élevées –, ni même dans la liste analogue relative à l'*Ecole des Mines*, dont il fut tout autant Major à l'entrée qu'à la sortie, alors que de beaucoup plus modestes carrières que la sienne y figurent en bonne place, justifiant ainsi à

travers lui que l'*Ecole Polytechnique* s'appelle l'X... C'est probablement pour toutes ces raisons *factuelles* et *vérifiables* que le 'vrai' Fulcanelli donnera une si grande importance à 'son' école, en laquelle il atteignit les sommets, tout comme certains membres de sa famille, au point d'écrire plus tard un fascicule intitulé *Le Centenaire de l'Ecole polytechnique (Soye et fils* imprimeurs, Paris 1894)... puis de participer amplement aux trois tomes consécutifs, et de donner quelques savoureuses et étonnantes informations à propos de celle-ci au fil de quelques pages de son deuxième ouvrage, *Les Demeures philosophales* (t. I, p. 245 *et aliud*)...

Albert Auguste sera aussi – mais beaucoup plus tard – apparenté à la grande et savante famille des Sainte-Claire Deville, par le biais de Jacques Marie Cochon de Lapparent (1883-1948), marié le 1^{er} octobre 1906 à Claire Henriette Marcelle Sainte-Claire Deville (1885-1976), dans la famille de laquelle évoluèrent le capitaine Sainte-Claire Deville, vaillant militaire s'étant notamment illustré en tant qu'inventeur du canon de 75 *Modèle 1897*, le géologue et météorologue Charles Sainte-Claire Deville (1814-1876), assistant de Léonce Elie de Beaumont, *ancien de l'X lui-aussi* et futur professeur de géologie d'Albert-Auguste/Fulcanelli, auquel il succédera, et dont l'intérêt pour les volcans et les tremblements de terre ne laisseront pas Albert indifférent, ainsi que le médecin et chimiste Henri Sainte-Claire Deville (1818-1881), devenu célèbre par sa contribution à l'industrialisation de l'aluminium, entre autres mises au point et découvertes, *et pour sa réalisation d'un modèle métrologique référentiel mondial en platine irridié : le mètre-étalon*...

Voilà pour le pedigree familial, et sans entrer dans les détails...

En effet, et par pudeur, nous ne parlerons pas ici des alliances familiales périphériques, des plus honorables aux plus célèbres, d'autant plus qu'Albert Auguste ne va pas tarder à y ajouter quelques très brillants galons, dans divers domaines, dont le scientifique notamment...

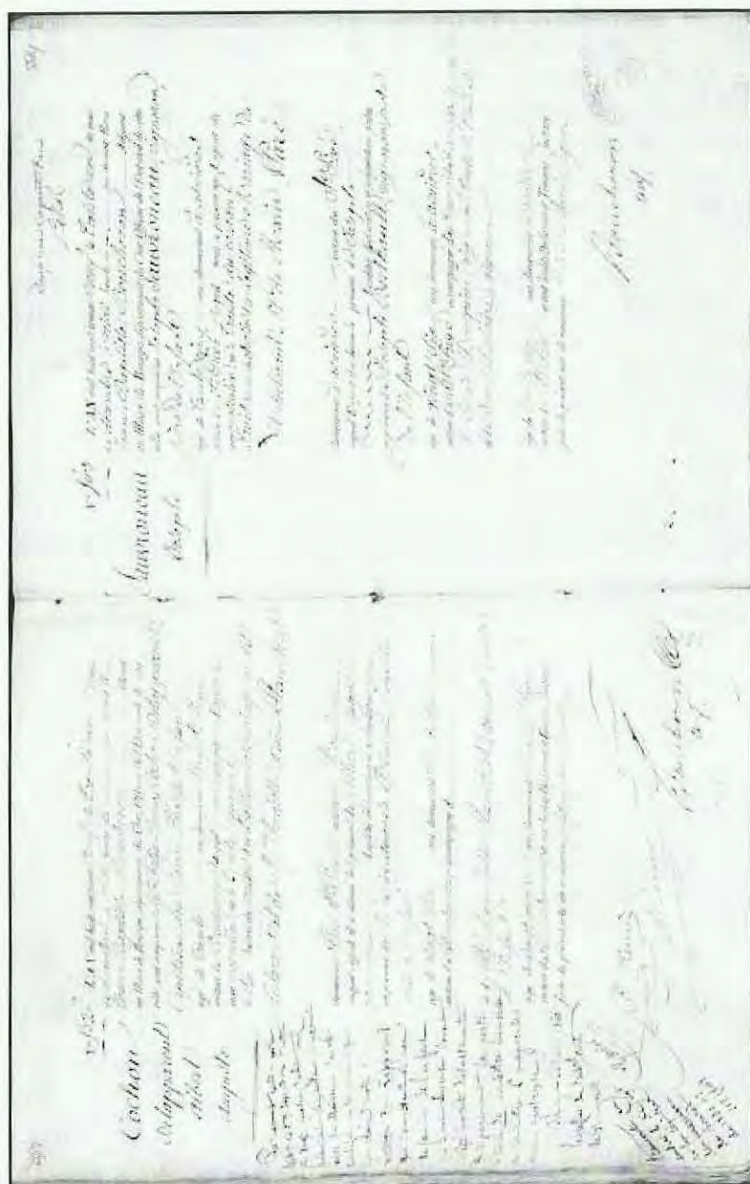
Le littéraire viendra après, tranquillement et patiemment !

Albert a quatre ans lorsque son père – affecté à la refécution des fortifications de Paris – se rend, chaque semaine, en la *Caserne Louis-Philippe*, afin d'y encadrer un groupe d'élèves-officiers inscrits

à la formation en histoire menée par un certain Alcide Allévy, qui les *allévise* copieusement – c'est là son expression propre – et permettra à notre 'vrai' Fulcanelli d'offrir ultérieurement deux pistes majeures : celle de la Cabale hermétique, et celle de sa propre identité familiale, discrètement avouée ainsi et du bout de la plume... A sept ans, Albert est appelé à rejoindre son père, affecté à la réfection des fortifications de la capitale : il ira à la pension Landry, près du *Lycée Chaptal*, dont une plaque encore visible de nos jours rappelle la promotion d'un autre chimiste, et où Sainte-Beuve, Dugué et Verlaine ont étudié...

C'est de cette époque que date la bouleversante rencontre d'Albert avec l'impressionnante cathédrale parisienne, autrement plus imposante, altière et élancée que celle de Saint-Etienne de Bourges, *et dont vous avez retenu qu'elle portait le nom avant de devenir*... Notre-Dame de Paris...





En classe de septième, Albert obtient quatre *Premiers prix*, et son succès est si franc et si massif que l'*Inspecteur général de l'Enseignement*, Giraud, qui préside alors la remise des prix, le traite avec admiration « d'accapareur de prix ». En classe de quatrième, et bien que ne les ayant pas brigüés, il obtient les seconds accessits en *Discours français* et en *Version grecque* [ce qui ternit les candidatures des hellénistes comme Pierre Dujols qui, lui, n'obtint point cette reconnaissance]. Puis il remporta son baccalauréat de lettres haut la main, raflant toutes les boules blanches sauf une : celle du terrible examinateur en sciences, Lefébure de Fourcy, qui, ne l'ayant pas trouvé assez sérieux, lui a attribué une boule noire... Mais qui est ce Lefébure de Fourcy ? Un âcre et sentencieux personnage, toujours disposé à humilier, à rabaisser. Voici une anecdote le concernant ; ayant entendu *ânonner* un candidat, il réclama pour lui à l'appariteur ; « Allez s'il vous plaît cherchez une botte de foin pour le déjeuner de M^{onsieur} ! »... Ce à quoi l'ânonneur ajouta « Et une deuxième botte de foin s'il vous plaît : M^{onsieur} de Fourcy déjeune avec moi »... Aaah, l'école et le bac ! Piqué au vif, Albert est bachelier es-sciences au mois d'août, et rejoint la classe de mathématiques spéciales de la rue Bonaparte. Il passe le *Concours général*, où ses camarades et professeurs l'ont inscrit à son insu ; il y reçoit un *Second prix de Sciences naturelles*, un *Second prix de chimie*, et un *Prix d'excellence*...

Puis vient la préparation au concours d'entrée à *Polytechnique*...

M. Transon, l'examineur en mécanique et en analyse mathématique, interroge le jeune Albert Auguste sur les asymptotes ; celui-ci lui donne aussitôt une réponse originale... Surpris, Transon lui fait répéter trois fois sa démonstration, qu'il trouve aussi forte qu'élégante. Il l'interroge alors sur le principe des forces vives, et – là aussi avec la même courtoise désinvolture – Albert propose une réponse originale, tout autant élégante et puissante que la précédente. Quelque peu décontenancé, Transon signale le fait à l'autre examinateur, M. Wertheim...

D'un commun accord, ils mettent le futur Fulcanelli en position de Major à *Polytechnique* : ainsi, ce 'littéraire' l'avait-il emporté sur les 'scientifiques', et commençait brillamment ses dix-neuf ans !

Les années suivantes, mêmes succès : aux examens de sortie de l'*Ecole polytechnique*, MM. Babinet, Lamé et Verdet expriment le regret de ne pas pouvoir lui octroyer une note supérieure au maximum, *car il le vaut bien !* Il reçoit le *Prix Laplace* dans la foulée, et rejoint la prestigieuse *Ecole des Mines*, ou il entre... Major ! Devenu élève-ingénieur, avec la devise : « Théorie et pratique », il prend goût à la géologie, enseignée par Élie de Beaumont, ancien de *Polytechnique* comme lui... De ce fait, il sera désormais désigné comme 'mineur', ce qui est là-encore un heureux présage et une désignation plus que pertinente et justifiée pour un futur alchimiste... Et en ressortira Major, là aussi... En 1862-1863, il entreprend deux voyages d'études en Allemagne, en compagnie de son camarade chimiste et polytechnicien Marie-Adolphe Carnot (1839-1920), dont le frère – Marie François Sadi Carnot 1837-1894) – *deviendra président de la République française* et mourra assassiné à Lyon d'un coup de couteau dans l'aorte, donné par l'anarchiste (téléguidé par d'autres) Sante Geronimo Caserio...

Le très remarquable et remarqué journal de voyage d'Albert Auguste de Lapparent donne lieu à un travail scientifique sur la constitution géologique du Tyrol méridional, qui est aussitôt publié dans les *Annales des Mines*, et le 1^{er} mars 1864, il sort Major de l'*École des Mines*, promu hors-concours tant ses notes sont élevées au regard de celles de ses camarades de promotion... Notons ici une remarque très révélatrice d'un des ses biographes : « Sorti le premier de l'*École des Mines*, de Lapparent fut, suivant l'usage, attaché pour un an au Secrétariat du *Conseil général des Mines*. C'était alors l'idéale sinécure. Après tant d'années de dur travail, elle lui permit de donner libre cours à ses goûts mondains ; ses relations, ses brillantes qualités lui ont ouvert les salons les plus recherchés ; *causeur étincelant*, valseur intrépide, *expert même dans l'art de conduire un cotillon*, il fut alors parmi les assidus des *Lundis de l'Impératrice* et des réceptions officielles. » C'est là qu'il croisera – et parfois se liera de sympathie et d'amitié définitive avec – de prestigieux personnages et de haute personnalités, d'ampleur historique et parfois mondiale, dans les divers domaines où ils s'illustrent... Et tous l'apprécient pour ses qualités personnelles !

Ecole Impériale des Mines.									
Année-étudiant 1862 — M ^{re} de Lapparent (avec Babinet)									
Notes de l'élève, par le Secrétaire des Mines, à l'usage de l'École									
Noms et Prénoms	1 ^{re} Année	2 ^e Année	3 ^e Année	4 ^e Année	5 ^e Année	Total	Moyenne	Classe	Total
	1 ^{re} Année	2 ^e Année	3 ^e Année	4 ^e Année	5 ^e Année	Total	Moyenne	Classe	Total
Albert Auguste de Lapparent	100	100	100	100	100	500	100	1 ^{re}	500
Babinet	95	95	95	95	95	475	95	2 ^e	475
Lamé	90	90	90	90	90	450	90	3 ^e	450
Verdet	85	85	85	85	85	425	85	4 ^e	425
...
Total	100	100	100	100	100	500	100	1 ^{re}	500

Il y côtoit fréquemment le physicien, astronome et politicien François Arago ; le linguiste et indologue Eugène Burnouf ; Jacques-Joseph Champollion-Figeac (le frère aîné de Jean-François hélas prématurément décédé) ; son propre confrère le polytechnicien Edmé-François Jomard, lui aussi entiché d'Egypte ; Albert de Rochas, officier du Génie – comme son père – puis administrateur de l'*Ecole polytechnique* (par ailleurs auteur de *La Science des Philosophes et l'art des thaumaturges dans l'Antiquité* (G. Masson, Paris, 1882), *La Science dans l'Antiquité. Les Origines de la science et ses premières applications* (G. Masson, Paris, 1884) etc. ; le général Faidherbe ; le général Gallieni ; le maréchal Liautey ; Roland Bonaparte ; Mathilde-Létizia Bonaparte, ex-fiancée du futur Napoléon III ; l'architecte Eugène Viollet le Duc, proche ami du chimiste Louis Pasteur, eux-aussi invités réguliers de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie de Montijo (dont le père était polytechnicien), amie toute proche de Marcellin Berthelot, qui l'accompagna lors de l'inauguration du *Canal de Suez* ouvert par Ferdinand de Lesseps en 1869 (apparenté à l'impératrice Eugénie !) et en présence de son ami Albert, poussé par Elie de Beaumont ; le futur président Paul Doumer (qui lui aussi mourra assassiné) ; le futur président Gaston Doumergue (qui sera témoin de l'assassinat du suivant...) ; le futur président Sadi Carnot, collègue et ami à l'*Ecole Polytechnique* (futur président de la République, mort assassiné) ; le futur président Albert Lebrun, portant le même prénom et lui-aussi entré major à *Polytechnique* puis major à l'*Ecole des Mines* ; le polytechnicien et géodésien Paul Helbronner ; Henri Poincaré (le polytechnicien, philosophe, mathématicien et physicien) et son cousin Raymond Poincaré (futur président de la République) ; Antoine d'Abbadie ; le père Charles de Foucault, et une quantité d'autres, notables ... Afin de ne pas rendre notre exposé par trop insupportable, en égrénant les fastidieux détails qui, ici et là, seraient de nature à démontrer que nous avons de solides raisons de penser que Monsieur Albert-Auguste Cochon de Lapparent est Fulcanelli, nous avons préféré citer des personnages de son proche entourage, dont l'approche – *Wikipedia* oblige – démontre cela bien mieux que nous : exemple !

Daubrée, Daubrée, et Nantes

Il est une situation étonnante, qui permet de comprendre comment procèdent certains cabalistes et hermétistes pour 'cacher' des informations : nous voulons parler du cas Auguste Gabriel Daubrée (1814-1871) et Thomas Daubrée (1810-1895)... Polytechnicien de 1832, puis ingénieur, Gabel Daubrée dirige les mines du Bas-Rhin, en Alsace, en 1838, puis est professeur de minéralogie et de géologie à la *Faculté des sciences* de Strasbourg. Ses premières publications datent de 1841, alors que l'origine de certains minerais d'étain attire son attention. Il travaille ensuite sur la formation des minerais de fer... En 1859, il devient Ingénieur en Chef des mines, et, en 1861, professeur de géologie au *Muséum national d'histoire naturelle*, ainsi que membre de l'*Académie des sciences*, dans la section minéralogie. L'année suivante, il est nommé professeur de minéralogie à l'*École des Mines de Paris*, dont il devient directeur en 1872. Il s'oriente peu à peu vers l'étude de la perméabilité des roches et l'effet des infiltrations dans la production de phénomènes volcaniques, du métamorphisme, des déformations de la croûte terrestre, *des tremblements de terre ainsi que de la composition et classification des météorites*. Il s'intéresse beaucoup à *l'énigme des murs ou forts vitrifiés* d'Ecosse et d'ailleurs. En 1890, il offre la traduction du premier ouvrage européen de minéralogie : il s'agit d'un minuscule livre, dit *Bergbüchlein*, imprimé en 1505, d'origine allemande et faisant partie du fonds ancien de la *Bibliothèque de l'Ecole des Mines* de Paris, œuvre d'un médecin de Freyberg, nommé Ulrich von Claw, ou encore de Calbus Fribergius. En 1973, l'*Union Astronomique Internationale* a baptisé un cratère lunaire du nom de Daubrée. Très belle trajectoire ! Nous parlions là du Daubrée *fulcanellien* ; à présent nous parlerons du *truchement* de ce Daubrée fulcanellien ; celui-ci ne s'appelle pas Auguste Gabriel Daubrée et n'est pas intéressé de mines et métaux, mais se nomme Thomas Daubrée, et est passionné d'art et d'archéologie... Ce très riche armateur-négociant, qui a les moyens de prendre une retraite anticipée sitôt marié, à 26 ans (il

épouse une Irlandaise qui, hélas, mourra prématurément) décide à l'âge de 28 ans, de consacrer sa fortune et sa vie à la « recherche et au culte du passé » ; au total, il fera l'acquisition de plus de 10 000 œuvres d'art et d'archéologie. Désireux d'agrandir les sites de ses vastes collections – notamment celles d'égyptologie –, il fait appel à un certain... Viollet-le-Duc, auquel il demande de bâtir une maison dans le style néo-roman. Déçu, il fait alors construire – dans le périmètre immédiat du manoir médiéval du duc de Bretagne Jean V (datant du XV^e siècle) – un palais répondant à ses attentes, et qui sera l'œuvre commune des architectes Simon, Boismen, Chenantais et Le Diberder, qu'il ne lâcha pas jusqu'à son terme : il mourut en effet quatre ans avant l'achèvement de son palais, qui ne fut achevé qu'en 1899. C'est dans ce palais que seront présentés tous les objets qu'il aura acquis durant sa longue existence... Au dessus de l'entrée de ce lieu de visite, ce curieux et richissime personnage avait fait graver quelques mots en irlandais ancien : « Ann dianaf a rog ac'hanoun », soit, en breton moderne : « An dianav a rog ac'hanon », c'est-à-dire : « L'inconnu me dévore... »

Ces deux Daubrée-là semblent ne pas avoir de liens familiaux : l'un, Auguste, est né en Lorraine ; l'autre, Thomas, est Normand de naissance et breton d'adoption ; ils sont donc en quelque sorte complémentaires géographiquement... Mais voilà où cela devient intéressant : profitant de cette parfaite patronymie, certains se sont empressés d'essayer de mélanger ces deux destin, pour attirer l'attention... Lorsque Fulcanelli – aussitôt après les 210 pages consacrées à Dampierre-sur-Boutonne, donne un chapitre sur les de François II de Bretagne et à son épouse, sis dans le transept sud de la cathédrale Saint-Pierre, à Nantes, il oublie 'tout simplement' de préciser que le sculpteur de ce merveilleux ensemble, Michel Colombe, est le frère d'un enlumineur fameux – Jean Colombe – né vers 1430 et mort en 1493 à... Bourges. Omettre ainsi une information de cette ampleur, n'est-ce pas un moyen d'affirmer que tous les chemins mènent à Bourges ?

Car en effet, beaucoup trop de chemins mènent à Bourges : celui que nous donnons ci-après n'en étant qu'un parmi tant d'autres...

C'est en effet le moment de rappeler les liens forts unissant Napoléon III à Bourges, ancienne capitale de la France et ville de naissance de 'notre' Fulcanelli, dont la cathédrale fut restaurée par leur ami Eugène Viollet le Duc : il commence en effet sa campagne de prince-président par Bourges, en septembre 1852 (Albert à 13 ans), où il est accueilli par le maire, Pierre Planchat... C'est Johann Strauss en personne qui y ouvre le bal : deux mois après, le candidat prendra le nom de Napoléon III, et se mariera à Eugénie l'année suivante... Dix ans après (Albert a alors 23 ans), Napoléon est de nouveau reçu par Pierre Planchat, toujours maire, fringant en haut de forme, redingote et écharpe tricolore... Il ouvre son discours ainsi : « Sire et vous Madame l'Impératrice, Mesdames et Messieurs, Chers Amis, Permettez moi en ce 10 juillet 1862 de vous accueillir une nouvelle fois dans notre cité de Bourges. Je me présente, Pierre Planchat, maire de la ville depuis le 5 octobre 1848, et je compte bien l'être encore au bout de 20 ans » : il le sera, tout autant qu'il est le père de Céline, la mère de celui qui deviendra Fulcanelli, lui-même neveu d'Henri Planchat (1816 ; X 1835)...

Mais revenons quelques instants sur quelques amis d'Albert...

Quelques amis... Prix Nobel !

Dans son entourage, le major à *Polytechnique* puis à l'*Ecole des Mines* Fulcanelli avait de très hautes relations, et plus particulièrement – ce qui corrobore les dires d'Eugène Canseliet – des trajectoires, des carrières ou des performances d'exception, car il fut l'ami intime de personnages de très haut de gamme : Anatole France, *Prix Nobel* de littérature en 1921, mais aussi plusieurs *Prix Nobel* de physique et de chimie... Tel par exemple, le polytechnicien de Zürich Charles Edouard Guillaume (1861-1938), qui entra au *Bureau international des poids et mesures* de Paris (BIPM) en 1883, dont il devint directeur adjoint en 1902, puis qu'il dirigea de 1915 à 1936. On lui doit deux forts intéressants ouvrages, dans le droit fil des préoccupations alchimiques de Fulcanelli : *La vie de la matière* (1899), et *Des états de la matière* (1907).

L'étude théorique et expérimentale très poussée qu'il réalise pour expliquer les raisons de la faible dilatation thermique de certains métaux fait de lui un des pionniers de la cristallographie et lui vaut le *Prix Nobel* de physique en 1920... C'est un proche de Pierre Curie et, évidemment, de Fulcanelli... On se souvient en effet qu'en 1973, soit presque soixante ans après la mémorable rencontre entre Fulcanelli et Eugène Canseliet, paraissent enfin les premières révélations de celui-ci sur son maître : sur le rabat de couverture des *Les Demeures Philosophales*, il affirmait que Fulcanelli avait connu de nombreuses personnalités très célèbres, dont Pierre Curie (1859-1906), *Prix Nobel* de physique en 1903 pour ses recherches sur la radioactivité naturelle, né vingt ans après lui (aveu supplémentaire très précis, puisqu'en effet, 1859 - 20 = 1839, année de naissance de Fulcanelli selon Canseliet), qui avait longtemps et en secret recherché la Pierre Philosophale dans la pechblende, un minerai radioactif (ce qui est une erreur bien d'aujourd'hui et un leurre...). En 1908, dans son traité, *La Vie minérale*, Jean-Julien Champagne mentionne une expérience éclairante de Ch. E. Guillaume : « Monsieur Charles Edouard Guillaume, physicien au *Bureau international des poids et mesures*, à Paris, a fait à Neufchatel, devant la *Société helvétique des sciences naturelles*, une conférence qui par certains de ses côtés, aurait vivement scandalisé les naturalistes d'il y a vingt ou trente ans. L'auteur, grand partisan de la vie de la matière, a fait l'expérience suivante. Il a introduit dans un ballon de verre du mercure et de l'acide sulfurique. Le ballon fut ensuite plongé dans un amalgame de sodium soumis à un courant électrique de l'extérieur à l'intérieur. Or le sodium, sous l'influence de l'électrolyse, a traversé le verre et est allé se dissoudre dans le liquide du ballon. Si le verre est à la base de sodium, on peut le faire traverser, pour toute molécule plus petite, par du lithium, par exemple. Le sodium du verre s'en va le premier, et à mesure qu'il est remplacé par le lithium, on voit le verre prendre un aspect laiteux. Ajoutons que la densité et la consistance du verre diminuent simultanément. On obtient du reste le même effet lorsque l'expérience se produit avec le sodium chaud ou froid. Dans le second cas, l'effet se fait

attendre plus longtemps. M. Guillaume trouve *avec raison* que cette expérience, de même que beaucoup d'autres dirigées dans le même but, démolissent la notion surannée de la matière inerte. »

Mais qui, selon vous, fit connaître les expériences de ce métallurgiste expert, réalisées en Suisse, à l'illustrateur talentueux, si ce n'est le polytechnicien et métallurgiste Fulcanelli lui-même ? Ne cite-t-il pas, en effet, son collègue polytechnicien et métallurgiste – puis *Prix Nobel* de physique – au chapitre *Chimie et philosophie* de ses savantes *Demeures philosophales* ? Relisons : « Il ne suffit pas au Philosophe de noter seulement l'allongement d'une barre de fer soumise à la chaleur, il lui faut encore rechercher quelle volonté occulte oblige le métal à se dilater. Cette volonté métallique, l'âme même du métal, est nettement mise en évidence dans l'une des belles expériences faites par Charles Edouard Guillaume. Un barreau d'acier calibré est soumis à une traction continue et progressive dont on enregistre la puissance à l'aide du dynamographe. Quand le barreau va céder, il manifeste un étranglement dont on relève la place exacte. On cesse l'extension et l'on rétablit le barreau dans ses dimensions primitives, puis l'essai est repris. Cette fois l'étranglement se produit en un point différent du premier. En poursuivant la même technique, on remarque que tous les points ont été successivement éprouvés, en cédant les uns après les autres à la même traction. Or si l'on calibre une dernière fois le barreau d'acier en reprenant l'expérience du début on constate qu'il faut employer une force très nettement supérieure à la première pour provoquer le retour des symptômes de rupture. M. Guillaume conclut de ces essais, *avec beaucoup de raison*, que le métal s'est comporté comme l'eût fait un corps organique. Il a successivement renforcé toutes ses parties faibles et a augmenté à dessein sa cohérence pour mieux défendre son intégrité menacée. Un enseignement analogue se dégage de l'étude des composés salins cristallisés... » Nous avons, dans ces deux écrits, mis quelques mots en italique, afin que vous les relisiez et vous puissiez alors vous poser la question : « Qui, des deux, copie le style et le savoir de l'autre ? » On remarquera que, si le point de vue de Champagne se tient dans la critique des vues

« des naturalistes d'il y a vingt ou trente ans » et dans la description de la mystérieuse opération, qui n'apporte aucun éclairage à l'alchimie, celui de Fulcanelli s'en tient uniquement au constat scientifique, dont l'interprétation philosophique rapproche de l'alchimie – l'étude de la Volonté divine à travers la matière...

Il ajoute discrètement ; « un enseignement analogue se dégage de l'étude des composés salins cristallisés... »... Merci !

On notera que Fulcanelli omet soigneusement de préciser la qualité de polytechnicien de Charles Edouard Guillaume, que nous avons – pour notre part, proposée de manière aussi insistante que redondante – probablement afin que l'on ne songe pas à aller explorer cette piste alors devenue trop évidente, du fait de la succession quasi ininterrompue de ses camarades de l'X...

Et qu'il omet tout autant de signaler l'accession au *Prix Nobel* de physique de son ami, pourtant obtenu en 1920, *soit six ans avant* la parution du *Mystère des Cathédrales* et 10 ans avant celle des *Demeures Philosophales*... Strange, isn't it ?! Se cacher ? Brouiller les pistes ?

Car du monde issu de *Polytechnique*, il y en eu vraiment beaucoup dans l'entourage de Fulcanelli ; du beau, du bon, du meilleur !

Parlons simplement de l'un de ses parents, brièvement évoqué en abordant la famille de Fulcanelli ; Henri Sainte-Claire Deville (1818-1881), et montrons à quel point celui-ci était proche des préoccupations de Charles-Edouard Guillaume et du comte Albert Auguste Cochon de Lapparent, alias Fulcanelli...

Henri Sainte-Claire Deville, natif des Antilles, alors possession du Danemark, où son père – originaire du Périgord – était armateur, est un chimiste encore très réputé de nos jours, principalement connu pour ses travaux sur l'aluminium.

Son frère, Charles, deviendra géologue – et donc collègue de Fulcanelli – et sera connu pour ses travaux sur les volcans...

La Montagne Pelée ou... le Vésuve ? Vous le saurez plus loin !

En 1824, la famille s'installe en France, où Henri entreprend des études de médecine : il obtient son doctorat en 1843, à l'âge de 25 ans. Il se passionne cependant pour la chimie, et crée son premier laboratoire dans un grenier... Voici, selon Paul Fuchs, collègue lui-aussi polytechnicien et très aimé de Fulcanelli (qui écrivit pour

lui un hommage posthume), les débuts d'Henri Sainte-Claire Deville : « Dans un taudis de la rue de la Harpe, il avait installé un laboratoire personnel, où après avoir répété les expériences dont il avait été témoin à la Sorbonne, il cherchait à faire naître des réactions ignorées, à produire des composés nouveaux.

A l'âge de vingt ans, il présentait à l'*Institut* son premier mémoire – une étude suivie, de beaucoup d'autres, attira les regards des maîtres de l'époque, les Thénard, les Gay-Lussac, les Chevreul, les Dumas. A peine avait-il obtenu le titre de docteur ès-science qu'il était envoyé à Besançon pour organiser la *Faculté des Sciences* nouvellement créée et la diriger comme doyen. Il avait vingt-six ans. » C'est là et dans ces conditions précaires qu'il découvrit le toluène, bien que sa thèse portât sur l'essence de térébenthine...

En 1845, lors de la réouverture de la faculté des sciences de Besançon – ville où vécurent Fulcanelli et sa famille –, il est nommé professeur de chimie et doyen ; il le restera six ans. Là, il isole l'acide nitrique anhydre en faisant passer du chlore sur du nitrate d'argent, ce qui lui vaut sa première renommée auprès du monde scientifique européen. En 1851, à l'âge de 33 ans, il est nommé maître de conférence de chimie à l'*École normale supérieure* de Paris. Dès son arrivée, il cherche à déterminer les propriétés du silicium, du magnésium et de l'aluminium...

Il cultive par ailleurs – et lui-aussi – ses relations, en ouvrant son laboratoire aux sommités scientifiques (Louis Pasteur, notamment, ami de la famille de Fulcanelli ainsi qu'on l'aura noté) et aux célébrités littéraires (Ernest Renan, que connaîtra Claude-Sosthène Grasset d'Orcet à ses dépens) et politiques (Adolphe Thiers : que d'eau, que d'eau !) tous les dimanches après-midi.

En travaillant sur des corps supposés très stables tels que l'eau et le dioxyde de carbone, Henri met en évidence la notion de réversibilité et d'équilibre chimique. Il réussit enfin à produire les premiers lingots d'aluminium : la production chimique de l'aluminium est née. Dès 1852, il est nommé professeur de chimie suppléant et en 1867 professeur de chimie titulaire à la *Faculté de sciences* de Paris, à la suite de l'illustre Jean-Baptiste Dumas.

En 1854, il fait une première communication au sujet de la fabrication de l'aluminium à l'*Académie des sciences*, mais ne juge pas utile de déposer un brevet pour son procédé : en revanche, les difficiles et dangereux travaux sur les métaux de la mine du platine (le rhodium, le palladium, l'iridium, l'osmium, le ruthénium et le platine) l'attirent, et l'occuperont jusqu'à sa mort...

À l'*Exposition Universelle de Paris*, en 1867, un *Comité des Poids et Mesures et des Monnaies* se constitue et demande l'adoption internationale du système métrique, institué en France en 1795.

En 1869, Napoléon III propose la création d'une *Commission internationale*. La commission française commence quant à elle ses travaux dès novembre 1869.

Henri Sainte-Claire Deville et le général et physicien Arthur Jules Morin – évidemment polytechnicien lui-aussi –, entreprennent les études préparatoires à partir du mètre et du kilogramme.

La *Commission Internationale* se réunit du 24 septembre au 12 octobre 1872 : trente pays y participent...

Après avoir entendu les résultats des travaux du *Comité des Recherches préparatoires*, elle décide de construire de nouveaux prototypes : le métal utilisé pour réaliser les étalons sera un alliage composé de 90 % de platine et de 10 % d'iridium. La fabrication de ces étalons est importante car, « tous les pays recevront des copies identiques, construites en même temps que le prototype à trait » et que c'est la France, pays du système métrique, qui a été chargée de les réaliser... Le 3 octobre 1873, le *Comité* demande au gouvernement français d'organiser une conférence qui permettra la création d'un *Bureau international des poids et mesures* ; le mètre-étalon est réalisé et diffusé autour du monde entier...

Sainte-Claire Deville revient à ses anciennes amours, la chimie...

Le terme de *philosophie chimique* qu'il emploie, probablement emprunté à l'un des ses professeurs – Jean-Baptiste Dumas – est utilisée par Sainte-Claire Deville dès 1860, dans sa leçon à la *Société chimique*, qui a pour titre « Des lois de nombre en chimie et la variation de leurs constantes ». En cette occasion, il a pris position : il est anti-atomiste et énergétiste. En effet, l'énergétisme décrit les conditions de transformation d'une matière lors d'une

réaction chimique sans faire d'hypothèses sur la constitution de la matière ; ce sont la pression, la température, le rapport entre les quantités de réactifs qui sont étudiées afin de montrer que la réaction est ou non possible. Il rejette l'hypothèse des atomes et celles des forces en chimie, donne une priorité absolue à l'expérience, et suit la position de Dumas, pour qui seule l'expérience permet de conclure. Marcelin Berthelot est lui-aussi anti-atomiste, tout comme Ostwald et Duhem.

Ce sont les travaux de Deville qui donneront à Jules Verne, autre ami de Fulcanelli, l'idée d'un obus creux suffisamment léger mais également résistant pour pouvoir être tiré par un canon directement sur la Lune : « Vous savez qu'un illustre chimiste français, Henri Sainte-Claire Deville, est parvenu, en 1854, à obtenir l'aluminium en masse compacte. Or, ce précieux métal a la blancheur de l'argent, l'inaltérabilité de l'or, la ténacité du fer, la fusibilité du cuivre et la légèreté du verre ; il se travaille facilement, il est extrêmement répandu dans la Nature, puisque l'alumine forme la base de la plupart des roches, il est trois fois plus léger que le fer, et il semble avoir été créé tout exprès pour nous fournir la matière de notre projectile ! » (*De la Terre à la Lune*).

Et d'autres amis de très haute qualité...

Parmi ceux-ci, son tuteur d'études, Elie de Beaumont – auquel une partie de son pseudonyme rend hommage (Fulcan-*Elie*) –, l'une des plus grandes figures de la science de son époque...

Mais laissons la plume à l'un des ses biographes les plus diserts ; « Par un rare privilège, il a incarné en lui la géologie, au point que son nom est demeuré populaire, même parmi ceux qui n'avaient nulle idée de l'objet de ses études. Comme ces montagnes, dont il a si bien écrit l'histoire, il a dominé de sa hauteur presque tous les savants de son temps. Comblé d'honneurs, entouré d'un respect que sa seule vue suffisait à inspirer, et que justifiait une admirable dignité d'existence, il a vécu de longs jours, sans que jamais son consciencieux labeur ne fût interrompu. L'empreinte de la discipline géométrique éclate dans tous les travaux qui ont établi

sa renommée, laissant dans la science une trace profonde qui honore particulièrement l'*École Polytechnique*...

Né le 25 septembre 1798 au château de Canon, près de Mézidon, dans le Calvados [lieu des exploits de l'Arsène Lupin de Maurice Leblanc, donc !], Jean-Baptiste-Léonce Elie de Beaumont fit à Paris de brillantes études [exactement les mêmes qu'Albert de Lapparent, qu'il 'coachera' ultérieurement]... En 1817, il est en effet admis premier à l'*École Polytechnique*, d'où il sort deux ans après avec le rang de major, puis entre major à l'*École des Mines*.

Durant l'établissement de la *Carte géologique de France*, labeur gigantesque auquel il s'attela, il parcourra plus de 100 000 kilomètres, presque constamment à pied, délimitant pour la première fois, dans toute leur étendue, les masses minérales qui composent le sol français, et déployant une rare sagacité dans la solution des difficultés à chaque instant rencontrées.

Après avoir défini les systèmes de montagnes, un tempérament de géomètre comme celui de ce grand géologue ne pouvait échapper à la tentation d'y reconnaître un principe d'ordre et de régularité. Cette recherche a occupé toute la fin de son existence, et il a concentré l'effort de son génie sur la démonstration de cette thèse : que les déformations de l'écorce terrestre sont alignées suivant des grands cercles de la sphère, lesquels se coupent de manière à engendrer à la surface un réseau symétrique, le dodécaèdre pentagonal régulier, d'où le nom de *réseau pentagonal* qu'Elie de Beaumont a donné à cette conception.

C'est au nombre des plus beaux monuments de la Science qu'il convient de ranger la *Note sur les émanations volcaniques et métallifères*, que ce maître publia en 1847, et où l'origine, ainsi que le mode d'apparition des principales substances terrestres, lui ont suggéré des vues d'une profondeur et d'une originalité saisissantes. Qui donc eût été capable de tracer avec une pareille netteté la distinction des trois ordres d'émanations : celles des volcans, celles des filons métalliques, enfin celles des eaux minérales ? Enfin, où trouver un travail plus magistral que l'étude sur les *Gisements du phosphore*, pleine d'aperçus nouveaux, sous l'inspiration de laquelle

s'est fondée une industrie féconde pour l'agriculture, et qui assure à son auteur oublié des droits à la reconnaissance publique ?

Dans ses *Leçons de Géologie pratique*, où il reproduit son cours au *Collège de France*, il étudie avec une rare perspicacité et avec une connaissance approfondie de tous les documents sur la matière, le mode d'action de tous les agents naturels puis s'attache à en définir la vraie mesure, dans une exposition qui restera comme un modèle, attestant le sens de la précision et de l'exactitude dont il était pourvu. Ces qualités, jointes à la hauteur des vues, se retrouvent dans toutes les directions de la science où il a appliqué son esprit.

Avant d'être professeur en titre à l'*École des Mines*, Elie de Beaumont avait été appelé, en 1832, alors qu'il n'avait que trente-quatre ans, à recevoir la succession de Cuvier au *Collège de France*. L'*Académie des Sciences* l'avait admis dans son sein en 1835 et, en 1853, il avait été élu Secrétaire perpétuel [tout comme le deviendra Albert de Lapparent bien plus tard], en remplacement de François Arago. En cette qualité, il a rédigé un assez grand nombre d'éloges historiques, notamment ceux de Legendre, de Bravais et de Plana. Tous sont de remarquables morceaux, écrits dans une langue sobre et distinguée, et portant au suprême degré le cachet de cette conscience qui distingue les travaux d'Elie de Beaumont.

Inspecteur général des Mines de première classe, l'illustre savant fut appelé, en 1861, après la mort de Cordier, à la présidence du Conseil général des Mines. C'est aussi à cette époque qu'il reçut la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur. Il faisait partie du sénat impérial depuis la création de ce corps, où nul, mieux que lui, n'avait qualité pour représenter la Science à côté des Poincaré et des Le Verrier, comme lui enfants de l'*École Polytechnique*.

Un sentiment rigoureux du devoir, un entier dévouement à toutes ses fonctions, la droiture et la noblesse du caractère, telles furent, à côté des dons du génie scientifique qu'il avait reçus, les qualités maîtresses d'Elie de Beaumont. Jamais, durant sa longue carrière, il ne s'est laissé détourner de son chemin, même dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses. On l'a bien vu durant les tristes jours de 1870 et 1871. Ni pendant le *Siège de*

Paris, ni lors des événements de la *Commune*, il ne s'éloigna un instant de son poste de Secrétaire perpétuel, contribuant, par l'exemple de son courage et de sa sérénité, à prouver que l'*Académie des Sciences* demeurait constamment prête à fournir, sur toutes les questions de sa compétence, le tribut de lumières qu'on voudrait lui demander. On le vit même, au moment de l'entrée des troupes, essayer de franchir les barricades pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait manqué une séance ! D'un abord imposant, tempéré par une exquise politesse, il a semé autour de lui de nombreuses marques de sa bienveillance, et son souvenir est resté profondément gravé dans les écoles où il enseigna.

Sa puissante intelligence a d'ailleurs eu le privilège de ne connaître aucune défaillance. C'est par une mort aussi subite qu'imprévue qu'il a été enlevé, le 21 septembre 1874, dans ce château de Canon où il avait vu le jour, peu d'heures avant le moment où il allait accomplir sa soixante-seizième année. Deux ans plus tard, à Caen, au milieu d'une ville en fête, une statue lui était élevée non loin de celle de Laplace. Celui-ci s'était illustré en dévoilant les lois de la mécanique céleste ; à *Elie de Beaumont* revient l'honneur incontesté d'avoir fondé la mécanique de l'écorce terrestre, et révélé au monde entier l'éclat d'une science dont, avant lui, le nom était à peine soupçonné. Elie de Beaumont fut consulté à plusieurs reprises lors de la préparation des travaux du canal de Suez. On lui proposa même un certain nombre d'actions de la société, équivalente à une petite fortune. Il refusa, ce qui est un cas unique dans son genre de désintéressement à cette époque affairiste [préférant y envoyer son protégé ; un certain Albert Auguste Cochon de Lapparent...].

Veut-on un exemple encore plus net et poussé ? Le voici, de la plume même d'Albert de Lapparent, dont le style – une fois de plus et bien que dans un registre différent – fait mouche : on y retrouve l'expression très nette de ses propres valeurs morales...

« L'exemple de Combes est un des plus significatifs qu'on puisse invoquer pour montrer quelle variété de services il est permis d'attendre d'un esprit vigoureux et sain, trempé aux fortes études de l'*École Polytechnique* [quel éloge, de la part d'un élève de l'*École des Mines* pour son directeur d'établissement, au moment de ses

études). Tour à tour ingénieur, industriel, homme de science, professeur, administrateur, économiste, Combes a déployé partout une supériorité incontestée. Si sa carrière a manqué de l'éclat extérieur et bruyant qui fait la célébrité au regard de la foule, il n'en reste pas moins un des plus utiles serviteurs du pays, et réalise absolument le type qu'avaient en vue les fondateurs de l'*École*. « Faire chaque jour son devoir, se préparer à celui du lendemain, allier à la bonté une rigoureuse justice, étudier sans cesse, tourner la science au profit de tous : telles furent les maximes de Charles Combes, tel est le résumé de sa vie » ; ainsi s'exprimait M. Joseph Bertrand le jour où, devant l'*Académie des Sciences*, il faisait revivre la figure du savant que la Section de Mécanique avait perdu. C'était peindre, en quelques traits rapides, le portrait le plus ressemblant qu'il fût possible d'imaginer.

Faire son devoir et le bien faire n'est pas toujours le plus sûr moyen de réussir en ce monde.

Heureusement pour lui et pour ses contemporains, Combes a vécu dans un temps relativement calme, sous une administration que sa stabilité rendait avant tout soucieuse du bien public. Aussi les plus hautes situations sont-elles venues à lui tout naturellement, comme au plus digne, sans qu'on eût à faire valoir, pour les lui décerner, d'autres titres que son indiscutable mérite et l'intérêt même des services qu'il était appelé à diriger.

Né à Cahors [voyez la porte du *Collège Pellegrini* à Cahors, dans *Les Demeures philosophales*] le 26 décembre 1801, il avait pour père un officier sans fortune. Docile et studieux, d'une physionomie ouverte et d'une gaieté expansive, doué d'une grande promptitude de conception, Charles Combes était le premier de sa classe au lycée de Cahors, et se distinguait surtout en mathématiques. Mais, pour profiter d'un enseignement plus complet, il eût fallu venir à Paris, et la mort du père, survenue en 1814, avait accru la gêne de la famille au point qu'il n'était pas permis de songer à un tel déplacement. Charles Combes se chargea lui-même de lever l'obstacle, et une bourse gagnée au concours lui ouvrit, en 1816, les portes du *Lycée Henri IV*. Deux ans après (en 1818), comme il n'était alors âgé que de 17 ans, il fut reçu le premier à l'*École*

Polytechnique, renouvelant pour son maître, M. Dinet, la satisfaction que lui avait procurée, l'année précédente, le sergent-major Elie de Beaumont. En 1820, toujours le premier, Combes arrivait à l'*Ecole des Mines*, où la supériorité de son travail lui faisait obtenir en deux ans, c'est-à-dire en même temps que ses anciens, le titre d'élève hors concours. En 1828, à la suite d'un fructueux voyage d'études, il rédigea deux mémoires que les *Annales des Mines* s'empressèrent d'accueillir : l'un sur les forges catalanes, l'autre sur le maximum de puissance de la vapeur. Ce dernier fixa l'attention bienveillante de Navier. Désigné dès ce moment pour professer à Saint-Étienne, Combes dut ajourner l'acceptation définitive de ce poste pour remplir un devoir que la piété filiale lui dictait, celui d'être en aide à son excellente mère. Mme Combes était originaire de Strasbourg. Le fils qui l'adorait voulut, du même coup, la rapprocher de son pays et assurer son bien-être. Pour cela, il consentit à prendre la direction de la compagnie de Sainte-Marie-aux-Mines. Mais, en 1826, la mort ôta tout prétexte à ce sacrifice, car c'en était un pour Combes de mêler des préoccupations industrielles aux travaux désintéressés dont il avait le goût exclusif. Il s'empressa de revenir à Saint-Etienne, où les labeurs tranquilles du professorat lui furent une consolation. Son cours de Mécanique appliquée, commencé en 1827, marcha de pair avec la direction de la *Houillère de Firminy*, constamment préservée, par sa vigilance, des accidents si fréquents dans le bassin. Pendant cinq ans, Combes y étudia sur place le difficile problème de l'aérage des mines, qui devait continuer à l'occuper durant toute sa carrière. Ses succès le désignaient pour un poste supérieur. En 1832, il fut appelé à l'*Ecole des Mines* de Paris. Son cours y fit sensation par la nouveauté, l'ampleur et la profondeur des vues. L'un des fruits de cet enseignement fut la publication faite, de 1841 à 1845, d'un grand *Traité d'exploitation des Mines*, qui devait faire autorité partout. Suppléé, à partir de 1848, par Callon, Combes demeura titulaire du cours jusqu'en 1856. C'est dans cet intervalle qu'il se livra à ses savantes études sur les ventilateurs et les turbines. L'*Académie des Sciences*, qui lui avait ouvert ses portes en 1847, et lui avait décerné dès 1854 les honneurs de la présidence, entendit de lui, en 1860,

une théorie de l'*Injecteur Giffard*, qui venait de révolutionner l'art des machines à vapeur, en même temps que, par son originalité imprévue, cette invention mettait les savants en émoi. En 1867, Combes publiait un *Exposé des principes de la théorie mécanique de la chaleur et de ses applications principales*. Ce livre a mérité d'être qualifié de « guide le plus sûr vers cette science qu'il rend facile » (J. Bertrand, *Eloge de Combes*). On lui doit aussi plusieurs mémoires sur l'application de la thermodynamique aux machines et sur la marche à contre-vapeur des locomotives. Ainsi, dans tous ses travaux, l'ingénieur inspirait l'homme de science, et le souci d'être immédiatement utile au pays lui marquait la direction où devaient s'engager ses facultés d'analyste.

A partir de 1857, Combes eut à diriger l'*Ecole des Mines*, où la sagesse de son administration a laissé des traces durables. Aucun directeur n'y a joui d'une autorité personnelle plus complète, car il n'était pas moins qualifié pour marcher à la tête d'un corps savant que pour présider à la formation des futurs industriels.

Quand la retraite atteignit Élie de Beaumont, la présidence du *Conseil des Mines*, qu'une tradition constante avait tenue distincte de la direction de l'*Ecole*, n'en fut pas moins attribuée à Combes.

On sentait qu'il y aurait eu grand dommage à ne pas donner la conduite des délibérations à un homme dont la compétence presque universelle et le lumineux bon sens devaient exercer la plus salutaire influence. Allant droit au fait, il ne se perdait pas dans les discours, et donnait à l'occasion son avis avec une franchise qui ne connaissait d'autres limites que celles de la courtoisie, à laquelle on ne le vit jamais manquer. Car si personne ne s'étudia moins à plaire, personne aussi n'évita mieux de blesser. L'âge de Combes assignait comme terme à son activité de fonctionnaire les premiers jours de l'année 1872. Mais on n'eut pas à lui appliquer la rigueur du règlement. Un mal presque foudroyant l'enleva le 15 janvier, sans que, jusqu'à cette crise dernière, aucune défaillance eût jamais été infligée à ce vigoureux esprit. Il se sentait prêt, d'ailleurs, et si sa conduite avait été celle du sage, ses espérances portaient au delà d'un monde où il n'avait donné que des sujets de l'estimer.

Ce rapide exposé peut suffire à indiquer ce qu'a été la carrière proprement dite de Combes ; mais il faudrait l'allonger démesurément si l'on voulait seulement énumérer les services de tout ordre qu'il a rendus au pays. Combien de vies humaines ont été préservées par les soins qu'il a pris de l'éclairage et de l'aération dans les mines ! Que d'explosions il a contribué à prévenir par sa vigilance comme président de la Commission des appareils à vapeur ! Combien d'accidents ont été rendus impossibles, grâce à la direction qu'il imprimait aux travaux de la Commission des inventions relatives aux chemins de fer, et d'où est sorti, sous son inspiration prépondérante, le règlement aussi libéral qu'intelligent du 25 janvier 1865 ! Coopérateur précieux des *Expositions universelles*, il a encore fait sentir son action dans la *Société pour l'encouragement de l'industrie*. L'*Association française pour l'avancement des Sciences* l'a compté parmi ses fondateurs. Enfin, au sein de la *Société nationale d'Agriculture*, il a prouvé que les intérêts des laboureurs ne lui étaient pas moins chers que ceux des industriels. Ajoutons que, loin d'être exclusivement occupé de science ou de pratique, son esprit distingué aimait à se délasser dans la culture des lettres. Tacite, qu'il lisait dans le texte, était son auteur favori.

Le nombre est prodigieux des comités de tout genre dont Combes a fait partie. Et, ce qui est la marque distinctive de son caractère, c'est qu'il n'a jamais accepté une tâche de ce genre sans être décidé à en remplir toutes les obligations. Un trait suffit à le peindre : étant, en 1869, président de la commission du tunnel sous-marin, qui avait à se prononcer sur les conditions d'établissement d'un tube métallique, il n'hésita pas à traiter lui-même la question par l'analyse mathématique, afin de vérifier si les prévisions de l'inventeur de ce projet pourraient être réalisées. A partir de 1863, Combes a été l'un des membres les plus assidus du *Conseil de perfectionnement de l'Ecole Polytechnique*.

Un homme qui joint le bon sens le plus ferme à une science profonde et à une netteté d'esprit peu commune est suffisamment désigné pour exercer son influence dans toutes les grandes affaires. Si, par surcroît, il s'y ajoute une droiture, une fermeté de caractère et un désintéressement inflexibles, un tel assemblage fait

de lui l'arbitre nécessaire lorsque surgit une difficulté exceptionnelle. C'est à ce titre que Combes a été appelé à jouer un rôle efficace lors de la préparation des traités de commerce. Sa compétence et son intégrité furent d'un puissant secours pour essayer de tenir une juste balance au milieu de tant d'intérêts contradictoires. Plus tard, on eut souvent recours à lui comme arbitre, notamment lorsqu'il fallut résoudre une grave difficulté qui divisait les *Compagnies d'Orléans et de Lyon*. Une fois même, son arbitrage, provoqué par la question des chemins de fer de Belgique et du Luxembourg, eut une portée internationale et contribua au maintien de la paix. Il ne tint qu'à lui, en 1870, de jouer un rôle analogue entre le directeur de l'Observatoire et ses adversaires. On l'avait choisi sans qu'il fût astronome, rien que pour son bon sens. Il en donna, comme a dit excellemment son panégyriste (J. Bertrand), une preuve suprême en refusant d'intervenir dans cette campagne. Le récit de sa vie peut finir sur ce trait.

Ajouté à tant d'autres, il légitime bien le jugement qu'au nom de la postérité le Secrétaire perpétuel de l'*Académie* a porté sur son illustre confrère lorsque, après avoir rendu justice au savant, il définissait en ces termes les mérites de l'administrateur : « Aucun n'a fait paraître, avec plus de droiture dans l'esprit, plus de sagesse dans les affaires. » Ainsi s'échève le vibrant hommage d'Albert...

On se souviendra, après cette évocation de grands hommes aux si imposantes carrières, de la proximité et de l'amitié confraternelle directe qui liaient le 'vrai' Fulcanelli à l'élite politique, savante, et polytechnicienne de son époque et de notre pays, entre autres, de nombreuses fois évoquée par Eugène Canseliet, et que l'on ne trouve chez aucun des ses 'concurrents', même chez les plus prestigieux et les mieux placés d'entre eux...

Mais la légèreté n'a qu'un temps, surtout pour Albert Auguste...

En 1865, il est choisi comme rédacteur chargé d'analyser les mémoires de stratigraphie pour les *Annales des Mines*, activité littéraire qu'il conservera jusqu'en 1880, soit durant quinze années, pendant lesquelles il acquerra une expérience approfondie autant que vaste de l'expression écrite à caractère scientifique, immédiatement reconnaissable en lui : clarté, concision, précision,

et – tout de même – chaleur, poésie et luminosité dans le propos, et l'un de ses biographes de préciser : « Le rédacteur chargé d'analyser les mémoires de stratigraphie s'étant retiré, de Lapparent se vit offrir sa succession. De 1865 à 1880, il assumait cette tâche, *facilitée par sa parfaite connaissance de plusieurs langues étrangères* ; il y prit le goût des recherches bibliographiques, des informations précises, de la discussion des hypothèses ; il acquit ainsi *une érudition*, il développa un sens critique naturel qui, quelques années plus tard, allaient trouver leur emploi. »

Cependant, quelque peu lassé par les grandes écoles, où il s'ennuie – il préfère le terrain –, il parcourt la France – où il fait nombre de rencontres étonnantes en Bretagne et Normandie – puis entame des recherches personnelles au début de 1865 ; il a 26 ans...

Deux ans après, les géologues Élie de Beaumont et Alexandre-Emile Beguyer de Chancourtois le sollicitent, afin qu'il participe à l'établissement de la *Carte géologique de la France*, ce qu'il accepte du fait qu'il a obtenu la promesse d'être surtout sur le terrain...

Suppléant de Chancourtois, il est en même temps *rapporteur des conférences publiques internationales instituées en vue de l'unification des poids et mesures* (notamment du fait de ses connaissances linguistiques aussi diverses et sûres qu'avancées : anglais, allemand, italien, espagnol etc (sa marotte étant d'apprendre une langue nouvelle chaque année !), sans oublier le latin et le grec, qu'il cultive en lisant méthodiquement les classiques, en commençant par Homère, Orphée, les *Oracles sybillins*, la *Bible* et tutti quanti...

Beaucoup de voyages ne l'empêchaient cependant pas de continuer à fréquenter avec succès et assiduité les salons de la haute société : on le voit même fréquenter un célèbre cabaret, *Le Chat noir*, que l'on devrait appeler esta-minet... du fait de ce nom... Il entreprend de lui-même des voyages d'étude à l'étranger, en train ou à pied, parcours où il aiguisait ses connaissances linguistiques, culturelles, minéralogiques et géologiques...

Un biographe note quatre données très intéressantes, et dont voici la première : « Un grand industriel, séduit un jour par la netteté des idées exposées par lui [Albert de Lapparent, l'authentique Fulcanelli] à une conférence d'un cercle d'ouvriers de Passy [c'est

bien là son tempérament : offrir à tous le savoir, sans exclusive ni ségrégation, en vrai chrétien qu'il est, soucieux de l'instruction et de la culture de son prochain quel qu'il soit], lui avait confié les fonctions d'ingénieur-conseil dans plusieurs importantes affaires. *C'est ainsi, en particulier, qu'il fut pendant longtemps le conseil de la mine de plomb argentifère de Friedrichsseggen, en Nassau, ce qui lui fournit l'occasion de nombreux voyages, fructueux pour ses études* ». Puis la deuxième, heureuse elle aussi : « Ce fut, pour de Lapparent la réalisation d'un rêve ; débarrassé du cauchemar de l'affectation à un poste d'ingénieur des mines en province, *il allait désormais pouvoir se consacrer tout entier à la science qui, chaque jour, exerçait une attraction plus grande sur lui*. Il parlait volontiers du charme de cette période de sa carrière pendant laquelle, s'abandonnant sans réserve à la vie en plein air si attrayante du géologue, il partageait son temps entre les courses à travers la campagne, des Vosges à la Normandie, de la Normandie à la Bourgogne, et le travail de cabinet à Paris, employé à mettre au net les observations faites sur le terrain ». Voici la troisième : « Libre comme il l'était devenu, *indépendant grâce à sa situation de fortune*, mis à l'abri des tentations de l'ambition par sa rupture définitive avec les milieux officiels, *il put se donner tout entier et sans réserve à la Science*. Pour que le sacrifice de sa carrière eût un sens, à tout prix il lui fallait réussir dans son enseignement : *il était homme à ne pas ménager ses peines afin d'atteindre le but*. » Et voici la quatrième et dernière, la plus révélatrice dans l'enquête en cours : « Son voyage de retour, en 1868, terminé par une excursion en Italie, contribua à l'orienter en outre dans une autre direction qui, plus tard, allait prendre une grande place dans sa vie... » Mais n'anticipons pas ! Après dix ans, l'existence de géologue itinérant commençait à peser à Albert de Lapparent ; c'est alors qu'il reçut la visite de l'abbé de Foville, qui le sollicite pour devenir professeur à l'*Institut catholique* de Paris... Pour cela, Albert doit obtenir sa mise en congé illimité, ce qu'il obtient : il peut accepter cette nouvelle charge... Mais laissons un de ses biographes relater cet épisode : « Son camarade de l'*École des Mines*, l'abbé de Foville, venu pour lui proposer, de la part de l'abbé d'Hulst, la chaire de Géologie et de Minéralogie que l'on projetait d'instituer à l'*Université catholique* en

voie d'organisation à Paris, à l'ombre de la loi du 12 juillet 1875. De Lapparent saisit avec empressement cette offre, *conciliant ses secrets désirs et ses sentiments profondément catholiques*. Sollicité par l'archevêque de Reims, le Ministre des Travaux publics consent à « prêter » le jeune ingénieur à l'Université libre naissante. Dès le mois de janvier 1876, celui-ci ouvre son cours de Géologie. Mais, trois mois plus tard, voyant qu'il lui serait impossible à la fois d'assurer son enseignement et de remplir tous ses devoirs d'ingénieur des Mines, *il se fait mettre en congé illimité.* »

On notera que ledit ministre des Travaux publics, qui lui offre sa liberté, n'est alors autre que son camarade de Polytechnique et futur président de la République française Sadi Carnot...

D'un seul coup, toute la vie d'Albert Auguste s'en trouve changée : il découvre, dans le métier de professeur qui devient désormais le sien, ce qui correspond le mieux à son tempérament : son amour de relations humaines et des contacts avec autrui est comblé, ses remarquables qualités d'expositions, ses dons de pédagogue et de didacticien peuvent s'employer, mais surtout, il se trouve face à avec une tâche qui bientôt le passionne et le prend en entier... ou presque ! « Il se met à toutes les besognes, même les plus humbles, cumulant les fonctions de professeur, de préparateur, de garçon de laboratoire même. Vivant au milieu de ses pierres, les étudiant, les classant, il apprend à les connaître et à les aimer ; il acquiert ainsi un bagage de naturaliste qui avait manqué jusqu'alors à son instruction essentiellement mathématique et physique. »

La géologie était alors à un point crucial de son évolution : depuis Léonard de Vinci, Buffon et tant d'autres, elle avait, peu à peu, acquis sa stature d'histoire de la Terre.

L'analyse des strates de terrain – la stratigraphie – avait progressé et venait de parvenir à son point d'achèvement : la constitution d'une échelle continue permettant de situer dans le temps et les uns par rapports aux autres, les événements qui s'étaient succédés depuis l'apparition des premiers êtres vivants jusqu'à celle de l'homme et de sa civilisation.

L'histoire de la Terre, du vivant, et des hommes !

Bien sûr, il restait – et il reste toujours beaucoup – à faire pour analyser dans le détail une si longue histoire, cependant le cadre général était dressé, la succession des étapes mise en ordre, et les grandes « révolutions » qui pendant longtemps avaient servi d'explication à l'histoire de la Terre s'étaient peu à peu effacées devant les preuves d'une continuité qu'il avait fallu rechercher avec persévérance : elle était désormais pour lui acquise et connue.

Tout ceci n'était cependant accessible qu'à un très petit nombre de grands esprits, enfermés dans leur bureau et leurs connaissances et souvent bourrus, dont plus d'un ont laissé un souvenir qui appelle la caricature. Pour harmoniser la masse des faits connus en un édifice unique, et le livrer à tous ceux qui, par obligation ou par attrait, en étaient curieux, il fallait un esprit vigoureux, ordonné, clair, lumineux, épris de synthèse et d'ambitions pédagogiques. Une bonne connaissance de la paléontologie était en outre indispensable : Albert de Lapparent l'acquiert progressivement, en organisant la collection minéralogique puis paléontologique de l'*Institut Catholique* : les collectionneurs de fossiles amateurs ou professionnels ne manquaient pas, et certains étaient tout disposés à donner tout ou partie de leurs richesses et découvertes : le premier et le plus illustre fut Barrande, le très célèbre spécialiste des terrains anciens des pays de Bohême. Albert, aidé par d'humbles bonnes volontés comme celle du Marquis de Rincourt, vérifia les déterminations, et classa... plus de trente-six mille fossiles, qui constituent le fond de la collection toujours conservée dans le local où il l'a lui-même installée. »...

Et un biographe d'ajouter une précieuse remarque : « Dépassant les problèmes purement locaux et accidentels, *il s'attaque au mécanisme même de l'évolution et tire de ses observations des arguments nouveaux en faveur de la théorie des mutations.* »

Malheureusement, mêmes les meilleures choses ont une fin :

« En 1879, la position de congé illimité est supprimée et de Lapparent reçoit avis qu'il a dix mois pour régler sa situation. »...

Voici ce que relate un biographe : « A l'expiration de ce délai, il est mis en demeure de choisir entre sa chaire et son titre d'ingénieur de l'État. Il n'hésite pas ; il remet sa démission au Ministre des

Travaux publics qui, par un hasard singulier, était un ingénieur et aussi l'un de ses camarades de promotion, Sadi Carnot. *Ce sacrifice d'une carrière, aussi riche en promesses, à ses convictions et à ses amitiés, pour la défense d'une cause que sa perspicacité devait lui montrer comme presque certainement vaincue d'avance, est un trait significatif du caractère, à la fois idéaliste et résolu, d'Albert de Lapparent* ».

Mais Fulcanelli possède une capacité de rebondir et une volonté hors du commun, et « Vers 1880, il se décide à céder aux pressantes sollicitations d'un éditeur lui offrant de publier son cours. Il se met à sa table de travail. Une nouvelle phase de sa vie de savant commence, – la plus brillante et la plus utile. Au début de 1882 parurent les premiers fascicules de son *Traité de Géologie* ; ils s'enlevèrent avec une rapidité inconnue jusqu'alors aux ouvrages de ce genre. L'apparition de ce *Traité* marque, en effet, une date dans l'histoire de la géologie en France. Ce livre apporta aux maîtres, aux étudiants et aux géologues professionnels, le guide lumineux qui leur avait manqué jusqu'alors. »

La géologie, tout comme la plupart des sciences, a périodiquement besoin d'esprits assez ouverts et assez puissants pour refondre en un tout la multitude des faits épars et des théories que les chercheurs ont dispersés tout au long de leurs travaux : de Lapparent offrit cette synthèse générale tant attendue : œuvre de vulgarisation titanesque autant qu'ingrate, elle le forme comme l'œuvre fait l'ouvrier... Parti d'une masse de documents lentement et péniblement accumulés par des générations de chercheurs, Lapparent en montre les articulations, en extraits les lois, en révèle enfin l'unité.

Son *Traité de géologie* correspond si exactement à ses capacités qu'à peine terminée sa première édition, il se tourne, pour entreprendre une oeuvre analogue, vers un autre domaine du savoir, car il est décidé à tout apprendre de la Terre : il s'attaque au complément de la géologie ; la minéralogie...

La minéralogie est une science curieuse ; partie de l'étude des cristaux naturels, les minéraux, elle en entreprit l'inventaire et la description avec l'Abbé René Just Haüy (1743-1822). Parce que ces minéraux sont souvent de petites tailles et faciles à

collectionner, elle fut souvent une science de cabinet et de laboratoires plutôt que de terrain, plutôt le domaine des entrepreneurs, des chercheurs et des curieux, ces trois qualités que Fulcanelli possède à fond et exerce le plus souvent possible...

Elle évolua cependant rapidement de l'étude géométrique des formes cristallines vers l'analyse de leurs propriétés physiques et chimiques, puis vers l'étude des cristaux artificiels et celle – plus générale encore – de la matière, vers la physique et la lumière... Or Albert est tout autant ceci que cela, c'est-à-dire un mathématicien, un chimiste et un physicien, les trois autres qualités utiles à... l'alchimiste ! Il ne pouvait donc rester insensible aux théories mathématiques élaborées sur les formes cristallines : son passé de polytechnicien l'y prédisposait, et il prit un intérêt à développer les dernières conceptions de ses collègues chercheurs.

Son *Cours de minéralogie* (1890) fit donc une part prépondérante à la description des minéraux, et la classification qu'il en propose est celle-là même utilisée pour ranger la collection de l'*Institut Catholique*, essentiellement et exclusivement basée sur les associations que l'on rencontre dans la Nature. Comme on le constate une nouvelle fois, dans ses travaux, le naturaliste et l'observateur en lui avait alors pris le pas sur le mathématicien et le théoricien.

Voici ce qu'il en dit lui-même : « Ce qui nous a surtout déterminé à prendre la plume, c'est le désir de faire apprécier la beauté de l'édifice doctrinal de la Minéralogie. S'il est une science où la grande notion d'ordre brille dans tout son jour, c'est bien celle qui s'occupe de la matière cristallisée. La géométrie, cette suprême expression de l'ordre naturel, n'y apparaît pas seulement, ainsi qu'elle fait dans l'astronomie, comme résultat définitif de l'observation et du calcul : elle resplendit du premier coup, pour ainsi dire, dans l'admirable régularité des formes cristallines, et cette impression s'accroît encore quand, à l'aide des phénomènes optiques, on pénètre jusque dans la structure intime des cristaux. Nulle autre science concrète n'atteint un pareil degré de précision, comme aussi nulle autre ne donne une idée aussi nette de l'harmonie des phénomènes matériels. C'est donc faire œuvre philosophique que de contribuer à répandre la connaissance d'un tel ensemble, et la tâche est d'autant plus propre à nous tenter

qu'elle nous fournit l'occasion de mettre en lumière la part prépondérante que les savants français ont prise à la construction de ce bel édifice. (...) Elle prend un tout autre caractère, quand on a *l'esprit préoccupé de la recherche des causes*, ou même simplement quand on croît à la nécessité de grouper les données de l'observation dans un cadre logique, qui, sans avoir la prétention d'en fixer à tout jamais la théorie, soit du moins de nature à faciliter beaucoup l'intelligence et la mémoire des faits. Pour nous, c'est le principal but que doit poursuivre un auteur didactique, et, parce que l'analyse rationnelle des cristallographes nous apparaît tout à la fois comme un précieux instrument de coordination et comme un des plus beaux chapitres de l'histoire du développement de nos connaissances, nous avons voulu travailler, dans la mesure de nos forces, à augmenter le nombre de ses admirateurs. »

N'est-il pas aisé, dans ce bref exemple, de reconnaître le 'vrai' Fulcanelli, dont le style de haute élégance et de parfaite limpidité le rend si agréable et fluide à lire, malgré l'aridité des sujets abordés ? L'un de ses biographes, appréciant à l'extrême les dons naturels ou acquis par Albert, ne dit-il pas de lui, tout comme nous : « L'élégance et la limpidité avec lesquelles il traitait les sujets les plus ardues, et le caractère d'évidence qu'il savait donner aux solutions proposées par lui, dissimulent parfois les difficultés que fait apparaître l'étude patiente et minutieuse des faits. » Et un autre « *Doné comme il l'était pour la parole en public et pour la rédaction*, on ne compte pas les conférences qu'il a prononcées, les articles qu'il a écrits. » Se rapprochant insensiblement mais de plus en plus des préoccupations des géographes, il souhaita aussi montrer comment la structure géologique était la clef des paysages : il devint donc géographe expert, après géologue et minéralogiste...

Que la géographie soit la partie visible des forces minérales est une évidence pour un géologue habitué aux recherches sur le terrain : encore faut-il en faire prendre conscience à d'autres, et fournir un corps de doctrine suffisamment élaboré pour établir un pont entre une géologie dont les vues historiques sont essentiellement évolutives, et une géographie statique qui a tendance à considérer la morphologie terrestre comme une donnée immuable...

De là naquirent les *Leçons de géographie physique* d'Albert de Lapparent : le retentissement de ce travail fut très considérable, et jusqu'à l'étranger, car il ouvrait à tous, spécialistes ou non, un domaine resté l'apanage de quelques grands esprits intuitifs et géniaux comme le sien.

Ceux-ci n'avaient cependant pas su diffuser le savoir qu'ils avaient accumulé : une conséquence en fut, quelques années après, la création de la chaire de géographie physique de la *Sorbonne*, dont le laboratoire devait constituer pendant cinquante ans – avec ceux de géologie de la *Sorbonne*, du *Collège de France* et de l'*Institut Catholique* – l'un des quatre pôles de la géologie parisienne.

Pendant cette période de sa vie, Albert de Lapparent ne cessa de manifester son activité par les contacts incessants qu'il entretenait avec la société de son époque : très doué pour la parole en public et pour la rédaction, il persévéra à donner des conférences publiques, des articles scientifiques, mais accessibles à tous, et des livres passionnants bien que de fond ardu. Il s'est toujours présenté comme un catholique convaincu et militant. Les rapports parfois tendus qu'il a eus avec les milieux gouvernementaux et politiques ont toujours eu pour base une prise de position sur laquelle il n'a jamais transigé. Il n'a cependant jamais essayé de pénétrer les milieux philosophiques et théologiques de l'*Institut Catholique*, sa propre philosophie pragmatique ne le prédisposant guère à intervenir dans les controverses de prétendus 'spécialistes', ce dont il semble qu'il ait eu très tôt conscience, c'est pourquoi il s'est toujours gardé avec soin de sortir du domaine de ses compétences factuelles. Sa notoriété, après s'être imposée en France, gagna les milieux de la science internationale. Entraîné dès sa jeunesse à parler allemand, il noua des rapports scientifiques avec les géologues d'Europe Centrale, plus qu'avec les anglo-saxons. » Afin de situer les tensions qui pouvaient exister à l'époque entre savants chrétiens et leurs ennemis, voici une évocation tirée d'un fascicule d'Albert, relativement à une messe donnée en mai 1894 en mémoire de ses camarades de *Polytechnique* tombés au Champ d'Honneur : « Le prêtre officiant à l'autel était M. Mailly, lazariste, de la promotion de 1850, doyen des

polytechniciens entrés dans les ordres sacrés. Il avait pour assistants le R.P. Lambert (1860) et le R.P. d'Esclaiibes (1868), jésuite, à qui tant de générations d'élèves doivent leur première formation. Il est à peine besoin d'ajouter que les adhérents ne sont pas seulement d'anciens camarades. Près de deux cents dames se sont également fait inscrire, et c'est assurément à leur zèle aussi pieux que persévérant qu'est dû le succès de cette réunion annuelle, qui semble entrer de plus en plus dans les mœurs des polytechniciens, *du moins de ceux pour qui le mot d'ordre ne part pas du Grand Orient de la Rue Cadet*... Victor Hugo, parlant de l'avenir de l'*Ecole Polytechnique* à son époque et pour la suite, la met sur le même plan que la *Légion d'Honneur* et l'*Institut*, pronostiquant amèrement et comme le visionnaire qu'il était : « Deux républiques sont possibles : l'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge [futur communisme], fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat [Jean-Paul Marat – de son patronyme d'origine Mara – rappelait que « Pour attacher un peuple, il faut d'abord l'endormir » : Charlotte Corday lui offrira un sommeil éternel, lui qui encourageait à couper toutes les têtes qui dépassaient], détruira l'*Institut*, l'*Ecole polytechnique* et la *Légion d'Honneur* » (*Actes et paroles ; avant l'exil*). On voit, par ce simple exemple, que la liberté de penser d'Albert de Lapparent était directement menacée, et qu'il avait à faire à forte partie : mais revenons à la géologie !

Voici l'opinion de l'un des ses biographes, ébloui : « La géologie est le lieu de convergence de toutes les sciences naturelles, chimiques, physiques, mathématiques, dont sont tributaires la constitution et l'histoire du globe terrestre dans le passé et dans le présent. Bien peu d'hommes possèdent, avec une compétence suffisante, les connaissances nécessaires pour dominer un aussi vaste domaine. De Lapparent fut un de ceux-là. De Lapparent ne s'est pas borné à publier ses traités magistraux ; il a été aussi un publiciste scientifique averti et infatigable. *Innombrables* sont les articles, souvent importants, dont il a rempli les colonnes de maintes revues, *Le Correspondant*, *La Revue des Questions scientifiques*, *La Revue de l'Institut catholique de Paris*, et aussi celles du *Journal des*

Savants, de la *Revue scientifique*, des *Annales de Géographie*, etc. » « [On peut] encore citer de petits ouvrages populaires à grand tirage, consacrés à divers problèmes géologiques lui tenant plus particulièrement à cœur : *La formation de l'écorce terrestre*, *La nature des mouvements de l'écorce terrestre* (la théorie des soulèvements opposée à celle des affaissements), *La destinée de la terre ferme et la durée des temps*, etc. Il est revenu avec prédilection sur certains d'entre eux ; le volcanisme, les séismes, la formation et les déformations de l'écorce terrestre, les glaciers, l'ancienneté de l'homme, les météorites, l'évolution des doctrines cristallographiques. Mais il n'a pas négligé les horizons économiques : combustibles minéraux, chemins de fer, métallurgie, etc. : c'est ainsi qu'un volume, intitulé *Le Siècle du fer*, a réuni des articles suggérés par l'*Exposition universelle* de 1900 et dans lesquels il s'est manifesté bon prophète de l'avenir des constructions métalliques. Par une modestie véritablement excessive, la *Notice sur les travaux scientifiques d'Albert de Lapparent*, préparée par ses soins en 1890 (Paris, Gauthier-Villars et fils, in-4, 29 p.), ne fait aucune allusion à cette partie de son œuvre écrite, déjà notable alors »... Qui ne reconnaît là cette personnalité d'élite, cet authentique polymathe, auteur du dernier chapitre du deuxième tome des *Demeures philosophales*, où tout tourne autour du sujet abordé par Patrice Pooyard vers la fin de son film, *La Révélation des Pyramides... La fin annoncée d'un monde ?* Qui ne voit là, désormais, le rapport entre son pseudonyme et son véritable objectif et sujet : avertir le genre humain d'une menace notamment géologique et plus spécifiquement sismique (Vulcain), conjuguée à une menace astronomique et plus spécifiquement solaire (Hélios), d'où son pseudonyme pourtant lisible, *Fulcanelli* ? Qui pourra ignorer ou dénier ce fait d'évidence que l'*Affaire Fulcanelli* est factuellement l'une des sources fortes du film *La Révélation des Pyramides*, dont un répugnant escroc tente d'entraver la diffusion et faire taire l'avertissement ô combien salvateur ? Car en effet et en plus, Fulcanelli – mathématicien, physicien, chimiste etc. formé à l'*Ecole Polytechnique*, ainsi que géologue et mineur-minéralogiste formé à l'*Ecole des Mines*, puis paléontologue et cristallographe et géographe formé à sa propre école, entend apporter la solution offerte par les Anciens à cette situation

d'extrême risques : l'Alchimie salvatrice elle-même, qui, bien que noircie par les âges, amputées par les générations de transmissions, avilie et corrompue par ses vendeurs à la sauvette, est seule capable de faire renaître l'espoir d'une vie au-delà des cataclysmes prévus, dont toute l'Antiquité du monde résonne, et partout...

Qui pourra nier la liaison sémantique extrêmement forte existant entre cet homme d'un vaste et profond savoir avec ce moment, gravissime pour l'espèce humaine toute entière, où, seul avec sa science, celle-ci devra se mettre en œuvre pour découvrir les moyens et la possible capacité à franchir l'obstacle cyclique terrible annoncé par les religions autant que par les voyants et autres fous... Mais revenons-en à Fulcanelli...

Et laissons-lui la plume : il va parler à présent de sa vie privée...

« Élie de Beaumont, étant venu comme de coutume au bureau de la *Carte*, me demanda de le suivre un instant dans la Galerie de l'*École des Mines*, où il voulait, disait-il, me montrer quelques échantillons autrefois recueillis par lui au Tyrol. Quand nous fumes seuls, *mon grand chef*, tirant de sa poche un papier, me dit, avec sa gravité ordinaire, qu'il était chargé de me demander si je serais disposé à me marier, le cas échéant, dans telles et telles conditions de famille et de fortune. Je répondis sans hésiter que, désireux avant tout de le satisfaire, je ne me prêterais à aucun projet de ce genre s'il estimait que le mariage dût m'exposer à moins bien remplir mon service. » Bien au contraire mon cher Monsieur de Lapparent, s'empressa-t-il de me dire ; je vous engage tout à fait à écouter cette ouverture ». Et alors, pour terminer la mission qu'il avait acceptée, il me donna le nom d'une personne, amie de mes parents, chez qui j'aurais de plus amples renseignements. Moins de huit jours après, j'étais fiancé ! La Providence avait, à mon insu, dirigé sur moi l'attention d'une famille qui, depuis des années, me suivait dans ma carrière sans m'avoir jamais rencontré. Il suffit que le rapprochement eut lieu pour que les convenances réciproques se trouvassent d'emblée satisfaites, d'une façon qui, pour mon compte, ne laissait prise à aucune hésitation. Cet épisode principal de ma vie, malgré son caractère intime, devait être ici mentionné ; car mon mariage a exercé sur ma carrière une influence décisive.

En possession d'un grand bonheur domestique, non seulement j'ai toujours joui de la pleine liberté d'esprit que réclame la poursuite des travaux scientifiques ; mais la position qui m'était faite devait m'exempter de certaines préoccupations par lesquelles l'existence des pères de famille est trop souvent assombrie. Aussi, dans les cas où il y avait de graves déterminations à prendre, ai-je pu laisser de côté des considérations d'intérêt dont il n'eût pas été permis à tout le monde de faire bon marché. Et si ma carrière s'est signalée par une indépendance dont beaucoup m'ont fait honneur, le vrai mérite en revient à cette Providence, qui avait suscité en ma faveur, sans aucune initiative de ma part, des bonnes volontés précieuses, dont je n'ai eu qu'à recueillir le bénéfice. »

Le 22 juin 1868, en l'église Saint-Philippe du Roule, Albert épouse Mlle Adèle « Lucie » Chenest, une belle parisienne de huit ans plus jeune que lui... Elle lui donnera neuf enfants, dont malheureusement trois décéderont de manière prématurée, ce qui, en plus de démontrer le caractère de richesse de la famille de Fulcanelli – car il faut posséder de solides moyens et un haut niveau de vie pour élever et instruire, puis 'placer' cette abondante progéniture dans le monde –, contredit très rudement la légende d'un Fulcanelli solitaire, célibataire et donc sans enfants, historiette pour naïfs qui semble plutôt s'apparenter à un leurre, à une fausse piste de plus, destinée à ceux qui oublient que le plus célèbre des alchimistes médiévaux, Nicolas Flamel, fut marié lui-aussi, comme grand nombre de ceux qui devinrent Adeptes, et que nombre de femmes alchimistes s'illustrèrent dans cette discipline bien qu'elles fussent elles-aussi mariées, et qui plus est parfois, mères de familles, telles par exemple Barbara de Cilly, Marie de Jars de Gournay, Marie de Jodin, Marie Meurdrac, Sabine Stuart de Chevalier, l'énigmatique Martine de Bertereau, Baronne de Beausoleil, ou l'illustre Christine de Suède – dont René Descartes fut le professeur de français et le bibliothécaire –, et enfin, 'the last but not the least', la brillantissime Maria Skłodowska, plus connue sous son nom de femme mariée, Marie Curie, titulaire de deux prix Nobel ! (Eugène Canseliet dira : que Fulcanelli « connut très bien Pierre Curie, puis Madame »... Il est temps – et c'est là une bonne occasion – de parler des femmes dans la science !

Il est probable que ladite science ne serait pas ce qu'elle est de nos jours si les femmes avaient pu y accéder et y jouer leur rôle librement : nous bénéficierions d'un savoir plus humain, car mieux orienté, plus immédiat et pratique dans ses applications, plus profond et plus vivant dans sa philosophie : en trois mots, plus généreux, plus respectueux, plus utile. L'affligeant sexisme ayant cours dans ce monde, en légère régression, nous a privé des vues les plus sensibles sur les êtres et les choses, mais surtout, sur la vie et ses mystères... Si quelques femmes seulement ont laissé leur nom dans l'Histoire des Sciences, il en est de nombreuses qui mériteraient d'être citée comme mères d'hommes de science...

Lilly Kolisko (1889-1976) est une femme de science, frêle et pâle, certes, mais dont les yeux montrent la détermination et l'énergie. Prototype de l'intelligence imaginative, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, cette scientifique viennoise devra attendre la quarantaine pour oser s'intéresser ouvertement aux travaux des alchimistes et autres astrologues...

Sa méthode est simple : mettre au point les expériences 'enfantines' immédiatement suggérées par les écrits hermétiques. D'abord en ce qui concerne les transmutations métalliques, puis plus tard, les transmutations en milieu vital. « Y a-t-il une quelconque influence du cosmos sur les êtres et les choses de notre planète ? », et « Si oui, celle-ci est-elle pour quoi que ce soit dans les mutations qui régissent les phénomènes d'évolution ? » C'est en cherchant à répondre scientifiquement à ces questions que Lilly Kolisko fut amenée à mettre en œuvre toute une série d'expériences (in)connues de nos jours sous le nom barbare mais poétique de *Dynamolyse capillaire*...

Le problème principal était de déterminer sous quelle forme la matière devenait la plus sensible aux influences extérieures.

C'est en lisant les ouvrages de l'anthroposophe Rudolph Steiner (1861-1925), et en retournant aux sources hermétiques de son savoir, qu'elle fut mise sur la voie ; en effet, la pluralité des philosophes hermétiques affirme que c'est à l'état liquide que la matière est susceptible de recueillir et de garder les prétendues influences radiantes issues du cosmos.

Dans son *Traité du feu et du sel*, par exemple, Blaise de Vigenère (1523-1596), qui fut secrétaire d'ambassade et de la Chambre du Roi Henri III, ainsi qu'un des premiers auteurs en cryptographie (après l'abbé Jean Trithem), écrivit « Rien ne se produit en la terre et en l'eau qui n'y soit semé du ciel ». Il laisse entendre que des sels de toutes sortes emplissent l'atmosphère, et qu'ils tiennent leurs qualités et leur origine de l'influence céleste. « Aussi longtemps que les matières se trouvent à l'état solide, elles sont sujettes à l'action des forces terrestres. Dès qu'une matière se trouve à l'état liquide, l'action des planètes se fait sentir en elle »... dit un autre. Donc, si l'on soumet des sels métalliques en solution à l'action du ciel', peut-être en obtiendra-t-on des enseignements...

L'expérience est simple et peu coûteuse. Il s'agit de dissoudre 1 g de sel métallique dans 100 g d'eau de bonne qualité (mais non stérilisée), dans laquelle trempera le bout d'une languette de papier-filtre, et d'exposer le tout dans certaines conditions reconnues et choisies. Afin de déterminer l'origine de l'influence cosmique, Lilly Kolisko va exposer ses cuvettes à l'air libre ou en abri clos, à la lumière du Soleil ou de la Lune, à la lumière artificielle ou dans l'obscurité, de jour ou de nuit, et lors d'éclipses ou de conjonctions planétaires. Le test de l'expérience est le dépôt salin qui se forme en haut de la languette de papier-filtre, par suite de la montée de l'eau saline dans le papier – par effet de capillarité – et son évaporation.

Pendant sept ans, Lilly Kolisko va expérimenter selon ce protocole, et s'assurer ainsi de la validité de ses résultats...

On obtient des sels d'or, c'est-à-dire du chlorure d'or, d'un beau jaune doré, en faisant dissoudre de l'or métallique en poudre ou en feuille dans de l'eau régale (mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique), et en faisant évaporer jusqu'à siccité. Après mélange d'un gramme de ces sels avec cent grammes d'eau pure, pas nécessairement distillée, et évaporation, le résultat moyen est un fin tableau constitué par les millions de minuscules cristaux qui étaient en suspension dans l'eau. Le bout de papier-filtre est donc décoré d'une fine teinture saline qui peut aller du jaune tendre au violet foncé, en passant par toutes les nuances possibles.

Quelquefois le brun et le bleu, le pourpre et le jaune le plus vif, sont visibles ensemble, dans une grande vivacité de teinte et la finesse extrême des contrastes : pour résumer, les sels d'or sont remarquables par la grande richesse et la grande variété des teintes, qui se présentent dans de somptueux arrangements, variés, délicats, et déliés.

Les sels d'argent (nitrate d'argent, blanc) se caractérisent par la richesse des formes du dépôt, telle qu'aucune structure ou image particulière ne peut être sélectionnée. Les couleurs évoluent du brun clair au brun foncé. Les sels de fer (sulfate, d'un vert vitreux), eux, se sédimentent en minces festons ou rubans de teintes allant du brun incertain aux tons jaunâtres. Quant aux sels de plomb (nitrate d'aspect laiteux translucide), ils laissent une couche très ténue de sels bien blancs...

Les 'images', c'est-à-dire les dépôts salins d'origine métallique, se forment en un quart d'heure environ. Cependant, en cas d'éclipse, le dépôt met deux fois plus de temps pour s'objectiver. La lumière n'a pas d'influence directe sur la formation et le choix des couleurs, et ne semble jouer aucun rôle quant à la vitesse de sédimentation où l'intensité de ces couleurs, pas plus que dans la variété des formes ou l'épaisseur des dépôts. La nuit apparaît plus 'active', plus 'dense' en effets, et plus 'riche' que le jour dans les domaines précités.

L'or, lors d'éclipses, voit ses couleurs se défraîchir et se ternir. L'image globale est laide et brouillée. Dans la même occasion, l'argent perd sa richesse de formes, et l'on dirait qu'il y a conflit d'images, dispute pour la suprématie dans les formes, un antagonisme qui génère un chaos... Les autres sels métalliques réagissent quasiment de la même manière : leurs caractéristiques sont sévèrement ébranlées, à tel point qu'ils deviennent presque méconnaissables.

Lorsqu'on mélange deux sels, or et étain, par exemple, on se rend compte que l'un peut prendre l'avantage sur l'autre. Ainsi, dans ce cas, l'étain contrecarre l'action 'colorisante' de l'or, et toutes les nuances disparaissent pour laisser la place à une sorte d'encre

noirâtre d'aspect, mais en fait d'un pourpre très sombre : la coagulation est immédiate.

Dans certains cas, pourtant, cette association donne un superbe résultat, qu'on appelle 'la pourpre d'or de Cassius', dont les anciens teignaient les toges de leurs Empereurs (si cela ne réussissait pas, ils coloraient avec la teinture du Murex). Il est à remarquer que si l'étain subjugue l'or, son action peut être contrebalancée par six parties d'or supplémentaires.

Le plomb, lui, oblitère très peu cette action, tant en intensité qu'en persistance, comme si une certaine affinité existait entre ces deux métaux. L'or et l'argent voient leurs qualités se marier, et cette combinaison devient une coopération : la richesse des couleurs fournie par l'or s'allie à la richesse des formes offerte par l'argent. Dans l'éclipse de soleil, lorsque la Lune occulte le Soleil, l'argent domine en couleur, et l'or en forme. En mélangeant trois sels, le nitrate d'argent, le sulfate de fer, et le nitrate de plomb, on voit naître des formes en rides, fendillées, écailleuses, qui, en outre, donnent un sentiment de pesanteur, de lourdeur, de gravité, alors que la même formule, moins le nitrate de plomb, prend des formes vigoureuses, nerveuses, fraîches...

Lors de conjonctions entre le Soleil et Saturne, l'action du sel de plomb semble totalement suspendue durant toute la durée de la conjonction. L'image met, comme lors d'une éclipse, près d'une heure à s'objectiver.

Le savant italien Ugo Morichini eut l'idée de braquer pendant plusieurs semaines une lunette astronomique vers les ciel, en mettant à la place de l'oculaire un petit récipient contenant du chlorure de sodium en solution – du sel dans de l'eau, en langage profane –. A terme, le chlorure de sodium ne cristallisait plus en pyramides mais en prismes variés. Il renouvela l'expérience avec d'autres solutions, et des cultures microbiennes : parmi celles-ci, certaines mutèrent et d'autres moururent...

On peut retenir de tout ceci que le rayonnement planéto-stellaire semble spécifique, et capable de modifier des micro-structures salines, de manière analogue aux fameuses ondes de formes...

On voit l'intérêt d'une expérience des plus simples : la planète Terre est recouverte à plus de 70% d'eau, interne ou externe, salée ou non ; l'organisme humain est pareillement constitué d'eau, dans les mêmes proportions, or toutes les eaux contiennent des métaux en suspension, tous les vivants usent de l'eau, et celle-ci demeure le liquide le plus répandu et le plus étrange que nous connaissons, à tel point, par exemple et contre toute attente, que l'eau pure n'existe pas... Même les travaux des professeurs Piccardi, Bernal, Ménétrier, Pauling, Giau, Deryaguine, et d'autres, sont loin d'avoir épuisé le sujet : l'eau lourde et ses particularismes, les eaux curatives, les plasmas et placentas, les eaux de bénitiers ; l'eau et les eaux sont une permanente énigme, un constant appel à la recherche... Revenons à notre sujet : Mesdemoiselles Chenest...

Car Thérèse Mathilde Chenest, sœur benjamine d'Adèle, épousera le 20 mai 1875 – elle aussi en l'église Saint-Philippe du Roule –, un certain Amable Albert Michel Burin des Roziers, qui deviendra Sous-directeur au *Ministère de l'Intérieur*. Or celui-ci naquit le 20 janvier 1842 à... Cusset (Allier), à Cusset, où naquit la mère d'un épigraphiste expert et grand amateur de cabale hermétique, ou plutôt, de stéganographie et de cryptographie, estimé être le père fondateur de la mythologie française, et cité avec dilection par Fulcanelli : Claude-Sosthène Grasset d'Orcet...

Celui-ci a étudié au collège de Juilly, où étudieront Jules Verne et Maurice Leblanc... Là, l'abbé Constant, plus connu sous son pseudonyme d'Éliphas Lévi, leur a fait découvrir l'ésotérisme... Alphonse-Louis Constant avait été engagé comme répétiteur par l'abbé Henri Marie Gaston de Boissnormand de Bonnechose (1800-1883), que Jean de La Varende mis en scène dans quelques passages de son roman, *Le Centaure de Dieu*, et qui fut un temps substitut du procureur général à la Cour royale de... Bourges. De Bonnechose deviendra par la suite évêque de Carcassonne, comme supérieur de Monseigneur Arsène Billart en 1847, lui-même le supérieur de l'abbé Béranger Saunière, le fameux héros des aventures locales – surnommé le curé aux milliards – base du *Da Vinci code*, ce roman vrai et le livre le plus lu sur Terre après la Bible ! Il sera évêque d'Évreux en 1854, et enfin cardinal de Rouen,

nommé par Napoléon III : il donnera la confirmation à... Maurice Leblanc (1864-1941), qui le cite dans *La Comtesse de Cagliostro*, paru en 1924, comme ayant été initié « au secret placé au centre de l'intrigue » : l'élite culturelle du secret elle-même imprégnée de secret. Notons que *Le Mystère des Cathédrales* s'insère dans cette foisonnante énigme languedocienne par un biais très solide : en effet, Fulcanelli y traite des cathédrales d'Amiens, de Paris, et des édifices alchimiques profanes de Bourges, ancienne capitale du royaume de France, or ces trois villes figurent précisément sur... le méridien de Paris, qui passe entre les deux villages de l'Aude désormais célèbres, tout autant que leur relation avec l'église Saint-Sulpice de Paris, où furent d'abord enterrés les rois Mérovingiens et dont le nom est celui de l'évêque de Bourges, à l'époque, la plus grande paroisse de France et patrie des Rois du monde, les Bituriges. D'un côté, Rennes le Château, torréfié par le Soleil sur son piton rocheux rougeâtre : de l'autre, Rennes les Bains, encoquillée de fraîche verdure dans sa vallée arrosée... par la Sals. Cette fois donc, encore et ainsi, Fulcanelli offre un indice fort et clair le concernant, dans le cadre de la Cabale – l'épisode précédent étant celui de l'*alléysation* des soldats placés sous la gouverne de son propre père... Cette liaison familiale et ces allusions appuyées nous paraissent suffisantes pour expliquer le rapport qu'en fit Fulcanelli, toujours discret mais toujours aussi fortement allusif. Ici, c'est la seule faction chrétienne qui agît...

Mais cet ensemble ne serait-il pas *aussi* une allusion permanente à un autre Maurice Leblanc (1857-1923), un ami qui a étudié à *Polytechnique* (X 1876) et qui devait rejoindre l'*Académie des sciences* après s'être brillamment illustré tant en mécanique qu'en électricité ? Parce qu'enfin, à jouer ainsi avec les similitudes et les analogies, avec les conjonctions et les 'coïncidences', comme s'il voulait nous assouplir la cervelle et libérer notre intuition, M. de Lapparent montre à sa manière tout hermétique et traditionnelle que nous sommes sur la bonne piste... Il y en a même plusieurs, de ces bonnes pistes : nous avons l'embarras du choix ! Et, comme chacun le sait désormais, les chemins – les pistes – mènent à Bourges, quoi que pas toujours...

L'Affaire Fulcanelli et Rennes-le-Château...

Le 20 décembre 1462, le roi Louis XI fait acquisition des comtés de Roussillon et de Cerdagne. Pour cette négociation, le mandataire du roi de France n'est autre que... l'alchimiste Jean Lallemand, riche personnage de Bourges qui a laissé le fameux Hôtel que l'on trouve décrit et explicité sous son nom dans *Les Demeures philosophales* de Fulcanelli (cf. *Les Demeures philosophales*, Editions Jean-Jacques Pauvert/ Arthème Fayard, Paris).

Le *Méridien de Paris* permet, par le biais d'un travail de fourmi effectué par le géographe italien Dominique Cassini, de mesurer très précisément le rayon du globe terrestre, et a été pendant de nombreuses années le zéro géographique mondial, surtout utilisé par les navigateurs. Cela commence à sentir – et de nouveau – une autre affaire encore : celle du film *La Révélation des Pyramides* !

Ces mensurations métrologiques ont aussi permis, entre autres, de confirmer les théories d'Isaac Newton lors de ses travaux sur la gravitation et d'affiner la valeur du fameux *g*.

Le *Méridien de Paris* est matérialisé par une ligne de cuivre traversant l'Observatoire, ligne rousse de par la couleur naturelle du cuivre, qui devient verte quand elle s'oxyde.

Cette ligne n'a pas vocation géographique mais gnomonique : il s'agit d'un de ces types de cadrans solaires appelé communément méridiennes. Présentes en général dans les églises des villes ou villages d'Europe, les méridiennes permettaient de donner précisément l'heure locale, la nécessité d'une heure de midi commune à toute la France ne s'étant fait ressentir qu'après l'essor du chemin de fer au XIX^e siècle et la multiplication alors d'horloges mécaniques. On réglait du coup la précision des horloges des églises au moyen de ces mêmes méridiennes.

Ainsi, physiquement, un oculus placé dans une fenêtre au sud de l'*Observatoire de Paris* permet à un rayon de soleil de croiser la ligne méridienne à l'heure exacte du midi.

En outre, comme ce rayon se déplace le long de la méridienne suivant les jours de l'année, la méridienne fait aussi office de calendrier astronomique et c'est pourquoi l'on trouve aussi les

signes du zodiaque ou les dates des équinoxes gravés sur le sol le long de la ligne de cuivre, même dans les églises...

De part son Méridien origine, Paris justifia ainsi pour un certain temps sa qualité de nouvel *omphalos*, non seulement pour la France mais aussi pour le monde entier.

Il existe deux méridiennes très célèbres en France : il s'agit de celle de la cathédrale Saint-Etienne de Bourges et de celle de l'église Saint-Sulpice à Paris. Belle curiosité ; *Bourges fut la ville où Saint Sulpice officia comme évêque, en la cathédrale Saint-Etienne, ancien nom de celle qui deviendra Notre-Dame de Paris...*

Ces deux méridiennes sont matérialisées par des lignes de cuivre.

Toutes deux sont placées si proches sur l'axe du *Méridien de Paris* qu'on les confond généralement avec ce même *Méridien de Paris*. Ces deux méridiennes sont donc symboliquement (et non mathématiquement, car nous nous intéressons uniquement à l'aspect hermétique du méridien ici) des représentations du Méridien Origine.

Ce qui s'applique parfaitement à la ville de Bourges, dont on dit qu'elle est le Centre de la France, et qui est connue aussi pour son célèbre alchimiste Jacques Cœur, au nom prédestiné pour cette ville centrale.

Ce qui nous amène à l'autre méridienne célèbre, celle de l'église Saint-Sulpice de Paris, dont un des abbés célèbres ne fut autre que le jésuite Saint-Vincent Depaul. Fulcanelli cite longuement l'histoire de cet abbé dans ses *Demeures Philosophales*. Ainsi nous apprend-il que ce jésuite fut enlevé lors d'un voyage à Narbonne, et qu'il fut initié à l'*archimie* lors de sa détention en tant qu'esclave à Tunis. A son retour en France, il multiplia les oeuvres de charité et les créations d'hôpitaux. Or Fulcanelli, dont on peut être certain qu'il ne donne aucune information sans raison, ajoute une note où il est dit : « Saint-Vincent de Paul fonda l'hôpital Sainte-Renne, en Bourgogne ». Nous devinons l'importance de tous ces détails...

La méridienne de Saint-Sulpice est surtout connue pour son gnomon monumental, qui ne traversa pas les affres révolutionnaires sans dommages puisque certaines inscriptions furent martelées. Là aussi, une lentille placée dans les vitraux de la

rosace du transept sud laisse passer un rayon de lumière qui *croise* la ligne de cuivre rousse à l'heure du midi solaire. Sur le pilier monumental du gnomon, on peut toujours voir une flèche gravée en vis-à-vis du signe du Verseau, de part et d'autre de la ligne de cuivre. Le *Méridien de Paris* et la date du 17 janvier...

En Langue des Oiseaux on appelle le *Méridien de Paris* par sa ligne de cuivre rouge, ou encore Rousse Ligne, Rose Ligne, voire Roux Sillon, en rappel de la région devenue française.

Rose ligne amène évidemment au prénom Roseline, ou l'inverse, or Sainte-Roseline est fêtée le... 17 janvier.

Particularité du 17 janvier, il s'agit aussi de la date de la fête de Saint-Sulpice, ainsi que de celle de Saint-Antoine-l'Ermite, celui du tableau de Téniers le Jeune.

Si nous résumons, nous retrouvons donc : trois lignes de cuivres (Observatoire de Paris, Eglise Saint-Sulpice de Paris, Cathédrale de Bourges),

Saint-Sulpice (dans l'église duquel saint passe une *rose ligne*) fut l'évêque de Bourges (dans la cathédrale de laquelle passe aussi une *rose ligne*), mort un 17 janvier, date de la fête de *Sainte-Roseline*,

La ligne de cuivre se dit aussi *rousse ligne*, et la date de la fête de la Sainte-Roseline est le 17 janvier.

Voyons à présent les preuves d'une analogie secrète *irréfutable* entre la *Rousse ligne* et le noble art de l'Alchimie...

C'est-à-dire entre la problématique de la Fin annoncée d'un monde, et le moyen d'en réchapper...

Nous citerons comme introduction les divers éléments suivants :

Saint-Vincent Depaul, abbé de Saint Sulpice, était devenu *archimiste* après un voyage à Narbonne (non loin de Rennes-le-Château).

Il créa, à son retour des galères, un hôpital *Sainte-Rennes* en Bourgogne (citation de Fulcanelli lui-même).

Nicolas Flamel réalisa le Grand Œuvre un 17 janvier.

Sainte-Roseline de Villeneuve porte le même nom de famille qu'un célèbre alchimiste du Moyen-âge : Arnaud de Villeneuve, La fête de Sainte-Roseline de Villeneuve tombe le 17 janvier...

Sur la *Carte de France* de 1682, provenant des archives de l'*Observatoire de Paris*, très précisément situé sur le *Méridien de Paris*,

on voit le *Méridien de Paris* lui-même, ainsi que le *Parallèle de Paris*, qui traverse le Mont-Saint-Michel...

Rappel : imaginé au XVII^e siècle par les mathématiciens de l'*Académie Royale des Sciences*, approuvé par le roi Louis XIV et son ministre Jean-Baptiste Colbert, le *Méridien de Paris* fut d'abord matérialisé par la construction de l'*Observatoire de Paris*, dont les directions principales furent tracées le 21 juin 1667, jour du solstice d'été, par l'astronome *italien* Dominique Cassini et ses collègues. Ce bâtiment, bâti sur un terrain pentagonal – et donc porteur du Nombre d'or –, ce qui ne saurait désormais étonner les connaisseurs de *La Révélation des Pyramides*, est ainsi traversé de part en part par le *Méridien de Paris*, qui forme son axe de symétrie nord-sud. L'architecte de l'*Observatoire* fut Claude Perrault, le frère de l'auteur des *Contes de ma mère l'Oye*, que cite Fulcanelli là encore, également concepteur de la *Place des Vosges*, dont les immeubles sont eux-aussi marqués au Nombre d'or...

C'est là que vivra – un temps – Victor Hugo, dont le roman *Notre-Dame* de Paris fleurit si bon et si généreusement l'hermétisme alchimique, mais évidemment dans le silence total des analystes de la littérature... payés pour ne rien penser, ne dire que des paroles de vent, et surtout, pinailler sur des vétilles !

Au point de nous donner l'envie d'une digression à ce sujet...

Pour être crue (elle l'est parfois) – ou simplement crédible – l'Histoire dite 'officielle' doit nécessairement se faire accompagner de documents, de déclarations solennelles, de raisonnements cohérents et – si possible – séduisants...

Surtout s'ils vont dans le sens de l'idéologie à la mode du jour. Bien qu'elle soit constituée de plus d'ignorance et de lacunes que de savoir et de précision, ce qui ne se présente pas ainsi accompagné à l'historien n'a la plupart du temps pas même droit à l'existence. Et – qui que l'on soit, même proche témoin direct – on doit l'admettre et se taire à jamais... Ainsi, tel récit qui a pourtant transité de bouches à oreilles jusqu'à nos jours, que ce soit dans le milieu des petites gens de la campagne ou dans celui d'une corporation fermée, celle des hermétistes et des alchimistes – par exemple – l'une des plus discrètes qui soient, ne saurait être

retenu et pris en considération par les historiens assermentés s'il n'est dûment attesté par écrit...

Et pourtant : c'est en écoutant la paysannerie jurassienne locale, par exemple, le plus souvent illettrée malheureusement à cette époque, que l'on apprendrait que le célèbre Louis Pasteur n'est pas né à Dôle, comme l'affirment les historiens, mais bel et bien dans le minuscule hameau de La Favière, à quelques kilomètres du bourg de Nozeroy, et que Victor Hugo – lui dans le Doubs voisin – faillit bien mourir de chagrin et de consommation à l'âge de dix ans, et qu'il fut sauvé par le savoir généreux – et littéralement incroyable – de petites gens...

Presque personne ne sait en effet – hormis à coup sûr Fulcanelli, qui vécut à Besançon, et ou enseigna son collègue et ami polytechnicien au si beau sourire Oscar Achille Delesse (1817-1881), est-il besoin de le rappeler ? –, qu'à l'âge de dix ans et demi, le jeune Victor Hugo, venant d'apprendre le décès brutal de son géniteur – qui n'était pas le général Léopold Hugo mais l'un de ses collègues plus beau, plus audacieux et plus intelligent – sombra dans une profonde dépression morale, dont les répercussions physiologiques le menèrent hélas très rapidement aux frontières de la mort...

Tout semblait inutile : ni les soins des médecins, ni les efforts de sa mère, ni l'affection des siens ne semblait pouvoir le distraire de sa douleur mélancolique et le sortir de sa stupeur, et personne ne parvenait à adoucir sa peine.

Bientôt l'inquiétude vint creuser tous les visages de la maisonnée. Très aimé des petites gens de la domesticité, et malgré leurs soins dévoués et attentifs et ceux de ses frères, l'enfant ne mangeait plus du tout depuis deux semaines et demie, pleurant sans cesse au point de n'en plus dormir du tout, s'affaiblissant de jour en jour, le visage littéralement buriné par les larmes salées et acides : si l'on ne trouvaient pas très rapidement le moyen de le soustraire à sa douleur morbide, le petit Victor mourrait bientôt d'épuisement et de consommation... N'y tenant plus, et en pleurant elle aussi, la jeune buandière au service de la maisonnée, Hermine – 17 ans – se mit alors à parler d'un sien cousin, « le » Pierre, paysan éleveur de

son état, qui selon elle saurait à coup sûr rendre l'enfant à la vie et la vie à l'enfant, si toutefois ses parents consentaient à accueillir ce paysan totalement inculte et illettré, et d'aspect si sévère qu'il en paraissait lugubre...

On prit donc la décision de faire venir malgré tout ce singulier et paradoxalement précieux personnage et, contre toute attente, contre toute hypothèse raisonnée, il vint.

L'homme, qui pouvait avoir une petite trentaine d'année, était vêtu de la manière la plus ordinaire qui soit : bliable de serge bleue sombre serré d'une écharpe et pantalon blanc-jaunâtre descendant jusqu'à la cheville. Il avait un visage grave et noble, inattendu dans son milieu, surtout d'après les portraits ordinaires que l'on faisait des gens de sa corporation... Il pénétra dans la chambre sans même enlever ses sabots de bois, aussi sonores que crottés de glèbe, puis s'agenouilla lourdement et pria d'une voix grave et douce, les yeux mi-clos, comme prostré dans un profond recueillement face à cet enfant douloureusement atteint... Après quelques minutes de cette intense activité intérieure, il se releva, se pencha très doucement sur Victor, qui dormait, lui saisit le poignet et approcha son visage de celui de l'enfant, lui souleva délicatement les paupières, tour à tour, puis colla son oreille sur la poitrine, écoutant attentivement – semblait-il – le cœur de l'enfant. Quelques instants après, il se mit de nouveau à prier à genoux, pendant vingt minutes environ, puis il sortit et déclara laconiquement qu'il reviendrait dans quelques jours, devant méditer « pour savoir s'il pourrait intervenir » : il suffirait dans l'intervalle, selon lui, de nourrir le jeune mourant de bouillons chauds et de soupes au vin, et de lui faire boire de l'eau légèrement salée toutes les heures, ce qui – à ses dires – était le plus important... Il revint une semaine après, jour pour jour et à la nuit tombée, accompagné comme la première fois de la jeune domestique sa cousine : il monta à l'étage, demanda que personne, pas même Mme Hugo et quels que soient ses prétextes, ne pénétre dans la chambre de Victor, et ce avant qu'il n'en ressorte lui-même. De nouveau, il s'agenouilla pour prier puis, se relevant une vingtaine de minutes après, il sortit de son épais manteau une

sorte de minuscule gousset de peau, qu'il retourna dans sa main, en sortit une minuscule bouteille de verre sombre, dont il ouvrit le col fermé d'un bouchon d'émeri entouré de toile, y déposant un unique grain d'une matière d'un jaune-rougeâtre très vif, très réfringent, presque lumineux tant il captait la lumière...

Il demanda alors un verre de vin – blanc, si possible – à la maîtresse de maison, ce qu'elle fit aussitôt apporter par un domestique, dans lequel il laissa tomber le minuscule grain jaune-rougeâtre, qui bizarrement tomba comme une lourde masse au fond du verre et eut aussitôt pour effet de transformer rapidement le vin en une mousse blanche extrêmement dense, qui laissa petit à petit apparaître une liqueur d'une splendide couleur ambre dorée, légèrement teintée de rouge grenat, elle aussi d'apparence lumineuse. Il regarda l'opération se faire, puis il posa le verre et attendit encore quelques minutes...

Il la mira puis après à la faible lumière de la fenêtre occluse, puis se mit soudain à vigoureusement redresser le jeune Victor sur ses oreillers, presque brutalement, lui frictionnant alors la poitrine d'une main sans ménagement aucun et lui tenant la tête relevée de l'autre, puis il approcha le verre des lèvres de l'enfant et, plus doucement, le contraignit à boire le liquide, gorgée après gorgée.

Victor se mit d'abord à hoqueter puis, après quelques minutes, son pauvre petit visage ravagé de fatigue devint subitement extrêmement rouge, d'un rouge intense, incroyablement cramoisi, de la racine des cheveux jusqu'au menton. Son cou devint lui aussi d'un rouge étonnant, plus écarlate encore, et cette étrange rougeur se propagea jusqu'aux extrémités de ses membres. De grosses gouttes de sueur se mirent alors à perler, nombreuses, par tous les pores de la peau... Cette suée, impressionnante et d'une détestable odeur de mort, s'accompagna d'une toux aussi sèche que violente, presque incoercible, qui cessa quelques minutes après que Victor eut craché des sortes de bizarres cachets noirâtres d'une salive épaisse et répugnante... puis il sembla peu à peu retomber dans sa léthargie, et s'endormit en effet profondément, respirant amplement et soupirant profondément de temps à autres. Ses draps, maintenant trempés de sueur, collaient à sa peau,

comme ses cheveux collaient à son front. Le paysan, l'air grave mais semblant alors satisfait, alla à la fenêtre, qu'il ouvrit à peine, et revint s'asseoir : il resta ainsi assis tout le reste de la nuit, jusqu'au premiers rayons du soleil blanc matinal...

Il se leva, s'étira, puis alla regarder de près le visage de l'enfant quelques instants, puis sortit en ayant soin de ne pas réveiller les personnes épuisées d'angoisse et de manque de sommeil.

Il se permit cependant de réveiller la maman de Victor, avec laquelle il parla quelques instants, d'une voix ferme et résolue, comme si ce fut elle la servante de sa famille à lui : cette autorité particulière lui permit d'obtenir d'elle la promesse qu'elle ne dirait jamais à quiconque, et pour quelque motif ou raison que ce soit, ce qu'il était venu faire sous son toit, et ce qui était advenu par la suite, avec charge d'obtenir la même promesse de toutes les personnes à son service...

Madame Hugo promit, jurant même sur la *Sainte Bible*.

Une heure après le départ de l'inconnu – qui était descendu en tenant ses sabots suspendus à la main pour ne pas faire de bruit – le petit Victor Hugo, le teint merveilleusement frais et reposé, très calme, et les yeux clairs et brillants, se réveilla comme d'un songe, se leva enfin, et, tout doucement, comme s'il venait d'apprendre à marcher, vint auprès de sa mère restée dans le couloir – elle s'était endormie en quelques minutes tant sa tension avait été forte, et cette mise à rude épreuve s'étant achevée, elle était restée vide d'énergie et de larmes... Victor entoura doucement ses épaules, puis l'embrassa tendrement : lui, il avait absolument tout oublié de ces terribles dernières semaines. Il ne savait même pas – mais l'apprendrait un jour – que cette médecine lui avait conféré, sans que personne s'en aperçoive, ses plus éminentes qualités, celles qui le feraient entrer dans l'Histoire de la pensée, de la littérature et de l'Humanisme, autant que celles qui lui permettraient de se relever de ses terribles épreuves et d'aimer à en perdre le manger et le dormir... Cette nuit-là, Victor Hugo était né une deuxième fois !

Il ne savait pas davantage que près de vingt ans après, ce même personnage – qu'il ne reconnut pas, d'autant plus que l'austère autant qu'étrange personnage semblait ne pas avoir vieilli de plus

d'une année depuis – viendrait lui demander son dû pour cette « consultation » : que Victor voulut bien écrire... *Notre-Dame de Paris*. Ce qu'il fit volontiers : point n'est besoin d'être féru en alchimie et en cabale pour décrypter l'aimable fable de Hugo : Quasimodo, qui se traduit par 'Tel quel', est laid à l'extérieur et beau à l'intérieur, gibbeux – c'est-à-dire bossu – comme la Lune : il fait figure de Matière première ; le moine Claude Frolo (l'or fol' par anagramme, celui des souffleurs, et Claude pour Vulcain le claudiquant), au port hiératique et au visage noble à l'extérieur et pourtant assujéti à ses passions à l'intérieur, se conduit en anti-moine. Le capitaine des gardes, Phœbus, qui signe Mars par son métier de capitaine des gens d'armes et le Soleil par son patronyme (à noter que Phœbus se décompose en *Phos*, la lumière, et *Bio*, la vie), sera aimé de la bellissime Esméralda (dont le nom est composé à partir du verbe occitan *Esmerar* : rechercher, en même temps qu'il rappelle l'Émeraude des Philosophes) ; celle-ci se fait accompagner d'une chèvre – emblème du Bélier astrologique, donc du début du printemps, et du vieux Saturne, au Capricorne, etc.

Reprenons : dans son *Le Mystère des Cathédrales*, Fulcanelli divise son livre en trois parties, portant chacune le nom d'une ville placée sur le Méridien de Paris : Amiens, Paris, Bourges.

Le sens alchimique des *Roses lignes*

Le fait de pouvoir cacher la couleur rouge derrière le vert, dont elle est complémentaire, et donc le lien entre avec le temps : le passage biquotidien du Soleil, de la Lune et des planètes au Méridien de Greenwich (Green signifie vert) par exemple...

Nous nous arrêterons là et chacun pourra remarquer que les coïncidences ne sont pas de mise ici.

Il existe une étonnante unité et elle ne peut être fortuite, ni sans raison importante...

Plus tard, au XIXe siècle, l'astronome Camille Flammarion, l'un des 'Fulcanellisables' (hypothèse de l'historien Frédéric Courjeaud), qui travailla un temps à l'*Observatoire de Paris*, y découvrit une Vierge Noire dans les catacombes, sur lesquelles

l'Observatoire est bâti, ce dont parle Fulcanelli dans *Le Mystère des Cathédrales*. Le tour de cette affaire est fait, nous semble-t-il...

Revenons à présent et en bref en Amiens, pour nous intéresser au plus près à l'un de ses plus prestigieux habitants... Jules Verne.

Cet amoureux des océans et des voyages, né à Nantes en 1828, écrira 64 romans dans l'espace de son existence. Fort apprécié de bon nombre d'écrivains, de Georges Sand à Alexandre Dumas, qui le jalousait discrètement, le monde entier le suivra dans les péripéties de ses héros explorateurs.

Du cœur de la Terre au tour de la Lune, sautant d'un sous-marin à un ballon, semblant inventer au fur et à mesure tous les appareils nécessaires pour suivre sa folle imagination, il a enflammé des millions d'âmes avides de nouveauté, d'espace et de découvertes, et suscité des vocations scientifiques et littéraires en grand nombre. Il a préfiguré notre ère de déplacements, de vitesse et de technique. Il a instruit et fait connaître l'ivresse de l'avenir et de l'exploration à tous ses lecteurs, à tel point qu'un commentateur put dire de son œuvre qu'elle est « le sixième continent du monde »... « Rien de plus naturel pour ce natif du Verseau – vous diraient les astrologues – : l'élément air de son signe solaire et de son ascendant, les Gémeaux, lui donne, outre l'intelligence aiguë, étendue et rapide, le goût de l'aventure, de l'échappée, de l'exotisme baroque, et de la découverte, des voyages et déplacements, notamment par les airs et grâce à l'électricité. Cette dernière, dont la planète Uranus est le glyphe astrologique, et qui est maître du Verseau, est véritablement omniprésente dans l'œuvre de ce maître de l'anticipation (dans l'eau, avec le *Nautilus*, ou dans les airs, avec l'*Ile volante* ou *Cinq semaines en ballon*). Saturne, autre maître du Verseau, lui imprime son goût pour les étendues désertiques et glacées (cf. *Le Sphinx des glaces*) et pour la terre et les minéraux cachés, le plus souvent là où ils gisent au naturel ; dans les trous de mines (cf. *Voyage au centre de la Terre*). Pour ce qui est de sa personnalité, Jules Verne faisait confiance à l'homme et croyait fermement en ses capacités, comme en témoigne cette phrase tournée vers l'avenir : « Tout ce qu'un homme est capable d'imaginer, d'autres seront capables de le réaliser ».

Claude-Sosthène Grasset d'Orcet, le paléographe

Claude-Sosthène Grasset d'Orcet naît le 6 juin 1828 à Aurillac (Cantal), d'une famille d'ingénieurs et de soldats. Il passe les premières années de sa vie à Mauriac, où son père, Pierre-Joseph Grasset (1774-1849), maître de forge à Alleverd (Isère) – tout comme le grand-père de Fulcanelli fut maître de forge à Issoudun, là où nous naquîmes – est maire et conseiller général (c'est évidemment dans la forge paternelle que le jeune Grasset approchera l'alchimie). Sa mère est d'Antoinette-Athénaïs de Chalembel, fille du maire de Cusset (tout comme la mère de Fulcanelli fut une fille du maire de Bourges). Sa grand-mère, Marie-Jeanne Delsol de Volpilhac, veuve de Barthélemy Devigier, seigneur d'Orcet, à défaut de pouvoir lui transmettre son patronyme solaire, lui a offert cette particule aurifique (D'or c'est), ainsi qu'à ses descendants. Les Grasset d'Orcet seraient – d'autre part – issus du dernier des princes *mérovingiens* qui régnèrent sur la France, lignée de rois *faits néant*, comme chacun sait, ce qui les rapproche d'une certaine manière des frères Antoine et Pierre Dujols de Valois, tous d'eux nés dans le Cantal et issus d'une lignée royale en quête de reconnaissance dynastique...

Le jeune Claude-Sosthène, d'intelligence vive et d'honnête constitution, étudie au collège d'Aurillac, puis chez les Oratoriens du Collège de Juilly, en Seine et Marne, où il découvre l'ésotérisme avec l'abbé Alphonse-Louis Constant, le futur Eliphas Lévi (1810-1875), engagé comme répétiteur par l'abbé Henri Boissnormand de Bonnechose (1800-1883), qui sera par la suite évêque de Carcassonne au moment de la fameuse affaire dite de Rennes-le-Château. Il sera envoyé ensuite au petit séminaire de Clermont-Ferrand, et enfin, au Lycée Saint-Louis à Paris, où il terminera de solides études classiques : il se distinguera déjà en recevant un *accessit* de grec au *Concours Général* (comme Fulcanelli lui-même). Ayant achevé son Droit, il fréquente assidûment un atelier de sculpture à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier d'Elias Robert, ce qui l'incite à entreprendre des voyages en Grèce, puis dans tout le

Moyen-Orient ; il y acquiert de sûres et vastes connaissances artistiques... et linguistiques.

En 1848, il s'enrôle dans une compagnie de la 10^{ème} légion, commandée par le marquis de Saulcy, avec lequel il se lie de ce qui deviendra une longue amitié, fondée sur une profonde estime réciproque et des intérêts intellectuels et culturels partagés. De 1848 à 1851, il s'émancipe au *Café de la Régence*, Place du Palais-Royal à Paris, son quartier général, où il rencontre le gratin de la littérature française de l'époque : Alfred de Musset, qui s'intoxiquait alors avec un mélange de bière et d'absinthe ; le flamboyant rouquin Théophile Gautier ; le peintre Murger et son splendide modèle, Musette ; Jules Barbey d'Aurevilly – qui portait un grand intérêt à l'alchimie –, entre autres, ainsi que de nombreuses mais plus discrètes personnalités, plutôt orientées vers la science – notamment la physique et la chimie – et l'ésotérisme.

En 1849, à la mort de son père, Grasset se retrouve à la tête d'un confortable pécule, qui lui permet – enfin – de voyager, ce qu'il fait dès 1852 : Milan, Naples, Rome, puis Vienne, Athènes et Constantinople : sa rencontre avec l'île de Chypre le détermine à s'y installer... Il ne revient en France qu'en 1858, pour régler la difficile succession du patrimoine familial, et repart aussitôt.

De retour à Chypre, il épouse Clémence-Félicie Lafon, la fille d'un ancien médecin-major de l'armée française établi à Nicosie, qui lui donnera deux enfants.

Nommé agent consulaire à Famagouste, poste de petite responsabilité – une quasi sinécure –, il en profite pour explorer l'île en détail, puis se remet à voyager. Il visite la Bulgarie en 1865, puis Corfou, où il rencontre son homonyme, Edouard Grasset, Consul de France. Il repart pour connaître au plus près la Turquie, l'Égypte et la Tunisie. Grâce à l'orientaliste Guillaume Rey, il rencontre Madame Cornut, sœur de lait et filleule de Napoléon III, dont Fulcanelli fréquente régulièrement les salons, qui lui fait connaître à son tour, en 1861 à Beyrouth, l'écrivain, archéologue et philologue Ernest Renan (1823-1892). Grasset d'Orcet participe par la suite à la prestigieuse mission de Phénicie avec Renan, qui

est loin de le valoir en archéologie et philologie. C'est très probablement sur la recommandation de Grasset que l'aire de recherche de cette mission s'agrandira jusqu'à englober Chypre, où il entreprend des fouilles et dont il revient avec une grande quantité d'objets qui constituent le premier fond d'archéologie chypriote du *Musée du Louvre*. Malheureusement, Ernest Renan, probablement pour assurer sa célébrité, va spolier Grasset d'Orcet – et sans scrupules – d'une considérable découverte : un vase géant, dit *cratère d'Amathonte*, d'un poids inégalé de 14 tonnes. L'un des meilleurs élèves d'Eugène Viollet-le-Duc (ami de Fulcanelli), l'architecte Duthoit, sera chargé d'acheminer et de transporter cette pièce exceptionnelle à Paris en 1866, jusqu'au *Musée du Louvre*, où l'on peut le voir encore de nos jours...

Belle marque d'ingratitude : ni Mme Cornut, ni Claude-Sosthène Grasset d'Orcet, pas plus que Duthoit, ne seront cités au catalogue des découvreurs de notre prestigieux musée national...

Grasset d'Orcet participe ensuite à une autre mission archéologique, avec Melchior de Vogüé. Notre homme, bientôt jugé trop turbulent, est rapidement remercié par une nomination de prestige : il devient en effet agent consulaire. Cependant, et depuis un certain temps, ses affaires françaises périclitent... En 1865, brusquement ruiné, il rentre en France : son projet, bien mince, est d'écrire pour gagner sa vie... et subvenir à celle de sa famille. Il se met donc à l'œuvre. Publiciste prolixe, à la plume intéressante, vive, informée et souvent érudite, il écrit pour la fine fleur éditoriale de l'époque : *Le Figaro*, *La Cloche*, *Le Monde illustré*, *La France*, *Au Soleil*, à *La Nouvelle Revue*, et livre quelques reportages à l'*Agence Havas* durant la Commune de Paris.

Sa plume experte s'exerce dans les domaines les plus divers, mais là où il excelle – ce qui attire aussitôt l'œil et l'oreille des connaisseurs –, c'est en matière d'histoire secrète et de cryptique ancienne, où il se révèle un maître. Il n'aura pas son pair dans ce domaine très particulier, ni non plus de rival. Il demeure peut-être même le seul dans sa catégorie, l'unique à avoir décrypté les nombreux et difficiles secrets des langages corporatifs issus de la plus lointaine Antiquité, ainsi que leurs moyens de transmission

euphoniques et graphiques... Son œuvre la plus grande, la plus intéressante, parce qu'aussi la plus profonde et la plus étendue – et de très loin la plus originale – débute en 1873, lorsqu'il propose son premier article à la *Revue britannique* : il collaborera pendant vingt-sept ans à cette estimable parution, dans laquelle il publiera 218 articles (le premier sur *L'Alcoolisme en littérature*) et de nombreuses traductions.

Il aura de nombreux lecteurs de la plus haute qualité, à la fois subjugués par sa prodigieuse érudition, qu'il offre pourtant avec une parfaite désinvolture, et par la façon insolente dont il soulève les jupons de Clio – l'Histoire –, livrant les secrets de celle-ci sans vergogne, d'un ton badin et ironique, le même que celui dont il use de temps à autre pour fustiger tel ou tel ignorant ou présomptueux.

Nombreux sont ceux qui le pilleront sans le citer : l'esthète Joséphin Péladan (1855-1918), qui se faisait modestement appeler *le Sâr Péladan, Grand Maître de la Rose-Croix initiatique et kabbalistique*, ne se gênera aucunement pour éditer un opuscule intitulé *Le secret des corporations, la clé de Rabelais*, dont l'essentiel est emprunté à Grasset, dont il ne citera cependant pas même le nom. Celui-ci, qui n'est ni dupe ni rancunier, appellera désormais ce maître de vanité – avec irrévérence mais raison – *le Sâr Pédalant*. Ce sera chez ce Péladan là que le maçon de haut rang (sic !) Henry Probst, dit *Probst-Biraben* (1891-1965), reprendra ensuite les éléments qui constituent son livre prétendument initiatique, *Rabelais et le secret de Pantagruel* (Paris 1949). Certains historiens, qui veulent passer pour plus instruits et capables qu'ils ne le sont, notamment pour trouver la solution d'énigmes historiques, s'encanailleraient eux-aussi en empruntant abondamment à Grasset : sont *passés maîtres* dans ce type de recel, des pointures telles que Henri Martin, Jules Michelet ou Boulainvilliers... La triste rançon du succès, ou le refus des vanités et des honneurs mêmes mérités ?

Fort heureusement, il n'y a pas que des ingrats et des envieux : en matière d'ésotérisme – et plus précisément d'alchimie et de cabale hermétique –, Fulcanelli est l'un des rares à parler de Grasset d'Orcet, qu'il fréquente et tient en grande estime, ce qui n'est pas

un mince égard. Claudius Popelin, traducteur entre autres du fameux *Livre du potier*, du chevalier Cyprian Piccolpassi, ouvrage d'espèce cabalistico-alchimique, et accessoirement amant de Mathilde-Létizia Bonaparte – ce qu'elle démentira farouchement – le cite également, là encore avec révérence et déférence...

Dans d'autres styles, Claude-Sosthène Grasset d'Orcet a inspiré des écrivains qui furent aimés de Sainte Notoriété, tels que Paul Féval, Eugène Sue, de même que le grand Alexandre Dumas ou le quasi inconnu Raymond Roussel (1877-1933), dont Grasset passe pour avoir été l'amant de la mère. Le poème de Raymond Roussel intitulé *La Meule*, dédié à Verax, contient en acrostiche le nom d'Orcet, ainsi qu'une invitation à repasser cet auteur, ce que le cultivé mais exubérant Richard Khaitzine ne vit pas et ne sut pas...

Ces plumes reconnues et appréciées seront suivies, mais bien plus tard, par un talentueux amateur passionné de mots, de création et de culture littéraires ; nous voulons évidemment parler de Georges Pérec (1936-1982), surnommé Gorg Prc par les connaisseurs.

Une partie de l'œuvre de Grasset d'Orcet a par ailleurs été vaillamment continuée par Henri Dontenville (1888-1981), qui ne la mentionne pourtant pas et qui fonde la *Société de Mythologie française* en 1950. L'inspirateur de Grasset, pour sa méthode de Cabale phonétique, semble avoir été un certain P.-L. de Gourcy, auteur des *Lettres philosophiques* publiées à Metz en 1806 (cf. par exemple l'article d'Elie-Charles Flamand dans *Bief Fonctions Surréalistes*, paru dans la *Revue du Terrain vague*, n°4). Alexandre Saint-Yves d'Alveydre paraît aussi l'avoir inspiré, notamment dans ses écrits sur les ordres ionique et dorique, relatant le combat séculaire et feutré des Guelfes contre les Gibelins (cf. *Le Pacte de famine*).

Pierre Dujols de Valois, l'érudit libraire, l'a discrètement nommé dans un manuscrit datant de 1900, et conservé à la bibliothèque de Lyon, *La Chevalerie* (Manuscrit n°5491).

Ce sémillant chef de file meurt cependant dans le silence absolu de l'ingratitude, au domicile de son fils Olivier, à Cusset (Allier), et dans les bras de sa femme, le 2 décembre 1900 : ainsi s'éteignit en effet un extraordinaire érudit, un très remarquable épigraphiste et

philologue, un archéologue et un hermétiste aussi savant que discret, un publiciste talentueux et disert, à la plume aussi impertinente que pertinente, et d'une originalité qui n'a pas été dépassée... La prestigieuse *Revue Britannique* cessa quant à elle d'exister sitôt la disparition de Grasset d'Orcet, son pilier.

C'est en 1976, grâce à un recueil d'articles intitulé *Matériaux cryptographiques*, édité en deux tomes et à compte d'auteur, que MM. Allieu et Barthélemy firent resurgir la bonne figure de Claude-Sosthène Grasset d'Orcet, après trois quarts de siècle d'oubli. Paix à son âme généreuse...

Dans la cohorte des 'Fulcanellisables' potentiels, avec le nom de Claude-Sosthène Grasset d'Orcet doit apparaître – au minimum – un autre personnage de vaste culture cryptographique, un militaire que connut la famille de Fulcanelli : autant Grasset est qualifié dans tous les domaines des langues anciennes, autant son ami le capitaine du Génie François Levet est un homme de biographie et de fiches... Mais qui est exactement François Levet ?

Né le 5 juin 1850 à Annecy (Haute-Savoie) Joseph, Aimé, Eugène, François Levet, fils de Caroline-Albertine Chauvin et d'Antoine-Aimé Levet, directeur de la succursale de la *Banque de France* d'Annecy, fit ses études au lycée impérial *Saint-Louis* à Paris. En 1870, à sa sortie de l'*École Polytechnique* (où sont allées trois générations de Cochon de Lapparent), il est affecté au *Génie* (la même arme que Félix Rémi Cochon de Lapparent, le père de Fulcanelli) ; il est capitaine au 4^e régiment du Génie en 1877 à Grenoble. Franc-maçon du *Grand Orient de France*, 'Supérieur Inconnu' Martiniste, lecteur assidu de la revue *L'Initiation*, cet ami intime de Fr. Charles Barlet (Albert Faucheux, 1838-1921) et en étroite relation avec le Dr Gérard d'Encausse – plus connu sous le nom de Papus – le commandant du Génie François Levet, fut aussi un correspondant très assidu de notre désormais ami Claude-Sosthène Grasset d'Orcet...

Le catalogue de 1939 de la *Librairie Dorbon-Ainé* (19 Bd Haussmann, disparue vers 1980) décrit le recueil de cette correspondance, soit 2 240 pages manuscrites ou 400 lettres écrites sur la période 1889 à 1899, sous la référence [1327 D'Orcet.

Correspondance adressée au commandant du génie Levet, manuscrit in-f° de 2 240 pages, en feuilles, dans 6 cartons (446). C'est la copie soigneusement faite par le commandant Levet des 400 lettres à lui adressées par un fameux collaborateur de la *Revue Britannique*, Claude-Sosthène Grasset d'Orcet, du 16 novembre 1889 au 27 décembre 1899. Ce manuscrit dans lequel il est surtout question de linguistique et de traduction cabalistique des noms, est demeuré inédit. Il contient de précieux renseignements sur les personnalités du monde de l'occultisme d'alors et quelques célébrités de l'Histoire énigmatique de diverses époques et origines : Eliphas Levi, Oswald Wirth, le sâr Séraphin Péladan (irrévérencieusement mais avec de certaines raisons surnommé le Sâr Pédalan par Grasset d'Orcet), le Dr Bataille, Joris-Karl Huysmans, Léo Taxil, le chevalier baron Spedalieri, l'évêque Pike, Adriano Lemmi, Crispi, Martinez de Pasqualis, Louis-Claude de St-Martin, Edouard Drumont, M^{me} Guyon, Molina, Adam Weisshaupt, Jacques de Molay, sur la franc-maçonnerie et ses différents grades et autres sociétés secrètes (Fendeurs, Charbonniers, Pilpoul – la maçonnerie juive de l'époque –, les *Elus-Cohen*, l'*Ordre de la Croix Ouvrée* ou *Charing Cross*, les Noachites, le *Ku-klux-klan*, les *Carbonari* de Mazzini, les *Adelphes*, *Old-fellows*, Vaudois, *Ordre de la Colombe*, lucifériens, *Sin Hoë Hoëi*, Chevaliers du travail, Palladistes, etc.), les ordres religieux (Carmes, Cordeliers, Dominicains, Oratoriens), l'archiduc Rodolphe, le Masque de fer, sur la reine Marie-Antoinette et son amant de cœur le comte de Fersen, la princesse de Lamballe, lady Hamilton, la Du Barry, la duchesse d'Uzès, Willette, Jules Ferry, Clemenceau, Pie IX, la famille Buonaparte, l'impératrice Joséphine, Giolitti, Carnot, Gambetta, le général Boulanger, Emile Zola, Salomon Reinach, le capitaine Dreyfus, Murger, et les potins des principaux journaux de l'époque. Il y est aussi question de Louis XVII. De celui-ci, voici, en résumé, ce qu'en pense Grasset d'Orcet : sauvé grâce au comte de Tilly et à la sœur de Robespierre, il fut élevé à York (Canada) ; en 1804, il revint en Europe pour tâcher de faire rendre gorge au comte d'Artois ; après avoir quitté sa femme morganatique, la princesse de Rochefort, au lendemain de l'arrestation de son mari, le duc

d'Enghien, [Ici, la phrase est probablement incomplète] il entra dans l'armée prussienne sous le nom de Homeless, avec le grade d'*alferez* et il fut assassiné par ordre de son oncle à Hagen... Grasset d'Orcet étudie également divers ouvrages tel que *Le Songe de Poliphile*, les figures des livres attribués à Rabelais, les *Emblèmes Héroïques* de Paradin, la *Prognosticatio* de Paracelse, les *Emblèmes* de Symeoni, *L'Ordre des francs-maçons trahi* et *Le secret des Mopses révélé*, *Le Diable au XX^e siècle*, *Les Jésuites chassés de la maçonnerie et leur poignard brisé par les maçons*, ouvrages qu'il interprète au point de vue cabalistique et qu'il traduit de la même façon que les dessins des journaux satiriques et illustrés de l'époque : le *Don Quichotte*, le *Gil Blas*, le *Courrier français* et le *Chat noir*, qui étaient « sous la direction occulte de Louis Legrand et de Caran d'Ache, et dont les planches sont exclusivement grimoriées » : le *Curare*, le *Soleil illustré*, le *Caton rusky*, etc. Il explique les événements politiques de l'époque, les monnaies anciennes, les faïences patriotiques, les armoiries des Fouquet, Rothschild, Lusignan, Paléologue, Tanneguy du Chatel, Luillier de Champagne, Polignac, Hohenzollern, de la famille de Savoie et de Jeanne d'Arc... Nous ne possédons sur l'auteur d'autres renseignements que ceux qu'il a bien voulu nous fournir dans sa correspondance de laquelle il résulte que du côté maternel, il était allié aux Sampigny de Scoraille et à Barthélemy d'Orcet, capitaine aux dragons d'Orléans, puis ami intime de Mme du Barry « qui ne put en faire un colonel parce qu'il était de noblesse non titrée, mais le fit nommer receveur des tailles ». D'Orcet parle aussi à diverses reprises du baron de Billing, dont il était l'ami, et du baron Cerfbeer de Medelsheim à qui Marie-Thérèse de Saxe confia le soin de lui faire des enfants, son mari, le Dauphin fils de Louis XV, étant hongre, c'est-à-dire stérile (coupé, en réalité), selon le catalogue *Dorbon aîné*, réédité sous le titre *Bibliotheca Esoterica* (C. Coulet & A. Faure, 1, rue Dauphine, Paris VI^e, 1988). Cette correspondance a aujourd'hui disparu, probablement acquise par une bibliothèque, un musée, une association, un amateur éclairé ou une fraternité occulte et politique. Des éléments auraient pu être détenus par la Bibliothèque municipale de Cusset, dépositaire potentielle du *Fonds Grasset d'Orcet*, constitué

par l'archiviste municipal, mais celle-ci a été totalement détruite par un incendie en 1990. En juin 1996, le dépositaire du *Legs Grasset* a quant à lui été cambriolé en son appartement de Paris...

Tout comme Grasset d'Orcet, le commandant Levet s'intéressa aussi aux médailles (cf. lettres adressées aux conservateurs du *Cabinet des médailles*, 19 mai 1877, 9 juin et 21 septembre. Médailles arabes et juives). Il avait lu attentivement de Saint-Yves d'Alveydre, à en croire les références qu'il fait aux initiations ioniennes et doriennes étudiées par Saint-Yves dans sa *Mission des Juifs* dans la lettre précitée. Le 4 juin 1878, à Langogne (Lozère), a lieu le mariage de François Levet avec Marie-Berthe, Isabelle, Félicite Mialhet de Bessettes, vingt-trois ans.

En 1897, il est chef du *Génie* à Constantine en Algérie. Ensuite, chef du *Génie* à Nice, où il prend sa retraite le 26 octobre 1904...

Il demande que sa pension lui soit versée à Paris, 19, boulevard Morland (4^{ème} arr.). Cet officier de la Légion d'Honneur décède le 27 septembre 1913 à Bergerac, en Dordogne, à l'âge de 63 ans.

Leçons et parentèle indirecte...

J'avais à peine quinze ans, et – déjà – j'étais prodigieusement secoué par une série de découvertes incroyables, faites inopinément – certes, et dans un tout autre domaine – mais qui menaçaient de front mon existence sociale et mon parcours étudiant si j'en faisais état à quiconque : mon grand-père m'avait opportunément confirmé dans ma décision et dissuadé en quelques mots d'en parler à qui que ce soit, même à mes plus proches parents et amis, et ce tant que je ne serai pas parvenu à un âge en capacité d'affronter le pire du pire... et de le maîtriser !

En revanche et probablement afin de me changer les idées – et là ce fut radical – il me proposa de passer directement à la pratique *philosophale* et *alchimique*, c'est-à-dire dès le lendemain, d'emblée et sans la moindre transition ou préparation, ce qui – me dit-il – se ferait sitôt une solide révision effectuée ensemble...

J'étais abasourdi autant qu'effrayé ! Pratique *alchimique* ?

Au petit matin, au terme d'une nuit de rêves intenses, nous nous rendîmes en un très vaste hangar où était rangées des machines agricoles en grand nombre ; un petit carré de trois mètres de côté avait été débarrassé de l'encombrement global (cageots, ustensiles servant à la vinification ou à l'élevage, dans un fouillis de vieux ceci et cela – ficelles, vieux journaux et magazines, vaisselle dépareillée, bouteilles, vieilles souches d'arbres morts, etc. – le tout copieusement décoré de toiles d'araignées brillantes, car chargées de la rosée du l'aube)... Au milieu, sur trois grosses pierres – deux en piliers, l'une en linteau par dessus –, un petit réchaud à gaz : autour, quelques sacs de plastique de couleur, ventrus et sales, quelques petites boîtes bien fermées, une poignée de petites bouteilles bleues, très jolies, ainsi que des creusets d'aspect granuleux, de belle couleur jaune ocre clair...

Il me dit : « Pour les creusets, tu devras toujours les essayer, les tester : pour cela, tu les mouilles d'abondance à l'eau de source ou de pluie, puis tu les passes au feu... Très petit feu d'abord, et feu de plus en plus fort, jusqu'à un feu de vitrier [soit tout de même plus de 1 100°]... Tu en feras évidemment autant pour tous les athanors débutants que tu te construirais ». Nous testâmes donc deux creusets dans la foulée, ce qui prit tout de même plus d'une heure et demie, pendant laquelle nous bavardâmes copieusement. Il me demanda quels étaient les principes à respecter en alchimie... « Le premier ; ne pas nuire » répondis-je...

Le deuxième ? « Aller jusqu'au bout de l'entreprise, afin d'en apprendre plus et mieux sur le sujet »... dont je venais d'entamer l'ardente étude... à brûle-pourpoint !

Nous fîmes défiler l'ensemble des aspects à considérer pour ne pas faire d'erreur et échouer, compte tenu des efforts considérables de l'entreprise : pour moi, six ans de préparatifs, ce qui – vous l'admettrez sans difficultés – était énorme en considération de mon âge ! J'avais en effet mis six ans pour récupérer assez de salpêtre pour ce travail, en houchant tous les murs que j'avais découverts porteurs de cette mousse blanche ... Dans le même temps, j'avais dû me lever aux aurores et battre la campagne afin d'y récolter des dizaines de litres de rosée (celle de

printemps et d'automne – pour raison de passage de la Terre dans l'écliptique – convenaient seules, les autres périodes de l'année étant d'un trop faible rendement en ardeur vitale). Et ce ne fut pas un mince travail que d'épurer le salpêtre par décantations successives, jusqu'à en obtenir un sel lavé, d'une grande réfringence et d'une redoutable capacité à « bouter le feu lui-même jusqu'au dehors »... puis d'accumuler le sel de rosée, dont l'efficacité – lors des périodes de décantation – se gardait tant qu'il ne voyait pas la lumière solaire... Il m'en fallait une vingtaine de grammes, soit près de trois cent litres de rosée à laisser décanter... Là où mon grand-père insista le plus fut pour tout ce qui concernait le 'feu interne' : toute modification du feu externe de plus de 10/15 degrés, m'expliqua-t-il, pouvait tout perdre : brûler le principe générateur, ou le laisser se rendormir, ce qui obligeait à recommencer dès le début... Mais ça dans le meilleur des cas ! Je m'étonnais de cette demande de haute précision calorifique, car je n'apercevais pas le plus petit thermomètre, ce qui le fit bien rire, disant « Tu es bien un digne produit de ton époque, où tout passe *d'abord* par les appareils : alors, dis-moi : à quoi te servent tes yeux et tes oreilles ? Et ton nez ? Ne t'inquiètes pas, va ! C'est simple comme bonjour. » Je le cru, mais restait tout de même un certain temps dubitatif et quelque peu inquiet... Je n'avais en effet aucune idée sur comment mesurer une température sans thermomètre ou divers réactifs chimico-physiques... Il établit aussi et au fur et à mesure de très nombreuses relations avec l'art culinaire, résumant celui-ci en deux parties constitutives : les proportions des ingrédients et sauces, d'un côté, qui déterminent les qualités et les goûts, et de l'autre, la cuisson ou coction qui altère les aspects, les propriétés et les textures, en séparant ou unissant, liquéfiant (beurre) ou coagulant (albumine de l'œuf)...

La dernière partie fut toute consacrée à la pratique manuelle – les fameux tours de main, qui n'avaient pas de tour que le nom –, et il me montra avec précision tout ce qu'il était indispensable de savoir, de connaître, et d'expérimenter jusqu'à maîtrise avant même de commencer : travaux pratiques à tous les étages, ce qui

était d'autant plus important – dit-il – que les livres même les plus généreux n'en parlaient aucunement...

J'étais émerveillé par son aisance et sa dextérité, car il parlait et allait et venait avec le plus grand naturel, tenant d'une seule main et bien horizontalement la pince de fer serrant le creuset plein et lourd, alors que je peinais à conserver la même pince droite, bien que je la tinsse des deux mains... et que le creuset fut vide ! Quant il me montra enfin son 'tour de main', que je m'appliquais à reproduire avec attention et précision, d'un seul coup tout se trouva stabilisé comme il faut et comme par magie : tout devint limpide, clair, et simple : il fallait seulement (re)trouver et comprendre le 'truc'... Mais que d'ingéniosité et de sens du détail ! Que d'intelligence modeste et discrète ! Et quelle virtuosité de la pensée pratique ! Je ne pouvais qu'être admiratif de la manière dont ce type de problèmes avait été résolus par nos Anciens : en une petite heure et demie, mon grand-père m'avait quasiment tout enseigné de l'indispensable, et – secret des secrets – le comment faire des deux indispensables « retournements » secrets – les tours de mains –, indispensables à connaître pour aller au bout de l'élaboration philosophale : l'un que j'appelais bien plus tard « double torsion croisée », et l'autre « Soleil d'hiver » (je dis là tout ce que je peux dire sans trahir le secret des Philosophes, et c'est dire le plus et le mieux : je ne saurais outrepasser cette limite et en dire davantage par écrit)... Et pendant ce temps, les deux creusets achevaient « l'essai », ce que mon grand-père avait d'un bout à l'autre surveillé d'un œil sans même que je m'en aperçusse, et que je mis un certain temps à apercevoir...

« Prend un gros poing de ta matière, mets-là là dedans et concasse-la soigneusement avec ça » me dit-il soudain en me tendant un pilon et un mortier... « Tu vas la diviser, et ainsi donc la multiplier, mais avant ça, tu as intérêt à mettre ceci ! », ajouta-t-il en me tendant aussitôt... des lunettes de ski !

« Quand on commencera, tout à l'heure, tu penseras à mettre ça dans ton nez, sans trop pousser tout de même »... Je me risquais à le questionner : « Euh... Qu'est-ce que c'est, enfin, pourquoi faire ? » – « Ce sont des feuilles d'ache ; ça t'évitera de

t'intoxiquer avec la fumée qui va s'élever du creuset : si tu ne veux pas en mettre, tu risques des hémorragies, et de devoir courir aux toilettes à tout instant...

Au moins ! Car sinon, tu peux en mourir...

Eh bien, pas très rassurant, le procédé !

« Tu vois ces clous, là ; tu en prends une bonne poignée et tu les réduits en limaille avec cette râpe ; tu vas tout doucement, il ne faut pas que ça chauffe et que ça fasse des étincelles... Maintenant, c'est à toi de jouer ; on commence dès que tu es prêt, ça te va ? » « Oui, parfait ! »

Je terminai l'écrasement de la matière première et le limage du fer plus de trois heures et demie après – douleur aux coudes et aux poignets, manque d'habitude probablement, où geste mal accompli – ; on aurait dit de cette poudre sombre – le toner – qu'on met dans les photocopieuses : tassée bien qu'extrêmement fine, mais en revanche et à l'inverse de l'autre impressionnante de lourdeur ; presque du plomb ! « Tu sais allumer un réchaud à gaz, je suppose ? » « Euh... Je crois ! » « Dont acte, mon petit ». J'allumais prudemment la bouteille de gaz...

« Pas de cette manière-là, tu n'obtiendras rien : il te faut un feu enveloppant, égal de tous les cotés, si possible, et tu mets le couvercle, sinon ce qui est dessus ne viendra pas à la température utile, alors que le reste l'aura dépassée... Pousse ton gaz, qu'il vienne lécher les flancs du creuset, comme ça... »

Les flammes jaunirent et s'allongèrent en proportion, parvenant à quelques millimètres du bord du creuset....

« Tu vois ? Là, comme ça, c'est bien ! »...

Je restais coi, fixant l'ensemble et le feu...

De longues minutes passèrent.

Mon grand-père m'apostropha soudain : « Tu sais où tu es né ? »

« Oui, à Issoudun, euh... Dans l'Indre, département 36 » « Eh bien, une partie de ta famille éloignée – des notables avec de très importantes responsabilités locales et nationales, des gens d'une grande réputation mais au nom un peu malsonnant – avaient les mêmes préoccupations que nous maintenant, et s'y sont rendus des plus célèbres, mais dans l'anonymat le plus complet ; tu le

savais ? » « Non, et c'est bien la première fois que tu m'en parles... » « Vois-tu, mon garçon, ce sont des affaires délicates, risquées, parfois même dangereuses... C'est pourquoi – là-aussi – je te recommande de ne pas en parler, même avec des vrais connaisseurs de l'alchimie... Tu m'entends bien ? » « Oui ! »...

« Ces gens de haute valeur, qui fréquentaient la République et ses commis en tout bien tout honneur, ont dû barrer le nom de l'un des leurs afin qu'il puisse continuer à exister en paix, et eux-aussi : cela fut fait, bien qu'à cette époque – vers 1905 – il était célèbre comme... Louis Pasteur, par exemple. Il avait de très nombreux amis dans les sciences, dans les arts, dans l'armée, dans la religion, et dans le monde entier : il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait : Anatole France, Pierre et Marie Curie, Henri Becquerel, Antoine Béchamp, la famille De Lesseps, la famille Fould, et même – amis de longue date et en personne – quelques présidents de la République ; il avait même serré la main de deux papes ! Mais – du jour au lendemain, à la faveur de la Grande Guerre (c'est ainsi que mon grand-père nommait invariablement la Première Guerre mondiale), pfoût ! Il disparut totalement, et ni son nom ni sa photo ne furent désormais plus imprimés ou publiés nulle part, sa mémoire ne fut plus sollicitée, ni son image morale, pourtant très élevée, qui disparut elle aussi de partout à la fois... Toi, tu n'as pas connu Charles Rigoulot, ça ne te dis rien ; c'était une sorte d'Hercule, un homme fort comme quatre hommes ordinaire bien bâtis : champion dans tout ! Tout ce qu'il entreprenait, il arrivait premier ! Eh bien, l'homme dont je te parle, lui aussi fut premier partout, mais dans l'ordre de la science et du savoir... Mais vlan ! Au placard ! Disparu !

Si un jour, tu cherches son nom, à cet homme d'exception, et que tu ne parviens pas à le trouver, ce que je ne suppose même pas, je te l'indiquerai, d'accord ? »

« D'accord, Papy ; je le note et je chercherai ! »

« Parfait mon Petit : cochon qui s'en dédit ! »...

Fulcanelli à la guerre

Selon Walter Grosse, Fulcanelli, aurait combattu à Paris lors de la *Guerre de 70*, du 29 novembre au 4 décembre – soit moins d'une semaine seulement sur un an de guerre, ce qui est étonnant !

Il aurait été affecté dans l'une des sept compagnies du *Génie auxiliaire* attachées à la *2^e Armée de Paris*, commandées par le lieutenant-colonel Eugène Viollet-le-Duc. Celui-ci a commandé sept compagnies du *Génie auxiliaire* ; la 1^{ère}, la 2^{ème}, la 3^{ème} et la 4^{ème} compagnies de marche du 1^{er} Bataillon, ainsi que les 5^{ème}, 6^{ème} et 7^{ème} compagnies de marche du 2^{ème} Bataillon, soit tout de même 750 soldats à gérer, parmi lesquels, si l'on suit Walter, devait se trouver le vrai Fulcanelli...

Durant cette lamentable guerre – comme elles le sont toutes –, Albert de Lapparent fut en effet affecté au *Génie*, là où son propre père était officier, et en qualité de lieutenant de la *Garde nationale*, cependant rattaché au service de la *Carte d'Etat-major*, sous les ordres du lieutenant-colonel Viollet le Duc. Celui-ci, s'adressant au futur Fulcanelli comme un ami autant qu'il s'adressait au géologue expert, physicien et chimiste, qui plus est fils d'un officier du *Génie*, avait entre autres pour tâche de préserver les carrières de calcaire de Paris et des environs – un calcaire identique à celui des pyramides d'Egypte –, et de trouver de nouvelles carrières d'un très important matériau, totalement indispensable en période de guerre (et en alchimie) : le salpêtre... Albert Auguste Cochon de Lapparent fut donc sollicité par lui pour faire connaître aux officiers supérieurs – dont certains étaient déjà des amis de sa famille – des indications de sites où trouver cet explosif naturel... Le salpêtre est l'un des trois composants du feu philosophique, et ses caractéristiques explosives ne servent rigoureusement à rien dans l'élaboration philosophale, *sauf si l'on se trouve capable d'en parcourir la formation naturelle à l'envers*... L'instabilité de ce composé, qui le rend donc très dangereux, est cependant la cause de son emploi dans ce domaine, car en effet, on peut en retirer les forces de cohésion si l'on est capable de le faire habilement et en parfait

accord avec la Nature, c'est-à-dire de manière philosophique, afin d'éviter de se faire exploser soi-même, ce qui n'est pas le but recherché (vous voilà avertis !)... C'est durant cette douloureuse période qu'il en comprit l'usage et la nécessité, comme il le laisse très subtilement entendre lorsqu'il disserte d'un caisson du minuscule et délicieux château Renaissance de Dampierre, dans *Les Demeures philosophales* :

SI.NON.PERCVSSERO.TERREBO...

Si notre divulgation explosait, elle serait aussi très dangereuse !

Le Style fait l'Homme...

Afin d'échapper aux éventuelles accusations d'abus de langage et de torsions de textes ou de faits, comme cela est fréquent dans ce type de situations, nous confierons le soin de la description de 'notre' Fulcanelli à ses biographes autorisés... Afin de faciliter et d'alléger cette lecture, nous classerons l'ensemble de ces données par thèmes... Tout comme jusqu'ici, nous mettons en italique ce qui nous paraît être en très étroite relation avec le caractère démonstratif de nos propositions, et – éventuellement – ce qui serait en opposition caractérisée avec les propositions adverses et, parfois, nous offrirons nos remarques entre crochets.

Une force aussi pure que précoce...

Voici en bref – et tout aussi révélateurs que pertinents –, les propos tenus dans *La Revue des Questions scientifiques* de juillet 1909 par Charles Barrois, membre de l'*Institut*, à propos de la carrière scientifique d'Albert-Auguste Cochon de Lapparent : « La vieille *Université de France* aime à voir la jeunesse entrer en lice : elle ouvre à ses lauréats la carrière toute grande et leur montre, au loin, l'avenir plein de promesses. Pendant de longues années, l'*Alma Mater* organisa un « concours général » entre les meilleurs, et son cœur maternel se remplissait de joie et d'orgueil quand un de ses enfants savait, à plusieurs reprises et d'une main sûre, cueillir la palme du vainqueur : il était pour la grande famille un objet

d'espérances. Elle pouvait tant espérer et tant attendre de cet élève du Lycée Bonaparte, lauréat du *Concours Général* de 1857 (Mathématiques élémentaires), lauréat du *Concours Général* de 1858 (Mathématiques spéciales), entré premier à l'*Ecole polytechnique*, sorti premier de cette *Ecole* et en cette qualité lauréat à 20 ans du *Prix Laplace de l'Académie des sciences*, sorti premier de l'*Ecole des mines* en 1861, toujours et jusqu'à la fin de ses études en tête de tous ses camarades, d'Albert de Lapparent. (...) Par ses succès personnels, il semblait désigné, dès sa jeunesse, aux plus hautes situations de son pays. »

D'une insolente jeunesse...

Voici quelques extraits de l'éloge prononcé lors de la séance du 11 mai 1908 par le physicien Henri Becquerel (1852-1908), alors président de l'*Académie des Sciences*, ancien polytechnicien lui-aussi, et passé aux *Ponts et Chaussées* (Planchat !), retraçant brièvement la carrière scientifique d'Albert Auguste Cochon de Lapparent, son prédécesseur au poste de Secrétaire perpétuel de l'*Académie*, tirés de la revue *Le Génie Civil* (28e année t. 13, 1908 : nous mettrons en italiques les étonnants éléments qui viennent en faveur de notre proposition démonstrative...

« Le soir même de notre dernière séance, un grand deuil frappait l'*Académie* ; notre éminent secrétaire perpétuel, M. Albert de Lapparent, rendait le dernier soupir. Six semaines auparavant, comme il témoignait le désir de prendre quelques jours de repos, nous pouvions croire à une fatigue passagère ; rien alors ne faisait prévoir que notre confrère venait ici pour la dernière fois. Jeune d'aspect jusqu'à faire illusion, répandant autour de lui le charme de qualités brillantes, tel il était, voila cinquante ans, à l'*Ecole Polytechnique* où il occupait le premier rang, tel encore il nous apparaissait quand nous l'avons élevé, l'année dernière, à ce poste d'honneur où nous pouvions espérer le conserver longtemps. »

« Albert-Auguste de Lapparent, né à Bourges, le 30 décembre 1839, avait conservé jusqu'à ces derniers temps une santé robuste : peu d'hommes, autant que lui, donnaient à leur entourage l'impression d'un parfait équilibre physique et moral. Il y a quelques mois à peine, en le voyant

encore si alerte et si jeune d'aspect, nul n'eût songé à lui attribuer les soixante-huit ans d'âge qu'il revendiquait, très simplement, dans l'intimité. »

...et d'une intarissable bonté !

Tiré du même document, cette description d'Albert-Auguste Cochon de Lapparent met clairement en phase ce que le rédacteur des *Fulcanelli* offre et les qualités humaines de cet homme d'exception : « L'hommage que nous rendons à sa mémoire ne serait pas complet si je n'évoquais pas ici les souvenirs que nous laissent une bonté naturelle, une bienveillance charitable et une sincérité profonde. A côté des qualités de l'esprit, les qualités du cœur et la droiture du caractère avaient valu à notre confrère regretté des amitiés fidèles et la haute estime de tous ceux qui l'ont connu. »

L'Histoire de la Terre...

« ... Cette perte inattendue, qui prive la science française d'un de ses représentants les plus éminents et les plus universellement estimés, l'un de ceux qui, en même temps, ont le plus largement contribué à répandre dans le public des idées justes sur le globe terrestre, son histoire et son évolution », car en effet, « il avait le goût des choses scientifiques, le sentiment de ce que valent les sciences d'observation par leur rapprochement, l'intelligence des généralisations qu'elles permettent, et aussi le regret amer de voir l'histoire de la Terre ignorée du public instruit et l'apanage d'une élite ». « L'imperfection de nos connaissances, de nos doctrines scientifiques lui était pénible ; mais à l'inverse de certains savants, qui, frappés des lacunes qu'elles présentent, sentent le besoin impérieux de les combler, de Lapparent se trouvait plus touché de la nécessité de répandre ce que nous en possédons de réel. Il estimait qu'il avait le devoir et le droit de partager ce qu'il avait acquis par son labeur, sa méthode, son talent, et de faire briller sa parcelle de vérité. Cette conviction allait l'entraîner dans une voie nouvelle. Sa destinée était de demeurer à la peine, de travailler et de se dévouer pour autrui, en rejetant loin de lui, comme indignes, tous soucis d'intérêt personnel.

: voilà quelques affirmations du caractère et des orientations d'Albert de Lapparent, alias Fuclanelli, que ne saurait renier l'auteur de *La Révélation des Pyramides* ! D'autant plus que, selon lui : « L'avenir sans doute éclaircira bien des choses qui sont encore obscures. Mais il en est, dès à présent, qu'on peut considérer comme établies avec un haut degré de vraisemblance, et c'est l'ensemble de ces notions, au moins très probables, sinon complètement acquises, que nous voudrions aujourd'hui mettre en pleine lumière » (de Lapparent : *L'Ecorce terrestre*, p. 6).

« Un principe philosophique général devait le guider dans cet essai grandiose de synthèse du globe, celui de l'unité des forces naturelles et des lois auxquelles elles obéissent. Le succès des traités de de Lapparent ne pouvait rester cantonné au petit groupe des adeptes. Rarement semblable accueil fut fait à une œuvre didactique, au point que cinq éditions de son *Traité de géologie* furent en 25 ans nécessaires. »

« Une autre contribution personnelle de l'auteur est apportée dans la considération des troubles atmosphériques qui, dans nos régions, accompagnent toujours le moment des équinoxes ; ils résultent de l'inversion que doit subir alors la distribution des isobares, puisque les centres de pression, établis en été sur les océans, doivent se transporter en hiver sur les continents. (...) Il fut des premiers à mettre en évidence les résultats remarquables des recherches modernes relatives aux tremblements de terre, établissant l'indépendance absolue de la volcanicité et de la sismicité, la répartition des séismes et leur relation avec les raideurs du relief, et aussi la distinction dans les ébranlements sismiques importants, suffisamment éloignés, de trois phases vibratoires successives. Les deux premières phases cheminent par l'intérieur de la Terre, avec une vitesse variable selon la distance, tandis que la dernière, la plus sensible, se propage par l'écorce solide avec une vitesse constante ; la différence observée, à une même station, entre les heures d'arrivée des deux séries suffirait à faire présumer la distance du foyer sismique. Ces constatations fournissent un moyen inattendu de pénétrer les secrets de la composition intérieure du globe. (...) Son esprit critique s'est exercé sur l'histoire de tous les temps et il s'essaya à la présenter de diverses façons. »

« Son analyse des dislocations terrestres l'avait amené à cette conviction qu'on ne pouvait pas les attribuer d'une façon générale à des effondrements en masse de compartiments entiers, glissant sous le seul effort de la pesanteur, le long de cassures préexistantes. Bien plus, abordant la question théorique du refroidissement et de la contraction de l'écorce, il montra que notre globe pouvait difficilement perdre plus d'un demi-degré par million d'années, et que la contraction résultante était tout à fait insuffisante pour répondre aux exigences de la doctrine des effondrements. Il a fait voir ensuite quelle erreur on commettait en cherchant à apprécier la diminution du rayon terrestre d'après l'état de plissement de certaines régions, comme si ces parties plissées étaient autre chose que des lambeaux, appelés de droite et de gauche, lors de leur chute, entre deux cassures et soumis ensuite à une énergique compression. » « L'ensemble des traités de de Lapparent sur la minéralogie, la géographie et la géologie constitue par son importance une série didactique telle, qu'aucun savant n'en écrivit jamais dans aucun pays, une œuvre à la fois personnelle et complète, où il serait difficile de signaler un chapitre déplacé, indigne des voisins : partout l'auteur a su rester à la hauteur du sujet. Ses volumes eurent une vogue que les ouvrages de science pure ont rarement acquise. » Tiens ! Comme en Alchimie, dis-donc !

Des qualités d'orateur et de rédacteur

« Le souci de l'élégance et de la clarté, servi par une faculté d'assimilation vraiment exceptionnelle, se retrouve dans toutes les œuvres écrites qui portent la signature de M. de Lapparent. Ces qualités bien françaises lui assuraient une place à part, comme conférencier et comme vulgarisateur : d'innombrables articles, insérés dans *Le Correspondant*, *La Revue des Questions Scientifiques*, de Bruxelles, etc., et dont quelques-uns ont eu un légitime retentissement, témoignent des succès de cette propagande, qui s'exerçait parfois jusque dans les milieux les moins préparés aux spéculations intellectuelles. »

« Ses communications, souvent improvisées dans la langue du pays, et toujours présentées avec, autant d'esprit que d'à-propos, soulevaient les chaleureux applaudissements de l'auditoire. »

« Une longue activité semblait encore réservée à cette intelligence merveilleusement lucide, que secondait un talent de parole et de plume rarement égalé. »

« M. de Lapparent n'était pas seulement un maître la plume à la main ; il était aussi un orateur et il aimait il se servir d'une parole dont il savait tout le pouvoir. Il ne reculait pas alors devant l'expression de ses idées et de ses préférences ; il les défendait avec ardeur ; il s'entendait à les faire triompher. C'était un militant, dont les adversaires respectaient les fermes convictions et dont les amis appréciaient le zèle efficace et les servir. »

Un de ses anciens élèves (Adhémar d'Alès : *Etudes religieuses*, 1908 2.511) a rappelé ce que furent ses premières leçons : « Ses auditeurs des années lointaines, se rappellent avec enthousiasme le brio de ses démonstrations, cette diction exceptionnellement brillante, jusqu'à être déconcertante parfois, car la rapidité, la richesse et la splendeur de l'idée laissaient la classe éblouie, mais aussi parfois douloureusement consciente de son impuissance à reconstituer l'ensemble de la leçon. » « A tous ces avantages s'ajoutaient chez lui un talent d'exposition exceptionnel, un besoin inné de l'ordre et de l'harmonie, un don mystérieux de clarté et de lumière et par dessus tout une volonté ardente, exaltée par le dévouement à une cause aimée. Pour élever l'esprit et l'âme des jeunes générations savantes, il avait résolu de tout sacrifier, tout jusqu'à cette suprême et surhumaine joie de l'homme de science pénétrant par ses découvertes dans l'inconnu. Pour son enseignement, en effet, il avait renoncé à ses recherches personnelles, cessé ses explorations, déserté le laboratoire pour la table de rédaction, laissé le marteau pour la plume, et abandonné le poste d'éclaireur pour les fonctions de l'intendance. »

« Les succès qu'il obtint par ses livres, n'étaient dépassés que par ceux qu'il devait à sa parole. Il était de ces hommes qui savent se faire écouter, possédant le talent de charmer leurs auditeurs et le don plus rare de maintenir sous le charme leurs interlocuteurs

désarmés. Mais ces dons précieux et ces talents enviés ne constituaient pas de Lapparent tout entier : il avait en réserve d'autres qualités pour ceux qui l'approchaient dans l'intimité, et pour ceux, plus nombreux, qui le rencontraient dans les sociétés savantes, où il fréquentait assidûment. Il s'y épanchait librement et volontiers, et c'est dans ces moments d'épanchement, dans le laisser aller familier de paroles volantes, ou dans le feu des critiques, que l'on voyait se dégager le fond de son caractère. Sans doute l'amour de la science en constituait le trait essentiel, et il le témoignait assez par l'attention extrême avec laquelle il suivait les communications ; ses remarques frappées au coin du jugement attestaient à la fois de la vivacité de son intelligence et de la netteté de ses vues, comme aussi de la solidité et de la généralité de ses connaissances. Mais son penchant pour l'ordre et la lumière n'était pas moins vif que son sentiment pour la science : il excellait dans une discussion à mettre en relief le résultat acquis, à isoler les points essentiels, à rendre simples pour tous, les exposés diffus et complexes. Ses relations étaient faites de courtoisie, de droiture, d'affabilité ; et son intervention était d'autant mieux venue dans les réunions que, loin de chercher à imposer ses vues personnelles, à la façon des esprits sectaires, de Lapparent restait toujours préoccupé de découvrir ce qu'il y avait de bon dans les idées de ses confrères. Il s'employait alors à les faire accepter. Limpide ou enjoué, pressant ou entraînant, il n'avait de traits acérés que quand il se croyait en face de l'erreur conquérante. Esprit ouvert et séduisant, aux sentiments indépendants et au cœur dévoué, il semble que de Lapparent n'ait vécu que pour rendre aux autres la route plus plane et plus sûre. »

Écoutons-le quelques instants, en une prise de parole publique improvisée, expliquant en quoi celle-ci est l'une des sciences les plus utiles : « La géologie, disait-il à ses confrères au début de sa carrière, est une bonne mère, qui n'a pas coutume d'élever ses enfants dans la crainte et le tremblement. La science géologique s'apprend au grand air, en face de la nature et loin de tout appareil. Tous ceux qu'elle réunit sur le terrain, quel que soit leur âge, partagent les mêmes fatigues, endurent les mêmes intempéries, se

réjouissent au même soleil et s'assoient à la même table ». Cette commensalité devait laisser chez lui une empreinte qui ne s'effacerait pas. Aucune science, disait-il encore, n'établit entre les hommes des liens aussi étroits et aussi solides, « aucune ne peut mieux contribuer à effacer les préjugés, et à produire cette union si désirable qui, née sur le terrain de la science, ne tardera pas à prévaloir dans toutes les autres branches de l'activité humaine ». Par ses réunions, en effet, où la discussion est libre et vivante, par ses excursions où assistent les maîtres et les élevés, par l'habitude de travailler en commun et de vivre de la même vie, la Société géologique a su établir entre ses membres des liens de fraternité cordiale d'une rare puissance, une confraternité scientifique dont tous sont jaloux : de Lapparent demeura toujours parmi eux le modèle. Au sortir des bancs de l'école, il avait été ému de se trouver soudain à la Société géologique, au côté de ses maîtres, entre Elie de Beaumont, Constant Prévost, de Verneuil, Hébert, Gaudry ; il avait senti quel prestige leur présence assidue donnait aux séances, et quel honneur, quel contrôle précieux c'étaient pour les jeunes de parler devant de tels maîtres. Il n'oublia jamais cette leçon et donna à ses confrères, entre autres exemples, celui de l'assiduité. L'intérêt des séances lui tenait fort à cœur, et il y contribuait largement par des communications, par des exposés où, remettant de nouvelles questions à l'étude, il imprimait un stimulant énergique à l'activité de tous. Son influence allait grandissant dans les conseils de la Société à mesure des services qu'il y rendait, et son autorité lui permettait semblablement de diriger une discussion ou de railler au besoin l'humeur belliqueuse de certains de ses confrères, amis des combats au point que « l'on serait parfois tenté de croire que la plume des géologues a le même manche que leur marteau ». Tantôt défenseur des traditions et des principes des fondateurs, il rappelait que la Société libre, dégagée de tout esprit de coterie, indépendante de toute doctrine d'école, fut toujours ouverte à tous ceux qui voulaient y chercher quelque appui pour leurs travaux. « Nous entendons rester fidèles à la science pure, écartant soigneusement de notre route tout ce qui pourrait introduire chez nous d'autre préoccupation ».

Un plébiscite permanent...

« La sûreté de son jugement et la netteté de son langage, jointes à une bonne grâce qui ne se démentait jamais, eurent vite fait de lui conquérir l'estime et la confiance de tous : il semblait réaliser, en quelque sorte, le type idéal de la fonction dont il était investi. » « De Lapparent s'était acquis la considération et les suffrages du monde savant. Il s'était fait une place dans tous les milieux intellectuels où il avait su faire apprécier ses éminentes qualités, et successivement on le vit présider avec le même éclat qu'il avait fait pour la Société géologique, la Société de minéralogie, la Société géographique, et divers congrès scientifiques. » « Parmi les multiples sociétés qui bénéficièrent de son activité et de son dévouement, une mention spéciale est due à la *Société Géologique de France* : elle fut la première à faire appel à lui, et il se donna à elle sans arrière-pensée. Il était devenu l'âme de cette société, qui groupait, dans une union fraternelle, tous les Français amis de la géologie, et il en fut longtemps le porte-parole autorisé. La confiance de ses collègues l'appela à la présidence dans toutes les occasions solennelles : lors de la célébration du cinquantenaire de la Société en 1880, lors de l'*Exposition universelle* de 1900 et de la session du *Congrès géologique international* à Paris. La Société l'ayant chargé en 1907 de porter ses vœux à la *Société géologique* de Londres, qui avait convié les géologues du monde entier à fêter son centenaire, ce fut à lui qu'échut l'honneur insigne de parler le premier, à Londres, au nom de tous. »

Une philosophie scientifique...

« Dans ces milieux nouveaux, si largement ouverts à la critique, il se garda, fidèle à sa méthode, de réclamer pour aucun des systèmes qu'il préconisait quelque chose qui ressemblât à un privilège d'infailibilité ; il se maintint systématiquement sur le terrain de l'observation et de l'expérience, persuadé que ses démonstrations auraient plus de force aux yeux de ceux qui

voudraient y chercher un témoignage en faveur de croyances supérieures, autrement importantes, il faut bien l'avouer, pour le perfectionnement de l'humanité, qu'une connaissance plus exacte du sol qu'elle foule aux pieds. Pour lui, l'œuvre accomplie par le savant n'était jamais définitive ; la science admettait sans cesse de nouveaux perfectionnements. Homme de parti, appelant sa science au secours de sa foi, il tenait à mériter qu'on le tint pour un rapporteur impartial et scrupuleux de l'état actuel de la science, supérieur au parti pris, ne cherchant sa force que dans des arguments scientifiquement démontrés. »

Un engagement chrétien motivé...

La liberté de pensée réclamée et revendiquée dans les 'Fulcanelli' est très sensible chez Albert-Auguste, qui s'orienta tout au long de son existence selon ce principe premier : choisir en âme et conscience... Cela lui valut de nombreuses attaques, perfides et parfois violentes, mais il maintint courageusement ses positions et opinions, tant dans le domaine public que dans – et pour – ses recherches privées... « La liberté de l'enseignement supérieur, longtemps inconnue en France, venait d'être proclamée : les catholiques furent les premiers à en user. *Chrétien aussi sincère que savant convaincu, de Lapparent accepta d'emblée la chaire de géologie et de minéralogie offerte à l'Institut catholique de Paris, qui ouvrait ses portes. Il y entra poussé par sa conscience, et en règle avec le Corps des Mines auquel il appartenait. Il avait demandé et obtenu pour remplir les obligations de sa nouvelle charge, un congé illimité, conformément aux règlements d'administration publique de 1851, qui admettaient cette position au nombre de celles que peuvent avoir les Ingénieurs du corps des mines. Ingénieur de l'Etat, en congé sans solde et professeur, de Lapparent se donna tout entier à son enseignement.* »

« Sa première publication, après un mémoire d'élève sur le Tyrol méridional, est un petit poème intitulé *Conseils à un jeune amateur de géologie*, où l'on trouve déjà, avec un clair précis géologique en alexandrins, la preuve d'un esprit naturel que la charité chrétienne empêchait de devenir mordant, mais ne laissait pas moins

séduisant par sa finesse. » « Le progrès officiel d'idées philosophiques contraires à celles que l'on professait dans cet établissement libre, amena le Ministre d'alors qui était, si je ne me trompe, Sadi Carnot, à le mettre en demeure de choisir entre les deux situations devenues incompatibles. Ardent catholique, il opta pour un enseignement où il trouvait, avec un moyen de servir sa foi, une occasion de mettre en valeur son remarquable talent de parole et d'exposition ; il donna sa démission et abandonna, par suite, en même temps, ses principales occupations antérieures : *La Revue de Géologie* qui cessa de paraître, aussi bien que les courses pour la *Carte géologique* et les explorations sur le terrain. Dès lors, il se consacra, pour le reste de sa vie, à ses cours de l'*Institut catholique*, qui l'amènèrent à écrire la série des ouvrages, connus de tous et maintenant entre les mains de tous les étudiants, par lesquels a été popularisé son nom, et qui le firent ainsi entrer à l'*Institut*, en 1897 ».

« De Lapparent, remontant dans les temps géologiques, exposait de la sorte aux jeunes générations, *l'ordre et l'harmonie des lois éternelles qui ont présidé à révolution terrestre, et faisait apprécier en même temps que la beauté de l'édifice doctrinal de la minéralogie la part prépondérante que les savants français avaient prise à sa construction.* »

« De Lapparent aurait pu, on l'en avait officieusement avisé, obéir à la lettre du règlement, en sollicitant, à titre de conseil d'une société industrielle, un congé renouvelable qui lui eût été accordé. *Mais sa loyauté ne put s'accommoder d'un semblable calcul. Il jugea le subterfuge indigne de lui, indigne de la chaire à laquelle il avait donné son âme et, plutôt que d'en user, il préféra briser sa carrière officielle.* Nommé ingénieur à Moulins, il remit sa démission entre les mains de son ancien camarade de promotion, Sadi-Carnot, alors Ministre des Travaux publics, qui l'accepta. (...) *Après sa démission d'ingénieur, il se retira dans son petit laboratoire de la rue de Vaugirard. Ce fut là, dans l'isolement de la retraite, dans une position modeste, entre quelques élèves, parmi des collections naissantes, au milieu d'un travail acharné, que son talent – ce qu'il y eut de vrai et de personnel dans son talent – réchauffé et exalté par les causes immortelles dont il s'était fait le champion, allait se révéler et lui permettre d'être, par sa science, l'apologiste de sa foi. Il y écrivit ces Traités*

didactiques, qui firent rayonner la valeur de son enseignement dans le monde savant tout entier. »

« Quand parurent les traités de de Lapparent, ce fut une révolution dans l'enseignement de la science de la Terre. Ceux qui professaient à cette époque ne l'ont pas oubliée ; un trésor de documents se trouva mis à la portée de tous, maîtres et étudiants y puisèrent à l'envi. En dehors de leur action immédiate, ils eurent encore l'avantage de donner l'impulsion à de nouveaux travaux et de permettre aux membres de l'enseignement - conscients de posséder pour la préparation de leurs leçons un exposé moderne des questions étrangères à leur spécialité - la libre poursuite et le développement de leurs recherches originales. Les savants français ne furent pas seuls à se louer de la publication du *Traité*. Le professeur de géologie de l'Université de Strasbourg, W. Benecke, prédit son succès dès son apparition (...) et l'éminent et regretté professeur de l'Université de Munich, K. von Zittel, questionné à ce sujet, (...) déclarait « qu'il tenait le *Traité* de de Lapparent non pas seulement comme un bon livre, mais comme le meilleur qui existât sur la matière, et qu'il était couramment consulté dans les universités allemandes ». C'est qu'en effet il y a peu de traités de géologie, s'il en est, qui soient également bons dans toutes leurs parties. La géologie touche à tant de choses, que bien peu d'auteurs sont aptes à en embrasser l'ensemble avec une égale maîtrise. Elle est la synthèse de toutes les connaissances scientifiques, dans leur application à l'histoire du globe terrestre. Elle est l'histoire, vécue en mille endroits à la fois, de tous les temps et de tous les êtres. Quiconque entreprend d'écrire cette histoire doit suivre à travers les âges l'admirable évolution accomplie par la vie organique, suivant le plan divin, et dévoiler, avec le secours de la minéralogie, de la chimie et de la physique, les lois éternelles qui ont présidé aux phénomènes inorganiques dans la formation du globe : de Lapparent était particulièrement préparé à remplir cet office, par la variété et l'étendue de ses connaissances, comme par les qualités naturelles dont il était doué. Il avait acquis à l'Ecole la plus haute culture mathématique ; l'art des mines était devenu son propre ; il s'était fait naturaliste et

classificateur en formant, de ses mains et pour ses élèves, d'importantes collections de paléontologie et de minéralogie ; enfin il s'était familiarisé avec l'œuvre et avec la pensée même de tous les géologues contemporains par la rédaction de sa *Revue de Géologie*. »

Après six années de professorat, au cours desquelles il avait exploré à fond le domaine de sa science, de Lapparent se trouva en mesure de livrer au public un traité où toutes les questions que soulève la géologie étaient abordées avec plus de détails et en même temps dans un esprit plus marqué de généralisation, qu'on ne l'avait encore fait dans aucun manuel antérieur. »

« Le monde savant ne constituait à ses yeux qu'une caste ; il aspirait à procurer la jouissance et le bienfait de la science à d'autres, en aussi grand nombre que possible. Ce fut la raison qui le décida à aborder une autre élite, généralement indifférente, parfois hostile, aux controverses des savants ; il le fit dans une série de revues : le *Correspondant*, la *Revue de l'Institut catholique de Paris*, la *revue des questions scientifiques*. Il voulait faire oeuvre d'homme d'action, en même temps que de savant, et montrer l'accord de sa science et de ses convictions religieuses. »

Des titres comme s'il en pleuvait !

Albert-Auguste de Lapparent fut, et durant toute son existence sociale et civique connue, un « accapareur de prix », comme l'avait appelé l'examinateur Giraud, ce qui le plaça ipso-facto dans la catégorie de l'élite culturelle et scientifique, et l'amena – nonobstant ses origines familiales nobles – au contact des plus hautes sommités scientifiques et des plus hauts responsables religieux, militaires, diplomatiques et politiques, comme l'avait dit à plusieurs reprises et très admirativement Eugène Canseliet, ébloui par cet authentique prince du savoir : souvenez-vous...

Quatre *Premiers Prix* durant sa scolarité en primaire
Deuxième Accessit en Discours français, idem en Version grecque
Second Prix en sciences naturelles, *Second Prix* en chimie
Prix d'excellence

Entré et sorti major à l'*Ecole Polytechnique*
Entré et sorti major à l'*Ecole des Mines* (mineur !)
Prix Laplace pour les mathématiques de l'*Académie des Sciences*
Prix Delesse pour la géologie de l'*Académie des Sciences*
Etc.

De Lapparent fut l'un des membres les plus actifs et les plus écoutés de la *Société de Géographie de Paris*. En 1900, s'ouvrirent devant lui les portes de la *Société nationale d'Agriculture*, aujourd'hui *Académie d'Agriculture*. Il succéda au chimiste et homme d'état Marcelin Berthelot comme Secrétaire perpétuel de l'*Académie des Sciences*, et fut pour un temps, le porte-drapeau de toute la science française... Il reçut la *Croix de Chevalier de la Légion d'honneur*, fut décoré de l'*Ordre des Saints Maurice et Lazare*, médaillé de l'*Exposition universelle*, Docteur *Honoris causa* de l'Université de Cambridge, en laquelle il improvisa un discours directement en anglais, ayant été appelé à prendre la parole le premier afin d'ouvrir le Congrès, à l'issue duquel il fut aussi reçu Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand (« Ce fut là, on peut le dire, sa dernière joie scientifique, touchant témoignage de l'admiration que provoquait l'œuvre si importante du savant, et aussi de la sympathie qu'avaient su éveiller partout le charme personnel et la profonde sincérité d'une nature d'élite. Témoin, depuis un tiers de siècle, de l'incessante activité de ce maître inoubliable, celui qu'il voulait bien appeler quelquefois « son élève » lui adresse, ici, un suprême adieu » dit l'un des ses biographes).

Membre des *Académies royales* de Bruxelles, de Rome, géographique de Berlin, l'*Académie géologique* de Londres, etc.

Rassurez-vous ! Nous avons oublié quelques décorations, quelques distinctions, quelques diplômes et hommages ici et là...

Tout comme vous et nous, et tout comme Eugène Canseliet, une telle liste de distinctions honorifiques, toutes méritées et gages de ses qualités tant culturelles que morales et civiques, ne peut que laisser indubitablement ébloui et songeur, et susciter l'admiration... Mais aussi – parfois – de tenaces jalousies, des menaces ouvertes ou couvertes et des diffamations de tous genres, qui n'ont hélas pas manquées... Tout cela parce qu'il a été toute sa vie un chrétien engagé et un actif défenseur des opprimés...

Quelques mescluns ou medlays...

« Il y a presque exactement un an, le 13 mai 1907, les amis de M. de Lapparent avaient eu, avec lui, une grande joie. Son élection au Secrétariat Perpétuel de l'*Académie des Sciences* était venue couronner une brillante carrière scientifique. *Telle était alors sa verte et inaltérable jeunesse, malgré ses soixante-sept ans*, que l'on pouvait espérer le voir longtemps charmer l'*Académie par sa parole diserte, par un talent d'assimilation toujours prêt à rendre limpides les sujets les plus ardue*, renouveler enfin les jours restés légendaires du Secrétariat d'Arago.

La longévité alchimique : légendes et vérités

L'être humain peut-il s'émanciper de la mort, où, au moins, de la brièveté de son existence ? La vie et l'existence sont-elles une seule et même chose ? Pourquoi ne sont-elles pas étudiées prioritairement ? Les prétentions des alchimistes – Artéphilus affirme avoir vécu plus de huit cent ans – sont-elles seulement recevables : santé parfaite et longévité ? Y a-t-il un rapport entre ces prétentions et celles des Patriarches bibliques, des anciens rois d'Egypte et de Chine, des demi-dieux de la Grèce, etc. ? Les promesses de certaines religions sont-elles crédibles ? Pourquoi certains vivront au-delà de cent ans malgré leurs excès alors que d'autres n'auront qu'une existence brève et insane malgré tous leurs soins ? Pourquoi de telles disparités ? Le point entre les acquis des sciences et les connaissances anciennes, et qui l'emportera... Une incroyable enquête !

Les alchimistes, s'appuyant sur leurs textes les plus classiques, ont avancé dès les origines une promesse aussi exaltante qu'invraisemblable et – dans le sens plein du terme – *incroyable* : la prolongation de la vie, très largement au-delà des bornes de l'admissible... et – pour l'instant – du vérifiable. Non seulement ils parlèrent de la prolongation de la durée de l'existence, mais surtout de l'amélioration qualitative de celle-ci, sans égale ni comparaisons : de 30 à près de 1 000 ans de plus, sans aucun

problème de santé et de vieillissement : le paradis sur Terre et l'éternelle jeunesse ! Quoi que...

La question à laquelle nous tenterons de répondre est celle-ci : ces extraordinaires prétentions, ces invraisemblables affirmations, reposent-elles sur quelque vérité, par suite d'une découverte cachée, ou relèvent-elles totalement et abusivement de l'exploitation éhontée de la crédulité ?

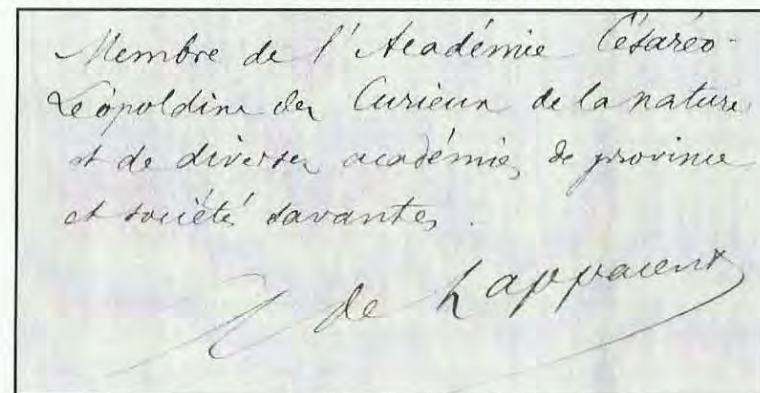
Etant aussi rationaliste qu'on peut l'être, et raisonnablement cultivé dans la plupart des domaines en relation avec ce sujet – du moins l'estimons-nous –, nous n'avons pas l'intention de promener le Lecteur autour d'hypothèses ou de vagues idées, comme cela est le plus souvent pratiqué de nos jours, au-delà des habituelles compilations, mais bien de l'informer au mieux de ce qui est resté dans l'Histoire, d'un côté, et ce qu'autorisent les sciences dans cette matière : vivre plusieurs centaines d'années en excellente santé relève-t-il du fantasme, de la tromperie, ou est-ce un espoir fondé et atteint dans le passé ?

Adam (personnage de la *Genèse* biblique), le premier homme, le père du genre humain dans le judaïsme, le christianisme et l'islam aurait vécu 930 ans ; Hénoch, père de Mathusalem, aurait vécu 365 ans ; Mathusalem, 969 ans, est le plus vieux personnage de la *Genèse* (l'expression : 'vieux comme Mathusalem' est très connue). Lamech, fils de Mathusalem et père de Noé aurait vécu 777 ans. Noé aurait vécu 950 ans. Sem, l'un des 3 fils de Noé, aurait vécu 600 ans. Arpakshad, un des fils de Sem, aurait vécu 438 ans. Shélah, fils de Arpakshad, serait mort à l'âge de 433 ans. Eber, fils de Shélah, aurait vécu jusqu'à 430 ans. Péleg, fils d'Eber, serait mort à 239 ans. Réou, fils de Péleg, serait mort à 239 ans. Seroug, fils de Réou, aurait vécu environ 230 ans. Nahor, fils de Séroug, serait mort à 148 ans. Terah, fils de Nahor, engendra Abraham à l'âge de 70 ans, et Abraham, fils de Terah, aurait vécu 175 ans...

Ces âges d'exception – ici s'amenuisant curieusement – sont peut-être liés à une caractéristique génétique ou alimentaire ignorée des scientifiques, qui – bien qu'ils n'aient pas étudié cette éventualité – ont décrété une fois pour toutes que cette possibilité était nulle et non avenue, et qu'il s'agissait là d'un tissu d'inventions puériles...

Une très discrète Académie !

Dans un bref *Curriculum-vitae*, et juste avant sa signature, Albert de Lapparent fait un minuscule aveux qui n'apparaît nulle part ailleurs dans ses propres ouvrages – ou dans les livres d'autrui le concernant –, et qui donc n'est relayé par personne ; le voici :



Membre de l'Académie Cesareo-Léopoldine des Curieux de la nature et de diverses académies, de provinces et sociétés d'avant, de Lapparent

Il est sûr que cette 'bavure', si elle eut été connue des « Fulcanellimaniaques », aurait fait couler beaucoup d'encre !

Mais donnons quelques mots afin d'en éclairer le sens...

L'*Académie des Curieux de la Nature*, *Natura Curiosorum*, qui devait devenir la *Cesareo-Léopoldine*, poursuivait les mystères de la Nature : c'est le *Stadtphysicus* (équivalent de médecin) allemand Johan Lorenz Bausch (1605-1666) à qui l'on doit l'idée de cette académie peu académique, qu'il fonda le premier janvier 1652 avec trois de ses collègues résidant à Schweinfurth, ville libre d'Empire près de Leipzig ; il en fut le premier président et se donna le nom de *Jason*, le navigateur des *Argonautiques*, ces marins partis à la conquête de la *Toison d'or*... Les réunions se firent successivement à Breslau, à Nuremberg et à Bonn. Au cours de ses études, faites en Italie, Bausch avait beaucoup admiré l'*Academia dei Lincei*, qui fonctionna de 1600 à 1630 à Rome, et qui eut le courage de défendre son membre le plus célèbre – Galileo Galilei –, entré en avril 1611, et de faire paraître les ouvrages du philosophe, physicien, opticien,

cryptologue, agronome et – évidemment – alchimiste, Gianbaptista della Porta, le véritable inventeur de la lunette grossissante et, peut-être, du microscope. Mais allons plus loin...

Le deuxième alinéa des statuts dit ceci : « La providence divine présidera l'*Académie* »... Curieusement, Albert de Lapparent fera paraître un ouvrage intitulé *La Providence créatrice*, et achèvera sa beaucoup trop brève et lacunaire autobiographie par ces mots ; « Je ne peux que redire ma profonde gratitude envers la Providence : je me suis toujours abandonné à elle, dans l'observation du devoir et de la discipline, comme dans la constante pratique de la bonne volonté ; elle m'a récompensé comme jamais je n'aurais pu ambitionner de l'être mieux... ».

Autre indication statutaire : « Les membres ont, comme autrefois, un surnom académique conforme à leurs travaux spéciaux »... Peut-être est-ce de là que vint l'idée du pseudonyme à consonance italienne – ou hiéronyme latin (car le verbe grec *latein* signifie cacher, dérober – *Fulcanelli*, par déférence particulière à l'Académie italienne dite des Lynx (*Academia dei Lincei*), la plus ancienne d'Europe (1603), dont l'intitulé semble être une allusion à Lynx, ce personnage dont le regard perçant servait de guide aux... Argonautes... Les mêmes statuts de l'*Académie des Curieux de la Nature* affirment que « Les premiers sociétaires se sont complus à évoquer l'expédition des Argonautes », précisant que « peu de personnes, en effet, ont eu licence de naviguer jusqu'à Colchos et d'en obtenir les richesses cachées, après avoir obtenu la faveur de pénétrer les plus grands secrets de la chimie », complété d'une 'explication' : « Ces sociétaires ont facilement pu être soupçonnés de se livrer à cette entreprise [la chrysopée], d'abord parce que ces mêmes Argonautes plus anciens ont eux-mêmes été l'objet de suspicions identiques. Ce n'aurait point été, en effet, une quelconque *Toison d'or* qu'ils ont eu la réputation d'aller conquérir, mais bien plutôt un livre conservé à Colchos, écrit sur parchemin et relié en peau comme l'était alors l'usage, et contenant l'art universel de faire de l'or au moyen du feu chimique : d'où son appellation de *Toison d'or*... », et termine en proposant en son article XVII que « tout ce qui a été occulté en quelque endroit que

cela eût été trouvé, sera réuni *comme sur un tableau pour être présenté au monde savant* ». Un tableau ?

Ne serait-ce pas là une allusion indirecte mais quasi évidente au futur splendide *tableau* allégorique commandé en 1910 par Fulcanelli à Jean-Julien Champagne, montrant la Nature entourée des noms des plus célèbres et généreux Philosophes de... la Nature, sous les traits de Mathilde-Létizia Bonaparte jeune ?

En 1670 parurent les *Miscellanées académiques*, premier écrit scientifique collégial de parution régulière en Allemagne...

En 1677, l'empereur Léopold prit l'*Académie des curieux de la Nature* sous sa protection, et l'établit à Vienne, en Autriche : c'est à ce moment qu'elle prit le nom d'*Academia Césarea-Léopoldina*...

En sa vingt-quatrième année, Albert de Lapparent était à Vienne...

On notera que le troisième président de la désormais *Académie Impériale des Curieux de la Nature*, J. G. Volckamer (1616-1693) fut également membre de la *Société alchimique de Nuremberg*, qui fonctionna de 1654 à 1696... et dont le fameux et très instruit Gottlieb Leibniz fut le secrétaire durant l'année 1665-1666...

Albert de Lapparent était à Nuremberg à l'âge de 24 ans...

C'est l'admiration, l'étonnement du début du monde, comme décrit par le poète Accius, cité par Cicéron dans un précieux fragment (*De Natura deorum* II, 35, 89), qui est le ressort de cette recherche à caractère scientifique maintenu... C'est-à-dire, comme le disaient Platon et Aristote à l'égard de la Philosophie, la curiosité qui fait le savant et le philosophe, et non autre chose...

Il y a largement de quoi être étonné et curieux, lorsqu'on lit les relations de transmutations publiques dans les *Comptes rendus* de cette académie impériale, qui continua à publier et à étudier jusque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, tel que, par exemple, celui dû à la plume du Dr Jacob Sachs, de Lewenheim, premier d'une longue série et publié au tome I des *Miscellanea Naturae Curiosorum* (1670) : « Bien que la chrysopée ou l'art de transmuter les métaux communs et imparfaits en or ou en argent très purs et très parfaits soit fort ancien et tout à fait véritable, et qu'il se soit transmis jusqu'à notre époque présente, comme le confirment et l'attestent les très célèbres et expériences de certains adeptes, en nombre, il

est vrai très restreint, il se trouve cependant bien peu de gens pour croire à ces transformations métalliques. On a plutôt tendance à s'en gausser, à les considérer comme nulles et impossibles, et l'on est fermement persuadé qu'elles cachent quelque fraude et imposture. Il est bien connu que l'on trouve partout d'innombrables livres écrits par les alchimistes, ou des pseudo chimistes, véreux et oisifs, ouvrages remplis d'inepties ou de faux procédés, qui sont indignes d'être publiés et que l'on devrait bien brûler chaque fois qu'on les trouve ; bien qu'ils soient aveugles, leurs auteurs n'ont pas honte de vouloir enseigner les autres. On sait aussi que beaucoup de vendeurs de fumée et d'imposteurs ambulants se donnent pour des alchimistes ou des chimistes très avertis et trompent les imprudents en leur extirpant de l'argent ou de l'or et ne leur laissant, au lieu des trésors promis, que de la fumée, des fours et des verres hors d'usage, des cendres et des résidus. La perte de leur temps et de leur argent, quelquefois même l'altération de leur santé et une réputation compromise sont le résultat de leur trop grande confiance. Aussi bien, les ruses de ces effrontés sont si bien ourdies qu'elles parviennent à tromper les plus avertis. Tout cela fait que les très nobles études alchimiques ont mauvaise réputation et passent auprès des gens prudents et instruits pour des fables ou de détestables tromperies. Cependant, pas plus qu'il ne faut rejeter l'enfant avec l'eau du bain, ne doit-on tenir ces transmutations authentiques pour des faits imaginaires ou des prestiges démoniaques. S'il n'est pas permis à tout le monde d'aller jusqu'à Corinthe, un petit nombre de ceux dont, assurément, un demiurge a formé le cœur d'une argile meilleure, y parvient de temps en temps et ce sont leurs écrits qui méritent l'estime du grand public. Comme une expérience de cette espèce a également été effectuée ici même, dans la ville d'Ulm où j'habite, ce qui se produit très rarement, j'ai été incité par plusieurs de mes amis et de mes maîtres à en faire également part à d'autres. Je le fais pour que la vérité de cet art très secret éclate au jour et que soit combattue l'obstination de ceux qu'aucun argument ne peut vaincre, sinon le témoignage de leurs sens. Ce genre d'homme, qui méconnaît les vertus cachées

des choses de la Nature ou qui les apprécie à la mesure de sa compréhension, est fort répandu. S'ils voient quelque chose de nouveau ou d'insolite ils le mettent en doute, de peur de devoir le soumettre à la balance de leur jugement, et ce sont eux qui se moquent des amateurs de cet art très noble. Je disais donc qu'une transmutation d'argent mêlé à du plomb changé en or excellent et à toute épreuve, a eu lieu le 12 juin 1695, ici même, à Ulm, dans le jardin du Dr W.W. Mejer, pharmacien très expérimenté et rompu à la palestre de Vulcain. Quelques personnes de grande renommée et très expérimentées en chimie se trouvant réunies chez lui, l'une d'elles, très assidue dans la recherche des opérations les plus cachées de la Nature avait, par une très rare faveur de la fortune, reçu en présent un grain d'une poudre de couleur rouge, assez dense pour autant que cette minime quantité permettait d'en juger, et douée de la vertu de transmuier en or 30 grains de vif-argent mêlé à du plomb. Nous primes donc selon les prescriptions de celui qui la communiquait, deux onces de plomb à coupeller très pur, auquel, une fois mis en fusion dans un creuset, nous ajoutâmes une once et demie de vif-argent ordinaire, chauffé au préalable dans un autre creuset. Ayant enveloppé la poudre de projection susdite dans un papier, puis dans une feuille de cire mise en boule, nous jetâmes le tout dans le creuset où se trouvaient le plomb et le mercure, et, après avoir rapproché les charbons tout autour de ce dernier, nous poussâmes le feu pendant à peine la huitième partie d'une heure. Tout étant en bonne fusion, nous ôtâmes le creuset du feu. Une fois refroidi il fut cassé, et il apparut une masse métallique également teinte de couleurs variées, tirant principalement sur le vert, ce qui fut estimé de bon augure. Le tout pesait une once et demie plus une dragme. Celle-ci fut essayée selon les règles par un orfèvre expert, et il en resta une dragme et demie d'or très pur, duquel l'orfèvre, disait-il, n'en avait jamais vu d'aussi beau. On en fit ensuite cinq portions dont chacune des personnes présentes reçut la sienne. J'en conserve une dans mon cabinet, entre autres curiosités. J'ai observé quelque chose d'autre digne d'être noté, à propos de cette poudre singulière. Avant de la projeter, curieux d'en connaître la

saveur, j'en avait porté à ma bouche autant qu'en pouvait retenir l'extrémité du petit doigt, c'est-à-dire une très minime quantité, à peine visible. Je fus fort surpris d'éprouver soudain une saveur très acide qui me pénétra et me piqua toute la langue, et me pénétra entièrement, au point qu'il me semblait devoir subir une altération de toute ma personne, mais finalement cette impression disparut sans laisser aucune lésion et je ressentis un bien-être généralisé et une sensation d'accroissement de vigueur dans tout mon organisme. Il pourra sembler suspect à certains que nous ne nous soyons pas contentés d'un seul métal pour cette transmutation et que nous en ayons pris deux, savoir du plomb et du vif-argent, alors que l'un ou l'autre eût dû suffire pour la production des 30 grains d'or au moyen de cette poudre rouge. Nous répondrons à cela que celui qui avait procuré la poudre l'avait prescrit, ayant reçu des instructions en conséquence. Il eût, dès lors, été peu convenable à notre avis, de ne pas nous conformer aux prescriptions de l'artiste. On lit du reste, page 159 et suivantes de *l'Épître de Claude Morhof* précitée, que [l'alchimiste anglais] Butler, semblablement, mettait ensemble au feu du plomb et de l'argent-vif quand il voulait effectuer une transmutation, et qu'il introduisait une portion de poudre teingeante rouge au sein d'un mélange de plomb sur le point de se liquéfier et de mercure chaud ». Dans un article intitulé *Aurum Chymicum*, ce même Dr Jacob Sachs, persévère et publie le compte-rendu d'une transmutation, qui parut – là encore – dans le tome premier des *Miscellanea* : « Dans une lettre adressée il y a quelques années à Franz von Hatzfeld, l'évêque de Würzburg, une princesse de Saxe, alors veuve et résidant dans la ville de Kranichfeld, lui relatait qu'au temps de la Guerre de Trente Ans, elle avait, par charité chrétienne, soigné un soldat blessé. Après qu'il se fut complètement rétabli, il se plaignit de ne plus rien posséder qui lui permis de suffisamment lui manifester sa gratitude. Il demanda cependant qu'on lui procurât du plomb, un creuset et du charbon. Quand il eut obtenu le tout, il exhiba deux plumes dont la tige centrale, creuse, était pleine d'une poudre qu'il projeta sur le plomb, qui fut instantanément transformé en argent. Comme on

lui demandait d'où il tenait sa science, il répondit : « Lors du pillage du couvent franciscain de Würzburg, j'ai découvert trois de ces plumes dans une cachette ». L'évêque de Würzburg fit alors procéder à une enquête pour savoir quels moines résidaient à cette époque dans le monastère, mais ses efforts n'aboutirent pas ». Gageons que ces lectures durent passionnément intéresser Albert, et jusqu'au plus profond de son être, lui qui connaissait quasiment toutes les pierres du monde hormis celle-là !

Mais revenons à l'*Académie des Curieux de la Nature* elle-même...

Cette curieuse académie nous en rappelle une autre, par analogie : l'*Académie des Argonautes*, société savante située à Venise, créée par le Fr. Coronelli pour le progrès des sciences géographiques. Sa devise était : *Plus ultra*. Cette devise – plus outre, c'est-à-dire plus loin –, fut notamment au cœur de l'*Ordre des Chevaliers de la Toison d'or*, lors de leur réunion à Bruxelles ; Charles-Quint – pour lequel le Soleil ne se couchait jamais sur ses états – l'adopta et en fit un élément majeur de son emblématique personnelle... ainsi que la devise de l'Espagne, alors en plein essor colonisateur...

Chaque membre de cette académie recevait un certain nombre de cartes géographiques publiées par la Société, qui servit de modèle à trois autres sociétés 'argonautiques' de même espèce : l'une établie en Hongrie par le Fr. Moro, provincial des *Minorites* ; l'autre formée par l'abbé Laurence à Paris, rue Payenne dans le Marais ; la troisième, à Rome, par le professeur de mathématiques P. Baldigiani, enseignant au *Collège romain*.

Albert de Lapparent était à Venise en sa vingt-quatrième année, et s'en fut à Rome, où il resta une douzaine de jours avec son cousin, Henri de Lapparent, fils du Directeur des Constructions navales et futur Inspecteur général de l'agriculture : ils y furent reçus par le pape Pie IX (excusez du peu ! Rencontrer un pape à 24 ans, voilà qui n'est pas banal !), et par une autre académie savante, beaucoup moins connue – on ne la trouve pas citée dans *Wikipedia* ni sur *Internet* – l'*Académie Saint-Philippe-de-Néri*... dont il devint le secrétaire, et où il se plut grandement et longuement à essayer de résumer chaque fois, en peu de mots, les dires souvent confus des orateurs : on y discutait de tout, et la culture d'Albert, ainsi que

son attention fortement sollicitée, furent très propices à l'élaboration de son architecture morale et intellectuelle...

Cela ne devait pas être son unique et dernier voyage en Italie : en effet, en 1888, faisant partie de la députation envoyée à Rome pour le jubilé du pape Léon XIII, *qui étudia à Viterbe*, Albert fut de nouveau reçu en audience privée – on peut se demander à quel titre, là encore –, ou il baisa la main du Saint-Père (et de deux !) et put offrir à celui-ci un exemplaire de son *Traité de minéralogie*...

C'est à cette époque, après plus de vingt-cinq années de réflexion et d'activité hermético-philosophico-alchimique et à la lisière de ses cinquante ans, qu'il alla s'isoler pour méditer pendant quarante-huit heures au sommet du Vésuve...

A cette époque, et depuis plus de trente ans déjà, il sait qu'il devra un jour disparaître de la vie sociale et du commerce trop direct et mensonger des hommes – si Dieu le veut – : une des devises de son compatriote berruyer et Grand Argentier du roi de France, Jacques Cœur – « De ma joie, dire, faire, taire » –, est assez éloquente pour nous exonérer de tout commentaire supplémentaire : ne désigne-t-elle pas ainsi, en outre et en deux mots perçus euphoniquement, ce qu'il convient d'assembler pour entamer l'Œuvre alchimique ? Fer, terre... Pour notre part, nous avons noté avec intérêt, la discrète légende qui fait d'Héraclès – le fils de Zeus et d'Alcmène de Thèbes – l'origine étymologique du mot Vésuve... Zeus était connu comme *dieu de la pluie et de la rosée* sous le nom de *Huēson huīos* ("Υησου υιός) ; c'est sous cette forme – entre autres – que ce dieu concupiscent en vint à rejoindre la pauvre Danaé, enfermée dans sa tour par son père Acrisius, qui évidemment s'opposait vigoureusement à cette union... Historiette mytho-hermétique évidente que l'on trouve allusivement figurée au plafond du château charentais de la Renaissance de Dampierre-sur-Boutonne, décrit et expliqué au fil des 93 caissons et 210 pages que lui consacre Fulcanelli au second tome de ses *Demeures philosophales*... Nous tâcherons d'en écrire un ouvrage plus complet et précis que ces quelques pourtant merveilleuses pages, dès que nous le pourrons...

On se souviendra qu'en translittérant *ou* en *V* et d'autres upsilons également en *V* (au lieu du *HY* habituel), comme l'usage l'engendre habituellement d'une part, et en changeant le cas du mot en nominatif latin finissant en *us* – d'autre part –, le résultat obtenu est *Vésuvius*, qui deviendra *Vesuvios* par usure phonétique, puis – en français – Vésuve, et que la rosée, élément majeur de l'élaboration alchimique, figurait la notion d'enseignement chez les anciens Egyptiens, chez lesquels on voit fréquemment encore de nos jours la figure de l'initiation mise en scène comme ceci : Horus, la lumière et l'éclair sous l'image d'un faucon, et Thoth, régent de la Lune et hypostase de l'intelligence divine sous l'apparence d'un ibis, arrosent l'impétrant d'une eau de vie et de pouvoir, rejoignant ainsi la figuration du signe astrologique dit du Verseau... anciennement l'Ange.

C'est à cette époque, et après avoir longuement contemplé le coucher du Soleil sur le sommet du Vésuve, qu'Albert de Lapparent se décida à mettre en œuvre un enseignement hermético-philosophico-hermétique, sous un pseudonyme 'italien', désormais connu dans le monde entier...

Etant attentif à tout, il songea que la Providence veillait et que la date de cette nouvelle orientation était bien choisie : 1888 !

18, l'indicatif de la Lune dans le jeu des Tarots, pendant du Soleil dans son pseudonyme, complété par 88, c'est-à-dire le ciel est ses 88 constellations et Thoth sous son aspect numérique – qui deviendra le dieu double Hermès pour les Grecs, puis Mercure pour les Latins –, car il fut en effet toujours accompagné de la désignation *Maître des Huit* (c'est ainsi que l'Hermopolis des Grecs remplaça la Khemenou des Egyptiens – la Ville des Huit –, puis fut remplacée par l'El Ashmunein – Les Huit – des Arabes...).

Cela lui rappela les flamboyants moments de sa jeunesse à *Polytechnique* : on y révérait tout particulièrement le *Cours de chymie* de Nicolas Lémery, paru à la fin du XVII^{ème}, mais dont les rééditions du XVIII^{ème} furent – et sont encore – très prisées, grâce auquel – et pour s'amuser – de nombreux « taupins et chers camarades » de l'X reproduisaient l'expérience du 'volcan de Lemery'... Car parmi les divers moyens d'apprendre en s'amusant,

« le plus applaudi est sans conteste son volcan artificiel. Lémery, après avoir mélangé intimement de la limaille de fer et de la fleur de soufre, dresse la mixture obtenue sous forme d'un cône qu'il humecte avec un peu d'eau. Alors il le recouvre d'une sérieuse couche de terre en ménageant à la partie supérieure une ouverture (le cratère) dans laquelle il jette une braise. Le "volcan" entre en éruption, crachant des jets de vapeur et de soufre, tandis que la lave ruisselle sur ses flancs. Succès garanti ! »...

Ajoutons que le Vésuve s'élève dans une région dite *Campanie* et le Lecteur comprendra comment s'est interposé très naturellement le leurre qui liera désormais ce pseudonyme au nom de l'illustrateur favori de Fulcanelli : Jean-Julien... Champagne. Les vignes qui entourent la base de ce cône sont une allusion extrêmement généreuse au feu des Philosophes, comme l'expérience ci-dessus.

Et au travers dudit Champagne, dont le nom est déjà assez éloquent ! Mais reparlons académie : *l'Académie des Ardents*, société savante de *Viterbe*, tout près du jardin des monstres de Bomarzo, le Beau Mars, commandé par l'hermétiste et néo-platonicien Vicino Orsini – splendide demeure philosophale non encore considérée – était placée sous le patronage de Sainte Rose, emblème du silence – sub rosa – autant que de la Pierre philosophale au rouge... Pour emblème, elle avait adopté un creuset rougi sur des charbons ardents et – pour devise dessinée – un taureau placé sur un autel pour y être brûlé, évidente allusion à la coction de ladite Matière première...

Cette discrète *Académie des Ardents* avait l'un de ses centres à... Naples, non loin du Vésuve, emblème des emblèmes...

Avec ses quelque 700 tremblements de terre annuels, celui-ci plus que tout autre lieu donne une idée de la fragilité de l'homme... et de sa planète, et ces menaces majeures et incontournables sont clairement énoncées dans les multiples articles et livres nés de la plume d'Albert de Lapparent, montrant la liaison forte entre son *Finis Gloriarum Mundi* (le latin de l'ancienne Italie, où vint s'installer le vieux Saturne, dieu de l'Âge d'or) et le film *La Révélation des Pyramides*...

Voyons cela, qui – nous semble-t-il – est *révélateur*...

Le Déplacement de l'axe des pôles, paru à Louvain chez C. Peeters en 1877 ; *Les inondations* (Louvain chez C. Peeters, en 1878) ; - *Les origines du globe terrestre*, *Revue Scientifique* - 14 février 1885 ; *Le niveau de la mer et ses variations*, chez Jules Gervais à Paris, 1886 ; *L'attraction des glaces sur les masses d'eau voisines*, Paris 1886 ; *Conférence sur le sens des mouvements de l'écorce terrestre*, chez F. Aureau, Paris 1887 ; *Les dislocations du globe*, Paris 1887 ; *Note sur la contraction et le refroidissement du globe terrestre*, Paris 1887 ; *Les étoiles filantes et les aérolithes*, chez E. de Soye et fils, Paris 1889 ; *La Nature des mouvements de l'écorce terrestre*, Impr. Polleunis et Ceuterick, Bruxelles 1890 ; *Une nouvelle cause de mobilité de l'écorce terrestre*, chez Doin, Paris 1890 ; *L'avenir de la terre ferme*, *Revue Scientifique* - 13 décembre 1890 ; *La destinée de la terre ferme et la durée des temps géologiques*, Impr. Polleunis et Ceuterick, Bruxelles 1891 ; *Magnétisme et géologie*, *Revue Scientifique* - 11 mai 1892 ; *L'Equilibre de la terre ferme*, chez De Soye et fils, Paris 1894 ; *Soulèvements et affaissements*, Impr. Polleunis et Ceuterick, Louvain 1898 ; *Le Globe terrestre...*, chez Bloud et Barral, Paris 1899 ; *Les volcans géologues*, *La Nature* N°1468 - 13 juillet 1901 ; *Commission de sismologie. Rapport présenté à l'Académie dans la séance du 13 juillet 1903 de l'Institut de France, Académie des sciences*, chez Gauthier-Villars, Paris 1903 ; *Les frémissements de l'écorce terrestre*, Impr. de Soye et fils, Paris 1903 ; *Le volcanisme*, Paris 1903 ; *L'éruption de la Martinique*, Louvain 1903 ; *Le Progrès des études sismologiques ; Rapport présenté à l'Académie des sciences de Paris, à la séance du 3 juillet 1903 au sujet d'un projet d'organisation du service sismologique en France* chez Hayez à Bruxelles 1903 ; *Les anomalies de la pesanteur*, *La Nature* N°1604 - 20 février 1904 ; *Les pôles voyageurs*, *La Nature* N°1612 - 16 avril 1904 ; *Les nouveaux aspects du volcanisme*, Louvain 1905, sans oublier la préface offerte à l'ouvrage de son collègue de Polytechnique F. de Montessus de Ballore, *Les tremblements de terre : géographie sismologique*, chez Armand Colin, Paris 1906, et, évidemment, sans oublier des centaines d'autres articles parus dans diverses revues tant françaises qu'étrangères, et comme pour couronner le tout... *L'éruption du Vésuve*, édité à Paris en 1906... Le 3 novembre 1906, les lettres SOS (Save Our Soul) sont adoptées comme signal de détresse international...

Car en effet, et depuis les minutieuses descriptions de Pline le Vieux et de Pline le Jeune, on sait que l'éruption de 79 BC engendra des secousses telluriques et des tsunamis meurtriers, sans parler des nuages de cendres et des coulées de laves brûlants, faisant plus de 30 000 victimes et ravageant le paysage pour longtemps : quelle plus vive, suggestive, et réaliste image de la fin de l'Humanité ? Questions insidieuses mais non insipides : lequel, parmi les 'Fulcanellisables' proposés, a manifesté le moindre intérêt pour l'avenir de la Terre, notre planète, et dans toutes les directions possibles : tellurisme, volcanisme et seismologie, aérolithisme, inondations et tsunamis, érosion, etc. ? Car ce n'est pas là une idée à la mode, que l'on promène et dont on parle entre amis bourgeois cultivés et dilettantes, mais un gigantesque effort de science, propulsé par un prodigieux désir de connaître, que l'on tente de répercuter autour de soi pendant de très nombreuses années de travaux aussi ingrats qu'exténuants, désagréables et – nécessairement – secrets, bien que passionnants à l'extrême...

Travail colossal ! Titanesque ! Herculéen !

Qui donc désormais, justifie aussi pleinement et concrètement que le comte Albert Auguste Cochon de Lapparent, major de l'*Ecole polytechnique*, major de l'*Ecole des Mines*, ingénieur, géologue, minéralogiste, géographe, professeur polymathe en sciences, profondément chrétien et désireux d'étendre tout le savoir à tous, la première partie du pseudonyme célèbre, contraction évidente entre *Vulcain* – ce qui est en haut – et *volcan*, ce qui est en bas et tente d'aller vers le haut, entre Providence et Destinée ?

Et qui l'illustre le mieux ? Qui possède tant de connaissances sûres, acquises par l'effort personnel *et sur le terrain* ?

Et qui mieux que lui les fit connaître ?

Car en effet, si l'on questionne l'histoire personnelle des prétendants au titre, aucun – c'est-à-dire pas un seul, donc – n'a le moindre souci de ce que seront les lendemains qui déchantent, tels qu'annoncés à la fin du deuxième tome des *Demeures philosophales*, ou le savoir du géologue et du séismologue expert le partage avec la chaleureuse solidarité chrétienne la plus exemplaire...

Serait-ce là une préoccupation du candidat de Walter Gross, Paul Decœur, ce collègue et ami polytechnicien de Fulcanelli, qui – sur le modèle donné par Albert Auguste Cochon de Lapparent dès son entrée en la prestigieuse école – qui déjà étudiait la science majeure des Anciens avec une assiduité soutenue, tout comme un Isaac Newton, par exemple – tentait de percer les mystères de la cabale hermétique et de la pratique alchimique ?

Serait-ce Léon Fould, dont la carrière prenait tout le temps et l'énergie, et dont la judaïté cadre mal avec le christianisme militant du scripteur des 'Fulcanelli' (*Le mystère des... Synagogues* ?), pas plus d'ailleurs que le christianisme vivifiant et rayonnant de l'auteur prestigieux, *en parfaite conformité avec le déisme et le plus souvent le christianisme des auteurs alchimiques de tous temps et de tous lieux, dont les émouvantes et ardente dédicaces émaillent les ouvrages*, qui contraste avec celui – quasi insignifiant, tiède et mou – d'un Jean-Julien Champagne, qui – selon l'expression du *vrai* Fulcanelli lui-même – « fumait comme le Vésuve », et « s'enivrait en excès du vin de Campanie »... Ce qu'il fit effectivement en excès, jusqu'à en mourir... prématurément et sans sacrements !

Serait-ce Pierre Dujols de Valois, dont la maladie garantit l'incapacité opérationnelle, lui qui était un tantinet anticléricaliste bien qu'il ait étudié chez les Jésuites ?

Fut-ce Eugène Canseliet, dont pas un seul mot écrit ne manifeste cette effervescente culture dans de si nombreux domaines qu'on en reste étourdis et admirateurs, et dont l'humilité et la modestie non feintes agrandissent l'impact ?

Qui eusse pu, mieux qu'Albert Auguste de Lapparent, penser à disparaître dans son propre pseudonyme *comme le commandant de la flotte romaine* Pline le Vieux disparut aux abords du Vésuve, *en voulant porter secours à ses amis restés aux abords du danger*, mourant des inhalations de soufre (ici évidemment philosophique, et mourant seulement à la vie civile et mondaine), laissant désormais au seul Pline le Jeune – son neveu et fils adoptif – la charge de poursuivre ses graves et importantes divulgations – ô combien salutaires –, issues de difficiles et délicates recherches méthodiques menées durant toute son existence de labeur acharné et d'abandon de soi ?

Pour en terminer avec ce chapitre, et verrouiller nos dires, rappelons que Jean Lallemand et Jehan Lallemand, dit 'Le Jeune', furent tous deux élus *Grand Commandeur de l'Ordre de la Toison d'or* à Bourges, et à plusieurs reprises : en 1487, 1490, 1492, et 1533...

Et qu'Albert de Lapparent relut avec une certaine dilection ce bref texte d'un certain Joseph Balsamo (1743-1795), comte Alexandre de Cagliostro (Alexandre signifiant en grec 'protecteur des hommes'), sa personnalité profane important aussi peu que celle de Fulcanelli, qui décrit sa propre trajectoire dans son *Mémoire contre le Procureur général* : « D'aucune époque ni d'aucun lieu, en dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence, et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure. Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre ; mon pays est celui où je fixe momentanément mes pas [...].

Me voici : je suis noble et voyageur ; je parle, et votre âme frémit en reconnaissant d'anciennes paroles ; une voix, qui est en vous et qui s'était tue depuis bien longtemps, répond à l'appel de la mienne ; j'agis et la paix revient en vos cœurs, la santé dans vos corps, l'espoir et le courage dans vos âmes. Tous les hommes sont mes frères ; tous les pays me sont chers ; je les parcours pour que, partout, l'Esprit puisse descendre et trouver un chemin vers vous. Je ne demande aux rois, dont je respecte la puissance, que l'hospitalité sur leurs terres et, lorsqu'elle m'est accordée, je passe, faisant autour de moi le plus de bien possible ; mais je ne fais que passer. Suis-je un noble voyageur ? »

Note : « Noble voyageur » est un qualificatif parfois donné aux adeptes Rose-Croix.

Il n'est pas suffisant que de dire et de montrer qu'existent des textes faisant allusion à une existence autre, voire même à une vie autre : il faut tout autant citer des écrits affirmant que tel ou tel a mis en scène sa propre disparition sociale : ce que nous allons nous empresser de faire, évidemment !

Un exemple : Alexandre-Toussaint de Limojon disparaît...

A l'instar de Nicolas Flamel, de Basile Valentin, d'Alexandre Sethon, de Philalèthe, de Cyliani et probablement de bien d'autres Philosophes parvenus à l'Adeptat, le sieur Alexandre-Toussaint de Limojon de Saint-Didier, chevalier de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, semble s'être volontairement retiré du commerce des hommes, dans des circonstances et à un moment choisis par lui, et ce afin de préserver, autant qu'il est possible, son anonymat et son autonomie, non sans avoir fait éditer – chez Adrian Moetjens à Amsterdam – un petit traité d'alchimie sous forme d'épistole : *Lettre d'un Philosophe sur le Secret du Grand Œuvre, écrite au sujet de ce qu'Aristée a laissé à son Fils, touchant le Magistère philosophique*, signée de l'anagramme latine *Dives Sicut Ardens. S.* ; Abondant en ardeur s[acrée], soit encore *Sanctus Desiderius*", ce qui est son nom – Saint-Didier –, que l'on trouvera à la suite du *Triomphe hermétique*, son plus célèbre ouvrage. On notera incidemment et cabalistiquement que le nom latin *Sanctus Desiderius* cache en lui-même une allusion aux astres et au fer, ce qui, dans ce contexte, ne saurait être anodin. En février 1689, devenu l'écuyer de Monsieur de Mesme, Alexandre-Toussaint de Limojon suit celui-ci en Irlande auprès du roi Jacques II, qui cherche par tous les moyens à recouvrer son royaume d'Angleterre : il y assurera la logistique et la trésorerie des troupes du roi de France, d'une manière si remarquable qu'il suscitera de nombreux éloges... Mais, le 24 novembre 1689, accompagné de Mylord Thomas Howard, et bien qu'au service de Monsieur Jean-Antoine de Mesme, comte d'Avaux et marquis de Givry, qui sera considéré comme le meilleur diplomate de Louis XIV, Alexandre-Toussaint de Limojon de Saint-Didier embarque sur la frégate *La Tempête* pour se rendre à la convocation dudit Louis-Dieudonné le Quatorzième, roi de France, qui entend lui confier une très importante mission. Bien que Duquesne ait averti de l'imminence d'un grain violent, d'une part, et que Monsieur de Croissy ait fait valoir les dangers d'un violent échange de bordées, voire même d'un éventuel abordage, que lui laissait croire la présence de nombreux vaisseaux anglais, *La Tempête* met les

voiles... La précieuse frégate, soit à la suite d'une effective tempête des éléments, soit à la suite d'une tempête guerrière – on ne sait mais l'on s'en doutait – n'entra pas au port où on l'attendait, et fut considérée dès lors comme perdue quelques semaines après. Début mars 1790 cependant, soit quatre mois après cette intrigante autant que funeste disparition, un bref courrier adressé de Cork en Ecosse, et signé par le comte d'Avaux, parvenait à Monsieur de Croissy, lui faisant savoir qu'un père capucin assurait que le bateau sur lequel Limojon s'était embarqué avait relâché en Espagne ; peut-être aux environs de La Corogne, le port de St Jacques de Compostelle... où moins de deux siècles plus tard naîtra un certain Gérard d'Encausse, qui deviendra médecin, écrivain, créateur et animateur de nombreux cénacles discrets, et sera universellement connu sous le surnom de Papus... Au sujet de Limojon, Eugène Canseliet laisse clairement entendre que Fulcanelli, dut beaucoup à celui-ci pour sortir du labyrinthe dans lequel il erra pendant près de trente ans, à la recherche du feu secret, feu particulier qui distingue – tant par son aspect que par son usage – la chimie et l'alchimie, celle-ci ne valant que par l'application bien comprise de celui-ci, dans le cadre énergétique idoine il va de soi, c'est-à-dire – pour le moins – naturel... Le même Eugène Canseliet affirme d'ailleurs, dans sa préface à la réédition de son ouvrage *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, rédigée en 1980 (chez Jean-Jacques Pauvert, Paris 1972, p. 5), qu'à la suite de son maître, il exposa lui même les principes de l'alchimie selon trois grands auteurs parmi les plus révévés : le bénédictin allemand Basile Valentin, dont on ne sait pas même s'il exista ; le français Alexandre-Toussaint de Limojon de Saint-Didier, voyez circonstances ci-dessus, et l'Adepté anglais Eyrenée Philalèthe ; il donne d'ailleurs des extraits de ces derniers pratiquement aux mêmes pages (ex : p. 174 et 175). Il n'est pas difficile de voir en effet, lorsqu'on connaît bien la littérature alchimique et toutes ses tournures toutefois, ce que Limojon doit à Basile, à Jean d'Espagnet, et au redoutable Philalèthe, dont il leva probablement – étant excellent latiniste et parfait anglophone – la plupart des énigmes sans trop de peine : il suffira de suivre la piste

de leur *Aimant*, de leur *Acier*, de leur *Etoile*, à laquelle cependant Limojon ne fait référence qu'en abordant, vers la fin de sa seconde *Lettre*, les expériences des métallurgistes, qui, de son aveu, travaillent sans le savoir sur la matière métallique des Philosophes, et en réalisent presque le premier Œuvre, mais sans comprendre ce qu'ils font ni – surtout – pourquoi la matière manifeste après cette opération une si étrange marque...

On pourrait suivre encore – pour être certains de cette filiation – leurs textes, et les comparer lorsqu'ils parlent de *Diane* ou de *Vénus*... N'allons pas plus loin et disons simplement que nous associons très directement le chevalier Alexandre-Toussaint de Limojon de Saint-Didier, son destin et son accession à l'Adeptat, à cette phrase tirée du commentaire de la *Onzième clef* de Basile Valentin, issue de son plus célèbre ouvrage, *Les Douze clefs de la Philosophie* : « Noble héros, après que tu as eu parcouru beaucoup de royaumes et de provinces, beaucoup de villes et de pays et, sur l'immense océan, supporté de nombreux dangers, tant souffert à la guerre que tu as été reçu dans l'ordre de la Chevalerie, pour toutes ces choses, tu as mérité cette dignité »...

Il convient d'ajouter, incidemment, que la malice et la générosité ont souvent poussé les Philosophes à faire éditer leurs ouvrages sous des noms "parlants" d'éditeur.

Ainsi en est-il pour le *Triomphe hermétique*, paru en 1699 chez Henri Wetstein. Le prénom de ce dernier est en effet l'un des surnoms de l'*athanor*, le fourneau des alchimistes, quelquefois désigné sous l'appellation sibylline d'*Henri le paresseux*, et son patronyme signifie simplement, dans le langage polyglotte des cabalistes, "pierre mouillée", ce qui se lira encore "pierre humide", soit – par paronymie – "pyramide", l'une des multiples désignations de l'*athanor* et, parfois, du Mercure des Philosophes. Nous pensons qu'il serait cependant naïf de l'entendre aussi vulgairement, car la vérité oblige à dire que l'*athanor* dont font état les Philosophes dans leurs écrits est au moins aussi souvent la matière sur laquelle ils travaillent (qui elle aussi possède un feu intérieur qu'il convient de diriger et maîtriser) que la tour à brûler que nous montrent les

gravures en grande abondance, sans parler du feu lui-même, dont le glyphe est suffisamment éloquent...

La même facétieuse volonté semble avoir aussi décidé de faire paraître cet ouvrage chez un autre éditeur au nom "signifiant", nous voulons parler de l'édition faite en 1710 chez Jacques Desbordes : les "bordes" désignaient en effet les abords des îles ou l'on contraignait les personnes lépreuses à résider, ainsi 'bordées' afin de les isoler. Aussi pensons-nous que le nom de cet éditeur fait allusion à la lèpre des métaux, d'une part, et à l'épisode biblique où le Christ, *la Pierre philosophale par excellence*, guérit un malade atteint de ce pénible mal, qui s'affiche d'ailleurs – et hélas – comme une sorte de rouille corporelle... Quant à Jacques, le frère du Christ qui eut en charge la communauté chrétienne de Jérusalem à la disparition de ce dernier, personne n'ignore qu'il est le Saint Patron des médecins et des alchimistes, et que le pèlerinage jusqu'à Saint Jacques de Compostelle – "Compos stellae" ; "le possesseur de l'étoile" – est celui des prétendants à l'accession au Grand Œuvre qui ont franchi la première étape, connue depuis le roman de Mme Marguerite Yourcenar comme étant – bien que l'appellation soit incorrecte – "l'Œuvre au noir".

Il nous apparaît utile, à présent, comme la chose est fort rare et peu prise, d'offrir aux Lecteurs intéressés d'alchimie et de cabale, de leur proposer un commentaire – une hypotypose, comme l'eut appelée Pierre Dujols de Valois – de la fameuse gravure, qui a déserté la plupart des rares exemplaires restants de l'édition originale, ne serait-ce que comme exemple de l'épaisseur et de l'étendue d'un tel exercice, que nos universitaires n'ont à ce jour jamais tenté, au grand dam de leurs chères – leurs dispendieuses – études et de la pertinence de leurs écrits et opinions...

A l'exemple de Dieu dans la Nature, le Philosophe ne dit rien mais il signifie et laisse entendre. Tout comme Lui, et selon Sa manière, il cache sans cacher, montre sans montrer, et dit sans dire. De ce fait, il faut admettre qu'aucun motif d'aucune gravure à caractère hermétique quelle qu'elle soit ne doit quoi que ce soit au hasard ou à l'improvisation, et que, en aucune manière, le concepteur d'une planche dessinée n'a fait de concession au "beau" artistique et

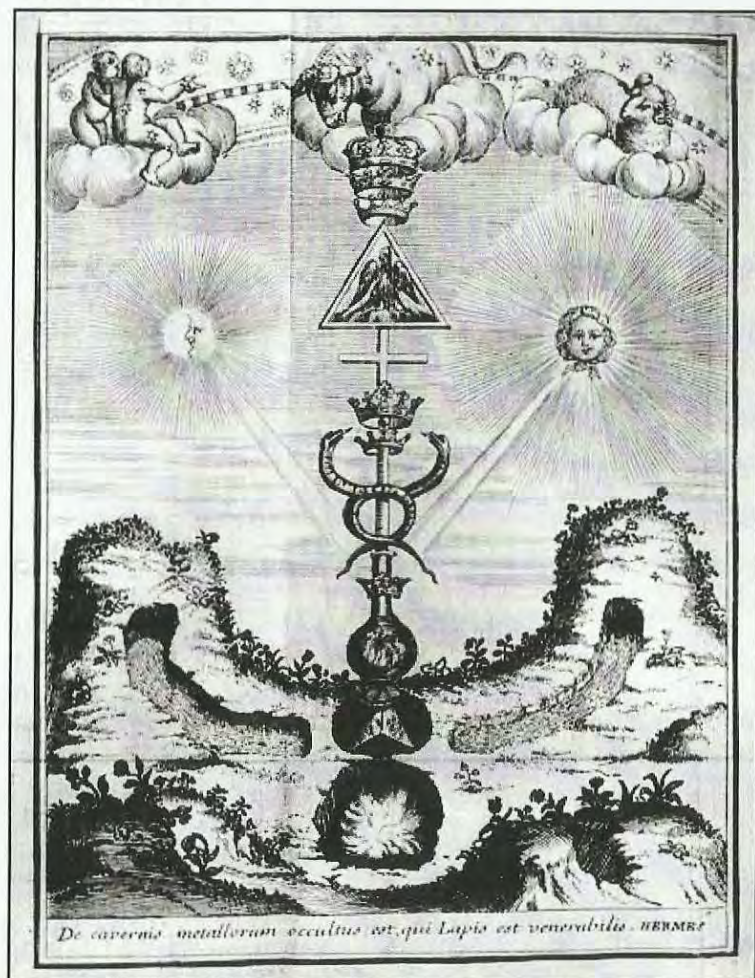
physique ou à une mode : bien au contraire, il s'est entièrement appliqué à sa tâche particulière, qui est de transmettre aux uns – les élus et les vertueux – ce qu'il faut cacher à d'autres – les trompeurs, abuseurs et indignes, toujours prompts à feindre la vertu et l'amitié dès qu'ils sont favorisés en intelligence... douteuse ! Considérons donc, et de manière méthodique, c'est-à-dire ordonnée et rigoureuse, mais aussi poétique et naïve – enfantine –, tout ce qui tombe sous l'œil et sonne à l'oreille, en commençant par le bas de la gravure : nous descendrons lorsque nous aurons fini de monter, ce qui est l'inverse de toute pratique alchimique.

D'abord une phrase en latin, fort connue dans le petit monde des Philosophes de la Nature, suivie du nom de son prestigieux auteur : « De cavernis metallorum occultus est, qui lapis est venerabilis. Hermès » : ce qui se traduit par ; « Aux cavernes des métaux elle est cachée, laquelle pierre est vénérable. Hermès »... Notons immédiatement, pour l'usage cabalistique du latin, que le grec *λατειν* (latein) signifie "cacher", "voiler", "recouvrir", ou mieux encore, dans la tournure hermétique chère au dieu des voleurs : "dérober". En hébreu, le mot "LaaT" a le même sens, et "LaT" signifie "secrètement". André Savoret précise, quant à lui, que "lat", dans le contexte des langues celtiques, « exprime encore en français, la double idée de chose possible ou possédée et d'étendue, selon les deux sens du mot latitude » (*Essais sur la triple tradition de l'Occident*, éditions Psyché, Paris 1936, p. 14).

Ajoutons que cette phrase est correctement placée, à la base de la gravure puisque, précisément, le mot grec Hermès signifie "base, fondement". Il est donc directement question d'une pierre vénérable (notons que le latin "venor" signifie "aller à la chasse" ou "pêcher du poisson" ; et que "venosus" a le sens de "issu d'une veine" et de "raboteux", "inégal", toutes discrètes allusions au sujet dont il est question), c'est-à-dire respectable.

La cabale hermétique, toute de finesse, laisse entendre les capacités attractives de ce minéral, car l'on doit être aussi et plus particulièrement attentif à la racine "veneris", génitif de Vénus, la déesse de l'Amour ; le nom grec de cette dernière est explicite

quant à la naissance du minéral recherché : Aphrodite à le sens de "née de l'écume".



Le piège serait de croire qu'il s'agit là d'une matière apparentée au cuivre ; c'est son pouvoir d'attraction et le fait qu'elle ait un "corps beau" qui doit être considéré, en plus du fait que, comme chacun le sait, la mythologie raconte le mariage de Vénus et de

Mars... Cette pierre, donc, qui se trouverait cachée aux cavernes des métaux, ne semble pas être trop difficile à identifier, et il apparaît qu'il n'y a pas moyen de s'égarer sur le chemin ; il s'agit seulement de comprendre quels sont les aspects et propriétés remarquables de cette pierre *métallique*, ce qu'expliquent largement les textes d'alchimie, contemporains ou non.

Les emblèmes – et non les symboles – constituent, on le voit, une colonne centrale. Or le mot par lequel les anciens Egyptiens désignaient une colonne est *thoth*, parfait homophone du nom de leur dieu Thoth, qui correspond trait pour trait à l'Hermès des Grecs et au Mercure des Latins. On sait la mission principale d'Hermès, dieu psychopompe qui, tout comme cette colonne, relie les choses d'en haut aux choses d'en bas et réciproquement. Une saine lecture cabalistique, cette fois cependant bien plus subtile qu'à l'ordinaire, nous montre que l'épuration, c'est-à-dire l'exaltation, purifie les matériaux, quels qu'ils soient : la triple couronne en forme de tiare n'est-elle pas au sommet de la colonne, au dessus de l'emblème du Soufre des Philosophes, constitué du triangle pointé en l'air du feu, contenant l'oiseau Phénix, et de la croix christique des Eléments, ici dominés et ordonnés pour en obtenir la quintessence ?

Ce Soufre semble issir du Mercure, ce qui – opérativement – est parfaitement exact ; d'où l'on peut en déduire que l'un naît de l'épuration de l'autre... Mais redevenons terre à terre !

Au centre et au dessus de cette fameuse phrase se voit un trou découvrant un foyer : Héra, épouse de Zeus en a donc la charge. Ce feu est tout autant la figuration du feu central de la Terre que de celui qui gît au centre de toute "chose", que les expériences nucléaires nous ont fait lumineusement mais dangereusement connaître. Vient ensuite un trépied portant une fiole – un matras de verre – dont le contenu semble vaporeux ; son embouchure reçoit les rayons conjugués du Soleil et de la Lune, qui désignent là les esprits sulfureux et mercuriel qu'il va falloir marier et conjoindre dans un premier Soufre – la couronne – et vivifier – le serpent – avant d'en faire un petit roi – le petit roi et sa petite couronne – qui sera nourri d'un feu linéaire...

Notez en passant la finesse des indications : le matras semble se dégager des matières terrestres par le fait qu'il est juste au dessus du sol, du fait de la perspective... Les deux cours d'eau souterrains figurent les sources métalliques, dont les accidents de parcours – si nous pouvons ainsi nous exprimer – vont – en perdant de leur pureté originelle – spécifier les métaux, chacun dans son genre. Passons maintenant, et pour l'exemple, à un autre type de dissertation cabalistique, plus savant et peut-être plus précis, si l'on comprend intuitivement ce dont on parle : les Hébreux désignaient le pôle Nord par le mot **עֵשׂ** (ASh), quasi homophone de **אֵשׁ** (AeSh), "le feu". L'homophone hébreu du mot français Nord, **נֹר**, "constitue une racine dont l'objet est de caractériser tout ce qui propage la lumière, tant au propre qu'au figuré : de là ; « **נֹר**. Une lampe, un fanal, un flambeau ; un sage, un guide, tout ce qui éclaire, tout ce qui luit, tout ce qui est éclatant (...) L'ar. [l'arabe] NR signifie proprement le feu », explique Antoine Fabre d'Olivet (*La Langue hébraïque restituée*, chez J.M. Eberhart, Paris 1883, p. 88 et 89). Remarquons, toujours dans l'hébreu, le mot **צַפִּי** (TsaPhoN), qui désigne le "nord", le "septentrion", et son paronyme npx (TsaPhaN), qui signifie "cacher", "couvrir", "garder", "retenir", "enfermer", ces deux mots étant paronymes du grec "stephanos" ; "le couronné", "le vainqueur", qui fait évidemment allusion à la couronne triple de l'adepte, qui figure au sommet de la colonne.

Frédéric Portal, dans ses *Symboles de Egyptiens* (ré-éditions Guy Trédaniel, La Maisnie, Paris p. 146) écrit : « Le nom de la Lune **יְרֵה** IRHe forma le verbe **יָרָה** IRE, apprendre, enseigner », à quoi il ajoute, « le même verbe **יָרָה** signifie fonder, poser la pierre angulaire fondamentale », or enseigner est la fonction principale de Thoth, dieu lunaire, et d'Hermès, dont le nom se traduit en grec par "base, assise, fondement" ; dans le même temps, on parle de pierre fondamentale, etc.

Voyez-vous, à présent – nous l'espérons –, les divers styles que peuvent adopter les cabalistes afin d'élaborer ou d'expliciter leurs travaux, et les différentes méthodes mises en œuvre pour cacher et véhiculer leur savoir ? Poursuivons...

Les trois nuages, "nubes" en espagnol, homophone de l'ancien égyptien "nub", qui désigne l'or métallique, figurent les météores, c'est-à-dire les précipitations en général ou, plus philosophiquement, tout ce qui est issu du plus haut des cieux : neige, grêle, pluie, rosée, et même, chose curieuse, les arcs-en-ciel et les aurores boréales. Il est important de méditer sur ce qui produit ces sortes de précipitations : regardez notamment les rôles de l'humide et du sec, du chaud et du froid, sans oublier que, selon l'adage populaire, "Tout ce qui tombe du ciel est béni".

Les trois premiers Signes du Zodiaque, qui débutent l'année astronomique et tropique, qui leurs sont superposés, s'étendent du printemps à l'été ; ce sont le Bélier, le Taureau, et les Gémeaux, qui sont en premier lieu l'indication du moment opportun pour opérer la récolte de l'esprit universel, certes, d'où naîtra le feu des Philosophes. Cependant, et plus subtilement, le Bélier, Signe Cardinal de Feu – ou Mars est Maître et le Soleil est Exalté – connote ce feu, le Taureau, Signe Fixe de Terre, désigne la matière brute – Vénus en est Maître (attraction et vie) et la Lune y est Exaltée (origine de l'influence) –, et enfin les Gémeaux, Signe d'Air Mutable et Double, où Mercure est Maître et Vénus est Exaltée, est la figure de la volatilité, de la mutabilité, et du caractère hermaphrodite de la Pierre en voie d'achèvement.

Ces considérations astrologico-alchimiques, sachez-le, pourraient être très considérablement développées, si nous ne souhaitions pas nous en tenir aux consignes de prudence constamment répétées par les Anciens. Nous terminerons cette brève incursion dans le langage cabalistique en signalant que la gravure ornant l'ouvrage d'Alexandre-Toussaint de Limojon de Saint-Didier est discrètement ordonnée selon la section dorée, divine proportion, ou Nombre d'or : sa diagonale équivaut en effet à la largeur multipliée par ce dernier, qui est sensiblement égal à 1,618... Nombre ordonnateur, naturel, universel, irrationnel et transcendant... Nous ne pensons pas, comme pour le reste, que cela soit seulement dû au hasard, à moins que notre film... ?

Puisque nous y sommes, donnons un exemple de la lecture qu'eusse pu faire tout hermétiste ou cabaliste en voyant les

ouvrages de Fulcanelli pour la première fois, et notamment le fameux frontispice décorant *Le Mystère des Cathédrales*...

Pour ce travail, cette *herméneutique*, et afin que chacun puisse suivre plus aisément, nous prendrons l'édition Jean Jacques Pauvert 1979 (maintenant Arthème Fayard) relativement plus commune et plus aisée à trouver que les autres. Décrivons !

Il s'agit d'un livre blanc de près de 250 pages et 50 illustrations, d'un empan de hauteur, d'une longueur de main d'homme adulte pour la largeur, et d'un doigt d'épaisseur.

Le rectangle central en double carré approximatif et vertical, portant l'incipit du livre sur dix-sept lignes à l'encre noire (encre noire sur papier blanc) sont les couleurs héraldiques de Mercure, dieu de l'écriture pour les Grecs puis les Latins, après l'avoir été sous le nom de Djéhouy-Thoth chez les anciens Egyptiens, mais aussi une allusion au mal-nommé Œuvre au noir et à l'Œuvre au blanc, n'est probablement pas dû au hasard : c'est le format des cartes du Jeu de Tarots, dont l'arcane XVII est nommé L'Etoile, ou La Connaissance, où l'on voit une jeune femme vidant deux jarres vers le sol... et entre autres, figure du signe astrologique du Verseau dominé par Saturne, le plomb (allusion à la Matière première métallique des alchimistes, dite aussi le patient), et Uranus, les ondes (allusion au dynamisme transmutateur issu du ciel, dit aussi l'agent), et dont l'ère précessionnelle est à son début ; l'étoile n'est autre, selon les alchimistes, que la marque particulière de la jonction entre le pur et l'impur, le Ciel allié à la Terre, qui vient estampiller la Matière première de l'Œuvre alors devenue philosophique. Cette figure géométrique rectangulaire de titre, d'apparence banale, dite parfois carré-long par les Francs-maçons de tradition, livre en outre et discrètement la valeur du célèbre Nombre d'or, Phi (Φ en grec), ainsi que celle de son inverse.

Ce Nombre d'or n'est ni une quantité concrète ni un nombre mais une proportion transcendante dont l'indicatif numérique manifeste la présence de la fonction organisatrice de la croissance universelle dans la création naturelle, qui étend son hégémonie de la cellule à la galaxie : sa présence n'est donc pas une intrusion dans le contexte de l'alchimie transmutatoire et philosophique,

mais la confirmation de la connivence de celui-ci avec les lois de la Nature. La page en dos de titre porte l'ours (our signifie lumière dans les langues sémitiques, et la lettre *s* est l'emblème cabalistique de la manifestation), c'est-à-dire les indications administratives et juridiques obligatoires fournies par l'éditeur.

Cette illustration, dessinée en noir, blanc et gris (encore les couleurs héraldiques de Mercure), signée J. Champagne (JC), porte au coin inférieur droit l'année 1910, ce qui indique qu'elle fut peut-être réalisée avant la rédaction, mais à coup sûr au moins seize ans avant la parution de l'ouvrage ; c'est par ailleurs, selon Eugène Canseliet, l'année même de la rencontre entre Jean Julien Hubert Champagne et Fulcanelli. Elle a cependant déjà été publiée en 1912 par la maison d'édition Paul Chacornac, dans une *Bibliographie de l'Occulte* réalisée par Paul Sédir (Yvon Le Loup, 1871-1926, dont le pseudonyme est l'anagramme de Désir, rappel probable de L'Homme de désir, célèbre ouvrage du soi-disant Philosophe inconnu Louis-Claude de Saint-Martin, 1743-1803, et dont le patronyme rappelle le terme désignant parfois par analogie la Matière première de l'Œuvre hermétique, dite parfois le loup gris, parce qu'elle dévore les métaux et les nettoie, dont l'or).

La base (base, fondement, piédestal se dit Hermès en grec) de cette image (image est anagramme de magie) est une phrase latine de sept mots, possible allusion aux sept métaux et aux sept planètes à eux associées, tons, couleurs, etc., écrite en lettres gothiques ; « Omnia ab uno et in unum omnia », formule lapidaire que l'on pourrait traduire par « Tout de l'Un et dans l'Un tout », et rapprocher de la célèbre formule d'Alexandre Dumas dans ses *Trois Mousquetaires* ; « Un pour tous, tous pour un. » La formule « Un est le Tout, par lui le Tout, pour lui le Tout, et dans lui le Tout » se trouve dans les écrits de Zozime de Panopolis (III ou IV^e siècle) et « Omnia in Unum » – "Tout en Un" –, figure – entre autres – tant dans le Manuscrit de St Marc de Venise qu'à la fin du *Testamentum* de Raymond Lulle.

Passons à présent au dessin proprement dit...

C'est de loin le fort et le précieux de l'information hermétique, très au-delà des mots et des phrases, quels qu'ils soient !



Au premier plan, un corbeau (un *corps beau*, noir et volatil – allusion à la *Matière première* des alchimistes –, oiseau emblème d'Apollon-Phœbus selon la mythologie grecque (dixit le poète Ovide), passe pour être doué de la vertu attractive de Vénus, la déesse de l'amour : on doit aussi lire c-or b-eau, ce que nous expliquerons beaucoup plus loin) aux ailes (au zèle) éployées (le dieu *Hermès-Mercure* est aussi le dieu de l'air, et le langage

particulier des alchimistes est nommé *Langue des Oiseaux*. Par ailleurs, nous voyons là la position même des ailes de la déesse égyptienne de la Justice et de la Justesse, Maât, parèdre du dieu égyptien Djehouti-Thoth, l'Hermès des Grecs et le Mercure des Latins), perché sur un crâne (double allusion à *Chronos*, dieu gréco-latin de l'agriculture – l'alchimie est dite 'agriculture céleste', du temps, associé au métal *plomb*, duquel la *Matière première* est proche parente, et à la mort, principe de la putréfaction – : on notera que les consonnes du mot *cornue* – crn –, pour *corps nu*, juste à droite du crâne, sont les mêmes que ce mot *crâne*, et du mot *couronne*, lettres que nous expliquerons bien plus loin ; en dernier lieu, il est possible qu'il y ait là une allusion à la *Colline du crâne* – étymologie du mot *Golgotha* – et au Christ crucifié, le *Corps beau*), semble croasser (croasser : *dire croix*, la croix étant l'ancien nom du creuset des alchimistes, que l'on voit juste sous le bec).

Le mot *corbeau* s'écrit ערב (HoRêB) en hébreu, le nom du massif montagneux où Moïse aurait reçu les *Tables de la Loi*, et désigne « le garant, celui qui garantit une chose, qui répond d'elle, qui s'en porte garant » : on peut sentir là une allusion à l'alchimie (le mal nommé *Œuvre au noir* est en effet la *garantie* du fait que l'on abandonne la simple métallurgie pour entrer en l'alchimie). Le corbeau est aussi une constellation, et le surnom donné aux individus qui, protégés par l'anonymat, font parvenir des *messages* à certaines personnes choisies... alors que dans le domaine des *correspondances* de la *Langue des Oiseaux*, sa segmentation en 'corps beau' montre qu'il a été 'décomposé'...

Le crâne peut aussi être appelé *tête de mort*, ce qui se traduit en latin par *Caput mortum*, nom donné à la partie habituellement rejetée par les métallurgistes, mais très fortement estimée des vrais alchimistes. Blanc et noir – du crâne, blanchi par l'âge, et du corbeau, noir comme la mort –, sont comme dit les couleurs héraldiques d'Hermès-Mercure.

Juste à droite de ce crâne, un livre, ouvert en son milieu, porte sur sa page gauche les mots latins *Mutus Liber* (*Livre muet* ; le mot latin *liber* désigne un *livre* – et celui-ci est l'emblème général de la *Matière première* – ainsi que la partie du tronc juste sous l'écorce)

au dessus d'une étoile à six pointes (la marque qui apparaît sur la Matière première *préparée*, qui figure la jonction entre le Ciel et la Terre par le Feu et l'Eau et rend cette matière *philosophique*) ; la page droite porte ; *Lege, lege, relege, labora et invenies* (*Lis, lis, relis, travaille et tu trouveras*, très précieuse injonction, surtout en tête d'un livre : les mots de ces deux pages sont issus d'un célèbre ouvrage paru au XVII^e siècle à La Rochelle [la roche El ; le rocher divin] sous le nom de *Mutus Liber*, ou apparaît l'anagramme *rébus*).

Or le corbeau est caractérisé par sa couleur noire, emblème de l'obscurité, d'où surgira la lumière...

Une figuration du grand Sphinx (de l'égyptien *SeSePh AnKh* ; *image de vie*, ou *Abou al Hol* pour les Arabes : *le père de la terreur*, belle polarité de sens) de Gizeh, l'emblème général de l'énigme (et une énigme appelle une *solution*, qui est mot appartenant au langage des chimistes, proche de *dissolution*), occupe le sommet d'une sorte de pyramide (du grec *pyr* ; *le feu*, et se lisant cabalistiquement *pierre humide*) à sept degrés (les sept métaux, etc.) : sur la patte (blanche) avant droit, un homme debout, au dessus de la tête duquel brille une étoile à six pointes, regarde comme le Sphinx vers l'horizon où le Soleil se lèvera (Astre dont le glyphe est visible dans l'angle supérieur droit du cadre : un point au centre d'un cercle, quelquefois dit *Point d'O*).

Un peu de clarté... supplémentaire !

En janvier 1908, Albert Auguste Cochon de Lapparent, décidé à se séparer de la vie mondaine pour tenter l'ultime saut vers l'inconnu – la transmutation de son être grâce à l'ingurgitation raisonnée de la Pierre des Philosophes –, qu'il pense obtenir dans peu de temps, donne ses écrits relatifs à l'alchimie et ce qui l'entoure à ses amis ; Pierre Dujols le convainc d'en éditer tout ou partie, ce qui est repoussé parce rien n'est en forme pour cela. Dujols se propose de le faire : il s'en ouvre à son entourage... Jean-Julien Champagne est alors présenté à Fulcanelli, qui le connaît déjà un peu : celui-ci est coopté pour mettre en image les futurs ouvrages. Il se met à dessiner : bientôt, le frontispice paraît chez *Chacornac Frères*. Incapable cependant d'aller au terme de son

engagement (boisson et aventures féminines à répétition), Champagne se voit contraint de confier ce travail pourtant quasi abouti au plus jeune dessinateur de son entourage, que lui fait connaître Fulcanelli : c'est le jeune Eugène Canseliet, passionné d'alchimie lui-aussi, qui lui succèdera et assurera la mise en forme de ces parutions... A la demande de Lapparent, qui désire tirer parti de cette situation avant de disparaître, Champagne endosse alors la paternité de cet ensemble sous le pseudonyme de Fulcanelli, qu'il est même autorisé à utiliser comme s'il lui était personnel, ce qu'il fait sans retenues et parfois avec abus. En 1926, soit seize ans après la demande initiale, le premier livre paraît, sous le titre de *Mystère des Cathédrales*, mais entre-temps, et Lapparent s'en est aperçu, son « manuscrit » sera passé entre les mains d'un grand nombre de curieux d'alchimie – notamment du fait de l'indiscrétion permanente de Jean-Julien Champagne et de son ambition dévorante, qui espère pouvoir hériter du secret hermético-alchimique et aspire à devenir immortel comme le *vrai* Fulcanelli... Certains y laisseront quelques phrases, notamment Pierre Dujols de Valois, dit Magophon, René Adolphe Schwaller de Lubicz, dit 'Aor', sans compter Canseliet et Champagne eux-mêmes, ce dernier adjoignant un écu final (anagramme de Fulcanelli) pour leurrer encore plus, si-possible...

Compte tenu des tournures que prennent les politiques française et étrangère – relents de guerre européenne proche, fomentée dans les coulisses par la Franc-maçonnerie et des apatrides, selon lui –, le vrai Fulcanelli vient reprendre une partie de ses écrits à Eugène Canseliet, travaux qu'il ne souhaite pas faire paraître : le *Finis Glorie Mundi* sort du décors... Mais pas définitivement...

Car la mission, d'une importance majeure, doit aller à son but quoi qu'il en coûte : pour cela, deux objectifs seront suivis ; effacer les traces du 'vrai' Fulcanelli (création d'un mythe), et faire suivre les données dans le temps et dans l'espace, jusqu'au moment le plus opportun, mais *sous une autre forme*, plus universelle... Le cinéma, qui commence son ascension, paraît tout désigné pour succéder aux livres... Mais qui se chargera de cette écrasante responsabilité et de cette très difficile besogne ? Un polytechnicien ? Peut-être !

Transmutation en cours



eux hommes marchaient depuis près de quatre heures sans dire un mot, en suivant les rigoles et les ravines de la montagne pyrénéenne, faute d'un chemin plus net et plus praticable...

Le plus âgé semblait connaître les environs jusque dans leur intimité minérale, regardant ici et là les reliefs comme l'on regarde et scrute de vieux amis.

Le Soleil de fin de belle journée de mai allongeait les ombres, prêt à disparaître derrière la crête du cirque des monts environnants : dans une demi-heure, l'obscurité de la nuit le remplacerait...

« Tu as bien tout en mémoire ? Tu sauras te débrouiller tout seul ? » « Oui, je crois n'avoir rien oublié... Et quoi qu'il se passe, je devrais trouver une solution tout seul... »... Ils se turent.

Lorsqu'ils arrivèrent au minuscule chalet de bois, vingt minutes après, les derniers feux solaires illuminaient les cimes, et les arbres étaient déjà entièrement enfouis dans les ombres noires, dans le silence de la nuit, formé de frémissements animaux...

Les préparatifs furent brefs : après une soupe très chaude et un bain lui-aussi très chaud, le vieillard dit : « A la grâce de Dieu, mon petit : si je n'y survivais pas, va t'établir en Espagne et fais-toi le plus discret que tu pourras... Je t'offre évidemment mes livres et mon matériel : ma maison sera toute à toi... » « Merci Monsieur ; je tâcherais d'être digne de l'exemple que vous m'avez donné tout au long de ces années ; je vous remercie de tout mon cœur... » Et une grosse larme amère car salée roula sur sa joue...

« Ne pleure pas, mon petit ; nous avons tout préparé avec autant de soin que nous l'avons pu, et le seul point inconnu est que mon pauvre corps pourrait ne pas résister à la pratique, mais Dieu sait ce qu'Il veut ! » Ils s'étreignirent longuement...

Puis le vieillard se coucha doucement et se recouvrit soigneusement des vastes couvertures posées sur le lit. Il se releva cependant quelques instants, pour avaler le contenu du petit verre d'eau dorée que lui avait avancé le jeune homme...

Il s'enfonça puis après dans les draps, se recouvrit soigneusement des couvertures, et se retourna vers le mur pour dormir.

Le tout jeune homme s'assit sur l'unique chaise, à côté de l'unique table, face au feu de la cheminée ardent fort : il savait que de sa veille fidèle, attentive et empressée, dépendait entièrement la tentative et le sort du vieil homme, son ami...

Ce fut la deuxième heure que l'odeur décrite par celui-ci se fit sentir, rapidement et fort, inattendue bien que prévue, et surtout, épouvantable de violence : moitié graisse animale qu'on incinère, moitié cadavre ! Jean (appelons-le ainsi, bien que ce ne soit pas là son vrai prénom : discrétion familiale oblige) se mit les feuilles de menthe dans les narines, comme prévu, puis souleva prestement les couvertures et se mit à nettoyer le vieillard, d'abord avec respect et douceur, puis de plus en plus vigoureusement : de vastes plaques de sueur sombre et collante avaient envahies le corps décharné du vieil homme... Après un quart d'heure de cette désagréable et suroodorante toilette, Jean remit les couvertures et s'en alla vomir dehors, épuisé. Il revint pour se coucher, à même le sol, pour ne dormir qu'une heure et demie ou à peu près...

Il fut réveillé par l'odeur, aussi forte qu'auparavant, et recommença le morbide travail, avec moins de vigueur cependant : en effet, la peau du vieillard partait à présent en longs lambeaux blancs, laissant apparaître la chair rosâtre filetée de jaune et le tissé brillant de tendons à nu : l'odeur était cependant devenue plus supportable, car légèrement différente, comme infiltrée d'une sorte de parfum savonneux...

Les fleurs violet clair de saponaires avaient fait leur effet, et n'étaient pas aussi obscures et sales que la première fois, le noir de la sueur n'ayant pas — cette fois-ci — totalement altéré la délicate couleur de ces petites plantes...

Il sortit de nouveau, et alla — à la lueur de la pleine Lune — jusqu'au ruisseau voisin, où il se lava longuement les mains...

Il but aussi longuement et à longs traits calmes l'eau claire et fraîche avant de s'en retourner dormir...

Au matin, les blancs rayons du Soleil d'automne n'entraient pas dans la chambre, où Jean, levé avant l'aurore, avait de nouveau

nettoyé le corps décharné de son vieil ami : cette fois-ci, c'était les phanères qui étaient venus avec le fêtu de feuilles violettes des saponaires : les cheveux, par touffes maigres, puis – stupeur – les ongles, qui s'étaient comme liquéfiés en gouttes blanches épaisses et grasses...

Jean était dégoûté et émerveillé à la fois : le mystère s'accomplissait entièrement devant ses yeux, et pourtant il n'y comprenait absolument rien !

Il n'avait qu'un seul désir en son cœur ; parcourir un jour – s'il en était digne, ce qu'il espérait de tout son être mais sans trop y croire – le chemin emprunté par son vieil et très savant ami, et rencontrer quelque bonne âme qui ferait pour lui le moment venu ce qu'il faisait en ce moment pour celui-ci, dont le cœur battait régulièrement et fort...

Et, du chemin, ils en avaient parcouru ! Des premiers régules étoilés à l'ultime coction sonore, en passant par les Aigles si fastidieuses, ils avaient réalisé le rêve de tous les alchimistes : ils avaient réussi le Grand-Œuvre, au bout de onze essais exténuants, et leur grisant bonheur seul les faisait continuer, malgré la fatigue intense qu'ils renfermaient jusqu'à leurs os...

C'était l'heure de la deuxième 'potion'... Il fut difficile de relever le vieillard pour lui faire boire à nouveau le liquide doré... Douze heures s'étaient écoulées, et déjà, sa tâche paraissait à Jean devoir dépasser sa résistance et ses forces... Il pensa « Encore près d'un mois de ce régime ! Il va falloir que je trouve à me reposer plus, et mieux ! » La deuxième potion enclencha chez le vieillard endormi des réactions surprenantes, qui eussent fait peur au « petit » s'il n'avait dûment été prévenu pas son ami : des secousses, des spasmes, de forts tremblements agitaient à présent le vieil homme, duquel on ne pouvait attendre une telle vitalité sous-jacente... Cela dura près de six heures, très inquiétantes, puis – les crises d'agitation s'espaçant – le calme revint, accompagné d'un ronflement sonore et ample... Jean s'en retourna dormir, pressé de se reposer... Et il trouva tout naturellement à dormir bien mieux qu'au chalet : dans les hautes herbes fraîches et odoriférantes à flanc de montagne...

Ainsi passa la première semaine, lavages après lavages : le plus curieux, dans cette situation, c'est que le vieillard endormi semblait ne pas avoir été affecté par cette diète prolongée, et que, lorsque ses dents se détachèrent entre les doigts délicats de Jean, une à une et au complet, sa peau semblait avoir reparue, mais d'un rose clair étonnant : comme une peau de bébé tout juste né, et que, petit à petit, l'insupportable odeur avait été remplacée par une fragrance presque éthérée : comme du lys des marais mêlé de muguet et de violette, mais en très ténues impressions flottantes...

Au terme de ce travail, l'obscurité absolue indispensable commençait à peser lourd sur le moral du jeune homme, et il alla se promener dans les bois tout proche... Lorsqu'il revint, le vieil homme s'était retourné seul, et désormais ne regardait plus vers le mur... Comment cela avait-il pu se faire ?

La deuxième semaine fut encore plus étrange : non seulement ce dernier paraissait grossir de jour en jour, sa peau s'épaississant à mesure, mais de minuscules dents très blanches pointaient des gencives devenues très roses et fermes du vieillard, lui qui – depuis que Jean le connaissait – les avaient toujours eu plutôt sombres, presque brunes, bien qu'il ne fumât pas... Pis : d'épais cheveux raides et noirs remplaçaient désormais la chevelure légère et clairsemée, désormais presque entièrement blanche, du vieil homme endormi, or à peine quinze jours s'étaient écoulés...

Jean commença à préparer les soupes d'herbes et de vin léger, comme prescrites depuis longtemps, et força délicatement les toutes jeunes dents à s'entrouvrir, pour faire boire le vieillard toutes les deux heures environ, dont les yeux – pourtant grands ouverts – non seulement avaient changés de couleur, mais roulaient en tous sens sans paraître voir quoi que ce soit...

La troisième semaine fut plus étonnante encore : le corps relativement voûté et quelque peu décharné du vieil homme avait laissé place à une silhouette droite, cossue et ramassée : un jeune homme semblait avoir pris sa place, *mais comme venu par l'intérieur du vieillard*, et cet homme nouveau possédait désormais une chevelure épaisse et noire, brillante et fournie, des dents bien blanches et très régulièrement implantées, des ongles roses, dont les lunules

étaient tellement bien dessinées qu'elles paraissaient peintes sur ses ongles. Autre chose totalement inattendue : les empreintes digitales du 'vieux jeune homme' donnaient l'impression d'être neuves, comme nettoyées par un soin méticuleux avec de l'eau de Javel diluée, et paraissaient encore plus nettement déliées que celles de Jean, pourtant abonné à l'usage des saponaires depuis plus de vingt jours ! Mais le plus visible et le plus réellement incroyable, c'était cette peau entièrement renouvelée, sans altération aucune : disparues, les tavelures, les nævus, ou les tâches de quoi que ce soit, et cette douceur, extraordinaire...

Le plus impressionnant restait cette blancheur rosée de teint de jeune femme de vingt ans de la noblesse anglaise, comme sur les tableaux de Thomas Lawrence et C^o : diaphanéité, pureté, et incroyable clarté : comme éclairée de l'intérieur !

Le vingt-et-unième jour, vers dix-sept heures et sans prévenir, le dormeur toussa plusieurs fois d'affilée, puis se redressa sur son séant avec une étonnante vigueur : il ouvrit les yeux, qu'il referma aussitôt en les plissant et, d'une voix rauque mais douce, ferme et distinguée, appela : « Jean ? Es-tu là ? » Jean se réveilla en sursaut et se leva d'un bond : « Oui, Monsieur ! » dit-il, presque en criant ! Non, il n'avait pas rêvé ! Sa perception du temps qui passe avait été changée par la durée de sa solitude complète, certes, et les quelques petits animaux vus furtivement ça et là lors de ses promenades n'avait que très peu égayés son isolement ; le son si soudain d'une voix humaine chaleureusement aimée et admirée le dédommagea instantanément de sa patience... et de ses angoisses : il vit !!! Tout semblait s'être bien passé, mais comment expliquer cette longue diète pendant laquelle le corps de ce dormeur d'exception avait pris du poids, des formes autres, une vivacité imprévisible, une nouvelle et indicible vitalité ? Quant à la voix entendue, ce n'était plus le chuchotement fatigué du vieil homme usé par le travail et l'étude, mais le verbe impérieux d'un homme dans la force de l'âge... « Ouvre les volets, s'il te plaît mon petit, mais juste d'un doigt... Merci ». En se retournant, Jean faillit tomber à la renverse : l'homme – jusque là endormi – était à présent debout, droit comme un I, et totalement différent ! Il

paraissait ne pas avoir plus de trente-cinq ans et être en pleine possession de ses moyens... Il tituba cependant un peu en approchant de la chaise pour s'y asseoir... « Comme vas-tu, mon Petit ? » demanda-t-il à Jean, surpris à l'extrême... « Euh... Aussi bien que possible, Monsieur, mais rompu de fatigue... » Prestement, 'l'homme nouveau' sortit du havresac le miroir qu'ils avaient emporté, s'y regarda quelques brefs instants, puis le tendit à Jean : c'était lui, Jean, qui désormais donnait l'impression d'avoir vieilli de vingt ans en trois semaines ! Il en fut effrayé... « Ne t'inquiète pas, mon petit, et veuille bien sortir la petite flasque métallique de mon sac, dans la poche de gauche en bas, celle où se voit un cercle surmonté d'une croix grecque : prends-en une toute petite goutte dans le vin qui reste, et bois-le bien lentement... »

Jean fit ce que son 'nouvel' ancien ami lui avait proposé : quand sa langue toucha le breuvage inconnu, une étrange impression radiante lui traversa la langue et les gencives, picotant légèrement comme lorsqu'on met la langue sur les lames d'une pile pour la tester, puis cette sorte de contraction s'étendit à son corps tout entier ... Ce goût semblait être un léger feu – comme du sel –, mais qui se répandait jusqu'à travers ses muscles et ses veines, et paraissait accompagner l'air dans ses poumons... En quelques secondes d'un temps qui lui parut être beaucoup plus long, une impression de force vitale renouvelée s'empara de lui, jusqu'à en ressentir une cuisson sur ses joues et sur son front... et la fatigue s'envola !

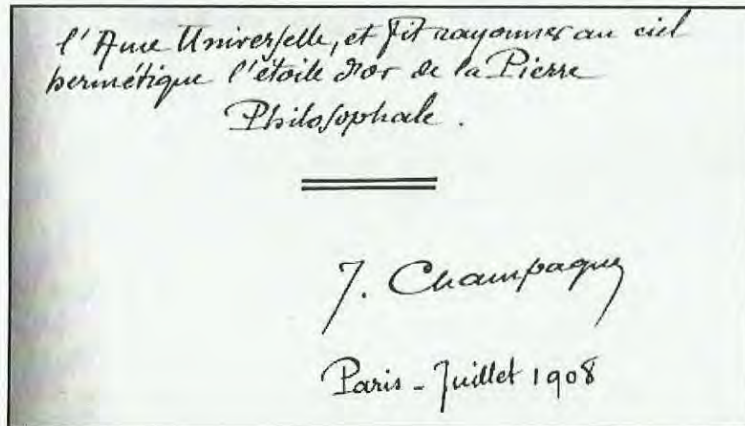
A ce moment, il aurait voulu dire à son vieil ami, quasiment son grand-père adoptif depuis six merveilleuses années, combien il était fier et heureux d'avoir pu accomplir sa promesse... Comme s'il avait lu dans ses pensées, celui-ci lui dit, du tac au tac : « Moi aussi, mon petit, je suis fier et heureux que, tous deux, nous ayons réussi à entrer dans le jardin de Dieu ; cela m'aura pris cinquante-sept ans, et à toi six seulement ! Félicitations »...

Le nouvel homme s'approcha de son très cher petit-fils adoptif, le sera longuement dans ses bras et lui dit à l'oreille, doucement ; « Il nous reste encore beaucoup de travail à accomplir ; va dormir ton saoul, moi je veille sur toi... Merci infiniment. »

Le lendemain, avant le réveil de Jean, il était parti ...

Un petit mot mit un terme aux larmes qui avaient commencées à couler à gros bouillons sur les joues du 'Petit' : « Nous nous reverrons bientôt ! Quand tu iras en Espagne, je t'y attendrai ; garde ton âme sereine et tout ton courage pour ces parutions. Merci. Je t'embrasse de toute mon affection, Ton Ami. »

Ci-après, pour qu'il ne subsiste plus aucun doute, un échantillon de l'écriture de Jean-Julien Champagne, suivi de sa signature en tant que telle : ce sont les derniers mots de son essai intitulé *La Vie Minérale*... Ces mots s'adaptent mieux au 'vrai' Fulcanelli !



Il est pour nous étonnant de voir, avec la date ci-dessus, que Jean-Julien Champagne tenta de faire paraître un tel ouvrage à un tel moment : 'techniquement parlant', en effet, la mort d'Albert Auguste Cochon de Lapparent avait été annoncée par voie de presse moins de deux mois plus tôt... Pourquoi alors ne pas avoir pris la liberté de l'écrire sous le pseudonyme qu'il utilisera sans retenue jusqu'à sa propre disparition ? C'est tout simple : ce n'est qu'à partir de sa 'disparition' que De Lapparent 'réapparaîtra' sous le nom pseudonyme de Fulcanelli, et continuera à avoir une – très discrète – vie scientifico-sociale, au contact de ses amis notamment... C'est ainsi qu'il sera présent aux obsèques de son cher ami – et *Prix Nobel* 1921 de Littérature – François Thibault,

plus connu sous son nom d'écrivain - Anatole France – fin octobre... 1923 ! Comme si cela ne suffisait pas, Eugène Canseliet reverra Fulcanelli en 1929, l'année qui précède la parution des *Demeures philosophales* ; celui-ci viendra lui reprendre en main propre les notes – un carton plein de fiches et d'images – de ce qui aurait pu paraître sous le nom de *Finis Gloria Mundi* : il prétendra l'avoir vu de nouveau, mais cette fois-ci étrangement rajeuni et semblant être hermaphrodite ou asexué, en mai 1953, en Espagne lors d'un voyage pour lequel il fut invité... Il y alla voir les tableaux de Juan de Valdes Real nommés *Finis Gloria Mundi*, et – ici traduit – *En un clin d'œil*... Quoi de plus étrange à l'étranger !

Lorsqu'Eugène Canseliet se rendra en Espagne, le lundi 4 mai 1953, comme le démontre factuellement la lettre qu'il écrivit à son ami Philéas Lebesgue, et selon ce qu'en relate Mr François Beauvy, président de la *Société des Amis de Philéas Lebesgue*, à la page 174 de son *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde de 1890 à 1958* (thèse de doctorat - Editions Awen 2004, Tillé-Beauvais (France), 674 pages et 48 photos), ce que confirme également Walter Grosse (« Eugène Canseliet s'est rendu en Espagne, à Salamanque, le lundi 4 mai 1953. Il est arrivé à Madrid le jeudi 14, et a envoyé sa lettre à Philéas Lebesgue entre le 15 et le 16, date de la carte postale. Eugène Canseliet y commente son voyage pour Cordoba et Seville, le samedi 16, et son retour en France à la fin du mois. »), il prétendit à son retour avoir rencontré Fulcanelli *jeune* ! Il devait avoir moins d'une quarantaine d'année, paraissait hermaphrodite (?!), bien qu'il devait avoir près de 114 ans ! Mais pourquoi le lundi 4 mai 1953 ?

Pour laisser entendre que $4 + 5 = 9$, ajouté à 9, font XVII, l'arcane de la Lune dans le jeu des Tarots, laissant 153 à l'appréciation des amateurs d'ésotérisme, ou afin d'illustrer aussi discrètement que possible la date de la disparition de Fulcanelli, 45 ans avant *jour pour jour*, date qu'indique la coupure de journal ci-après, entre de nombreuses autres ? Ce 4 suivi du 5 indiqueraient alors le nombre d'années entre l'abandon et les retrouvailles les plus émouvantes et *incroyables* qui soient ?

— Les obsèques de M. Albert-Auguste de Lapparent, décédé le 4 mai, en son domicile, 3, rue de Tilsitt, à l'âge de soixante-huit ans, seront célébrées demain jeudi 7 mai, à dix heures et demie, en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira.

Selon le désir du défunt il n'y aura pas de discours, ni fleurs, ni couronnes, ni honneurs militaires.

Qui saura le dire ? Le démontrer ? Le prouver ?
Fulcanelli lui-même, dans un futur pas si lointain que cela ?



« Parmi toutes les qualités, la patience est à désirer en premier lieu, car c'est grâce à elle que nous pouvons espérer acquérir toutes les autres vertus, grâce à la volonté, à la force, à la tempérance, car chaque chose vient en son heure, et pas autrement... »

ALBERT DE LAPPARENT

C'est avec une douloureuse surprise que le monde savant apprenait, le 4 mai dernier, la mort presque subite d'ALBERT DE LAPPARENT, enlevé, après une courte maladie, à l'affection de sa nombreuse famille et à l'unanime sympathie de ses collègues de l'Institut. Les *Annales de Géographie*, auxquelles l'illustre géologue n'avait cessé de porter un vif intérêt depuis l'origine, comme en font foi les articles qu'il a publiés ici même¹, sont particulièrement touchées par cette perte inattendue, qui prive la science française d'un de ses représentants les plus éminents et les plus universellement estimés, l'un de ceux qui, en même temps, ont le plus largement contribué à répandre dans le public des idées justes sur le globe terrestre, son histoire et son évolution.

ALBERT-AUGUSTE DE LAPPARENT, né à Bourges, le 30 décembre 1839, avait conservé jusqu'à ces derniers temps une santé robuste : peu d'hommes, autant que lui, donnaient à leur entourage l'impression d'un parfait équilibre physique et moral. Il y a quelques mois à peine, en le voyant encore si alerte et si jeune d'aspect, nul n'eût songé à lui attribuer les soixante-huit ans d'âge qu'il revendiquait, très simplement, dans l'intimité. Une longue activité semblait encore réservée à cette intelligence merveilleusement lucide, que secondait un talent de parole et de plume rarement égalé.

Malgré cette fin prématurée, la carrière scientifique d'ALBERT DE LAPPARENT fut des mieux remplies. Entré avec le n° 1 à l'École Polytechnique, puis à l'École des Mines, il était nommé ingénieur des Mines en 1864. Bientôt après, ÉLIE DE BEAUMONT, son maître, l'attachait au Service de la Carte Géologique de la France, qui venait d'être organisé; c'est comme collaborateur de ce Service qu'il eut l'occasion de parcourir en tous sens le Bassin parisien et qu'il attacha son nom à l'étude monographique du Pays de Bray, dont les résultats ne furent publiés que plus tard (1879). En même temps, DELESSE l'associait à la rédaction de sa *Revue de Géologie*, insérée chaque année aux *Annales des Mines*, et dont seize volumes ont paru jusqu'en 1880; M^r DE LAPPARENT se familiarisait ainsi avec le maniement des publications étrangères et acquérait, dans la critique des œuvres et des idées, une maîtrise à laquelle on a, plus d'une fois, rendu hommage.

La notoriété dans un cercle plus étendu lui vint après 1875, à la suite des

1. *Les grandes lignes de la Géographie physique* (*Annales de Géographie*, IV, 1894-1895, p. 129-150); *Les oscillations de la côte des États-Unis* (*Ibid.*, p. 499-500); *Dépressions et déserts* (V, 1895-1896, p. 1-14); *Les conditions glaciaires du Groenland* (*Ibid.*, p. 526-527); *Un épisode de l'histoire de la Bar* (VI, 1897, p. 79-80); *Les grands traits du continent asiatique, d'après M^r ED. SUSS* (XI, 1902, p. 451-456); *Le Volcanisme* (XII, 1903, p. 385-402); *La Montagne Pelée et ses éruptions* (XIV, 1905, p. 97-110); *Sur de nouvelles mappemondes paléogéographiques* (XV, 1906, p. 97-114). Il y aurait lieu de mentionner également les comptes rendus de divers ouvrages de H. R. MILL (V, 1895-1896, p. 327), de F. TOLLA (*Ibid.*, p. 427) et de M. DE DÉCHY (XVI, 1907, p. 451-455), ainsi que quelques analyses insérées dans nos *Bibliographies*. — M^r DE LAPPARENT faisait partie du Comité de Patronage des *Annales de Géographie*.

Fulcanelli fut-il un Adepté ?

ou Tout perdre pour tout recommencer

Après avoir testé la puissance transmutatoire de sa Pierre sur les métaux, c'est-à-dire la capacité de celle-ci à purger ceux-là et quelque corps que ce soit, en termes de vitesse et d'amplitudes de réaction, l'alchimiste va tenter de transmuter l'être le plus complexe, le plus aboutit, et le plus précieux qui soit : lui-même... Pour cela, il va très prudemment ingurgiter l'élixir philosophal, qu'il aura dosé selon sa propre masse et au regard de la vitalité de son métabolisme personnel, compte tenu de la puissance transmutatoire de sa Pierre, livrée par lesdites expériences de transmutations métalliques et autres, et cette boisson va lui faire perdre en peu de temps tout ce que les erreurs d'hygiène et la vieillesse lui avaient donné comme formes transitoires : il va rajeunir de manière spectaculaire... et – évidemment et impérativement – discrète.

Alors, comme celui ci-dessus, il subira une purge radicale profonde – la Mère Cure –, qui le régénèrera totalement, en lui restituant son vrai potentiel vital, énergétique et psychique, selon sa nature originelle... Celle d'avant la chute adamique.

Sa durée de vie sera dès lors très considérablement allongée, de manière véritablement *incroyable* – dans le sens étroit du terme –, avoisinant dans le meilleur des cas celle du Patriarche Mathusalem, et son aspect sera réellement profondément transformé...

Il devra alors mettre en œuvre tout ce qu'il aura préparé pour être en capacité d'abandonner sa dimension sociale, quelle qu'elle soit ; il se préparera à voir ses amis et les membres de sa famille disparaître les uns après les autres : il perdra ses parents, son conjoint, ses enfants, ses amis et ses collègues, desquels il devra de plus s'abstenir de participer aux funérailles et autres commémorations... Sa lumière personnelle, aussi chaleureuse et éclatante qu'elle ait été, partira elle aussi, jusqu'à ce qu'on l'oublie complètement pour ce qu'il a pu être...

Ne resteront que de vagues souvenirs de lui...

Sa personnalité sociale se dissoudra alors, petit à petit mais totalement, jusqu'à entrer dans l'anonymat le plus complet...

Il perdra définitivement toute attache, jusqu'à son propre nom, que l'Histoire elle-même oubliera...

Mais, dès lors, devenu l'un des Adeptes, ceux dont on ne sait rien, dont on ne connaît pas l'histoire, les potentiels et les buts, et dont on ne peut que suivre – très difficilement – les traces, il s'orientera dans sa nouvelle existence...

Et s'il choisit de rester, sa lumière vivante et chaleureuse sera désormais toujours là, à veiller et à réchauffer discrètement et charitablement tout ceux qui désespèrent : de l'existence, de leurs semblables, de la santé, de l'amour, de la vie, et hélas de l'espoir lui-même... Il se rendra toujours disponible pour instruire et encourager *ceux qui le désirent et se mettent en œuvre par eux-mêmes...*

Rappelez-vous : celui qui n'a besoin de rien,
c'est pour enseigner qu'il revient...



Nous espérons, Amis Lecteurs, que *L'Affaire Fulcanelli* correspond bien et en tous points aux déclarations orales et écrites d'Eugène Canseliet, sans qui les ouvrages de premier plan et d'extraordinaire importance nommés *Le Mystère des Cathédrales* et *Les Demeures philosophales* n'auraient pu voir le jour, telle que – par exemple – celle-ci : nous avons mis en italique les éléments saillants...

« J'éprouve quelque peine à évoquer l'image de ce Maître laborieux et savant, auquel je dois tout, en déplorant, hélas, *qu'il soit parti si tôt*. Ses nombreux amis, frères inconnus qui attendaient de lui la résolution du mystérieux *Verbum dimissum*, le regretteront avec moi. Pouvait-il, arrivé au faite de la Connaissance, refuser d'obéir aux ordres du Destin ? *Nul n'est prophète en son pays*.

Ce vieil adage donne, peut-être, la raison occulte du bouleversement que provoque, dans la vie solitaire et studieuse du philosophe, l'étincelle de la Révélation.

Sous l'effet de cette flamme divine, le vieil homme est tout entier consumé. Nom, famille, patrie, toutes les illusions, toutes les erreurs, toutes les vanités tombent en poussière. Et de ces cendres, comme le phénix des poètes, une personnalité nouvelle renaît. Ainsi, du moins, le veut la Tradition philosophique.

Mon Maître le savait. Il disparut quand sonna l'heure fatidique, lorsque le Signe fut accompli. »



Dans cette affaire, mélange d'approximations, de suspicion et de doutes, il reste un aspect que nous ne saurons jamais éclaircir totalement : pourquoi, comme vous l'avez lu ci-dessus, la mort d'Albert-Auguste Cochon de Lapparent fut-elle annoncée comme datant du 4 mai, alors que le *Revue de Géographie*, elle, la donnait pour être le 5 mai, comme nous le transcrivons ci-après, disant – comme dans une rédaction fuclanelienne : « La Providence ne l'a pas voulu et l'a frappé d'un coup presque subit au milieu du bonheur, qu'il lui est devenu soudain impossible de goûter. La maladie qui, il y a quelques semaines, l'avait contraint à un repos inaccoutumé pour ce grand travailleur, l'a emporté le 5 mai. » ? Mystère !

Sur le pseudonyme italien de Fulcanelli...

A présent, attirons brièvement l'attention de nos Lecteurs sur ce pseudonyme *Fulcanelli*, probable contraction de Vulcain et Hélios, comme l'ont noté la plupart des ésotéristes et des cabalistes... en oubliant cependant l'essentiel, que nous divulguons plus loin. Dans la langue grecque, Vulcain (Ηφαίστεις – Héphaïstos) et le Soleil (Ηλιος – Hélios) portent tous deux la lettre H majuscule, ou plus précisément, la lettre *eta*, 7^{ème} lettre de l'alphabet grec, en initiales, or cette lettre possède la valeur emblématique de ce qui lie le haut et le bas, nettement lisible dans sa forme, de ce qui est cyclique, de la respiration, principe premier de notre existence...

On voit donc bien dans ce nom le lien que propose la célèbre *Table d'Emeraude* d'Hermès Trismégiste : « Ce qui est en haut – le Soleil – est comme ce qui est en bas – les volcans – et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », ou encore – qui appuie le christianisme militant de Fulcanelli – la célèbre demande de Jésus à son Père dans le Notre-Père : « Que Ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel », ce qui était à ce jour inédit, comme ce qui suit... Quant au sept, chacun aura compris qu'il est fait allusion aux planètes visibles de notre système solaire... et aux métaux.

Mais gardons le plus précieux pour ailleurs, pour plus loin...

Notons d'entrée la consonance italienne du nom Fulcanelli, indice utile et condition particulière hélas négligés par nos prédécesseurs : voici le commentaire de l'un d'eux...

« Le mystère Fulcanelli semble nécessairement passer par la source italienne. En effet, nous ne développerons pas ici pour le moment les références à l'*Art de la Mémoire*, mais nous dirons brièvement que l'hippocampe [celui que l'on voit au centre de l'écu final (anagramme de Fulcanelli), en dernière page du *Mystère des Cathédrales*], symbole unique de Fulcanelli, est la partie du cerveau liée à la mémoire. Or les auteurs de la renaissance italienne comme Dante, Guilio Camillo, Giordano Bruno (1548-1600), ou Campanella et sa *Cité du Soleil* (à rapprocher du symbole fulcanellien d'Héliopolis), sont des italiens qui ont rédigé des traités sur l'*Art de la Mémoire*.

Il faut savoir que cet *Art de la Mémoire* est bien mystérieux et dépasse de loin tout ce que l'on peut imaginer de nos jours.

Il semblerait que par toutes sortes de techniques de mémoire artificielle (dans le sens d'Art), le philosophe tentait la synthèse, l'unification de l'univers dans sa Mémoire, en apprenant tout sur tout. La mémoire comme chemin initiatique donc. »...

Que n'en n'a-t-il tiré parti ?

Pourquoi n'a-t-il pas réfléchi à ses propres écrits ?

Il aurait alors immédiatement aperçu le sens qu'entendait donner Fulcanelli à ses ouvrages : une mise à jour – une actualisation – de données extrêmement anciennes, liées aux savoirs d'époques depuis longtemps révolues, toutes centrées sur un seul thème ; la survie de l'espèce humaine, premier de tous les sujets possibles...

Ne rappelle-t-il pas ainsi ses quelques devanciers, aussi discrets que lui ? L'astronome et géomètre Dominique Cassini, par exemple, le fondateur moderne, à qui l'on doit l'*Observatoire de Paris* ? Qui est ce Cassini-là ?

Fils de l'astronome italien César-François Cassini (Cassini III) et de la belle Française Charlotte Drouin de Vandeuil, il fait ses études secondaires au collège du Plessis à Paris, puis chez les Oratoriens à Juilly, là où opéra le cardinal de Bonnechose, tout comme son protégé Alphonse-Louis Constant – Eliphaz Lévi – et où l'on vit passer nombre d'ésotéristes-hermétistes-érudits...

En 1768, il voyage sur l'Océan Atlantique en tant que « commissaire pour l'épreuve des montres marines », autrement dit, le chronomètre, inventées par Pierre Le Roy. Il voit ainsi les Amériques et les côtes d'Afrique. En 1770, il est élu adjoint astronome à l'*Académie royale des Sciences*, dont il devient membre associé en 1785. Peu à peu, il prend la place de son père, malade, à l'Observatoire, dont il est nommé directeur en 1784. Il tente alors d'engager des réformes : restauration du bâtiment, de plus en plus délabré, et réorganisation du lieu. Il participe par ailleurs aux travaux sur la Carte de France (chargé de la terminer, il en fait hommage à l'*Assemblée nationale* en 1789) et aux opérations géodésiques de raccordement des méridiens de Paris et de Greenwich. Aux premières heures de la *Révolution française*, il se

voit confier plusieurs charges politiques et participe aux travaux de la commission de l'*Académie* alors chargée de préparer le système métrique. Partisan de la monarchie, il démissionne de ses fonctions en septembre 1793. Dénoncé par le Comité révolutionnaire de Beauvais, il est incarcéré pendant sept mois, de février 1794 à août 1794, au couvent des Bénédictins anglais de la rue Saint-Jacques. Relâché, il se retire dans son château de Thury. Il démissionne du Bureau des longitudes en 1795, de l'Institut de France en 1796, mais accepte son élection comme membre de la section d'astronomie de la nouvelle *Académie des Sciences* en 1799...

Et sur ce pseudonyme tout court...

En relisant la deuxième partie de notre ouvrage, toutes antennes dehors, peut-être votre intuition vous ferait-elle sursauter et vous offrirait au même moment le bonheur si particulier – cette joie presque surnaturelle – qui marque la découverte inattendue...

Vous allez comprendre ! Relisons ensemble (ci-haut page 130) : « Emmanuel Cochon, 2^{ème} comte de Lapparent, le grand-père d'Albert, appartient à la première promotion de l'*Ecole Polytechnique* – celle de 1794 – où il entra à peine âgé de dix-sept ans : après quelques années passées dans l'artillerie, il migra dans l'Administration civile, et, en 1806, devint sous-préfet d'Issoudun (où nous sommes nous-même né : nous n'en dirons pas beaucoup plus ici, ce qui toutefois – comme le Lecteur le constatera – vérifie et confirme notre parentèle). Pendant les *Cent-jours*, il fut de nouveau préfet, mais à Montpellier (d'où sont nos cousines). La *Restauration* le fit maître de forges dans le Berry (où est situé Issoudun). » Vous ne voyez pas ? Vulcain est un maître de forge... Quant au Berry, le pays de l'ours, ou mieux, de *La Grande Ourse* (ce qui se traduit cabalistiquement par Grande lumière (Our) manifestée (s) – l'axe du monde), et dont le fils chéri, Jean de Berry, dont un gisant est exposé au Palais Jacques Cœur, avait pour devise : « Oursine, le temps reviendra », celle de l'Italien Laurent de Médicis, dit Laurent le Magnifique étant « Le temps revient » ! Ours–Cygne ? Constellations ! L'Eternel retour ?

« Oursine, le temps viendra ... »

On connaît la devise de Laurent le Magnifique ; « Le temps revient ». Celle du duc de Berry, dont le gisant est reproduit au Palais Jacques Cœur, à Bourges, est beaucoup moins connue. Elle est cependant tout aussi sibylline et péremptoire, qui affirme : « Ursine, le temps viendra ». Certes, mais de quoi parle-t-on ? Et de quel temps s'agit-il ? Avant d'en arriver à nos explications, nous vous proposons d'aller faire un tour dans les vieux savoirs, où tout s'éclairera... Si l'on examine les étymologies des mots Bourges et Berry, d'un point de vue *cabalistique* s'entend, on les trouve assez semblables : B est la lettre-emblème de ce qui est 'localisé, situé, circonscrit', et peut se traduire assez correctement par le terme générique 'maison' (B est la lettre initiale du mot hébreu *BeTh*, qui signifie 'enceinte fermée, maison, lieu d'un séjour', et par extension 'ville, bourg'), alors que 'our' et 'erry' sont relatifs à la lumière et à sa puissance, lumière qui se dit précisément 'our' dans les langues sémitiques, par exemple. Le *Dictionnaire des racines celtiques*, de Bullet (tome I, page 110), confirme notre proposition : on peut y apprendre que le B se place ou s'ôte indifféremment au début d'un mot, et que les consonnes B, F, P, V se mettent l'une pour l'autre sans plus de scrupules. Ainsi, précise-t-il (page 155) ; '*Ber*, ours, donne : Bear, Bar, Bior, Biorn, Bjorn, Bor, *Bour*, Bur, Bours'. Le blason de la ville suisse de Berne, par exemple, montre en effet un ours. Cette particularité permutative de certaines lettres dans la plupart des langues, qui désoriente très facilement les chercheurs, est très perceptible dans l'idiome ibérique, l'espagnol, où le B et le V se prononcent de manière quasiment identique, au point que lorsque l'on épelle un texte, on précise 'V corta – V court', en sous-entendant que le 'B', lui, est 'long'. Par ailleurs, on remarquera que le mot *Berry* est l'anagramme phonétique de 'Ibère', mot dont on se sert pour désigner ce qui vient d'Espagne, d'Ibérie, région que les Bituriges – les fondateurs de Bourges – conquièrent, comme l'Aquitaine. On ne sera donc pas étonné de

trouver une ville du nom de Burgos en Espagne, dont la cathédrale a été conçue à l'origine sur le même plan que celle de Bourges. Comme celle de Toulouse, érigée après leur retour, sera appelée du même nom que la cathédrale de Bourges, St Etienne, ce saint que l'iconographie médiévale montre brandissant la pierre... de son saint supplice, évidemment. Quant au Capitole toulousain, il s'appellera un temps 'le temple des trois moutons', ceux qui figurent encore au blason de Bourges. Rappelons que pour l'étymologie classique, le nom de Bourges ou de Burgos, ou encore de Bruges, en Belgique, provient du vieil allemand Burg, 'château, enceinte fortifiée', mais est l'emblème général de la matière pour les alchimistes, ce qui n'est pas incompatible avec nos assertions, lorsque l'on sait que ces lieux d'habitation particuliers se reconnaissaient la nuit de loin par le fait qu'on y faisait des feux jusqu'au petit matin... Bourges, cité des Bituriges, a été située dès ses origines et tout comme Paris, sur un plateau marécageux. Mais celui des berruyers est traversé par trois rivières ; l'Arnon, l'Auron, et le Cher, qui vont se jeter dans la Loire, et dont les noms s'entendent assez facilement pour nous en épargner l'étude étymologico-cabalistique. Son blason, « D'azur à trois moutons passants d'argent, accornés de sable, accolés de gueules, clarinés d'or, deux à un, à la bordure engreslée d'or, au chef cousu de France », est des plus bavards et riches en allusions lui aussi, quoi qu'ici 'moutons' doive aussi être dit 'brebis' et faire aussi référence au Bélier des astrologues. Ainsi, l'historien Auguste Bouché-Leclercq précise-t-il : « On notera que Manilius [astrologue du 1^{er} siècle de notre ère] parle d'un mouton et non d'un bélier. » (*L'Astrologie grecque*, Paris 1899)... Maintenant, si nous ouvrons un dictionnaire d'anglais, nous voyons que *Bear* signifie Ours, et *To bear*, porter. En matière d'étymologie hermétique, 'Our', lumière, accolé à 'S', lettre-emblème de la manifestation, signifient donc tout simplement 'lumière manifestée, lumière concrète'. 'Ber' (ours), quant à lui, selon cette même lecture, signifiera très clairement 'B', enceinte, lieu, de 'R', lettre-emblème de la puissance, de la force, soit donc : lieu de la puissance. Un ouvrage d'astronomie, enfin, vous

indiquera quant à lui que l'on se sert du mot 'Ours', mais au féminin, pour désigner deux constellations : la Grande Ourse et la Petite Ourse, cette dernière servant à indiquer le Nord : ce qui laisse entendre que celui qui connaît l'Ourse est en mesure de se diriger, de s'orienter... Ce sont ces contenus cabalistiques, et non d'autres raisons, qui expliquent, au moins en partie, la mise en emblème de l'ours au sein des tribus nordiques, dont les représentants les mieux instruits savaient parfaitement le rapport de l'animal blanc avec l'étoile polaire. En prêtant attention, on peut apercevoir, sur le cénotaphe ducal, un ours suivi d'un cygne, tous deux parfaitement blancs. Ce qui se lit aisément 'Ours-cygne', pour Oursine. Ces deux noms désignent là encore deux constellations proches l'une de l'autre : le Cygne et l'Ourse. C, lettre-emblème de la lumière réfractée, notamment par la Lune (d'où sa forme), précède 'ygne', mis pour 'igné' : en feu, incandescent, brûlant, notion légèrement modifiée par la présence de la lettre Y, emblème de ce qui est double ou nécessite un choix, en langage cabalistique, ce dont nous avons déjà parlé... Si l'on se rend successivement dans ces trois grandes villes : Bruges, Bourges, et Burgos, et que l'on y regarde le ciel au dessus, on voit que l'on est sous la Voie lactée... Mais que vient faire ici cette étonnante devise : « Oursine, le temps viendra... » ? Nous pensons qu'elle fait référence – entre autres – à la célèbre quatrième églogue de Virgile, ici traduite par Paul Valéry, un ami de Fulcanelli, et qui le reçut dans sa propriété de Marseille ; « Il s'avance enfin, le dernier âge prédit par la Sibylle : je vois éclore un grand ordre de siècles renaissants. Déjà la vierge Astrée revient sur la Terre, et avec elle le règne de Saturne ; déjà descend des cieux une nouvelle race de mortels. Souris, chaste Lucine, à cet enfant naissant ; avec lui d'abord cessera l'âge de fer, et à la face du monde entier s'élèvera l'âge d'or. Déjà règne ton Apollon. Et toi, Pollion, ton consulat ouvrira cette ère glorieuse, et tu verras ces grands mois commencer leur cours. Par toi seront effacées, s'il en reste encore, les traces de nos crimes, et la Terre sera pour jamais délivrée de sa trop longue épouvante. Cet enfant jouira de la vie des dieux ; il verra les héros mêlés aux dieux ; lui-

même, il sera vu dans leur troupe immortelle, et il régira l'Univers, pacifié par les vertus de son père. Pour toi, aimable enfant, la terre la première, féconde sans culture, prodiguera ses dons charmants, çà et là le lierre errant, le baccar et le colocase mêlé aux riantes touffes d'acanthé. Les chèvres retourneront d'elles-mêmes au bercail, les mamelles gonflées de lait, et les troupeaux ne craindront plus les lions redoutables. Les fleurs vont éclore d'elles-mêmes autour de ton berceau, le serpent va mourir ; plus d'herbe envenimée qui trompe la main. Partout naîtra l'amome d'Assyrie. Mais aussitôt que tu pourras lire les annales glorieuses des héros et les hauts faits de ton père, et savoir ce que c'est que la vraie vertu, on verra peu à peu les tendres épis jaunir la plaine, le raisin vermeil pendre aux ronces incultes et, jet de la dure écorce des chênes, le miel dégoutter en suave rosée. Il restera cependant quelques traces de la perversité des anciens jours : les navires iront encore braver Thétis dans son empire ; des murs ceindront les villes ; le soc fendra le sein de la terre. Il y aura un autre Typhis, un autre Argo portant une élite de héros : il y aura même d'autres combats ; un autre Achille sera encore envoyé contre un nouvel Ilion. Mais sitôt que les ans auront mûri ta vigueur, le nautonier lui-même abandonnera la mer, et le pin navigateur n'ira plus échanger les richesses des climats divers ; toute terre produira tout. Le champ ne souffrira plus le soc, ni la vigne la faux, et le robuste laboureur affranchira ses taureaux du joug. La laine n'apprendra plus à feindre des couleurs empruntées, mais le bélier lui-même, paissant dans la prairie teindra sa blanche toison des suaves couleurs de la pourpre ou du safran, et les agneaux, tout en broutant l'herbe, se revêtiront d'une vive et naturelle écarlate... Filez, filez ces siècles heureux, ont dit les Parques à leurs légers fuseaux, toujours d'accord avec les immuables destins. Cher enfant des dieux, glorieux rejeton de Jupiter, les temps vont venir : vois le monde s'agiter sur son axe incliné ; vois la terre, les mers, les cieux profonds, vois comme tout tressaille de joie à l'approche de ce siècle fortuné. Ô ! S'il me restait d'une vie prolongée par les dieux quelques derniers jours, et assez de souffle encore pour chanter

tes hauts faits, je ne me laisserais vaincre sur la lyre ni par le Thrace Orphée, ni par Linus, quoique Orphée ait pour mère Calliope, Linus le bel Apollon pour père. Pan lui-même, qu'admire l'Arcadie, s'il luttait avec moi devant elle, Pan lui-même s'avouerait vaincu devant l'Arcadie. Enfant, commence à connaître ta mère à son sourire : que de peines lui ont fait souffrir pour toi dix mois entiers ! » Ajoutons que ce texte a été daté de 40 avant notre ère, et fut écrit sous le consulat de Pollion, ce qui éclaire grandement les hellénistes, car *pollion* signifie bel et bien *massacrer*, en grec, et Apollon *exterminateur* ; *Apollyô*, ou *Apoléo*, sont deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et signifient *perdre*, *tuer*, *exterminer*... Cela nous fait penser aux allusions à l'éternel retour et à la Grande Année évoqués par Cicéron dans le *De Republica* (VI) : « Les hommes règlent l'année sur le retour du Soleil, c'est-à-dire d'un seul astre, mais scientifiquement, c'est la longue période qui s'écoule jusqu'au moment où tous les astres sont revenus à leur point de départ et où le ciel a repris sa physionomie primitive qu'il faut appeler année... ». Ici et là, de diverses manières, on ne parle que de l'année dite précessionnelle, celle qui règle la vie des peuples et des humanités successives... Celle-là même que nous découvrîmes lors de notre longue enquête sur la grande pyramide de Gizeh, commencée à l'âge de quinze ans, et que Patrice Pouillard a si bien mis en image dans son film, *LRDP* : ne voit-on pas, en effet, l'avertissement intrinsèque de ce dont nous parlons dans le fait que le volume total de cette grande pyramide est égal au nombre moyen d'années formant l'année précessionnelle ? Ainsi, Louis Albertelli écrit-il (*Le Secret de la construction de la pyramide de Kheops*, Ed. du Rocher, Collection *Champollion*. 1993. p. 258) : « Volume total de la pyramide achevée : 2 592 000 m³ », c'est-à-dire *très précisément* le nombre d'années du cycle précessionnel selon Platon, multiplié par 100, et sans s'en apercevoir, pas plus que Mme Christiane Ziegler, ex-responsable du *Département des Antiquités égyptiennes du Louvre*, ou l'architecte et archéologue au CNRS Jean-Pierre Adam, qui, eux aussi, donnent une valeur approchée dans leurs derniers livres, soit 2 592 100 m³. A 100 m³ près, soit à 100 ans près !

Le Temps de dire...

Comment ne pas parler à présent de Charles Eugène Delaunay (1816-1872), ce fils de géomètre, major à son entrée à l'X (1834) et à sa sortie (1836), puis major à l'*Ecole des Mines* de Paris et dont son successeur dans cet honneur et cette capacité – Albert de Lapparent – écrivit la biographie dans le *Livre du Centenaire de l'Ecole Polytechnique* (chez Gauthier-Villars et fils, 1897, tome I, pages 251 et suiv.) ? Voici ce qu'en dit sa plume alerte et précise : « Delaunay a été tout ensemble un homme de science éminent, un professeur remarquable et un auteur didactique justement renommé. Esprit net et bien équilibré, doué d'une rare puissance de travail, il avait par surcroît une organisation physique robuste, qui semblait lui promettre de longs jours. Une catastrophe a tranché prématurément sa carrière. Mais déjà il avait su donner sa mesure et parvenir aux plus hautes situations qu'il lui fût possible d'ambitionner, en laissant une œuvre scientifique qui suffit pour assurer l'honneur de son nom. Arago proposa au jeune lauréat de l'admettre à l'*Observatoire* comme élève-astronome. Mais Savary, qui jugeait la position précaire, le détourna de ce dessein, et Delaunay devint élève-ingénieur des Mines. (...) »

Deux ans après, en 1841, il donnait à l'*Académie* une *Note sur la précession des équinoxes...* : c'est essentiellement à Delaunay que Fulcanelli dut ses savoirs sur ladite précession des équinoxes, sujet central de la fin du film *La Révélation des Pyramides*, certes, mais aussi chapitre important du *Finis Gloriae Mundi*...

Voici ce que rapporte un biographe de Fulcanelli, qui rejoint les occupations principales – semble-t-il – de sa famille et de ses amis, et qui complètera le tableau esquissé de ses propres activités : « L'Exposition de 1867 apporta à ces occupations actives un court intermède administratif. A diverses reprises, [Fulcanelli] représenta ou suppléa dans des obligations officielles de Chancourtois, devenu secrétaire de la *Commission impériale de l'Exposition* ; c'est ainsi qu'il fut rapporteur des *Conférences publiques internationales instituées en vue de l'unification des poids et mesures*. »...

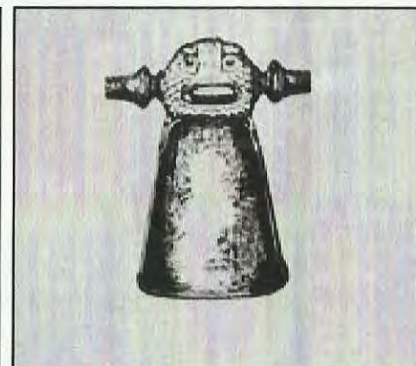
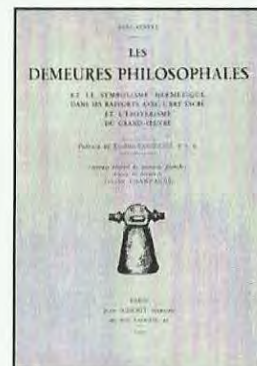
Prévenir d'un indicible danger !

Si l'on savait lire cabalistiquement les images – anagrammes de magies – que l'on voit à profusion aux frontispices des livres anciens – et Fulcanelli à travaillé sur ce modèle de parution, à l'évidence – il suffit de lire les titres en entier – leurs contenus sémantiques nous serait d'un grand secours pour appréhender correctement les idées-messages y contenus, parfois d'une extrême importance, mais qui ne doivent pas être dévoilés à l'importun : n'est-il pas évident, désormais instruits et prévenus du vrai projet de Fulcanelli, que les illustrations de ses deux ouvrages connus sont *réellement* destinées à nous mettre en garde *face à une menace de mort imminente* ? Ne voyez-vous pas, sur la couverture du *Mystère des cathédrales*, ci-après, la figuration de l'orbe terrestre – un miroir – et de la mort – un crâne, autre figuration du temps), celui-ci regardant de biais un homme qui rit (Victor Hugo vous l'eut assuré), non loin d'une femme réjouie, les deux paraissant insoucians et inattentifs ?

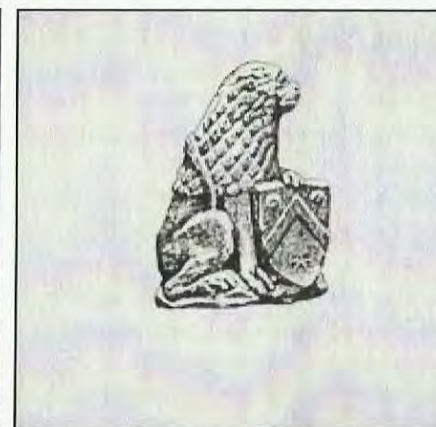


Ne voyez-vous pas davantage, sur le frontispice des *Demeures philosophales*, une cloche, destinée à avertir d'un danger, celle-ci ayant même été choisie pour la forme humanoïde qu'elle propose :

ne dirait-on pas en effet, que l'on y discerne la face apeurée et crispée d'un personnage à *grandes oreilles* en train de crier sa peur et son désarroi ?



Et ce lion, marchant sur un écu montrant un chevron et deux 'boules', n'est-il pas l'image du Soleil écrasant le temps de son feu (triangle pointe en haut = glyphe du feu), ainsi qu'une face humaine aux yeux agrandis d'étonnement et de terreur, la bouche muette de stupeur devant l'indicible ?



Nous ne pouvons que laisser nos Lecteurs se faire leur propre opinion, à la fois sur la traduction des images, *et ce qu'elles disent...*

Démonstration de la vérité de l'Alchimie

Voici, en guise de conclusion, une contribution salutaire et forte, peut-être quelque peu ardue à saisir et à comprendre par tout un chacun, mais d'une extrême portée culturelle *et historique*...

Que l'on veuille nous excuser pour son apparente aridité, mais nous pouvons affirmer qu'en relisant cet ultime chapitre attentivement, souvent et régulièrement, chacun le comprendra jusqu'en ses profondeurs, et ne doutera plus de l'intelligence et du savoir de nos très lointains prédécesseurs, ni de la vérité de l'Alchimie, *ultime recours salvateur dans la 'modernité'*...

On sait que nos Anciens ont jugé bon de donner aux jours et aux métaux les mêmes noms qu'aux planètes et réciproquement, et ce dès environ 30 siècles avant notre ère : c'est ce qu'on appelle le *catastérisme*. Est-il possible que cette identité de désignation ne doive rien au hasard, à l'imagination, à l'ignorance ou à la stupidité, comme on l'affirme, et qu'au contraire, c'est avec un grand savoir et une profonde intelligence que nos Anciens nous léguaient, à leur manière, une belle tranche de leur culture ?

C'est ce que nous montrerons ici : l'on verra en quoi et pourquoi l'Alchimie, l'Astrologie – donc la chimie et l'astronomie –, la musique, les alphabets et le calendrier sont indissolublement liés, et qu'en effet « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », comme l'affirme la *Table d'Emeraude*... Rappelons préalablement que les Anciens sages ne morcelaient pas le savoir comme cela se fait de nos jours, et que leur connaissance des nombres – *du* Nombre, l'invariant commun –, devait probablement être différente de celle de l'homme moderne. On pourra ainsi mieux se convaincre qu'ils n'étaient pas d'épaisses brutes ignorantes et animales, assujetties à leurs besoins immédiats, et plongés dans l'imaginaire infantile...

Observons attentivement : la ligne qui commence le tableau ci-dessous est constituée, par ordre de succession de gauche à droite : du nom de la planète, du nom du métal correspondant à cette planète, de l'indicatif de ce métal sur la *Table des Eléments* de Mendéléiev (à fin de vérification dans un dictionnaire ou sur

Wikipedia), suivi de son Nombre atomique (Na ci-dessous), qui est celui des électrons en orbite autour du noyau, de l'énantiomère de ce nombre atomique (ce nombre, mais lu de droite à gauche, par ex. 26 = 62, écrit *Enant.* dans le tableau ci-dessous), puis de la somme du Na (26) et de son énantiomère (62) (donc, pour l'exemple, $26 + 62 = 88$, écrit *Na+En* ci-après).

Planètes	Métal	Elément	Na	Enant.	Na + En.
Soleil	Or	Au	79	97	176
Lune	Argent	Ar	47	74	121
Mercure	Hydrargyre	Hg	80	08	88
Vénus	Cuivre	Cu	29	92	121
Mars	Fer	Fe	26	62	88
Jupiter	Etain	Sn	50	05	55
Saturne	Plomb	Pb	82	28	110
Uranus	Uranium	U	92	29	121
Neptune	Neptunium	Np	93	39	132
Pluton	Plutonium	Pu	94	49	143

L'observation y montre immédiatement des correspondances aussi nombreuses que singulières...

Nous les relèverons par ordre, puis offrirons quelques opérations ainsi que nos commentaires succincts, dans les domaines si divers – mais complémentaires pour les Anciens – de l'astronomie, de l'astrologie, de la mythologie, de la métallurgie, de la musique et de l'alchimie, etc. qu'ils liaient étroitement...

Et non pas seulement par l'allégorie ou la mythologie.

Pour bien suivre et comprendre, il convient de se reporter à chaque fois à ce tableau...

Allons-y ! Courage !

L'or est la somme des deux Planètes dites *bénéfiques* et *vitales* en astrologie, Jupiter et Vénus, qui se trouvent assemblées dans le signe des Poissons (où Jupiter et Neptune sont dits Maîtres, et Vénus est dite exaltée), Signe d'Eau, mais surtout Signe Mutable ; en effet ; $50 + 29 = 79$. Or potable ?

A propos de Vénus, le Cuivre (29), Planète porteuse de vie, son énantiomère – 92 – donne le nombre exact d'Eléments naturels non radioactifs portés par la *Table des Eléments de Mendeleïev*.

Deux fois Argent font Plutonium ; $47 \times 2 = 94$.

Observons maintenant des couples de Planètes/Métaux :

Fer + 3 = Cuivre, soit $26 + 3 = 29$; couple Mars et Vénus.

Argent + 3 = Etain, soit $47 + 3 = 50$; couple Lune et Jupiter.

Or + 3 = Plomb, soit $79 + 3 = 82$; couple Soleil et Saturne.

Etain + 30 = Hydrargyre, soit $50 + 30 = 80$; couple Jupiter et Mercure, les deux amateurs de métamorphoses en mythologie...

Par certaines associations métalliques, nous pouvons également voir apparaître certains nombres récurrents ;

Cuivre + Argent = 76

Fer + Etain = 76

(comparez la croix des associations métalliques de ces lignes...)

Cuivre + Or = 108

Fer + Plomb = 108

(notons que la corde Phi – le célèbre Nombre d'or – du décagone étoilé est égale à un angle de 108° , et, à propos de Nombre d'or : Cuivre $\times 1,618$ = Argent, soit, autrement dit, la Lune est le Nombre d'or de Vénus ; par ailleurs Vénus porte le nombre de jours de la révolution lunaire synodique en jours en guise de Nombre atomique, soit 29 jours, ce que vous découvrirez dans le deuxième opus et film documentaire intitulé *La Révélation des Pyramides*, dont nous sommes l'auteur, mais de manière développée et, surtout, exposé avec plus de précision en 3D...).

Cuivre + Cuivre + Etain = 108

Or + Cuivre, soit l'*Aurichalque* des Atlantes qu'on obtient si on fait l'alliage lors d'une conjonction supérieure Soleil/Vénus = 108

Argent + Plomb = 129

Or + Etain = 129

Mais, hélas, voilà plus difficile à suivre, bien que plus intéressant, plus profond, et surtout, plus utile : il convient de toujours se reporter au tableau ci-avant proposé pour suivre plus aisément...

Na+En de Au (176) est le double de Na+En de Fe (88), ce dernier étant égal au Na+En de Hg, valant 88 ; n'est-il pas

remarquable que les Philosophes hermétiques aient prétendu que leur Mercure et leur Soufre – qu'ils dénomment fort souvent leur *Acier* ou *Magnésie* – entrent dans la composition de l'Or (Na+En de Fe + Na+En de Hg = Na+En de Au) ? Donc, d'une certaine manière, Mercure + Fer = Or. On aura remarqué que les métaux de l'Œuvre des Philosophes, qui ne sont pas les métaux communs désignés sous ces noms, sont très proches les uns des autres dans la *Table des Eléments de Mendeleïev* : Or = 79, Mercure = 80, Plomb = 82... Au surplus, on notera que Na+En de Fe (88) et Na+En de Hg (88) appellent chacun le Radium, qui a tant passionné les époux Curie, dont le Nombre atomique est 88, ce qui – n'en déplaise à des chercheurs tels qu'Albert Cau – ne signe pas leur radioactivité. Par ailleurs, Na+En de Hg = 88 est le nombre de jours nécessaires à Mercure pour faire sa révolution autour du Soleil. En astrologie médicale, Mars signe l'énergie musculaire, alors que Mercure signe l'énergie nerveuse ; on sait que l'anémie – le manque de fer organique et notamment sanguin – enlève dans le même temps les dynamismes nerveux et musculaire, constitutifs de la volonté. Analogiquement, on notera que Mercure est la première planète à partir du Soleil, alors que Mars est la première à partir de la Terre, et que la volonté et la force sont premières...

Na+En de Ag (121) est le même que Na+En de Cu (121 aussi...), et encore le même que Na+En de U (toujours 121). Entre ces deux derniers métaux, la relation est encore affirmée par le fait que le Nombre atomique de Cu est l'énantiomère de U (Na de Cu 29 et Na de U 92), et par conséquent, que le Nombre atomique de U (92) est l'énantiomère de Cu (Enant. de Cu 92 et Na de U 92). Na+En de Sn est la moitié de Na+En de Pb... Faut-il en déduire que Jupiter $\times 2$ = Saturne ? Et d'où viendrait alors que les glyphes astrologiques de Jupiter et de Saturne soient tout les deux composés des deux mêmes glyphes – la croix et le ménisque – mais placés différemment ? Notons encore, toujours en astrologie, que Jupiter figure le principe d'expansion et d'extraversion, celui de la vie publique et sociale, alors que Saturne formalise le principe inverse de la rétention et de l'introversion, tout comme celui, encore inverse par rapport à Jupiter, de la vie intérieure et

privée (voire privée de tout !)... Hg et Sn sont les deux seuls métaux portant un nom de planète dont le nombre atomique est exprimé en dizaines, respectivement 80 et 50. Les astrologues, curieusement, disposent les maîtrises du Maître de l'Olympe et de son Messager, Jupiter-Zeus et Mercure-Hermès, dans le carré des "signes mutables", les Gémeaux et la Vierge pour Mercure, et le Sagittaire et les Poissons pour Jupiter. Ces quatre Signes constituent les quatre Eléments, et dans l'ordre du Zodiaque : Air, Terre, Feu, Eau ; ce qui est une précieuse indication en alchimie. Cette situation ne s'explique-t-elle pas naturellement si l'on considère que le Nombre atomique de Fe (26) ajouté à celui de Cu (29) donnent le Na+En de Sn (55) ? Le Na du Fe ajouté à celui du Cu ne rappelle-t-il pas la scandaleuse union mythologique de Mars et de Vénus ? Rappelons que c'est Mercure qui mit discrètement ces deux-là en relation, alors que Jupiter était dans le secret... des Dieux ! Il est sûr que les récits mythologiques recèlent des connaissances cryptées très relevées, accessibles seulement aux amateurs des vraies sciences de la Nature... et aux hermétistes, qui sont les authentiques cabalistes ; les Lecteurs les plus attentifs (re)lirons Michel Maïer et Dom Pernety à ce sujet...

Mais revenons à notre démonstration, et terminons :

le Na de Ag, 47, une fois doublé, est égal à celui du Pu (94).

le Nombre atomique de Ag (47) multiplié par 2 est égal à celui de Pu, 94. Na+En de Ag (121) est égal à Na+En de Pb ajouté à l'énantiomère de ce Na+En, c'est-à-dire $110 + 011 = 121$.

Résumons quelque peu la situation : on a noté la liaison entre le Soleil et Mercure, entre le Soleil et Mars, entre Mars et Mercure, entre Mars et Vénus, entre Vénus et Uranus, entre la Lune et Vénus et Uranus, entre Jupiter et Saturne, entre Vénus + Mars et Jupiter... Tout ceci étant dit, approfondissons les relations entre planètes et métaux par le biais de l'astrologie et de l'alchimie, disciplines-sœurs s'il en est ; nous montrerons ci-après que ce que l'on nomme la Maîtrise des signes par les Planètes est fondée sur des caractéristiques métalliques et astronomiques, ainsi qu'étroitement liée à la notion d'ordre et d'espace-temps...

Cette partie s'adresse plutôt à des Lecteurs déjà avertis en matière d'astrologie. Par ailleurs, nous mettrons en œuvre une opération d'ordre arithmétique et arithmosophique dénommée 'réduction philosophique', consistant à ramener un quelconque chiffre composé à un nombre entre 1 et 9 en ajoutant ses constituants, puis à interpréter ce résultat.

Exemple : soit le chiffre 217. Sa réduction philosophique se fait ainsi ; $2 + 1 + 7 = 10$, $1 + 0 = 1$, 1 s'interprète comme 'Origine, source, départ, principe, unité, initiateur, père, aïeul, etc', selon le contexte de la mise en œuvre. Voyons la pratique...

La réduction philosophique de Na+En de Au, 176, fait $1 + 7 + 6 = 14$, puis pour 14, $1 + 4 = 5$, ce qui nous envoie à la Maison V, dont le Soleil, analogiquement l'Or, est Maître.

La réduction philosophique de Na+En de Ag, 121, fait $1 + 2 + 1 = 4$, ce qui nous envoie à la Maison IV, dans laquelle la Lune – donc l'Argent – est en Maîtrise : voilà pour les Luminaires.

La réduction philosophique du Na de Cu, 47, fait $4 + 7 = 11$, et, pour 11, $1 + 1 = 2$, ce qui renvoie à la Maison II, où, en effet, Vénus, le cuivre, est en Maîtrise.

La réduction philosophique du Na de Fe, 26, fait $2 + 6 = 8$, ce qui envoie à la Maison VIII, dont la Maîtrise est assurée par Mars, le fer. Voilà pour les planètes telluriques.

Nous avons vu plus haut le caractère polyvalent de Jupiter-Etain et de Mercure-Hydrargyre, ambivalents et, d'une certaine manière, hermaphrodites, ce qui se traduit dans la mythologie gréco-latine par les multiples métamorphoses de Jupiter-Zeus avant accouplement, et pour Mercure-Hermès, par ses différents aspects et très nombreuses capacités. Les valeurs de ces deux métaux, 50 pour l'Etain et 80 pour l'Hydrargyre, correspondent aux lettres de l'alphabet hébreu de rang 5 et 8, *Hé* et *Heth*, soit à la lettre H, consonne et voyelle à la fois, aspirée ou expirée, transmutant la prononciation de la lettre C et de la lettre P, etc...

Au surplus, toujours en matière de liaison métaux/planètes astronomico-astrologiques, on notera ce qui suit :

– aux planètes dites personnelles et telluriques, auxquelles on ajoute les Luminaires – le Soleil et la Lune – correspondent les

métaux dits *catalyseurs*, soit l'or, l'argent, l'hydrargyre, le cuivre, et le fer. Ces métaux s'appartiennent ainsi : l'or et le fer, métaux masculins, l'argent et le cuivre, métaux féminins, et, au milieu, métal neutre, l'hydrargyre et, quoiqu'en petite partie seulement, l'étain.

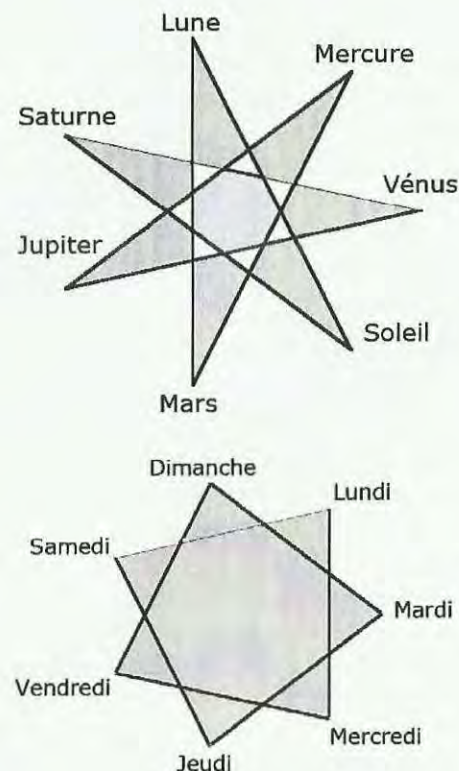
– aux planètes dites de relations et semi-gazeuses correspondent les métaux *non catalyseurs*, l'étain et le plomb, qui sont appariés eux aussi mais dans une curieuse relation : Jupiter, nous l'avons montré plus haut, est de nature double, sur le modèle de Mercure, comme l'est aussi Saturne, par le fait méconnu mais vérifiable que la durée de sa révolution correspond, en années, à la révolution lunaire synodique en jours, soit 29 jours, en même temps qu'elle correspond, en mois, à la révolution dite solaire, qui fait, elle, 365 jours. Regardez par ailleurs leurs glyphes : même composants...

– Les planètes dites trans-personnelles et gazeuses, correspondent quant à elles aux *métaux radioactifs*, soit Uranus, Neptune, et Pluton, soit l'Uranium, le Neptunium, et le Plutonium.

A présent, réfléchissons ; le contenu savant de ce qui précède et de ce que nous allons à présent exposer était à la portée de quiconque, qu'il soit simple curieux, universitaire, ou scientifique ; mais qui en aurait pu faire son instruction par sa propre découverte ?

Ceci, en effet, semblant attendre chacun de nous, est sous nos yeux et dans nos oreilles partout et tous les jours, mais si cela n'était pas transmis et offert libéralement – ici en forme de démonstration – qui le verrait et qui l'entendrait ?

En installant les jours de la semaine dans l'ordre de succession des planètes astrologico/astronomiques proposé par Claude Ptolémée (soit Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, et Saturne) à chaque pointe d'un heptagone étoilé, c'est-à-dire d'une figure géométrique régulière à sept pointes inscriptible dans un cercle, et en commençant évidemment par la Lune, le mobile le plus rapide dans le ciel, ce qu'avait fait l'encyclopédiste Jules Scaliger (*De elementatione temporum*), on découvre, en allant de quatre pointes en quatre pointes, la succession des jours de la semaine telle que nous la connaissons (ex. : Lune (lundi) 1-2-3-4 = Mars (mardi), etc.)...

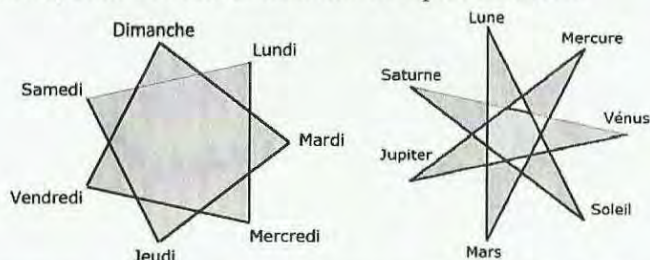


Considérons à présent la succession des jours de la semaine :

- Dimanche, pour le Soleil (en latin 'Dies solis', puis, depuis l'empereur Constantin, 'Dominica dies'),
- Lundi, pour la Lune (Luna dies), Mardi, pour Mars (Martis dies),
- Mercredi, pour Mercure (Mercuri dies), Jeudi, pour Jupiter (Jovi dies),
- Vendredi, pour Vénus (Veneri dies), et enfin Samedi, pour Saturne (Saturni dies), ce dernier jour, celui du Shabbat des juifs, étant mieux entendu dans d'autres langues ; Sabbato (italien), Sabbado (portugais), Sabado (espagnol), mais Saturday en anglais...

En installant les jours de la semaine dans notre ordre habituel, à chaque pointe d'un autre heptagone étoilé et en suivant les lignes de sa construction comme pour le précédent – en allant de trois

pointes en trois pointes –, nous pouvons observer que les Anciens connaissaient le système héliocentrique, et que l'ordre ainsi découvert classe à droite de cet heptagone étoilé les planètes astrologico/astronomiques dites *inférieures* (entre le Soleil et la Terre) par ordre de vitesse, et à gauche du cercle, les planètes *supérieures*, entre la Terre et Saturne : de rapide à lente...



Voyons à présent du côté de la musique et des planètes : dans un article de feu le professeur d'anthropologie au Collège de France Louis-Claude Vincent, paru en 1981 sous le titre de *Similitude des données astronomiques chez les Indous, les Ethiopiens, les Egyptiens*, celui-ci exposait les remarques et le problème suivants : « Il est incontestable qu'il existe une similitude totale entre la théorie des Indous sur l'harmonie des corps célestes et celle des Ethiopiens, reprise par les Egyptiens puis Pythagore qui, bien entendu, se l'appropriâ.

Le tableau ci-dessous donne les correspondances entre notes de musique, planètes et jours de la semaine, avec l'ordre de classement pour chaque destination [ce qui serait plus clairement exposé ainsi :

première colonne ; ordre des notes de musique,
deuxième colonne ; notes de musique elles-mêmes,
troisième colonne ; ordre des planètes – visibles – selon leur éloignement du Soleil,
quatrième colonne ; les planètes elles-mêmes,
cinquième colonne ; les jours de la semaine,
et sixième et dernière colonne, ordre des jours de la semaine [d'ailleurs faux, car commençant avec le lundi et non avec le dimanche]. »

1	DO	6	Jupiter	Jeudi	4
2	RÉ	5	Mars	Mardi	2
3	MI	1	Soleil	Dimanche	7
4	FA	3	Vénus	Vendredi	5
5	SOL	2	Mercure	Mercredi	3
6	LA	4	Lune	Lundi	1
7	SI	7	Saturne	Samedi	6

« On constate – poursuit-il – que l'ordre des planètes n'est pas conforme à celui des notes ; pas davantage celui des jours. Or ces ordres, *incobérents et injustifiables*, sont *rigoureusement les mêmes en Inde et en Ethiopie*. »...

N'eut-il pas mieux valu écrire « *en apparence* incohérents et injustifiés », et exposer ces données dans l'ordre qui s'impose à l'évidence...

Comme ci-après ?

Dimanche	1	Soleil	1	MI	3
Lundi	2	Lune	4	LA	6
Mardi	3	Mars	5	RÉ	2
Mercredi	4	Mercure	2	SOL	5
Jeudi	5	Jupiter	6	DO	1
Vendredi	6	Vénus	3	FA	4
Samedi	7	Saturne	7	SI	7

Les jours y sont exposés dans leur ordre habituel ; les nombres indiquant leur rang le sont par conséquent aussi. Les planètes associées sont justifiées dans leur place par le nom des jours. Les nombres suivants indiquent l'ordre des planètes selon leur rang d'éloignement du Soleil. Dès lors, on constate que les notes associées se succèdent dans l'ordre naturel dit des *quartes*, c'est-à-dire avec un intervalle de quatre notes entre chacune : ainsi, de MI à LA, il y a quatre notes, de LA à RÉ aussi, comme de RÉ à SOL, de SOL à DO puis de DO à FA et enfin de FA à SI...

De la même manière, quatre notes séparent les notes SI et MI, deux notes dont la voyelle est la même, I, lettre emblème de l'Intelligence, de l'Idée, et qui ouvrent et ferment la série.

C'est donc là un cycle dans sa perfection complète, mais restée invisible et donc incompréhensible à cet homme pourtant très instruit et réputé perspicace ; un scientifique de profession.

Nous pouvons faire une remarque supplémentaire, qui est une démonstration de plus de la *cohérence* de ce tableau : dans la dernière colonne de droite, celle du rang des notes dans la gamme usuelle de référence, celle de Do : en faisant la somme de ces chiffres deux colonnes par deux, une suite numérique descendante apparaît, sauf pour la dernière ligne :

$$3 + 6 = 9$$

$$6 + 2 = 8$$

$$2 + 5 = 7$$

$$5 + 1 = 6$$

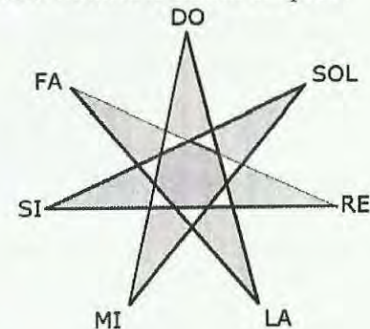
$$1 + 4 = 5$$

$$4 + 7 = 11$$

Il n'y a donc rien de curieux à ce que « les Indous, les Ethiopiens et les Egyptiens » aient possédé le même ordre, mais qu'ils aient préféré le livrer caché – ou plus exactement *fermé* – comme il convient à la transmission traditionnelle des hautes notions relatives à l'organisation de l'Univers et de la partie qui nous importe ; le système solaire. D'un point de vue musical, cette suite de quartes appelle quelques commentaires... DO désigne Jupiter, le Maître du ciel et le Patron des dieux : DO commence le mot D^Ominus, le Maître. Dans la gamme de DO, celle de référence, si l'on considère son rang dans la suite des jours, il correspond à la note SOL, le SOLeil. L'intervalle de DO à SOL est dit de quinte : c'est celui qui solidifie l'accord. La quinte, par ailleurs, est une quarte retournée (SOL à DO). En outre, dans l'hébreu, Do signifie 'puissance, majesté, force'...

En installant les notes de la gamme de Do dans leur suite naturelle sur les pointes d'un heptagone – polygone régulier inscrit à sept côtés –, et en les faisant suivre d'une pointe sur deux dans le sens des aiguilles d'une montre – le sens dextrogyre –, on obtient la

suite des notes de la colonne ci-dessus, mais dans le sens montant (Jeudi, Mercredi, Mardi, Lundi, Dimanche, Samedi et Vendredi), comme le montre le dessin ci-après :



Est-il besoin d'insister ?

Heureux ceux qui – joignant l'utile à l'agréable, selon le mot du poète Horace – sauront grâce à ce bref exposé musico-géométrico-temporel, restituer l'ordre sous-jacent de notre système solaire sans en passer par des « théories » aussi inutiles qu'absconses et tintinnabulantes...

Car est-il besoin pour cela d'en référer à la *Musique des sphères* ?

On notera que l'historien grec Dion Cassius (II^e siècle) offrit une explication de la dénomination des jours de la semaine tout aussi valable que la précédente, qu'il prétendit tenir des Egyptiens, et qui retiendra l'attention de ceux qui se préoccupent de Magie... s'ils possèdent quelque jugement...

Il montre qu'en désignant successivement chaque heure de la journée de 24 heures du nom d'une Planète, dans l'ordre donné par Ptolémée, en commençant par Saturne pour la première heure, Jupiter pour la deuxième, Mars pour la troisième, et ainsi de suite (voir plus haut), on obtient ; Samedi, Dimanche, Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi...

Il convient à présent de donner à chacun des Jour/Planète de notre semaine retrouvée le métal correspondant, suivi de son Nombre atomique (le Na du tableau ci-haut...) :

- Samedi / Saturne / Plomb / 82
- Dimanche / Soleil / Or / 79
- Lundi / Lune / Argent / 47
- Mardi / Mars / Fer / 26
- Mercredi / Mercure / Hydrargyre / 80
- Jeudi / Jupiter / Etain / 50
- Vendredi / Vénus / Cuivre / 47

Soit, mais comment faire alors pour restituer l'ordre des Nombres atomiques de ces Métaux/Planètes/Jours ?

Très simplement !

Il s'agit de lire d'une colonne à l'autre, alternativement, tout en constatant que l'ordre des jours est conservé...

Samedi		82
↓		
Dimanche		80
↓		79
Lundi		50
↓		47
Mardi		29
	↗	26
	Mercredi	
	↓	
	Jeudi	
	↓	
	Vendredi	

Ce qui paraît amplement démontrer – nous semble-t-il – la connaissance des Nombres atomiques des métaux par les Anciens... et répondre à l'universitaire René Alleau, qui se questionnait dans un de ses estimables ouvrages (*Aspects de l'Alchimie traditionnelle*, Ed. de Minuit, p. 27), disant :

« Sans doute serait-il absurde de penser que les alchimistes eussent connu la structure de la matière telle que nous l'avons découverte. » Non, Monsieur Alleau, cela n'a rien d'absurde, et se démontre aisément pourvu que l'on ait pas étudié à l'Université... Si nous continuons à extraire un ordre particulier à cet ensemble qu'on appelle la semaine, qui nous a déjà fourni la connaissance des vitesses des planètes et leur disposition par rapport à la Terre et au Soleil, et qui nous a montré la suite des Nombres atomiques des métaux, nous obtenons – encore – une indication de nature géologico-alchimique :

Samedi
Dimanche
Lundi
Mardi

C'est-à-dire, en lisant verticalement, Plomb joint à Argent, et Or à Fer, soit l'association que nous propose la Nature elle-même...

Car en effet, dans les mines, le plomb recèle constamment un peu d'argent, et ces deux métaux Pb et Ag sont pratiquement toujours trouvés ensemble : ce sont les métaux "blancs" des alchimistes. Quant aux terres riches en fer, elles ne sont jamais très éloignées des filons ou des paillettes d'or ; ce sont là les métaux "rouges" des alchimistes.

C'est là un constat d'évidence, confirmé par les minéralogistes... et les *mineurs* (suivez mon regard fulcanoïde !).

Quant aux jours restant (Mercredi, Jeudi, Vendredi), il conviendra de relire la première partie de ce chapitre pour se convaincre de leur valeur dans le domaine des métamorphoses, et d'ajouter que, d'un point de vue astrologique, Vénus est exaltée en Poissons, où Jupiter est Maître, et en Gémeaux où Mercure est Maître...

Afin de montrer que ce savoir était étendu à toute la planète Terre, d'une part, et qu'il transitait à travers le temps et l'espace par des moyens aussi universels que – paradoxalement – discrets et à la portée de tous quasiment partout d'autre part, donnons un exemple de plus de cette connaissance intime des métaux, grâce au tableau suivant, qui entraîne dans le monde passionnant et bien peu et mal connu des langues, véhicules des idées, des sentiments, et parfois... de vérités oubliées...

Il convient juste avant cela de rappeler que les Arméniens dont il est fait mention ci-après, serait le premier peuple à se sédentariser aussitôt après l'épisode biblique – et peut-être historique d'un point de vue analogique – dit du Déluge... Ainsi, les hommes du Mont Ararat seraient-ils les héritiers involontaires de la culture issue de l'Atlantide, après que celle-ci ait été engloutie lors de ce fameux Déluge ?

LE POIDS ATOMIQUES DES METAUX ETAIT-IL CONNU DES ANCIENS ARMÉNIENS ?

Il semble que les anciens Arméniens aient inscrit la valeur du poids atomique des métaux grâce à la méthode de chiffrage classique des lettres de leur alphabet de 38 lettres. Ainsi, comme on le voit ci-après, celles-ci, assemblées pour composer le nom des métaux, ont pour somme desdits noms de ces métaux le poids atomiques de chacun d'eux...

Et ce, depuis l'invention de l'écriture arménienne, appelée le grabar, datée de 405 de notre ère, et inventée par Saint Mesrop Machtots

Ո Մ Կ Ի	– Or	Au 79	$\text{Ո}^{24} + \text{Մ}^{29} + \text{Կ}^{15} + \text{Ի}^{11} = 79$
Մ Ե Դ	– Cuivre	Cu 29	$\text{Մ}^{20} + \text{Ե}^5 + \text{Դ}^4 = 29$
Ա Ր Ծ	– Argent	Ag 47	$\text{Ա}^1 + \text{Ր}^{32} + \text{Ծ}^{14} = 47$
Ա Լ Գ Ս Թ	– Fer	Fe 26	$\text{Ա}^1 + \text{Լ}^{12} + \text{Գ}^3 + \text{Ս}^1 + \text{Թ}^9 = 26$
Կ Լ Ս Է Կ	– Etain	Sn 50	$\text{Կ}^{15} + \text{Լ}^{12} + \text{Ս}^1 + \text{Է}^7 + \text{Կ}^{15} = 50$
Ա Ր Ը Ի Ը	– Plomb	Pb 82	$\text{Ա}^1 + \text{Ր}^{32} + \text{Ը}^{19} + \text{Ի}^{11} + \text{Ը}^{19} = 82$
Մ Լ Գ Ի Կ	– Hydrargyre	Hg 80	$\text{Մ}^{29} + \text{Լ}^{22} + \text{Գ}^3 + \text{Ի}^{11} + \text{Կ}^{15} = 80$

Pour vérifier cette étrange assertion, cependant solidement et correctement étayée, il conviendra de pousser plus avant dans la vérification factuelle : voici donc un tableau des correspondances numérico-lettriques de cet alphabet arménien :

1/ cela validera notre allégation

2/ cela démontrera que les relations numérico-lettriques ne sont pas l'apanage des Hébreux seuls, et il s'en faut de beaucoup ! Voici une brève relation explicite : « Ce ne furent point les Esséniens qui communiquèrent aux juifs cette nouvelle Cabale ; il est certain qu'aucun étranger n'était admis à la connaissance de leurs mystères. Ce fut Siméon Schetachides qui apporta d'Égypte ce nouveau genre de tradition. Il est certain d'ailleurs que les juifs, dans le séjour qu'ils firent en Égypte sous le règne de Cambyse, d'Alexandre le Grand et de Ptolémée Philadelphie, s'accommodèrent aux mœurs des Grecs et des Égyptiens, et qu'ils prirent de ces peuples l'usage d'expliquer la Loi d'une manière allégorique et d'y mêler des dogmes étrangers. » (Jacques de Basnage, *Histoire des juifs*, tome I, livre III, chap. 9 et suivants).

Ա	1	Ժ	10	Հ	100	Ո	1000
Բ	2	Ի	20	Ս	200	Ս	2000
Գ	3	Լ	30	Յ	300	Կ	3000
Դ	4	Մ	40	Ն	400	Տ	4000
Ե	5	Ծ	50	Ը	500	Ր	5000
Զ	6	Կ	60	Ո	600	Յ	6000
Է	7	Ն	70	Զ	700	Ի	7000
Ը	8	Ջ	80	Պ	800	Փ	8000
Թ	9	Ղ	90	Չ	900	Ք	9000

Les méthodes de transmission des Anciens, fort nombreuses et variées, toujours ingénieuses et littéralement invisibles au vulgaire, ont été serrées par eux dans une expression qui intrigue et séduit : la *Langue des Oiseaux*, ou, mieux dit, la *Cabale hermétique*, nous l'avons dit... Faisant feu ou flèches de tous bois, ils laissèrent ainsi à la discrétion de ceux qui les entendaient, toutes sortes d'informations fort précises, précieuses et nombreuses, notamment dans les divers alphabets, et spécialement dans le notre, constitué de 26 lettres ; c'est grâce à celui-ci et dans celle-là que nous choisirons quelques exemples aussi curieux que susceptible, pensons-nous, de faire utilement réfléchir...

Le chimiste Allemand Döbereiner avait, en son temps, proposé une voie d'investigation à base d'opérations entre différentes valeurs admises en chimie, dont voici un spécimen : Lithium (poids atomique 7) + Potassium (poids atomique 39) = 46, soit Sodium (nombre atomique 23) multiplié par 2... Ce qui ne laissa pas d'agacer ses collègues, quand cela ne les fit pas rire...

Cette manière toute pythagoricienne de voir le monde, organisé par les nombres, avait mieux réussi à Mendéléïev...

À ce sujet, attirons brièvement l'attention sur une étonnante correspondance entre lettre et nombre dans sa célèbre *Table des Eléments* : la lettre N est attribuée à un corps simple, un gaz, nommé Azote. La lettre N le désigne du fait que l'ancien nom de cet élément – dont on emprunta l'initiale – était *Nitre*. Et voici la curiosité : son nombre atomique est 14, tout comme le rang qu'occupe cette lettre N dans notre alphabet, le quatorzième...

Par ailleurs, le physicien américain Glenn T. Seaborg, de l'*Université de Berkeley*, isole un nouvel élément radioactif en février 1941, que faute de nom il baptisa momentanément Elément 14. Peu après il proposa le nom de Plutium, qu'il modifia ultérieurement en Plutonium, pour des raisons de facilité de prononciation... Le nombre atomique de cet élément, radioactif, est 94, ce qui est la somme des nombres atomiques du Mercure, 80, ajouté à celui de l'Azote, 14... et dont l'énantiomère, 49, est le nombre atomique de Jupiter, l'Étain. Tout alchimiste comprendra notre propos...

Nous avons attiré l'attention sur l'affirmation des anciens Sages en matière de liaison Terre-Cosmos dans les domaines de la chimie et de la métallurgie : nous invitons de nouveau à réfléchir à cette parenté, mais en abordant cette fois ci, non la liaison planètes-métaux, mais celle qui existerait entre la ceinture d'astéroïdes et le groupe dit des "terres rares". Rappelons que cette ceinture d'astéroïdes forme un disque situé entre deux et cinq fois la distance de la Terre au Soleil, organisée en une alternance de zones denses (la plus importante étant entre Mars et Jupiter) et vides (dites *Lacunes de Kirkwood*). Ces lacunes correspondent à des orbites dont les périodes de révolution sont en rapports simples avec celle de Jupiter (1/2, 1/3, 2/5, 3/7 etc.), ainsi les astéroïdes *Hilda* accomplissent-ils trois révolutions dans le temps où Jupiter en fait deux (pour les planètes, par exemple, Saturne fait environ 29 révolutions autour du Soleil lorsque Jupiter en fait 72, Neptune en fait 3 quand Pluton en fait 2, ou Mercure fait 2 révolutions autour du Soleil dans le temps où elle fait 3 rotations sur elle-même).

Mais ces 'hasards' sont loin d'être épuisés !

C'est au chimiste tchèque Brauner, ami de Mendeleïev, que l'on doit la remarque suivante, de simple bon sens lorsqu'on est observateur : « De même que, dans le système solaire, tout un groupe d'astéroïdes occupe une zone à l'endroit où, par analogie, devrait se mouvoir une seule planète, de même, tout le groupe des éléments des terres rares pourrait occuper dans le système une seule case, là où dans les autres cas se trouve un seul élément ». La remarque vaut d'être pe(n)sée... tout comme l'omniprésence du nombre 7 dans la *Table des Eléments de Mendéléïev*...

A présent, changeons légèrement de cap : on sait désormais la correspondance forte et fort ancienne entre les planètes, les jours de la semaine, les métaux, leur nombre atomique, la musique et ses structures, et les dieux de la mythologie classique gréco-romaine, hérités des enseignements égyptiens : nous avons ainsi donné ci-avant un aperçu des connaissances élevées de nos Anciens et leur maîtrise dans le jeu de ces correspondances, parfaitement positives : nous allons élargir quelque peu ce tableau en ajoutant les lettres de l'alphabet – authentique cabale –, et opérer dans le même sens qu'auparavant...

Si l'on attribue aux lettres le nombre correspondant à leur rang dans l'alphabet français, procédé le plus classique en matière de cabale hermétique, nous obtenons, grâce à de menues opérations, des correspondances et des ordonnancements que l'on ne saurait négliger...

Ainsi, Jeudi ($J = 10 + E = 5 + U = 21 + D = 4 + I = 9$) = 49, rejoint l'Étain ($E = 5 + T = 20 + A = 1 + I = 9 + N = 14$) = 49, tout comme Vendredi ($22 + 5 + 14 + 4 + 18 + 5 + 4 + 9$) = 81, qui équivaut donc bien à Vénus ($22 + 5 + 14 + 21 + 19$) = 81.

Mars ($13 + 1 + 18 + 19$) = 51, correspondant au Fer, est en relation avec le Plomb par le mot Samedi ($19 + 1 + 13 + 5 + 4 + 9$) = 51, alors que 51 est le nombre atomique de l'Antimoine et le nombre du mot Métal ($13 + 5 + 20 + 1 + 12$). Alchimie !

Quand au Fer ($6 + 5 + 18$) = 29, il correspond au nombre atomique du Cuivre, 29, et son double ($29 \times 2 = 58$) vaut pour le Plomb, car Plomb ($16 + 12 + 15 + 13 + 2$) = 58, comme le

double de l'Etain ($49 \times 2 = 98$) vaut pour Saturne ($19 + 1 + 20 + 21 + 18 + 14 + 5$) = 98. Alchimie encore !

Le double du numéro atomique du Fer ($26 \times 2 = 52$) correspond à la valeur de la Lune ($12 + 21 + 14 + 5$) = 52, et Lune (52) + Fer (29) = 81, soit Vénus. Alchimie toujours !

Dimanche, jour du Soleil et du Soufre alchimique ($4 + 9 + 13 + 1 + 14 + 3 + 8 + 5$) = 57,

est l'énantiomère de Mercredi, jour de Mercure ($13 + 5 + 18 + 3 + 18 + 5 + 4 + 9$) = 75,

comme Mardi ($13 + 1 + 18 + 4 + 9$) = 45, ajouté à Mars (29), font 74, l'énantiomère du nombre atomique de l'Argent, 47.

L'Or ($15 + 18$) = 33, multiplié par 3, équivaut à Jupiter ($10 + 21 + 16 + 9 + 20 + 5 + 18$) = 99.

Dans un domaine proche, Mercure = 83,

Soufre = 84, et ce dernier nombre est celui du mot

Métaux ($13 + 5 + 20 + 1 + 21 + 24$).

Si Sel vaut pour Soleil et Lune, ou Solide et Liquide par ses initiales, ou encore pour Sang et Lymphé pour les hermétistes :

Sel ($19 + 5 + 12$) = 36, et Vie ($22 + 9 + 5$) = 36.

Sel = 36, soit $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8$

Pour en terminer avec ces fantaisies, montrons cependant une particularité interne des numéros atomiques des sept métaux des Anciens : si l'on soustrait le petit chiffre au grand chiffre de ces nombres atomiques, nous trouvons la suite des nombres. Ainsi,

l'Or (79) vaudra 2 ($9 - 7 = 2$)

L'Argent (47) vaudra 3 ($7 - 4 = 3$)

Le Fer (26) vaudra 4 ($6 - 2 = 4$)

L'Etain (50) vaudra 5 ($5 - 0 = 5$)

Le Plomb (82) vaudra 6 ($8 - 2 = 6$)

Le Cuivre (29) vaudra 7 ($9 - 2 = 7$)

L'Hydrargyre, ou Mercure (80) vaudra 8 ($8 - 0 = 8$)...

Ce qui est intéressant, sachant que Thoth-Hermès-Mercure, souvent évoqué est *le dieu du Huit*, ou encore, de l'*Ogdoade*, en sa qualité de Maître de la ville d'Aschmounein, l'Hermopolis des Grecs, dont le nom signifie en effet *Ville des Huit*...

Souvenez-vous à présent du Plomb, et du fait qu'il vaut deux fois le Fer (29), soit 58

Huit ($H = 8 + U = 21 + I = 9 + T = 20$) = 58...

La Lune (52), ajoutée au Fer (29), font 81,

comme Trois ($20 + 18 + 15 + 9 + 19$)...

Si nous nous reportons maintenant aux nombres de la dernière colonne du premier tableau, celle de droite, appelée Na+En, nous voyons apparaître une singulière relation qui les lient :

Na+En de Or – Na+En de Argent, soit $176 - 121 = 55$,

soit Na+En de Etain.

Na+En de Argent – Na+En de Hydrargyre, soit $121 - 88 = 33$

Na+En de Fer – Na+En de Etain, soit $88 - 55 = 33$

Na+En de Plomb – Na+En de Fer, soit $110 - 88 = 22$

Na+En de Cuivre – Na+En de Plomb, soit $121 - 110 = 11$

Puis augmentation de 11 en 11 : Na+En de Plomb – 11 =

Na+En de Uranium, soit $110 + 11 = 121$

Na+En de Uranium + 11 = Na+En de Neptunium, soit $121 + 11 = 132$

Na+En de Neptunium + 11 = Na+En de Plutonium, soit $132 + 11 = 143$

Na+En de Or – Na+En de Plutonium, soit $176 - 143 = 33$

Il conviendra alors de comparer ces nombres remarquables avec ceux issus de la transposition de ces jours/métaux/planètes en sommes cabalistiques...

En effet, si l'on ordonne le nom des jours selon leur valeur numérique (A = 1, B = 2, C = 3, etc.) soit comme ci-après :

Mardi ($13 + 1 + 18 + 4 + 9$) = 45

Jeudi ($10 + 5 + 21 + 4 + 9$) = 49

Samedi ($19 + 1 + 13 + 5 + 4 + 9$) = 51

Dimanche ($4 + 9 + 13 + 1 + 14 + 3 + 8 + 5$) = 57

Lundi ($12 + 21 + 14 + 4 + 9$) = 60

Mercredi ($13 + 5 + 18 + 3 + 18 + 5 + 4 + 9$) = 75

Vendredi ($22 + 5 + 14 + 4 + 18 + 5 + 4 + 9$) = 81

et que nous en extrayons les énantionères, puis la somme Nombre atomique + énantionère, soit Na+En, comme nous l'avions fait ci-haut, alors :

Mardi (45 + 54) = 99
 Jeudi (49 + 94) = 143
 Samedi (51 + 15) = 66
 Dimanche (57 + 75) = 132
 Lundi (60 + 06) = 66
 Mercredi (75 + 57) = 132
 Vendredi (81 + 18) = 99

On voit aussitôt apparaître des valeurs récurrentes et ordonnées... surtout si l'on calcule et compare les différences.

Nous en terminerons par l'alchimie, avec laquelle nous avons commencé et pour laquelle nous écrivons : selon le brillant Adeptes anglais Eyrenée Philalèthe, savant autant que malicieux auteur du célèbre ouvrage d'alchimie intitulé *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, la succession des couleurs emblématiques des métaux – les règnes ou planètes, comme l'on dit dans ce contexte –, dans la *Semaine des semaines*, c'est-à-dire lors de l'ultime coction philosophique, celle dite du troisième Œuvre, se fait dans cet ordre croissant de difficulté :

- Mercure (Hydrargyre)
- Saturne (Plomb)
- Jupiter (Étain)
- Lune (Argent)
- Vénus (Cuivre)
- Mars (Fer)
- Soleil (Or)...

Ordre qui est aussi, on l'aura compris, celui des affinités métalliques en matière de transmutations alchimiques : le mercure transmutant plus facilement et avec un meilleur rendement que le plomb, qui transmute plus facilement et avec un meilleur rendement que l'étain, qui transmute plus facilement et avec un meilleur rendement que l'argent, etc.

Si l'on redonne à chacun de ces métaux le jour qui lui est associé, et qu'on installe cette suite aux pointes d'un heptagone étoilé, comme déjà fait précédemment, on découvre de nouveau un ordre interne : cette fois-ci, la semaine commence avec le Mercredi, et l'on constate :

Mercredi

Mardi

Jeudi

Lundi

Vendredi

Dimanche

Samedi

Que Samedi et Dimanche sont susceptibles d'être inversés ...

Après ce long et harassant tour d'horizon, nous le concevont, mais hélas forcément très restreint et nous le regrettons, il nous apparaît qu'il est grand temps pour tous d'enlever les œillères et d'abandonner les opinions dictées par les aprioris et autres idées toutes faites, fussent-elles d'origines savantes, de réfléchir par soi-même et d'enfin oser admettre que l'Alchimie, l'Astrologie, l'arithmosophie, la mythologie, la cabale et la méthode analogique, telles qu'entendues par nos Anciens et toujours ainsi employées par les rares hermétistes subsistant de nos jours, ne sont pas des chimères pour doux rêveurs ou romantiques attardés, mais bien des connaissances positives, profondes et naturelles, ainsi que des outils pour approcher le Créateur dans son aspect le plus tangible et immédiat : la matière. Ce qu'avait vu Fulcanelli, lui aussi...

Quoi qu'il en soit, car il restera toujours des opposants irréductibles, nous engageons nos Lecteurs à réfléchir sur cette approche en estimant de près l'avis suivant ; « Dans l'état actuel des connaissances humaines, le seul système à suivre en histoire, en philosophie, en critique, est de n'adopter aucun système. (...) Il suffit d'aborder le problème, dont la solution peut entraîner des conséquences imprévisibles, sans préjugés, sans être influencé par les écoles, quelles qu'elles soient », ainsi que le rappelait Serge Semenovitch Ouvaroff (1785-1855), ministre de l'instruction et président de l'*Académie des Sciences* de St.-Petersbourg (*Etude de philosophie et de critique*) : nous comprendrons alors mieux pourquoi le médecin Guillaume Salmon, grand amateur d'alchimie à qui l'on attribue un *Dictionnaire* (sic) *hermétique* (Paris 1695) et un recueil en quatre tomes des principaux textes d'alchimie (*Bibliothèque des Philosophes chymiques*, chez André Caillau, Paris 1741, avec Jean

Mangin de Richebourg), écrivit, avec une parfaite netteté : « *Philosophie*, Amour de la Sagesse ; nom que l'on donne à la Science ou Art qui enseigne à faire la Pierre Philosophale » (p. 146). Puis : « *Philosophe*, Amateur de la Sagesse : c'est le nom de ceux qui sçavent la Science » (p. 145). Ou encore ; « Les Philosophes Hermétiques sont les seuls qui méritent le nom vénérable de Philosophes, à l'exclusion de tous les autres ; d'autant qu'ils connoissent seuls intimement & à fond, ou radicalement la nature, par le moïen de laquelle ils viennent à la connoissance du Créateur de toutes choses, auquel ils rendent leurs devoirs & hommages : & c'est principalement pour cette raison que Dieu a donné à l'homme une âme raisonnable, capable de le connoître & de l'aimer » (p. 146).

Nous saisissons enfin pourquoi l'on voit apparaître, dans un grand classique de l'alchimie – nous voulons parler de la célèbre *Tourbe des Philosophes*, ouvrage daté des environs du Xe siècle, d'origine arabe et probablement recopié mais démarqué d'un précédent égyptien –, des personnages tels qu'Anaxagore, Démocrite, Parménide, Platon, Pythagore, Socrate, et Zénon, tous philosophes 'classiques', c'est-à-dire rhétoriciens, dialecticiens et éristiciens pour la plupart, mais aussi et surtout, grâce notamment à leur capacité en la cabale hermétique, savants Philosophes de la Nature soumis, sinon au secret, aux contraintes de l'expression voilée, cryptée et fermée...

Et Hermès d'ajouter : « Certains découvriront et connaîtront totalement les secrets de mes écrits et les interpréteront, et même s'ils en gardent quelques-uns pour eux seuls, ils en graveront d'autres pour le bénéfice de l'Humanité »...

C'est là ce que nous avons cru devoir faire, pour le bien du plus grand nombre, et afin d'exalter les consciences disponibles.

A présent, il vous appartient de choisir à qui offrir votre confiance en ce domaine : le vraisemblable ou le vrai ?

Cette *Affaire Fulcanelli* ne fait que commencer...

Esquisse bibliographique...

Nous avons ci-après souligné les ouvrages en liaison avec le film *La Révélation des Pyramides*, et attiré l'attention sur les liens existant entre Albert-Auguste Cochon de Lapparent, alias le *vrai* Fulcanelli, avec d'autres 'Affaires' de diverses formes et importance...

Mémoires pour servir à l'explication de la carte géographique détaillée de la France : Le Pays de Bray, Paris, A. Quantin, 1879.

Affaire Arsène Lupin puis *Rennes-le-Château...*

Traité de géologie, 1882

Abrégé de géologie,

Cours de minéralogie, 1884

La Formation des combustibles minéraux, 1886

Le Niveau de la mer et ses variations, 1886

Les Tremblements de terre, 1887

La Géologie en chemin de fer. Description géologique du Bassin parisien et des régions adjacentes (Bretagne aux Vosges, Belgique à Auvergne), 1888

M. A. de Nantes, et Michel Colombe, dont le frère est berruyer...

Précis de minéralogie, Paris, F. Savy, 1889

Le Siècle du fer, 1890

La question du charbon de terre, Paris, F. Savy, 1890

Notice sur les travaux scientifiques de M. Albert de Lapparent. Supplément à la notice sur les travaux scientifiques de M. Albert de Lapparent.

Deuxième supplément à la notice sur les travaux scientifiques de M. Albert de Lapparent, Paris, Gauthier-Villars, 1890

Les Anciens glaciers, 1893 ; LRDP !

Leçons de géographie physique, 1896

Notions générales sur l'écorce terrestre, 1897 ; LRDP !

Le Globe terrestre, 1899, en trois volumes ; LRDP !

— I. *La Formation de l'écorce terrestre* ;

— II. *La Nature des mouvements de l'écorce terrestre* ;

— III. *La Destinée de la terre ferme et la durée des temps.*

La Providence créatrice,

Les Silex taillés et l'ancienneté de l'homme,

Volcans et tremblements de terre ; LRDP !

La Philosophie minérale, utile en alchimie...

Science et Philosophie, tout autant...

Science et apologétique, six conférences faites à l'Institut catholique de Paris, 1905 : l'engagement chrétien de Fulcanelli, très sensible et permanent dans ses écrits alchimico-hermétiques...

Cours de minéralogie, réédition augmentée, Édit. Masson. 1908

Les grandes lignes de la Géographie physique (Annales d'Orographie, IV, 1894-1895, p. 129-150);

Les oscillations de la côte des États-Unis (Ibid., p. 499-500j ; LRDP !

Dépressions et déserts [V, 1895-1800, p. 1-14) ; LRDP !

Les conditions glaciaires du Groenland (Ibid., p. 526-527) ; LRDP !

Un épisode de l'histoire de la Bar (VI, 1897, p. 79-80);

Les grands traits du continent asiatique, d'après Mr Ed. Suess (XI, 1902, p. 451-450) ; LRDP !

Le Volcanisme XII (1903) (p. 385-402) ; LRDP !

La Montagne Pelée et ses éruptions (XIV, 1905. p. 17-110) ; LRDP !

Sur de nouvelles mappemondes paleogéographiques (XV, 1906, p. 97-114).

Inégalités de la surface du globe (1879) ; LRDP !

La Symétrie sur le globe terrestre (1882) ; LRDP !

Le rôle du Temps dans la Nature (1885) ; LRDP !

La nature des mouvements de l'Écorce terrestre (1890) ; LRDP !

La destinée de la Terre ferme et la durée des temps géologiques (1891) ; LRDP !

La Géomorphogénie (1805) ; LRDP !

Les surprises de la Stratigraphie (1904)

Les nouveaux aspects du volcanisme (1905) ; LRDP !

La chronologie des époques glaciaires et l'ancienneté de l'Homme (1909) ; LRDP !

Dans *Le Correspondant* : *La formation des combustibles minéraux* (1888)

Les Tremblements de terre (1807) ; LRDP !

Les anciens glaciers (1902) ; LRDP !

L'équilibre de la Terre ferme (1894) ; LRDP !

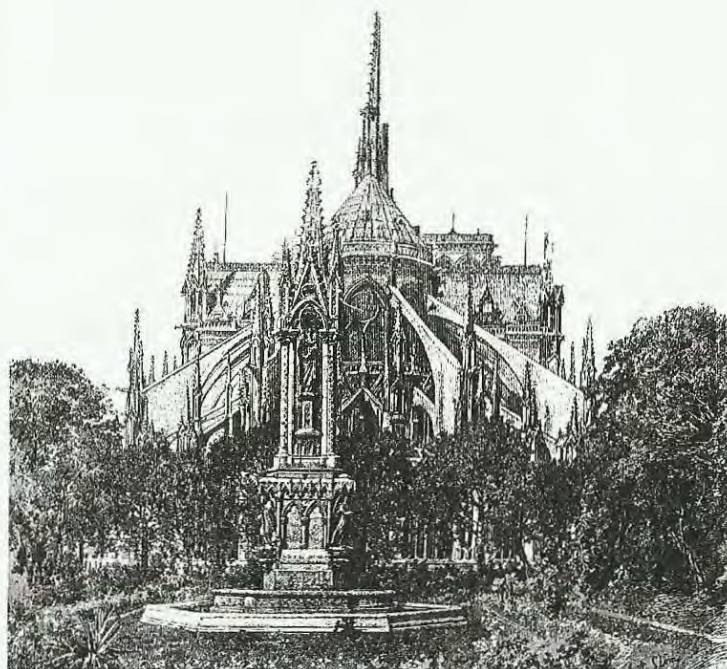
L'évolution de la Géographie (1806) ; LRDP !

La Carte de France (1899)

Le problème alpin (1902)

L'ancienneté de l'Homme (1906) ; LRDP !

— Mentionnons encore, dans *La Géographie*, une lecture, qui fut très appréciée à l'Institut, sur *La Science et le Paysage* (VIII, 1903, p. 189-195). Tous ces morceaux, et très nombreux autres articles du même genre, mériteraient d'être recueillis en volumes et réédités en collection de poche par des éditeurs courageux : ce sont des modèles d'exposition familière, très accessibles à tous, et dont ni la forme ni le fond n'ont vieilli... Et pour cause !



Quelques données biographiques...

Le 30 décembre 1839 à 6 h, naît à Bourges (Cher), au 8 de la rue Saint-Jean (devenue rue Molière, autre inconnu...) Albert-Auguste Cochon de Lapparent, le futur Fulcanelli : le vrai !
 18 février 1840, il est baptisé en la cathédrale Saint-Etienne de Bourges
 1841, son père, Félix Rémi Cochon de Lapparent, officier du Génie (et père d'un génie) reçoit la Légion d'Honneur
 1843 : Albert est confié à la pension Landry, à Paris, à côté de l'actuel Lycée Chaptal, un chimiste important...
 Durant sa scolarité, il rafle une grande quantité de prix de toutes espèces : Excellence, chimie, sciences naturelles, grec, français etc.
 1858 : Il entre major à l'*Ecole Polytechnique*, et en sort idem,
 1860 : Il entre major à l'*Ecole des Mines*, et en sort idem,
 1861 : Il reçoit deux *Prix* et une année sabbatique : rencontres !
 1862 : Première parution aux Editions de l'*Ecole des Mines*,
 1865 : Il devient rédacteur aux *Annales des Mines*, pendant 15 ans,
 1867 : Il travaille à la *Carte géologique de la France* et parcourt le pays,
 1868 : Voyage déterminant en Italie ; l'idée d'un pseudonyme ?
 1868 : Il se marie à une femme proposée par son enseignant...
 1869 : Il se met en congé illimité et enseigne...
 1879 : Abolition du congé illimité : il choisit l'*Institut catholique*,
 1880 : Il édite ses premiers ouvrages scientifiques internationaux,
 1888 : Nouveau voyage en Italie... Pape et Vésuve...
 1900 : Encadre l'*Exposition universelle de Paris*,
 1908 : Il se sépare de la vie mondaine, sous le nom de Fulcanelli,
 1910 : Il coopte Jean-Julien Champagne comme illustrateur etc.
 1915 : Il rencontre Eugène Canseliet, auquel il confie une mission,
 1923 : Il est aux obsèques de son ami *Prix Nobel* Anatole France,
 1926 : Sortie du *Mystère des Cathédrales* le 26 juin,
 1929 : Il reprend le livre *Finis Gloriæ Mundi*, qui ne paraîtra pas,
 1930 : Sortie des *Demeures philosophales* le 22 novembre,
 1953 : Eugène Canseliet 'voit' Fulcanelli jeune, mais il a 114 ans !
 1954 : Démarrage de *L'Affaire Fulcanelli* : notoriété et incompréhension générale ; l'Alchimie traditionnelle reprend vie...

Sommaire de *L'Affaire Fulcanelli*

- Dédicace	3
- Avertissement	4
- Bref préambule	5
- Ce que dit l'Université sur Fulcanelli	9
- Ce qu'en disent les connaisseurs de l'Alchimie	10
- A quoi servirait-il de dévoiler l'identité de F... ?	14
- Comment comprendre l'Alchimie ?	15
- Une belle correspondance...	24
- Connaissance occulte, oui mais...	31
- Comment être cartésien aujourd'hui ?	35
- A propos de Demeures philosophales...	36
- Certains écrivent : « une typique escroquerie »	55
- De la méthodologie d'une enquête	59
- Les 'Fulcanellisables'	60
- Des listes utiles pour le discernement	66
- Une piste pourtant solide	67
- Le trio Dujols, Champagne, et Canseliet	68
- Paul Decœur tient tête !	82
- Et le bon sens commun ?	86
- Finis Gloriæ Mundi	92
- Alphonse Jobert / Dousson !	94
- Finis Gloriæ Mundi (bis repetita)	98
- Fulcanelli se fait un nom	104
- Noms profanes et noms initiatiques, etc.	119
- Roses-croix et rosicruciens	122
- A propos de Rose-croix, Ordres, Confréries	125
- Roses-croix, Francs-maçons, et Alchimie	131
- La fameuse transmutation de Sarcelles	138
- Résumé chronologique de l'Affaire	147
- Ecce omo !	149

- Daubrée et Daubrée	163
- Quelques amis <i>Prix Nobel</i> ...	165
- Et d'autres amis de très haute qualité	171
- L'Affaire Fulcanelli et Rennes-le-Château	198
- Claude-Sosthène Grasset d'Orcet, le paléographe	208
- Leçons et parentèle indirecte	216
- Fulcanelli à la guerre	222
- Le Style fait l'Homme	223
- Une force aussi pure que précoce	223
- D'une insolente jeunesse...	224
- Et d'une intarissable bonté	225
- L'Histoire de la Terre	225
- Des qualités d'orateur et de rédacteur	227
- Un plébiscite permanent	231
- Une philosophie scientifique	231
- Un engagement chrétien motivé	232
- Des titres comme s'il en pleuvait...	235
- Quelques mescluns ou medleys	237
- La longévité alchimique : légendes et vérités	237
- Une très discrète Académie	239
- Un exemple : Alexandre-T de Limojon disparaît	253
- Un peu de clarté... supplémentaire !	266
- Transmutation en cours	268
- Fulcanelli fut-il un Adepté ?	278
- Sur le pseudonyme italein de Fulcanelli	281
- Et sur ce pseudonyme tout court	283
- « Oursine, le temps viendra »	284
- Le Temps de dire	289
- Prévenir d'indicible danger !	290
- Démonstration de la vérité de l'Alchimie	292
- Esquisse bibliographique	315
- Quelques données biographiques	318
- Sommaire	319

Images : pages 36/38/41/47/72/80/81/82/96/97/139/149/150
/157/158/161/239/258/264/274/276/277/290/291/199/300
/303/306/307. Lettrines, illustrations et culs-de-lampes ici et là...

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Hirech
Avril 2015